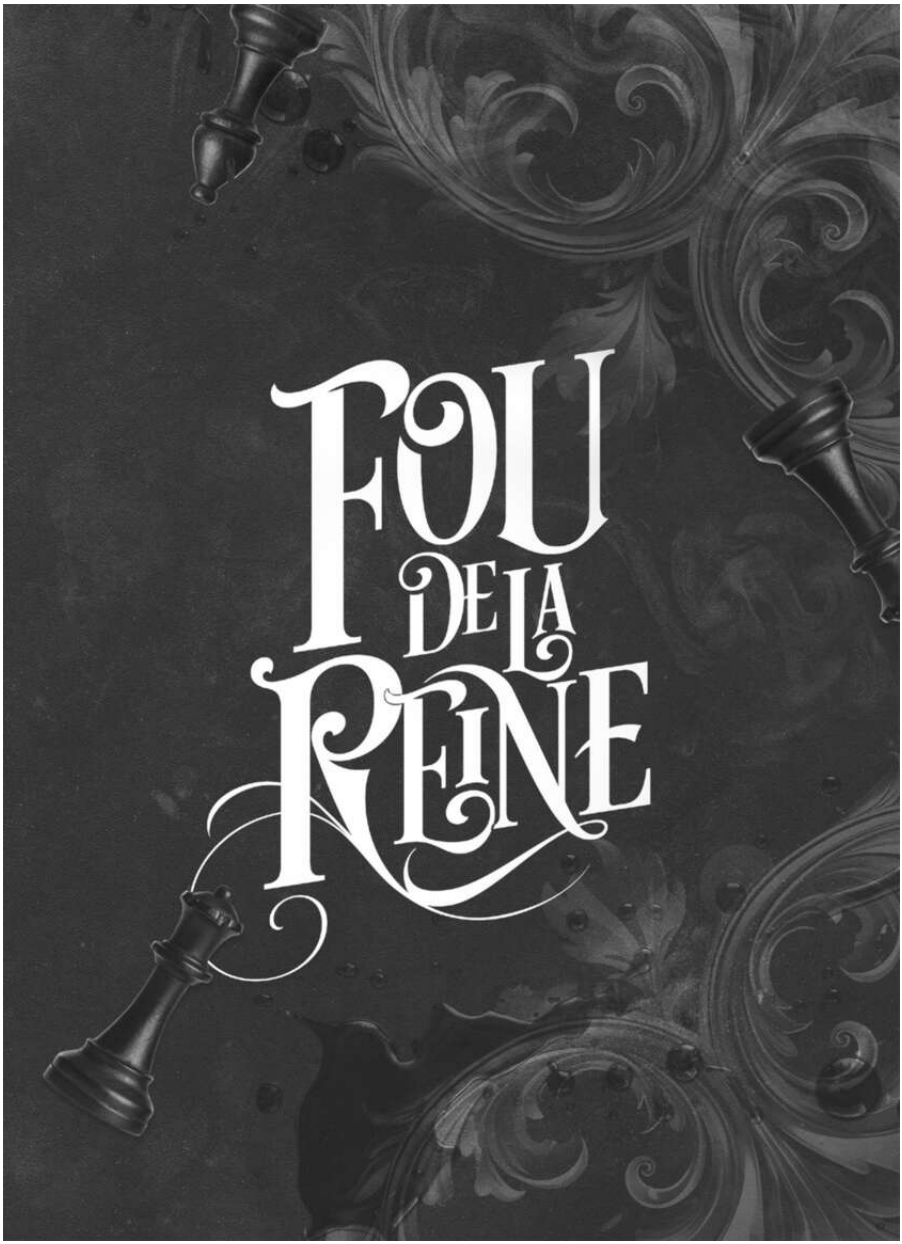
KENTIN
JARNO
FOU DE LA REINE
UNE ROMANCE DARK ACADEMIA RIVALS TO LOVERS
Par l'auteur du best-seller
JAMAIS 203
nox
ALBIN MICHEL


FOU
DE LA
REINE

KENTIN
JARNO

FOU DE LA REINE

nox
ALBIN MICHEL

Également chez Nox
De Kentin Jarno :
Jamais 203

La couverture de ce livre est une oeuvre originale réalisée par l'artiste sans le support de l'intelligence artificielle.
Les illustrations de ce livre sont des oeuvres originales réalisées par des artistes sans le support de l'intelligence artificielle.

Conception graphique de la couverture : Germain Barthélémy
Conception du blason et des cartes de Castelan : Germain Barthélémy
Composition : Studio Blue North
Logo Nox : MorganK Design

Éditions Albin Michel
22, rue Huyghens, 75014 Paris
www.albin-michel.fr
ISBN : 978-2-226-50935-2

© Éditions Albin Michel, 2026
Tous droits réservés, y compris de reproduction totale ou partielle,
sous toutes ses formes.

Trigger warnings

Ce roman aborde des sujets sérieux, sombres et est donc à lire par un public averti.

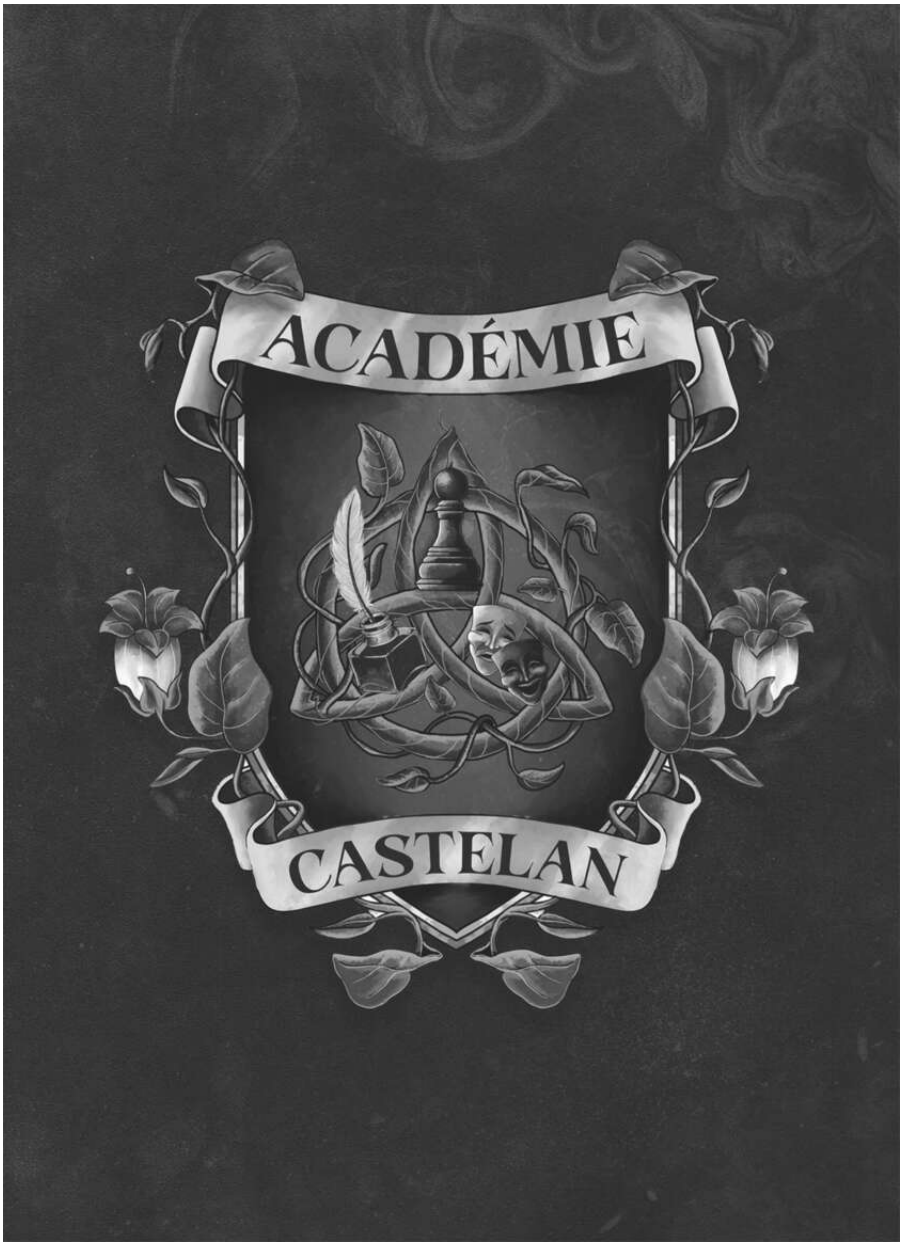
Pour vous préserver au mieux, n'hésitez pas à prendre connaissance de la liste des thèmes difficiles présents dans ce livre avant de le lire :

Meurtre
Agression physique et sexuelle
Trouble du comportement alimentaire
Harcèlement (mention)
Viol (mention)
Suicide (mention)

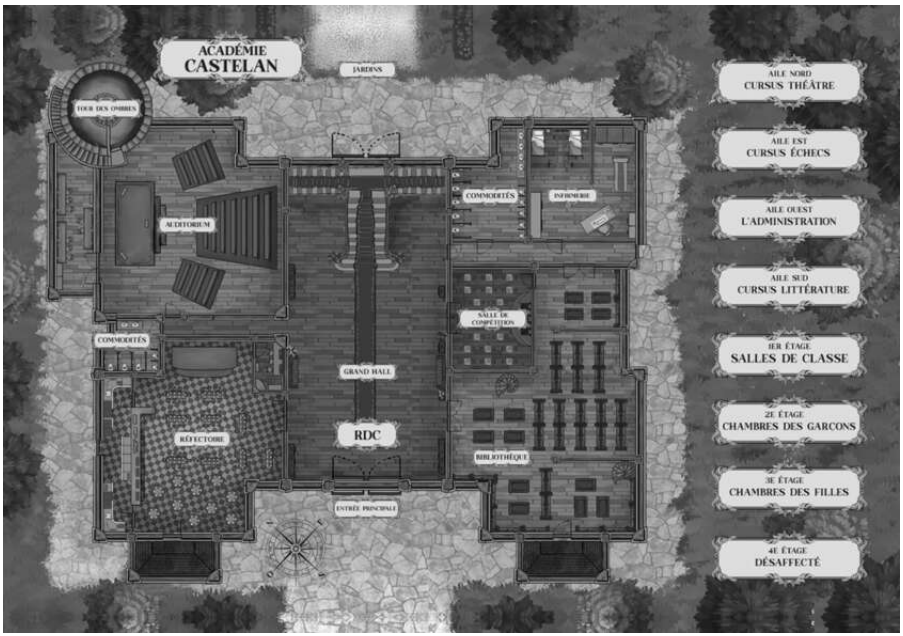
À toutes mes âmes jumelles que le harcèlement a ébréchées :
notre lumière brillera toujours plus fort que leurs ténèbres.

Playlist

The Story - Brandi Carlile
White Flag - Dido
Under - Alex Hepburn
Poor Misguided Fool - Starsailor
I Did Something Bad - Taylor Swift
Why Do the Bad Things Feel Good - Marina Kaye
Everytime - Britney Spears
Titanium - David Guetta ft. Sia
Sweet but Psycho - Ava Max
Disturbia - Rihanna
Judas - Lady Gaga
Jigsaw - Conan Gray
Grapefruit - Tove Lo
dying on the inside - Nessa Barrett
Méfie-toi - Mylène Farmer
N'insiste pas - Camille Lellouche


ACADÉMIE
CASTELAN

ACADÉMIE
CASTELAN


ACADÉMIE
CASTELAN
JARDINS
TOUR DES OMBRES
AUDITORIUM
COMMODITÉS
INFIRMERIE
SALLE DE COMPÉTITION
COMMODITÉS
GRAND HALL
RÉFECTOIRE
RDC
BIBLIOTHÈQUE
ENTRÉE PRINCIPALE
AILE NORD
CURSUS THÉÂTRE
AILE EST
CURSUS ÉCHECS
AILE OUEST
L'ADMINISTRATION
AILE SUD
CURSUS LITTÉRATURE
1ER ÉTAGE
SALLES DE CLASSE
2E ÉTAGE
CHAMBRES DES GARCONS
3E ÉTAGE
CHAMBRES DES FILLES
4E ÉTAGE
DÉSAFFECTÉ

Prologue

La pluie battante martèle les carreaux. Mon souffle tiède projette de la buée sur laquelle je presse mon index pour y tracer une croix. La nuit noire m'empêche de voir. Dehors, tout est menaçant. Voilé.

Mourir.

Sur le bureau à ma gauche, je saisis le parchemin pour relire mes lignes. Je reconnais à peine mon écriture tant elle a vacillé. Mon cœur bat toujours aussi fort. Mes mains tremblent sur la missive.

Ils doivent tous mourir.

Je tire la chaise pour m'asseoir et récupère ma plume. Puis je rédige.

Les mots qui manquent.

Les maux qui hantent.

Près de moi réside un plateau surmonté d'un tas de pièces aux détails singuliers. Elles m'observent, tour à tour et veulent fuir l'échiquier pour s'incarner. Pour me défier.

Sans ce jeu, rien n'a de sens. Pas de vie, pas d'existence. Pas d'ici, pas de distance. Pas d'amis, pas de souffrance.

Les échecs sont le fondement de tout. Ils aimantent, en hâte, des inconnus pour les placer face à face. Chaque geste les dénude, chaque regard les trahit. Tout les oppose, tout les unit mais seul l'un d'eux aura la vie…

… sauve. Qui peut.

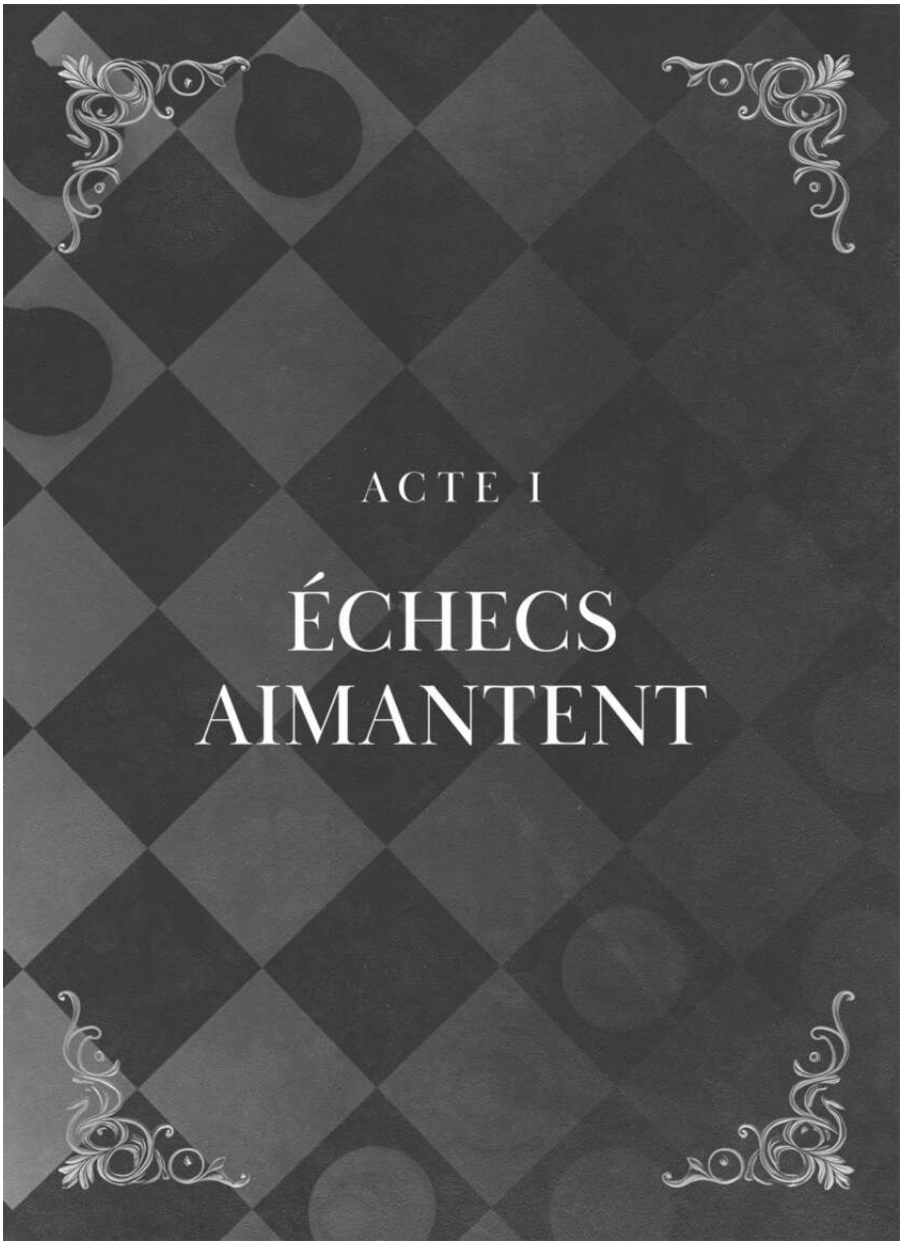
Mourir.

Ma plume gratte le parchemin comme le papier de verre caresse la peau. L'encre est bue tel un poison indélébile. Tous veulent la gloire et la lumière, mais il n'existe qu'un seul trône. Les perdants retombent dans l'oubli. Le caniveau se remplit de rêves brisés, d'espoirs maudits. La victoire n'a pas tant de saveur que de pousser l'autre vers le trépas et un seul coup suffit pour renverser le roi.

Ils vont tous mourir.

Ce n'est plus qu'une question de temps pour célébrer leurs obsèques.

Car pour le joueur le plus brillant, il n'y a de mat que l'échec.



ACTE I

ÉCHECS AIMANTENT

1

Églantine

— Nous sommes arrivés, madame.

Perdue dans mes pensées, je n'avais même pas remarqué que le véhicule n'était plus en mouvement. Je relève les yeux vers le rétroviseur pour croiser le regard de mon chauffeur personnel.

— Mille mercis, Eddie. Si j'étais le génie de la lampe, j'exaucerais tous tes vœux.

Il m'adresse un sourire puis nous sortons d'un même mouvement. Mes bottines à talons échouent dans une flaque d'eau qui éclabousse autour de moi. Une goutte traverse mon collant.

— Sapristi de tralala, geins-je en m'écartant de la zone de guerre.

Il me faut pratiquement faire un grand écart pour trouver un bout de bitume où l'eau ne s'est pas accumulée. Tandis que je me débats avec la nature, Eddie sort mes deux valises et mon sac de voyage du coffre.

Derrière moi stationne la navette qui relie le château à la gare du village le plus proche, situé à environ trente kilomètres. Certains étudiants transitent à Valgrive après être passés par les aéroports de Genève ou de Zurich puis empruntent la fameuse navette pour venir ici, tandis que les autres conduisent eux-mêmes, ce qui ne manque pas de me donner un frisson. La dernière fois que je suis passée derrière un volant, je me suis fait agresser : un poteau électrique m'a sauté dessus. Il ne m'a laissé aucune chance. Et je ne parle même pas de la carrosserie… paix à son âme.

Je suis bien mieux sur la banquette arrière, avec Eddie pour me transporter partout quand le besoin s'en fait ressentir. Je n'habite pas très loin de la frontière suisse et comme ça roulait bien, il n'a pas fallu plus de deux heures pour arriver à bon port.

— Je vais déposer vos bagages directement dans votre chambre,

madame.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, Eddie est déjà de retour, délesté de mes affaires. J'ai à peine eu l'occasion de bayer aux corneilles.

— Tu viens d'ajouter 10 bons points à ton karma, lui lancé-je. Sois prudent sur le retour.

Eddie me remercie puis m'adresse un signe de la main teinté de chaleur et de respect avant de remonter dans le véhicule et de disparaître.

Ne reste que moi, seule face à l'immense édifice qui me tient tête.

L'Académie Castelan.

Le berceau d'autant de rêves que de cauchemars. L'école qui forme l'élite de la triade des arts obscurs, j'ai nommé : la littérature, le théâtre et les échecs. Je poursuis le troisième cursus depuis l'an passé.

De l'extérieur, la bâtisse face à moi est un château gothique austère et peu accueillant. S'il n'avait pas été aussi bien restauré au fil des années, il aurait fait un très bon candidat pour devenir un lieu hanté. Un terrain de jeux idéal pour un escape game de l'horreur.

Fort heureusement, les rejetons des plus grosses fortunes du globe sont entassés ici pour une variante des *Hunger Games* à notre manière. Chaque année, un seul est couronné de succès tandis que les autres n'ont droit qu'à l'opprobre et à l'oubli.

Les quatre tours surmontées de flèches en ardoise se découpent telles des griffes sur la toile sombre du ciel. La plus à gauche a été surnommée la Tour des Ombres et nourrit un tas de légendes parmi les étudiants de mon cursus. Certains disent que les esprits des joueurs brisés n'en sont jamais partis, d'autres qu'il s'agit d'un cachot pour les élèves les plus retors qui ont besoin de discipline. Pour ma part, je m'en suis toujours tenue le plus loin possible…

Autour du château s'étendent des jardins à la française, bordés de haies taillées en forme de piliers. Si la symétrie parfaite renforce l'aspect glacial des lieux, j'apprécie y retrouver un clin d'œil à ma culture. L'Académie Castelan accueille des élèves du monde entier : nous ne sommes qu'une poignée de Français.

Au-dessus de ma tête, les épais nuages renforcent leur constriction. Un orage va éclater.

— Magne-toi, mec !

Deux étudiants que je ne connais pas chargent une imposante valise

de packs de bières tout en jetant des regards furtifs autour d'eux. Comme sur tous les campus, je suppose, on retrouve deux types de candidats : ceux qui réussissent et ceux qui apportent à boire pour oublier.

Je hâte le pas en direction du portail principal : une grille en fer forgé noire dont chaque pointe est une version sophistiquée des pièces complexes d'un échiquier. La reine est ma favorite. Elle l'a toujours été. Les deux statues de griffons qui surplombent les colonnes bordant le portail m'observent de leur regard mauvais. Celle de gauche est masquée comme un acteur de théâtre antique tandis que celle de droite tient dans sa gueule une plume dont le bout est taché d'encre. J'ai déjà entendu des bruits de couloir racontant que des caméras auraient été installées à l'intérieur pour nous observer.

C'est sûrement faux… mais un frisson m'agite quand même.

En gravissant les marches du perron, je fixe mon attention sur la porte principale du château. C'est un édifice à elle toute seule, véritable colosse en bois massif, à l'armature en fer forgé. Un heurtoir d'envergure aux reliures damasquinées se présente à moi. D'une main tremblante, je le saisis et frappe deux coups. La porte se scinde en son milieu pour m'ouvrir la voie.

Apparaît alors le Grand Hall : un vaste espace dont la hauteur sous plafond vous donne le vertige et qui se disperse en mille voies. Un tas d'étudiants fourmille déjà en tous sens mais l'absence du port de l'uniforme laisse entendre que les cours n'ont pas encore commencé.

En dépit de la carence de cette marque distinctive, j'identifie tout de même facilement ceux qui n'appartiennent pas à mon cursus. Si les premières années de chaque discipline sont de parfaits inconnus, les troisièmes années trimballent une sorte d'aura qui les singularise. Rien que leur posture et leur manière de se mouvoir crient « popularité ». Je reconnais ainsi Bjarki Einarsson et Livia Moretti, deux élèves du cursus théâtre qui ont décroché les rôles principaux de la pièce secondaire, l'année dernière. Tout le monde dit que ça les place en pole position pour devenir les stars de la pièce principale cette année.

En tout cas, c'est ce qu'a écrit David Nowicki dans la dernière édition en ligne de *Coulisses*, le journal de Castelan, publiée avant que les cours ne se terminent, il y a quelques mois. Ce garçon est réputé pour ne jamais se tromper : la véracité des infos qu'il donne n'est jamais remise en cause. C'est d'ailleurs pour ça que Sally Cunningham,

la rédactrice en chef, l'a choisi comme bras droit.

Je me dirige vers l'escalier central pour gagner le deuxième étage réservé aux espaces nocturnes des filles. Ceux des garçons se situent au niveau supérieur.

Comme il s'agit de ma deuxième rentrée à l'Académie Castelan, je n'ai pas besoin d'attendre l'attribution de ma chambre. Je récupère la même que l'année passée. Et si je ne me trompe pas…

Bingo !

Ma coloc' est déjà là. En ouvrant la porte, je l'aperçois affalée sur son lit à baldaquin à murmurer des mots doux à son téléphone.

— … se voit très vite, mon cœur. Tu me manques, tu sais ?

Elle sursaute en entendant du bruit et s'empresse de verrouiller son portable. Sans transition, elle m'adresse un immense sourire qui balaie le malaise.

— Églantine !! s'écrie-t-elle en bondissant du matelas pour se jeter dans mes bras.

Si elle avait pris un tout petit peu plus d'élan, elle m'aurait déracinée du sol et nous aurions fini dans le couloir. Mes bras se referment autour d'Alma. Elle a été mon binôme durant ma première année.

Et ma seule amie, d'ailleurs.

— Comment tu vas ? lui demandé-je lorsqu'elle me lâche.

— Crevée mais motivée à tout déchirer cette année, me répond-elle dans un anglais hachuré par son accent allemand.

Alma pose les mains sur ses hanches. Grande et élancée, elle représente l'archétype de la beauté glaciale et classique. Sa chevelure blonde comme les blés et lisse cascade dans son dos tout en dévoilant ses oreilles derrière lesquelles elle cale religieusement ses mèches. Elle n'a jamais supporté qu'elles lui couvrent le visage. Sa posture droite manifeste une autorité qu'on retrouve dans sa personnalité.

La mode n'est qu'un vague concept pour elle. Ses tenues sont sobres et élégantes, toujours identiques avec des variations de couleurs minimes. En l'occurrence, elle porte un jean slim et un chemisier crème dont elle a retroussé les manches.

À côté, je dois avoir l'air de la folle du bus version haute couture. Ma jupe plissée vert émeraude virevolte autour de moi comme mue par sa propre volonté. Par-dessus, j'ai enfilé à la va-vite un pull oversize mauve dont les manches sont beaucoup plus larges que dans

mon souvenir. J'y cacherais un échiquier et toutes ses pièces qu'on n'y verrait que du feu. Mes bottines vernies noires sont toujours humides de ma partie de marelle avec la flaque d'eau sur le parvis du château. Cerise sur le gâteau : mes collants à pois qui ajoutent un brin de fantaisie. Ils sont un peu filés au niveau des genoux mais je me suis dit que ça me donnerait un côté rock.

Si ça se trouve, je parais juste négligée…

— Je croyais que tu n'arriverais jamais.

— M'en parle pas ! répliqué-je à Alma qui se laisse choir sur son lit.

Je m'approche du mien pour le rapprivoiser. Tout le monde possède un lit à baldaquin mais pour des questions pratiques il était plus simple de nous réunir par deux dans les chambres plutôt que d'en pourvoir des individuelles. D'après l'équipe pédagogique, c'est aussi une manière de sociabiliser pour remettre ses pratiques en question et mieux cerner la psychologie des autres. Comprendre « ses adversaires », puisque l'objectif de mon cursus est de nous former à la victoire.

Vaincre. Écraser. Dominer.

Je me demande comment elle justifie les chambres doubles auprès des étudiants des socles de littérature et de théâtre. L'occasion de s'échanger des livres le soir avant de se coucher et la bonne entente entre comédiens pour renforcer l'alchimie sur scène ?

— C'était interminable, ajouté-je d'un ton las. Surtout les routes de montagne pour accéder au château. Je suis malade à chaque fois…

Preuve en est mon estomac qui persiste à danser la Macarena malgré la marche que j'ai faite après avoir quitté le véhicule.

— Ça va quand même ?

— Mon énergie est partie chercher du pain mais elle n'est jamais revenue et je me sens comme une pile de pancakes trop cuits : toute molle.

Alma glousse.

— Au moins t'es arrivée à bon port. Pour info, le discours d'introduction a été avancé.

— Ah bon ?

— Apparemment, von Riedel a un impératif à 20 heures ce soir. D'ailleurs, j'en ai appris une bonne ! Il paraît que les années avant qu'on arrive, il demandait à faire déplacer la statue de Rousseau près de lui pour le discours. Tu sais, celle qui est au dernier étage, dans une

alcôve ?

L'an passé, Alma et moi avons eu la brillante idée d'aller nous ficher la trouille au quatrième étage du château, dans le couloir désaffecté où personne ne se rend jamais. Outre les nombreuses statues et autres objets décoratifs qui y sont entreposés, je suis sûre qu'il y a des fantômes là-bas. J'ai senti leur présence… et je ne suis pas la seule.

— Arrête ! J'ai des frissons rien qu'à y repenser. Elle peut bien rester là-bas, cette maudite statue. Moi, je n'y retournerai jamais.

— T'es chochotte, aussi ! Bref. Le discours commence à 18 heures, soit dans…

Elle jette un coup d'œil à la montre qu'elle porte au poignet droit, comme elle est gauchère.

— … vingt-cinq minutes.

— C'est une catastrophe ! m'écrié-je en sautant sur mes pieds. Je ne peux pas me présenter comme ça devant tout le monde. J'ai rasé les murs pour venir jusqu'à notre chambre mais il me faut un relooking intégral. Je dois changer de tenue, refaire mon make up, tar…

— Tu dois respirer, surtout ! me coupe Alma. Respirer, respirer et encore respirer. Tout va bien, Églantine ! Tu as le temps. Et puis, tu n'accompliras aucun miracle en vingt-cinq minutes.

J'ai un pincement au cœur.

— Comment ça ?

— C'est trop court pour avoir le temps de t'appliquer sur ton maquillage, toi qui es hyper-perfectionniste. Je te connais, tu seras forcément déçue du résultat si tu le fais à la hâte.

J'acquiesce, soulagée.

— Tu as raison.

— Comme toujours. Il est temps de t'en rendre compte. Et pour info, tu n'as pas besoin de réfléchir à ta tenue non plus puisqu'on est attendus en uniforme. Nos nouveaux sont arrivés tout à l'heure : j'ai rangé les tiens dans ton armoire.

Je me dirige vers le meuble en érable que j'ouvre. La porte grince en produisant la même mélodie que l'année dernière, libérant dans sa course un effluve de nostalgie. Je suis de retour à Castelan. Je n'ai pas échoué au terme de la première année comme les trois quarts de ma promotion. En dépit des qu'en-dira-t-on et de mes détracteurs, je suis toujours là.

Un sourire m'étire les lèvres. Je récupère une chemise blanche et

une veste bleu marine que je décroche d'un cintre.

— La couleur était plus claire l'année dernière, non ? fais-je remarquer en grimaçant. On dirait que cet uniforme a été trempé dans une tisane de tristesse.

À plat ventre sur son lit, Alma scrolle sur son téléphone.

— Bof ! C'est que l'uniforme, on n'a pas besoin de le porter le week-end. Moi, tant que je peux m'habiller comme je l'entends pendant mon temps libre, le reste je m'en fous.

— Le ciel ou l'azur me va mieux au teint. Nan mais regarde !

Je place les vêtements devant moi.

— C'était quoi la DA ? Fusion entre les bas-fonds de l'océan et un brouillard existentiel ? C'est déprimant, j'ai l'impression que quelqu'un a voulu incarner le lundi version textile. C'est triste et ça donne envie de se recoucher. Tu crois que je peux faire une demande à l'administration pour récupérer la couleur de l'an passé ?

— Bien sûr. N'hésite pas à leur demander aussi de passer les examens à ta place et de faire ton repassage.

Je ris pour laisser glisser. Alma pense que je plaisantais… j'étais sérieuse. Je ne suis pas naïve à ce point, je me doute que je me dirigeais vers un probable refus. Mais la seule façon de le savoir, c'est de tenter. La manière dont je m'habille et les couleurs que je porte comptent à mes yeux. Elles me permettent de bien commencer ma journée en romantisant tout ce que je peux. J'aime le beau, le fantaisiste. Tout ce qui sort de l'ordinaire.

Après m'être changée, je me rends dans la salle d'eau attenante. Il s'agit d'une pièce exiguë mais fonctionnelle, dans laquelle on retrouve une cabine de douche et une vasque dont le robinet présente un revêtement doré.

Lorsque je défais mon chignon, mes mèches mêlant blond et châtain ondulent sur mes épaules. Je les rassemble dans ma main pour les attacher de nouveau. Mon maquillage ne couvre plus suffisamment les cernes sous mes yeux, alors je m'applique à rectifier le tir.

— On va être en retard ! me lance Alma depuis la pièce d'à côté.

— J'arrive !

J'applique une touche de rouge à lèvres écarlate puis je rejoins ma coloc'. Celle-ci se tient près de la porte d'entrée.

— Ça y est, miss Univers est prête ? Tu as une collab' avec Porsche ?

Je fronce les sourcils.

— Non pourquoi ?

— Parce que tu t'es maquillée comme une voiture volée.

Je hausse les épaules, une moue désappointée sur les lèvres.

— J'aime bien, moi.

Alma passe son bras autour de mon cou en riant.

— Je plaisante, Églantine. Tu sais combien j'aime te charrier.

Je lui souris.

— Je sais.

Elle me rend mon sourire et, avant que nous passions la porte, elle déclame d'un ton cérémonieux :

— Prête pour une nouvelle année ?

— Tu plaisantes ? Je suis plus prête que mon estomac avant un buffet à volonté. Castelan, tiens-toi prête ! Églantine Laroche-Guyot est de retour et ça va swinguer !!

2

Églantine

Je joue des coudes pour me frayer un chemin et suivre Alma qui se faufile comme une anguille entre les gens. La foule est massée dans le Grand Hall à l'approche du discours de début d'année donné par le directeur.

— Excusez-moi ! Pardon ! Oh ! Sapristi de tralala ! Désolée !

Je multiplie les justifications confuses à mesure que je marche sur les pieds des gens ou que je les percute. L'adresse n'est pas mon point fort, surtout lorsqu'il y a du monde autour de moi. J'ai tendance à devenir un aimant à maladresse et à enchaîner toutes les gaffes possibles et imaginables. Il n'y a que lorsque je suis plongée dans une partie d'échecs que tout s'efface autour de moi. Mes défauts n'en sont alors plus, le temps de quelques manches.

Lorsque ma coloc' s'arrête enfin, nous sommes au milieu de l'espace, face à l'escalier principal qui distribue les étages. Les rampes s'évasent de manière circulaire pour offrir deux voies tandis que de somptueux balustres à l'effigie de tours d'échecs renforcent la structure en son début, milieu et fin. Un épais tapis ocre recouvre les marches. Lui et moi, on se connaît bien… je me suis pris les pieds dedans un nombre incalculable de fois.

Églantine la gaffeuse.

Églantine le boulet.

Églantine la gogole.

Ce n'est là qu'un échantillon de tout ce que je peux entendre à mon sujet dans les couloirs de l'Académie Castelan. La popularité n'est pas une arme que j'ajouterais à mon armada.

— Pourquoi tu tenais tant à venir jusqu'ici ? interrogé-je Alma à voix basse. On était bien dans l'angle du couloir.

Le brouhaha environnant couvre ma voix, empêchant quelqu'un

d'autre qu'elle de m'entendre.

— Tu plaisantes ? On ne voyait rien. Quitte à mettre mon existence en pause pour assister au discours, autant avoir une bonne place. Même si, au fond, von Riedel va sûrement rabâcher les mêmes conneries que l'année dernière. Les discours des autres cursus ont eu lieu hier et apparemment, tout le monde s'est fait chier.

Alma soupire.

— Je somnole déjà.

— T'abuses ! rétorqué-je. Je l'ai trouvé intéressant le discours, l'année dernière.

Enfin si par « intéressant » on entend « terrifiant et qui file une pression monstre ».

— T'es bien la seule.

Je hausse les épaules. J'ai l'habitude d'être la seule pour beaucoup de choses.

Les discussions se fanent à l'arrivée sur la galerie du Grand Hall d'un homme charpenté à la posture impeccable. Ses cheveux gris aux reflets argentés sont coiffés sans qu'un seul dépasse. Un monocle sur son œil droit appuie l'élégance déjà affirmée par son costume trois pièces gris anthracite. Une broche en forme de cavalier est fixée à son revers, une signature personnelle dont il ne se départ jamais.

— Moi qui croyais qu'il nous épargnerait le monocle cette année, raille Alma tout bas dans mon oreille. Il n'y a que lui qui ne se rend pas compte qu'il est ridicule.

— Je le trouve pas ridicule, moi. Je dirais plutôt… intimidant.

Tandis que son équipe pédagogique se tient sur les marches de l'escalier central, l'homme s'appuie au garde-fou du balcon royal qui se découpe dans le mur latéral de gauche. De son perchoir fastueux, il balaie la foule en contrebas. Je note l'absence de la statue de Rousseau à ses côtés. Ça devait produire un sacré effet, à l'époque…

— Chers élèves, bonjour à toutes et à tous. Pour les nouveaux, mon nom est Albrecht von Riedel et je vous souhaite la bienvenue à l'Académie Castelan que j'ai l'honneur de diriger depuis douze ans déjà.

Le silence est total dans l'assistance.

— Nos deuxièmes et troisièmes années trouveront ce discours rébarbatif, je n'en doute pas. Si vous êtes en première année, ouvrez grand vos oreilles ! Cette académie forme l'élite des échecs à l'échelle

mondiale. Si vous n'avez pas les épaules, si vous avez peur, ou si vous n'êtes pas prêts à vous donner corps et âme pour ce cursus…

Von Riedel tend le bras pour désigner la grande porte dans notre dos.

— Je vous en prie : rentrez chez vous avant de nous faire honte. Avant de *vous* faire honte.

Des murmures apeurés s'élèvent de l'assistance. L'année dernière, ça avait déjà été le cas, à la différence près que je venais d'arriver donc j'étais morte de trouille d'entendre ça. Pour autant, je n'ai pas pris la porte. Je suis restée où j'étais. Déjà parce que j'étais tétanisée et incapable de bouger mes jambes. Ensuite parce qu'il n'y a que les échecs qui comptent pour moi. S'ils ne sont pas mon avenir, alors je n'en ai aucun.

Dans le dos des professeurs, sur le premier palier de l'escalier, l'immense vitrail peint d'un œil bleu entortillé de ronces sur un fond noir laisse deviner la pluie qui tombe. On l'appelle l'Œil du château. Certains pensent qu'il nous observe vraiment et qu'il transmet nos moindres faits et gestes à la direction. J'ai surtout l'impression que cette rumeur a été inventée pour filer la trouille aux plus crédules. J'aimerais ne pas y croire… mais ça me fiche une peur bleue.

— L'an passé, la compétition annuelle de l'Académie Castelan a couronné vainqueur Luca Bellini, un élève émérite de troisième année. Ce dernier a enchaîné deux compétitions internationales au cours de l'été et il est ressorti gagnant de la seconde, lui offrant une place de choix dans le paysage des échecs.

Von Riedel lève la tête pour observer la voûte ogivale qui s'étend à des années-lumière de nous. Des peintures dévoilent trois hommes qui s'affrontent : le premier avec une plume, le second avec un masque, le troisième avec une couronne. Chacun d'eux représente une allégorie des trois arts obscurs qui, ensemble, forment la clef de voûte de l'érudition ancestrale. Car avant que soient qualifiées d'arts tout un tas de disciplines contemporaines, il n'en existait que trois. La quintessence de la noblesse artistique : la littérature, le théâtre et les échecs.

— Ce pensionnat n'est pas juste une façade et une réputation sans précédent. Il est le tremplin qui fera des plus talentueux des stars mondiales des échecs. Pour les plus médiocres, elle ne sera qu'une piqûre de rappel qu'on ne devient rien quand on n'a ni le potentiel ni

l'ardeur au travail.

Mon corps se tend.

— Cette année encore, la traditionnelle compétition aura lieu au terme du deuxième semestre. L'élève qui la remportera verra son destin chamboulé.

Je serre les poings le long de mes hanches. Tout le monde veut cette place. C'est pour ça que nous sommes là : pour avoir un destin hors du commun. Pour enfin sortir de l'ombre et prouver notre valeur. Il est très rare qu'un élève de deuxième année remporte la compétition annuelle mais c'est déjà arrivé. De deuxième année, un peu plus fréquemment. Quatre-vingt-dix pour cent du temps, c'est un troisième année qui l'emporte. La formation à l'Académie Castelan est intense et déterminante. Elle a le pouvoir de décupler le talent, pourvu qu'il existe.

— Vous le savez, notre système de notation est pointu. Tous les élèves dont la moyenne au terme de l'année est inférieure à 15 seront renvoyés.

Le redoublement n'existe pas, ici. Seule l'excellence a sa place.

À mes côtés, Alma n'écoute déjà plus. Elle pianote sur son téléphone, la bouche tendue dans une moue hilare.

— À titre d'illustration, la nouvelle promotion de l'an passé rassemblait 73 candidats. Ils ne sont plus que 28.

Un frisson remonte ma colonne vertébrale. Je songe à tous ces visages que j'ai croisés lorsque je suis arrivée et que j'ai côtoyés durant des mois. Je ne reverrai pas la plupart mais ce n'est pas une grande perte.

— Ne vous leurrez pas… il existe bien des titres. Leur prestige ne se vaut pas. Et surtout… il n'y a qu'un seul champion du monde couronné chaque année. Et sur les trente dernières, 19 champions ont fréquenté l'Académie Castelan.

Von Riedel s'arrête plusieurs secondes pour balayer la foule du regard.

— Si vous avez l'intention de marquer le monde de votre empreinte, alors vous êtes au bon endroit.

Un murmure de stupeur se répand dans l'assemblée lorsqu'un éclair illumine le vitrail dans le dos du directeur. Ce dernier ajuste son monocle et, au moment où il reprend la parole, le ciel tonne.

— Dans le cas contraire, ne perdez pas votre temps à défaire vos

bagages.

Je déglutis.

— Mais surtout : ne vous laissez jamais aveugler par votre ego ! Comme l'a dit un grand homme suisse qui a fait la fierté de ce pays et dont l'œuvre est d'aussi grande envergure que ce château : « Soyons humbles pour être sages ; voyons notre faiblesse et nous serons forts. »

Jean-Jacques Rousseau. À défaut de profiter de la statue, nous avons droit à cette sempiternelle citation sans discontinuer.

— Il me reste à vous souhaiter une excellente année, poursuit von Riedel d'une voix plus forte. Vous le savez, j'ai coutume de dire que la faiblesse est un poison. L'ombre engloutit la médiocrité et le talent finira toujours par retrouver la lumière. Qu'il s'agisse de votre arrivée ou de votre retour au château, je réitère mes mots et vous souhaite à toutes et à tous, la bienvenue à l'Académie Castelan. D'ores et déjà, je vous le garantis…

Un sourire naît au coin de ses lèvres.

— … vos vies sont sur le point de basculer.

missive anonyme

Ma vie est sur le point de basculer. C'est étrange de marcher sur un fil sans jamais avoir été funambule. Mais quoi de plus logique pour un clown que de s'essayer à l'art du cirque ? Ma spécialité, c'est pourtant les fauves. Les lions en cage. Ils sont nombreux, partout. Il faut les dompter. Sinon, ils mordent.
Sinon, ils tuent.

3

Riven

L'épaule appuyée à la fenêtre, je fixe le néant. La salle de classe qui m'entoure disparaît progressivement à mesure que mes pensées se matérialisent.

Le calme.

Le silence.

L'absence.

Une plénitude intense m'enveloppe dans cette solitude choisie. Mes doigts, comme s'ils maniaient les fils invisibles d'une marionnette, s'agitent pour déplacer des pions invisibles. Je rejoue mes meilleurs coups, je révise mes plus fragiles. Puis je fais pivoter le plateau pour incarner mon propre adversaire. Cela demande une plasticité cérébrale remarquable d'être l'un et l'autre mais il y a toujours eu une dualité viscérale au fond de moi.

M'affronter dans ma tête est l'exercice qui m'a le plus fait progresser au fil du temps. Les cours à Castelan sont d'une richesse infinie, tout comme les ouvrages uniques dont dispose la bibliothèque. Toutefois, la théorie a ses limites et il n'y a qu'en pratiquant qu'on peaufine son savoir-faire. Me frotter aux autres m'a permis d'acquérir une expérience solide mais j'ai fini par comprendre que c'était face à moi-même que j'avais le plus de fil à retordre.

Je suis mon meilleur adversaire.

Et mon pire ennemi.

Le plus dur maintenant, c'est d'accepter que mes pairs soient d'un ennui profond. Au cours de l'année passée, j'ai eu l'occasion de m'opposer à la plupart des étudiants de ma promotion. La victoire a été facile et sans saveur. Si je ne me suis toujours pas désintéressé des échecs – outre le fait qu'il s'agisse de ma passion –, c'est parce que j'ai appris à me mettre des bâtons dans les roues. À me proposer de

véritables défis.

Il doit rester une poignée d'élèves que je n'ai pas eu l'occasion de regarder dans le blanc des yeux avec, pour seul obstacle entre nous, un échiquier. Je me languis du moment où ça arrivera, même si je ne nourris que peu d'espoirs : ce sera sûrement insipide.

Un bruit de pas attire mon attention. Je relève la tête pour découvrir Callum, mon meilleur ami, qui entre dans la pièce. Au rythme de ses pas, l'écusson de son uniforme s'anime. L'iconique triquetra formée de tiges flexibles de belladone pointe en trois directions et renferment chacune un élément : au sommet, une pièce d'échecs ; à gauche, une plume trempée dans l'encrier ; à droite, deux masques de style *commedia dell'arte*.

Callum contourne les échiquiers disposés de manière géométrique afin d'ouvrir l'une des fenêtres à guillotine pour laisser entrer un courant d'air.

Il se dirige vers moi d'un air jovial.

— T'es déjà là ? me lance-t-il en laissant son dos glisser contre le mur le plus proche.

Il cale ses avant-bras sur ses genoux.

— Je suis venu pour être le meilleur, réponds-je d'un ton égal. Arriver dernier m'est impensable, même quand il s'agit d'entrer dans une salle de classe.

— Tout le monde veut être le meilleur, Riv'.

— Il faut croire que je le veux plus fort que les autres.

Callum sourit tout en secouant la tête. Il sort son téléphone pour scroller pendant que je continue de m'exercer dans ma tête. Nous ne nous connaissons que depuis l'année dernière mais notre amitié a rapidement formé un socle solide. Son humour tempère mes élans taciturnes tandis que mon calme apaise son trop-plein d'énergie. Parfois, le silence fait du bien, même à deux.

Surtout à deux.

— Au fait ! T'as ronflé cette nuit, me dit Callum.

— Une minute et quarante-trois secondes.

— Quoi ?

Je répète les mêmes mots dans le même ordre et avec la même intonation.

— Pour les explications, c'est plus cher ? m'interroge Callum en verrouillant son téléphone.

— C'est le temps que tu as tenu sans parler. Je crois qu'il intègre ton top 3, c'est un de tes meilleurs chronos. Bravo, mon pote.

Il m'envoie son poing dans l'épaule.

— Ha ha ha ! Je suis mort de rire. T'as mangé un clown au petit déj' ?

— Je m'aligne à ton humour, voilà tout.

— Au lieu de t'essayer à cette discipline que tu ne maîtrises pas du tout, dis-moi plutôt si je dois acheter un booster supplémentaire ou pas ? J'arrive pas à me décider.

Il retourne son écran qui éclate de mille couleurs. Je soupire.

— Encore avec tes cartes Pokémon ? Je pensais que cette lubie te serait passée.

— Moi aussi, admet-il. Mais je n'y peux rien, c'est addictif. Depuis que mon cousin m'y a initié, je suis devenu accro. Je te raconte même pas le fric que j'ai foutu dedans.

— T'as combien de cousins, exactement ? Entre celui qui fait de l'escrime, celui qui a le syndrome de Peter Pan, celui avec qui tu allais toujours au parc aquatique, celui qui a fait une allergie à son gâteau d'anniversaire, celui q…

— Ça va ! Ça va ! m'interrompt Callum. Je crois qu'on a saisi l'idée. Oui, j'ai une famille nombreuse. Et alors ? En tout cas, je note que tu écoutes attentivement tout ce que je te raconte. Ça me fait plaisir.

— À ton service.

— Et pour info, le cousin Pokémon, c'en est encore un autre : il s'appelle Cole. C'est le fils de la sœur de ma mère mais on ne se voit pas souvent, il habite à Paris. On essaie de s'appeler en visio, de temps en temps.

— Vous êtes consanguins les Écossais ? J'ai l'impression que tout le monde est de la famille de tout le monde, quand je t'entends parler.

— Ha ha ha ! Hilarant. Face à ton manque de réponse, tu seras ravi d'apprendre que j'ai choisi d'acheter non pas un booster supplémentaire, mais deux. Ça m'aidera à faire passer ton humour bancal.

Notre conversation est interrompue par l'arrivée des autres étudiants de notre promotion. La plupart des visages me sont familiers. Je reconnais notamment Anya Butchkin, *alias* Terminator, une grande brune impitoyable au teint pâle et aux yeux meurtriers qui nous vient tout droit de Russie ; Santiago Ruiz, un Espagnol pas

méchant mais un peu trop attaché à son numéro de charmeur à deux balles ; Dario Salvatori, un Italien prétentieux aux cheveux noirs plaqués en arrière avec tellement de gel qu'on pourrait lui cryogéniser le crâne ; Freya Lindqvist, une séductrice suédoise aux allures de mante religieuse. Elle est rousse mais je crois qu'elle se teint les cheveux.

Viennent ensuite Elena Petrova, Hiroshi Tanaka et Arav Mehta, trois élèves effacés aux résultats exemplaires. Rien qui m'effraie toutefois puisque j'ai battu chacun d'eux sans la moindre difficulté, à l'exception de Dario que je n'ai pas encore affronté. À mon sens, c'est un miracle qu'il n'ait pas été recalé entre la première et la deuxième année. Non pas qu'il soit nul, mais quand on passe plus de temps à chercher quelqu'un pour remplir son lit qu'à s'exercer, on ne peut pas prétendre à l'excellence que dispense l'Académie Castelan.

Callum se lève pour se tenir près de moi. Le fond de la classe se remplit, tandis que je termine la partie que j'essayais d'éterniser dans ma tête. À quoi bon ? Cela fait déjà dix minutes que je peux me mettre en échec.

L'arrivée d'un homme d'une quarantaine d'années clôture la procession. Avec sa haute stature et sa démarche dégingandée, on l'identifie en une fraction de seconde. Lars Viklund nous vient tout droit de Suède et ses cours ont fait partie de mes favoris, l'an passé. Ils m'ont permis de remettre en question plusieurs de mes pratiques pour creuser mes faiblesses et élargir le champ des possibles.

Dans son sillage, on retrouve Saskia Verhoeven, une professeure assistante qui vient en appui sur plusieurs de nos cours, au gré des enseignants. Son jeune âge et sa nature discrète font d'elle un élément apprécié des élèves. Elle a toujours le mot qu'il faut pour nous encourager et nous soutenir face à la pression. En somme, elle agit comme un contrepoids pour tempérer les commentaires caustiques de ses collègues.

— Bonjour à toutes et à tous ! lance Viklund avec sa nonchalance caractéristique.

Tandis que des réponses fusent du fond de la salle, il referme la porte… sur une élève.

— Excusez-moi pour le retard ! Je me suis battue avec mon fer à boucler et c'est lui qui a gagné.

La dernière arrivante mesure environ un mètre soixante-dix. Le plus

notable chez elle, c'est que rien ne sert de faire-valoir au reste : tout sort du lot. Son chignon compliqué qui illustre sa défaite dans la salle de bains, son rouge à lèvres dont je n'avais encore jamais vu la nuance rose, ses grands gestes et ses manières théâtrales lorsqu'elle s'exprime. Elle paraît surexcitée, comme si elle avait sniffé un rail avant de venir.

Le clou du spectacle réside toutefois dans la paire d'énormes binocles posée sur son nez. On n'en fait plus depuis les années 1990, des comme ça.

— Ça ne fait rien. Entrez Églantine !

Ah oui. Églantine Laroche-Guyot. J'avais oublié son existence, à celle-ci. Il faut dire que nous n'avons pas le même cercle d'amis et que je ne l'ai jamais aperçue que de loin, l'année dernière. Sauf qu'à présent, notre promotion ne compte plus entre 70 et 80 personnes, mais un peu moins de 30. Difficile de passer à côté, désormais. Surtout avec un look aussi excentrique.

Viklund monte sur l'estrade pour se placer derrière son bureau en érable massif. Un sublime échiquier en verre y repose, dévoilant des pièces aux détails plus riches les uns que les autres. Je ne compte plus le nombre de fois où je me suis perdu dans la contemplation de ce trésor singulier.

— Inutile de me présenter à vous, lance le prof. Vous connaissez également Mme Verhoeven qui assistera à plusieurs de mes cours. N'hésitez pas à la solliciter pour des conseils personnalisés.

La concernée hoche la tête. Elle se tient en retrait sur l'estrade, comme si les profs lui demandaient tous de ne pas prendre trop de place afin que la lumière reste sur eux. Je ne serais même pas étonné si j'apprenais que c'était le cas : tous les joueurs d'échecs de niveau international ont un ego surdimensionné. Ceux qui se sont tournés vers l'enseignement ont même un supplément d'amertume qui nourrit leur vanité.

Viklund se racle la gorge.

— Nous voilà repartis pour une seconde année ensemble et il semblerait, à vue d'œil…

Il nous observe tour à tour en fronçant les sourcils.

— Oui ! C'est bon. Je me rappelle l'ensemble de vos prénoms.

Callum se penche vers mon oreille et me glisse :

— Ce type a une mémoire de ouf, avec tous les étudiants qu'il côtoie. Je ne suis même pas sûr de pouvoir nommer tout le monde

dans notre classe.

— Ça, c'est parce que tu n'as pas essayé. Et Viklund adore prouver. Mais avec un salaire comme le sien, ça n'a rien d'étonnant qu'il ait fourni l'effort d'apprendre nos prénoms par cœur. Sans parler du trombinoscope qui doit lui être remis avant la rentrée.

Mon meilleur pote me sourit.

— Ton pragmatisme de rabat-joie m'avait manqué.

— À ton service.

— Callum et Riven, un peu d'attention pour le premier cours ? À cette allure, l'année promet d'être longue…

— Nos excuses, monsieur, réponds-je poliment.

Il nous adresse un signe de tête, puis reprend :

— Cette année encore, je suis chargé d'enseigner la matière la plus complexe de Castelan : la stratégie avancée aux échecs. J'ai pu noter durant les mois que nous avons passés ensemble que beaucoup d'entre vous manquaient de précision. Certains, encore, ne savent pas garder la tête froide. Ces quelques cordes à mon arc feront partie des premiers problèmes que nous prendrons à bras-le-corps au fil des cours à venir. Toutefois, pour une étude plus poussée et afin de nous remettre dans le bain, je propose de commencer ce premier cours par la pratique. Je vais vous appairer et vous vous affronterez dans une partie classique. Je profiterai de ce temps pour circuler dans la classe tout en prenant des notes.

Viklund compulse une pile de documents qu'il a posés sur son bureau en entrant. Il extirpe une feuille du lot, puis se met à lire les prénoms par deux.

— Callum et Freya.

Mon pote m'adresse un signe avant de s'éloigner en direction de l'échiquier désigné par le prof.

— Anya et Elena. Santiago et Dario.

Les binômes continuent d'être formés, amenuisant les candidats potentiels restants. Jusqu'à ce qu'il ne reste plus que deux noms à matcher.

— Églantine et Riven.

J'arque un sourcil, sceptique. De toute façon je n'ai pas le choix, alors je me contente de me lever pour m'installer face à mon adversaire, devant l'échiquier désigné par Viklund. Cette salle n'en compte pas un similaire aux autres. Le modèle devant moi a été

inspiré par la guerre des Deux-Roses, un conflit intérieur propre à mon pays qui remonte au XVe siècle. L'esthétique de l'époque se reflète sur les armures des soldats qui forment les pions, tandis que les emblèmes de la maison royale de Lancastre et de la maison royale d'York différencient les deux camps : une rose rouge et une rose blanche.

L'ennui me guette déjà. Je n'aurais pas pu affronter adversaire plus simple que cette fille. Même si ce n'est jamais arrivé, je sais qu'elle ne me donnera aucun fil à retordre. Avec ses airs d'ingénue survoltée, je me demande même ce qu'elle fait encore ici. Je me rappelle pourtant avoir entendu dire qu'elle a obtenu des notes exemplaires l'an passé, mais j'avoue avoir du mal à l'intégrer. Elle a l'air tellement… naïve.

La main suspendue au-dessus de la pendule d'échecs, elle m'adresse un sourire plein de candeur et me lance :

— Que le meilleur gagne.

— T'en fais pas pour lui !

Églantine plisse les yeux, perplexe. Sans me départir de mon aplomb habituel, je conclus :

— Il gagne toujours.

4

Riven

Comme je le pressentais, la partie est d'un ennui mortel. Églantine chantonne entre deux gorgées aspirées de son café vanille comme si elle se fichait de ce qui se passe. Bien que ses binocles ne soient à première vue pas un témoignage de modernité, de plus près, je reconnais que la composition s'avère contemporaine : des branches fines à la finition dorée et des verres plats qui nous évitent le cliché des culs de bouteilles. N'importe qui aurait l'air d'une cruche… mais pas cette fille. Si je ne me suis jamais attardé dessus, son look décalé attise chez moi un semblant de curiosité. Comme une toile de maître qu'on doit examiner des heures pour commencer à en saisir les nuances.

Églantine prend son temps pour jouer. Moi aussi. Mais je doute que ce soit pour les mêmes raisons. Même si cette partie crie « victoire facile » dans toutes les langues qui se côtoient au sein de l'Académie Castelan, je reste sur mes gardes. Parce qu'on n'est jamais à l'abri d'apprendre quelque chose. Un adversaire peut être nul mais ça ne m'empêche pas de me retrouver en position d'apprentissage. De moi à moi.

Jusqu'ici, j'ai perdu trois pions, un cavalier et un fou. Églantine a sacrifié quatre pions et un fou. Ma stratégie est toujours en place : je n'ai renoncé à aucune des pièces maîtresses nécessaires pour me rapprocher de la victoire.

— Je suis contente de t'affronter, Riven. On n'en avait pas eu l'occasion l'année dernière.

Églantine me gratifie d'un sourire. Il semble sincère, mais je refuse de l'acheter. Castelan n'abrite pas uniquement l'excellence : elle est aussi et surtout le berceau des coups fourrés. Chacun est prêt à tout pour avoir la première place. La confiance est une denrée rare que je

distille avec précaution. En dehors de Callum, je me méfie de tous les étudiants qui arpentent les couloirs de ce château.

Et maintenant que je me retrouve face à Églantine, le truc qui m'a toujours chiffonné chez elle remonte à la surface. Il ne peut pas s'agir de sa véritable personnalité. Personne n'est aussi… lumineux et jovial et guilleret. C'est un rôle de composition qu'elle utilise pour endormir les gens. Pour se faire passer pour plus bête qu'elle ne l'est. Néanmoins, même derrière cette armure, je doute qu'elle soit une adversaire redoutable.

Pour toute réponse, j'avance ma tour et je guette. Ses réactions. Ses mouvements. Si mes gestes sont précis, froids et calculés, ceux d'Églantine font preuve d'une grâce affectée. De l'index et du pouce, elle saisit son fou restant et le fait glisser comme un cygne à la surface d'un lac. Il danse un ballet. Un ballet mortel qui emporte mon second cavalier à la seconde où je baisse la garde.

Les sourcils froncés, j'analyse le plateau avec attention. Cette partie ne prend pas la tournure que j'aurais cru. J'ai pourtant envisagé au moins quatre possibilités avant que mon opposante ne joue et pourtant, elle arrive à me surprendre. Il en faudra toutefois davantage pour me déstabiliser.

Son offensive lui coûte son fou que je dérobe à l'aide d'un pion, qu'elle me subtilise à son tour avec l'un des siens. Je profite de l'ouverture pour lui mettre la pression. Elle dissimule sa reine derrière une tour. Je dois contenir un sourire en coin. C'est parfait ! Elle tombe dans chacun des pièges que je lui tends sans se douter du véritable dessein que je nourris.

Autour de nous, la plupart des parties sont d'ores et déjà terminées. Il ne reste plus que mon binôme et celui d'Anya et Elena. Un groupe d'élèves est rassemblé autour de nous, scrutant nos moindres faits et gestes. Viklund rédige un tas de notes sur un calepin si vieux que même mon grand-père ne devait pas être né lorsqu'il a été confectionné. Il se gratte la tête à plusieurs reprises, aussi. Je ne l'observe que du coin de l'œil. Mon regard reste rivé sur Églantine à chaque seconde. J'ai à peine besoin de fixer l'échiquier, j'ai tout mémorisé.

Dans ma tête, je visualise la partie. Je pourrais tout aussi bien la jouer les yeux fermés et pourtant… mon instinct de survie m'intime la prudence. Parce qu'Églantine glorifie son style sur l'autel des

contingences.

Elle déplace prudemment ses pièces les minutes suivantes, tandis que mon piège se referme autour d'elle. Le clouage est une de mes stratégies favorites : je lui trouve un charme fou dans cette manière qu'il a de forcer une pièce de valeur moindre à devenir le bouclier d'une plus importante. Au moindre mouvement, le pouvoir se dénude. Églantine est coincée : si elle modifie la trajectoire de sa tour, sa reine sera à ma merci. Une fois cette pièce sortie de l'échiquier, peu de joueurs s'avèrent capables de continuer la partie bien longtemps.

La foule s'est densifiée autour de nous. Terminator et Elena ont visiblement terminé. Des murmures s'élèvent et j'essaie de me concentrer pour ne pas en tenir compte. Chacun y va de son petit mot sur la stratégie qu'Églantine ou moi-même devrions utiliser pour les coups à venir.

— Bien joué, concède mon adversaire. Ta diversion m'a cueillie en traître comme une fraise des bois en plein hiver…

Je conserve le silence. Moins j'en dis, plus je glisse entre les doigts des gens, comme une anguille insaisissable. Il m'est arrivé par le passé de faire le paon, de me pavaner et de ricaner avec triomphe. L'arrogance ne mène qu'à la perte. Je ne suis pas là pour écraser et jubiler aux yeux du monde. Je veux juste gagner. La victoire pour moi et mon talent, rien d'autre. Le respect de mes pairs n'a aucune valeur pour mon orgueil.

— Au revoir, jolie petite reine, murmure Églantine par anticipation avec une tristesse palpable. La couronne était trop lourde à porter…

Mes trois coups suivants me permettent de la priver de sa reine et de sa tour, au prix de mes deux tours restantes. Le jeu en valait la chandelle. Mes forces s'amenuisent, mais si je parviens à attirer Églantine là où je le veux, il me restera suffisamment de puissance offensive pour en finir. Contrairement à la sienne, ma reine est intacte et elle me permet une élasticité stratégique d'envergure. Je peux envisager plusieurs scénarios qui m'éviteront de me retrouver acculé.

Dans le dos d'Églantine, j'aperçois Callum qui acquiesce en me jetant un regard entendu. Il sait que je vais gagner. Il n'existe aucune alternative à cette issue.

— Observez bien le coup qui vient d'être joué ! lance le prof à l'attention de la classe entière. Il existe plusieurs types de clouage selon les objectifs que l'on vise. Ici, il a fallu à Riven plusieurs coups

pour le mettre en place afin de forcer la mise en danger de la pièce qu'il voulait obtenir. Cette technique peut être bloquée si on la détecte suffisamment tôt. Je préparerai quelques visuels pour le prochain cours afin d'analyser les échappatoires possibles.

Le silence retombe. On entend à peine le souffle des spectateurs. Je n'ai d'yeux que pour cette fille bizarre qui fait de drôles de mouvements avec sa bouche tout en rehaussant ses binocles. Si j'arrive à maintenir une pression constante au sein même du jeu, je dois reconnaître qu'un phénomène étrange se produit : je n'arrive toujours pas à cerner Églantine. Il ne me faut jamais longtemps pour pénétrer dans la psyché de mes opposants. Leur nature se liquéfie en transparence à la faveur de mon regard aguerri.

Là… rien. Je ne sais pas qui elle est, ce qu'elle veut, pourquoi elle agit comme elle le fait. Elle me demeure hermétique, ce qui m'oblige à redoubler de vigilance.

Profitant de l'affaiblissement des forces ennemies, je concentre les miennes sur le flanc droit. Mes coups sont rythmés mais réfléchis. Chaque clic sur la pendule pour passer le relais à l'autre fait grimper mon rythme cardiaque. Mon embuscade principale a fonctionné comme sur des roulettes, il ne me reste qu'à mettre l'ennemi à genoux pour lui porter le coup de grâce.

Mais alors que j'accentue la pression, je réalise ce qu'essaie de faire Églantine : converger discrètement sur le flanc opposé. Je ne m'en suis pas aperçu tout de suite parce que ses pièces sont éclatées sur l'échiquier, laissant de vastes ouvertures entre elles. Les déplacements de son cavalier en trois cases comprenant un changement de trajectoire m'ont embrouillé.

Des murmures s'élèvent autour de nous. Je contracte les mâchoires.

Tandis que je dérobe un nouveau pion par l'intervention d'un de mes fous, Églantine cède volontiers à ce sacrifice pour ériger une barrière bloquant ma reine et mon roi dans l'angle inférieur du plateau. Un frisson remonte le long de mon épine dorsale. Mes yeux virevoltent d'une pièce à l'autre à la recherche de mes options de défense pour dresser une liste avant de peser le pour et le contre.

Il n'y a rien à peser. Parce que je suis à court d'options.

D'un mouvement gracieux et sous l'égide d'un sourire espiègle, Églantine déplace son cavalier avec la légèreté d'un joueur de Monopoly. Son insouciance me percute, son allégresse m'oppresse.

Elle presse la pendule.

Mon tour vient.

Mon cœur lâche.

Car je comprends.

Son cavalier se trouve à mi-chemin entre ma reine et mon roi. Bouger l'un reviendrait à renoncer à l'autre et même si je déploie tous les efforts possibles pour sauver le second dont le trépas signerait ma défaite, je suis acculé. Parce qu'au tour suivant, je serai la proie de sa tour restante et son cavalier n'aura plus qu'à entraver ma route en sens inverse.

Je suis fait comme un rat.

Le sang me bat aux tempes. Je relève la tête vers Églantine. Son rouge à lèvres s'étire dans un mouvement d'horreur m'évoquant un clown cauchemardesque. La malice pétille dans ses iris noisette quand elle me glisse :

— De ton côté de la Manche, je crois que même Agatha Christie n'aurait pas osé un *plot twist* pareil.

Mon cœur bat si fort dans mes oreilles que j'entends à peine les bruits autour de moi. Il y a la voix lointaine de Viklund évoquant le coup de la fourchette que vient d'employer mon adversaire. Il y a des talons qui martèlent le sol. Il y a des cris étouffés comme si des bouchons bloquaient mes tympans.

C'est hors de mon corps que j'observe ma main déplacer ma reine dans une vaine tentative de sauver les meubles. L'adrénaline épaissit mon sang. Mes pensées forment un brouhaha incohérent.

C'est impossible. Je ne peux pas échouer. Pas au premier cours de l'année… pas face à cette fille délurée au style de jeu aléatoire et hasardeux.

Ce n'est pas juste la partie que je suis en train de perdre.

C'est la face.

Dans un ultime coup de sang, je balance le bras en travers du plateau. Et alors que toutes les pièces s'éparpillent dans les airs, deux choses volent simultanément en éclats : cette mascarade.

Et mon ego.

5

Églantine

Profitant d'une heure de pause avant mon prochain cours, je décide de sortir sur le parvis du château. Ça fait trente minutes que mon téléphone s'est éteint tout seul pour une mise à jour à la noix – mise à jour pas prévue et qui a fait fi de mon consentement, soit dit en passant. Heureusement, la barre de chargement est presque complète.

Les deux autres flancs de l'édifice sont plus jolis avec les jardins à la française et le lac miroir, mais au moins, du côté de l'entrée, il n'y a personne d'autre que quelques fumeurs, puisqu'il n'y a pas grand-chose à voir. Mes mains tremblent encore des conséquences de ma partie avec Riven. Son coup d'éclat m'a prise au dépourvu, tout comme le reste de notre promo.

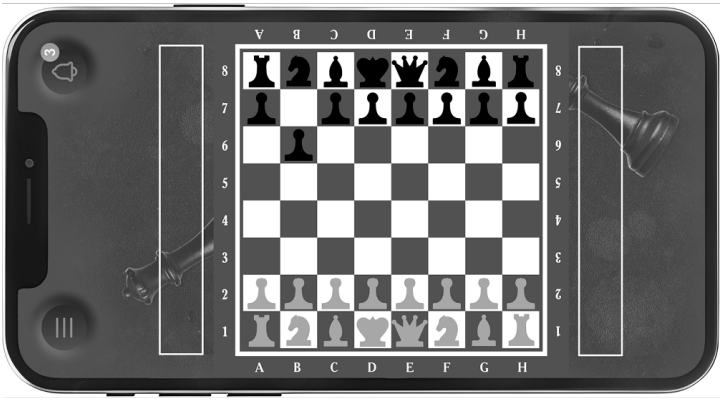
Une vibration dans ma poche m'incite à sortir mon téléphone. Enfin ! Il s'est rallumé. De nouvelles options semblent être disponibles mais je n'y prête que peu d'attention. Je n'ai jamais été à la pointe de la technologie. Tant que mon portable fait ce que je lui demande…

Un détail attire toutefois mon attention. Je fronce les sourcils, perplexe.

Une application portant le nom « Échecs Aimantent » s'est taillé une place au milieu des autres. L'icône symbolise un simple pion blanc sur fond noir. Curieuse, je l'ouvre pour découvrir une interface rudimentaire dévoilant un plateau de jeu en deux dimensions et aux graphismes datés. Mon prénom est inscrit du côté des pions blancs. Mon opposant, lui, porte le nom de « Mastermind ».

Étrange. J'ai beau me creuser la tête, je ne me revois vraiment pas installer cette appli. J'ai un côté tête en l'air et bien souvent, je me retrouve à faire des choses en pensant à une autre. Conséquences : je ne me souviens plus où j'ai rangé un vêtement, si j'ai bien éteint le gaz et ou si j'ai verrouillé la porte derrière moi.

Serait-ce cette mise à jour inopinée qui a ajouté l'application sans me demander mon avis ?



L'esthétique figée du plateau prend vie lorsqu'un pion noir avance d'une case, en B6. Étonnant : normalement, ce sont les blancs qui ouvrent une partie. Il n'y a pas de minuteur, juste une indication me signifiant que c'est à moi de jouer.

— Ah ! Te voilà ! s'exclame une voix familière dans mon dos. Je t'ai cherchée partout. Tout va bien ?

Je me retourne et découvre Alma qui descend les marches du perron pour venir dans ma direction. Je verrouille mon portable et acquiesce pour la rassurer.

— Magne-toi ! me lance-t-elle en m'entraînant en direction du château. On va être à la bourre au cours de Da Costa et tu sais combien elle a horreur des retardataires.

L'année dernière, la prof d'analyse psychologique des adversaires m'a invectivée pendant dix minutes avant de me claquer la porte au nez, et je ne suis pas la seule étudiante à qui c'est arrivé. Il faut reconnaître que ça fait l'effet d'un vaccin contre la lecture erronée de l'heure. Je suis en avance à tous mes cours, depuis. Enfin, si on met de côté celui de Viklund mais je me dédouane de toute responsabilité : mon fer à boucler a comploté contre moi. Je ne suis qu'une pauvre martyre dans cette sombre affaire capillaire.

— Tu sais que ça ne commence que dans vingt minutes ?

— Justement ! On n'est jamais trop en avance. Et je voudrais te montrer un truc, avant.

Alors que nous nous engageons dans l'aile Est dédiée à l'ensemble du cursus échecs, Alma m'observe avec une inquiétude palpable. Je fais mine de ne rien voir en me prenant d'un intérêt décuplé pour les

artefacts qui remplissent les vitrines encastrées dans les murs. Von Riedel est du genre collectionneur et dès qu'un bibelot est lié à un moment décisif de l'histoire de l'académie ou d'un des trois arts obscurs, il s'en empare pour l'exposer à la vue de tous.

Quand les vitrines me trahissent en cessant de se prolonger, je lève la tête pour me raccrocher au plafond en ogive. Je n'ai pas besoin de feindre l'intérêt, cette fois-ci. Ce bijou architectural m'a toujours subjuguée. Mon détail préféré réside dans les clés de voûtes sculptées qui laissent apparaître toutes les pièces de l'échiquier dans une esthétique gothique qui parfois me donne froid dans le dos et, le reste du temps, m'inspire.

Ma stratégie n'est payante qu'une poignée de secondes puisque la question fatidique finit par se pointer.

— Tu es sûre que tout va bien ?

— Mais oui.

— Riven a été super violent, insiste Alma. Pour un mec dont personne ne connaît le son de la voix.

— T'abuses.

À bien y réfléchir, pas tant que ça. Riven Broadley est réputé pour économiser sa salive. C'est à se demander s'il n'est pas facturé au mot prononcé à la fin du mois.

— N'empêche qu'il n'avait pas à balancer le jeu comme ça. Imagine que l'échiquier soit parti avec, il aurait pu te blesser. Ou blesser n'importe lequel d'entre nous, d'ailleurs. Pff ! Cette vibe de mâle alpha pseudo-viril me dégoûte.

Je n'ai passé qu'une heure et demie face à Riven au cours de cette partie, mais ça m'a suffi pour avoir un aperçu de son tempérament. Céder à une impulsion ne me semble pas dans ses habitudes. Je peux me tromper mais je le trouve plus contemplatif et calculateur que sanguin, ce qui explique aussi pourquoi son geste m'a abasourdie.

— Tout ça parce que tu l'as humilié. Remarque, ça valait le détour !

— Je ne l'ai pas humilié, Alma. J'ai juste gagné la partie. C'était le but de l'exercice.

Ma coloc' s'arrête au beau milieu du couloir pour poser sa main sur mon épaule.

— Crois-moi sur parole, ma belle ! Il s'est senti humilié. Et à juste titre. Je crois que ce type n'a pas perdu une seule partie en première année.

— Pas une seule ?!

— Qu'est-ce qui t'étonne là-dedans ?

Rien ne m'étonne, je le savais pertinemment. J'essaie juste de donner du grain à moudre à Alma pour diluer la pertinence de cette conversation.

— Je n'en ai perdu que deux, moi, ajoute-t-elle. Et toi juste trois, de mémoire.

Tout en me remémorant ma dernière défaite, j'opine du chef. Anya Butchkin, *alias* Terminator, m'a obligée à m'incliner un peu avant la fin du deuxième semestre en usant d'une stratégie tordue que j'ai pourtant essayé d'anticiper sans grand succès. La frustration m'a fait passer le week-end suivant à rejouer la partie encore et encore pour analyser ce que j'avais fait de mal. J'ai un peu crié, beaucoup pleuré, énormément appris. Ce fut un moment douloureux mais formateur.

— Je ne sais pas, avoué-je. Je n'avais jamais trop prêté attention à Riven avant de me retrouver face à lui. Il est tellement discret que je n'avais pas remarqué qu'il était aussi doué.

Mensonge éhonté.

D'ailleurs, à ce stade de nos études, seuls les meilleurs sont encore en lice. Par définition, personne ne peut être nul dans notre promotion. Pourtant, lorsque le haut du tableau s'affronte, un nouveau classement apparaît et pour ça, il faut un premier et un dernier.

— Méfie-toi de lui, quand même ! m'intime Alma.

— Que veux-tu qu'il me fasse ? Il ne va pas me sauter dessus pour m'étrangler entre deux cours.

— On n'est à l'abri de rien. Si tu veux mon avis, ce n'est pas juste la défaite qu'il a du mal à encaisser : c'est le fait que tu sois une femme. Tu lui as donné une bonne leçon et pour ça, je suis fière de toi !

Une onde de chaleur converge vers ma poitrine. Toutefois, je ne peux empêcher une pointe de s'enfoncer dans mon cœur. Je ne suis pas sûre que Riven ait de si mauvaises intentions. J'ai surtout l'impression qu'il pensait maîtriser le jeu et que, lorsqu'il a compris que le contrôle lui échappait, il l'a mal vécu. Ça ne fait pas de lui un casse-bonbons misogyne pour autant. Ça, ce serait plutôt le lot de Dario Salvatori. Et d'un point de vue didactique, c'était sûrement l'un des affrontements les plus enrichissants que j'ai eu l'occasion de remporter.

Riven a peut-être un caractère de feu mais il a des choses à

apprendre aux autres.

— J'ai la flemme d'aller en cours, geint Alma alors que nous bifurquons à l'angle du couloir. Surtout qu'après Da Costa, on a Nakamura et il est soporifique à souhait. Tu me diras, ça pourrait être pire : on pourrait avoir un cours de tronc commun avec les autres cursus. Déjà que c'est barbant mais en plus, ça me saoule de me mélanger.

Ces leçons ne me dérangent pas. J'apprécie particulièrement les cours de culture générale et ceux de langues. J'avais un peu de mal avec l'anglais quand je suis arrivée à Castelan et, pour comprendre les enseignants tout comme mes camarades, il a bien fallu que je me fiche un coup de pied au derrière.

— Tout ça pour dire que la matière de Nakamura ne m'intéresse pas du tout, conclut Alma.

Elle ne regarde même pas devant elle en marchant, trop absorbée par ce qui se passe sur son téléphone.

— J'adore, moi ! En apprendre plus sur l'histoire et la tradition des échecs, ça remet en perspective beaucoup de choses dans ma manière de jouer.

Alma grimace.

— Tu m'excuseras, vu ton dernier ex, je ne me fierais pas à tes goûts.

Mon cœur se serre à l'évocation d'Antoine.

— Et puis, la théorie c'est de la merde. Je suis une femme de terrain. C'est dans la pratique que j'excelle.

Trop contente de voir l'objet de mes tourments s'éloigner, j'étends la discussion pour noyer davantage le poisson :

— Comment veux-tu t'améliorer en pratique sans passer par la théorie ?

— En jouant, encore et encore et encore. En regardant les autres ! Mais pas en apprenant des dates chiantes à crever qui n'auront aucune incidence sur ma vie.

En arrivant devant la porte des sanitaires, je demande :

— C'est ça que tu voulais me montrer ? Les pires toilettes de Castelan ?

Je ne m'y rends jamais pour la simple et bonne raison que tout le monde sait qu'il ne faut y aller sous aucun prétexte. Elles sont lugubres, sales et délabrées. Le premier jour où j'ai voulu m'y risquer,

une élève de deuxième année m'en a dissuadée juste à temps. C'est peut-être la seule fois où quelqu'un a été aussi gentil avec moi dans ce château.

— Ce n'est qu'une rumeur, ça, me confie Alma. OK ! Elles font un peu flipper mais elles ne sont pas aussi dégueues qu'on le prétend. Et comme presque personne n'y vient jamais, on est tranquilles.

Elle s'enferme dans une cabine. J'en profite pour me laver les mains.

— À qui tu parles sur ton téléphone en permanence depuis hier ? l'interrogé-je.

— T'es de la police ?

Refroidie, je me contente de dire :

— Non.

Et comme elle n'ajoute rien, je me sens mal à l'aise. Je déteste le silence. Pourquoi faut-il qu'il soit aussi angoissant ?

— Je pensais juste que c'était ce que faisaient des amis, précisé-je. Se raconter leurs vies.

— Ce n'est pas interdit d'avoir un jardin secret, nuance Alma. Et puis, je suis ta seule amie. On ne peut pas dire que tu maîtrises le sujet sur le bout des doigts.

Cette fois, c'est la douche froide. Je me terre dans le silence.

— Je ne sais pas encore ce que je vais porter samedi soir, me confie Alma après plusieurs minutes. J'hésite entre ma robe bustier noire Jean Paul Gaultier et ma combinaison blanche Valentino avec des escarpins. T'en penses quoi ?

— Il se passe quoi, samedi soir ?

— Réveille-toi, Églantine ! T'es toujours la dernière au courant de tout. Faut pas t'étonner de n'avoir aucune autre amie que moi.

Mon cœur se serre. Alma sort de la cabine pour s'approcher du robinet et reprend avec enthousiasme :

— C'est la soirée d'intégration. Et ça, ça me réjouit déjà beaucoup plus que le cours de Nakamura en fin de journée.

Elle tourne la tête vers moi pour m'analyser de la tête aux pieds.

— Et toi, tu vas porter quoi ?

Je hausse les épaules tout en remontant mes lunettes sur l'arête de mon nez.

— Je ne pense pas venir, dis-je d'une toute petite voix. Je ne suis jamais à l'aise dans ce genre de trucs et puis, c'est toi qui as raison. Tu es ma seule amie. Je ne me sentirais pas à ma place.

En bonne intello que je suis, je me garde de préciser que je dois me plonger corps et âme dans mes révisions avant de songer à faire la fête.

— Tu sais, ce n'est pas en restant cloîtrée dans notre chambre que tu vas te faire de nouveaux amis. Il faut sortir le nez des livres, un peu. Et puis bon, ce n'est qu'un bonus mais tu pourrais changer de lunettes, aussi. Celles-ci te donnent l'air nouille.

— T… tu trouves ?

— Personne ne porte plus ce genre de montures depuis trente ans. Des fois, tu me fais penser au personnage d'une sitcom de chez moi : *erste Küsse*.

— Je ne connais pas.

— Tu ne rates pas grand-chose, c'est niais à souhait. Bref ! Ce que je voulais te montrer, ce n'étaient pas les toilettes. C'est ça !

Alma tire sur la porte de la cabine d'où elle est sortie. Des tas d'inscriptions ont été gravées à l'aide d'un compas ou d'une autre lame à la pointe fine. Quelques phrases mais essentiellement des prénoms. Elias. Kai. Milo. Rafaël. Yara. Lior. Soren. Amaya. Ceux-là sont les plus gros. Il y en a un paquet d'autres, mais plus petits, que je ne prends pas la peine de lire.

Si les deux derniers prénoms ne m'évoquent rien, les autres me sont tous plus ou moins familiers.

— Laisse-moi deviner ! lancé-je. C'est ta liste de prénoms pour bébé ?

Alma mime un réflexe vomitif.

— Ma phobie d'avoir des enfants. Moi vivante, aucun être ne passera par là. Enfin, pas dans ce sens-là.

Le sourire grivois qu'elle ajoute me fait rire.

— Alors quoi ?

— Ça, ma chère, m'explique-t-elle, c'est le mur des boulets.

— Le mur des boulets ? Je n'en ai jamais entendu parler.

Maintenant que j'y prête attention, le point commun de toutes les personnes mentionnées, outre leur présence dans cette liste, c'est qu'elles ont abandonné leurs études et quitté Castelan. Enfin, même si certains prénoms, comme Milo et Rafaël, ont été portés par plusieurs étudiants ces dernières années. Faute de patronyme pour les accompagner, je ne suis pas certaine de savoir qui est vraiment mentionné sur ce fameux mur des boulets. Ce sont surtout des

déductions et des suppositions…

— Normal ! Il n'y a que l'élite de ce château qui est au courant.

— Il n'y a bien qu'ici qu'on peut trouver une élite au sein même de l'élite.

Nous sommes tous des gosses de riches. Imaginer un instant qu'on puisse encore écrémer pour isoler la quintessence de la popularité paraît hallucinant. Et pourtant, c'est exactement ce qui s'est passé. Mélangez le haut du panier et vous trouverez un nouveau milieu ainsi qu'un nouveau bas. Il y a même les bas-fonds, où on me retrouve.

— Églantine ! Tu veux voir ton prénom inscrit sur le mur des boulets ? Je te le dis, une fois que tu apparais ici, c'en est fini de ta vie sociale et de ta réputation. On te range dans une case. C'est de ça que tu as envie ?

— Tu… tu ne marquerais quand même pas mon prénom, hein ?

Alma grimace.

— Moi ? Bien sûr que non. Tu es mon amie, ça ne me traverserait pas l'esprit. Mais je n'ai pas le monopole du mur des boulets. Plein de gens peuvent choisir qui on catalogue, ici. Et je ne voudrais pas que ça t'arrive à cause de tes manières décalées et de tes grosses lunettes bizarres.

Il fait froid dans mon corps. Je retire mes lunettes pour les observer. Suis-je vraiment un boulet parce que je les porte ?

— Ce que je veux te dire, c'est que tu es jolie comme tout, Églantine. Il faut simplement que tu te mettes plus en valeur.

— Je sais pas…

Alma passe son bras autour de moi.

— Moi si ! T'en fais pas : je t'apprendrai.

6

Riven

Le surveillant en chef me fixe de son regard acéré. C'est à se demander s'il n'essaie pas de voir à travers ma peau pour scanner mes os et déceler mes secrets les mieux enfouis.

Bon courage ! Personne n'y est parvenu jusqu'ici.

Miguel Torres est un homme d'une cinquantaine d'années dont je n'aurais jamais deviné l'origine sans son patronyme qui ne laisse planer aucun doute. Inconsciemment, j'associe l'Espagne au soleil et, *de facto*, je m'attends à ce que toute personne venant de ce pays soit bronzée. Mais le surveillant en chef a la peau aussi claire que moi. Il aurait grandi en Angleterre dans le village voisin du mien que je n'aurais pas vu la différence.

De la main gauche, il tient le décimètre dont il ne se sépare jamais et avec lequel il adore tapoter la paume de sa main droite. Je comprends que son poste exige de lui d'aimer les règles.

De là à le prendre au sens littéral…

— Riven ! Vous comptez m'expliquer ce qui s'est passé pendant le cours de stratégie avancée aux échecs ?

— Il n'y a rien de plus à dire que ce que M. Lars vous a rapporté, répliqué-je d'une voix posée et polie.

Je ne doute pas que l'enseignant est venu exposer la manière dont j'ai quitté le cours comme une tornade à ses collègues, ce qui explique pourquoi j'ai été convoqué dans ce bureau. Et encore, le mot est bien généreux pour désigner ce qui m'évoque davantage un cagibi et qui a été attribué au surveillant en chef pour s'entretenir en privé avec les élèves récalcitrants. Je ne considère pas en être un mais, visiblement, je viens d'obtenir le privilège de découvrir cette pièce misérable qui a à peine sa place dans un château aussi luxueux. C'est dire l'importance qu'accorde le directeur à la justice et à la discipline. Lui et le conseil

des parents d'élèves, qui tire les fils depuis les coulisses.

À mon sens, von Riedel n'est qu'un simple pantin.

— C'est la première fois que j'ai besoin de vous convoquer, Riven, insiste Torres. Mais ce n'est pas la première fois que j'ai affaire à vos… frasques.

À chacune de ses phrases, il répète mon prénom, comme si cette épiphore lui conférait le moindre pouvoir sur moi.

— Si j'en crois votre dossier et mes collègues, vous n'avez jamais eu de réel problème de discipline. Vos professeurs saluent votre grande intelligence, votre capacité d'adaptation et votre faculté d'analyse socio-psychologique hors du commun. Sur le papier, vous êtes un étudiant modèle comme chaque université rêve d'en accueillir. Et pourtant, j'ai aujourd'hui la surprise de devoir vous rencontrer pour parler de vos problèmes de… gestion de la colère.

La pause qu'il a marquée laisse entendre qu'il a voulu dire autre chose, bien que je ne devine pas quoi. Les mains en appui sur le bureau chétif qui remplit à lui tout seul cette pièce exiguë, Torres persiste à me fixer tel un oiseau de proie. Ses traits anguleux ne l'aident pas à ressembler à autre chose. En l'observant attentivement, je remarque que sa barbe est taillée au millimètre près et qu'il ne laisse pas un poil dépasser dans son cou. Ses sourcils ont subi le même traitement.

Dans le genre maniaque du contrôle…

— Pourquoi avez-vous fait preuve de cet acte de violence en plein cours ?

— La vraie question est de savoir si vous m'auriez convoqué s'il n'y avait pas eu autant de témoins de la scène.

Torres agrippe le bord de son bureau plus fermement, faisant blanchir ses jointures.

— L'insolence ne vous sortira pas de ce mauvais pas, Riven.

— Je trouve seulement amusant que vous vous sentiez investi de la mission divine de m'épingler à la suite de cet incident sans conséquence, quand des problèmes plus graves émergent à chaque nouveau couloir de ce château mais ne semblent pas vous inquiéter.

Avant qu'il puisse répondre, je me lève pour le surplomber de ma hauteur.

— Inutile de vous rappeler qui est ma mère, je suppose.

Torres serre les dents. Ses lèvres tremblent. Il meurt d'envie de

m'envoyer une réplique cinglante mais il est pieds et poings liés. Alors il se rabat sur son décimètre qu'il tapote d'un mouvement frénétique sur la paume de sa main opposée.

— C'est ce qui me semblait, ajouté-je, un sourire au coin des lèvres. Alors avant de vous en prendre à des étudiants comme moi, qui posent rarement le moindre problème, je ne saurais que vous enjoindre à revenir à la racine de vos fonctions : veiller à la sécurité de tous.

Je fourre les mains dans mes poches et ajoute :

— Je sais que votre ego s'est laissé griser par l'abus de pouvoir et l'envie d'imposer votre discipline pour enfin reprendre le contrôle d'une vie sur laquelle vous ne l'avez jamais eu, mais ce n'est pas la mission pour laquelle vous avez été embauché.

— Vous allez trop loin, Riven !

Je sors mon téléphone de ma poche et le lui tends.

— Peut-être voudriez-vous en discuter avec madame la secrétaire d'État à l'Intérieur ? Il me semble qu'elle avait une entrevue avec Sa Majesté Charles III, ce soir.

Si Torres serre davantage les mâchoires, il va se déchausser les molaires. La colère lui en a fait lâcher son décimètre.

Échec…

— Sortez, articule-t-il dans un souffle.

— Volontiers. Excellente soirée, monsieur.

Avec toute la lenteur du monde, je tourne les talons et quitte son bureau avec indolence.

… et mat.

7

Riven

Mon ventre proteste au point de me faire grimacer. Je me passe un bras en travers de l'abdomen tout en buvant plusieurs gorgées d'eau. J'ai toujours une bouteille à portée de main. C'est sûrement le meilleur élément pour reconnaître si je suis bien moi ou si un imposteur a usurpé mon identité : Riven sans bouteille d'eau n'est pas Riven. Non pas que le cas doive se présenter fréquemment dans la vraie vie, mais j'aime les séries de science-fiction et de fantasy. Je me suis toujours fait la réflexion, face à l'écran, que si ça m'arrivait, les gens pourraient m'identifier grâce à ce signe distinctif.

Les notes familières de *Forever Young* d'Alphaville résonnent autour de moi. J'aperçois quelques élèves de ma promotion. Noah Dubois et Santiago Ruiz, les inséparables, sont en pleine discussion et celle-ci a l'air animée. Dario Salvatori passe son temps à vérifier sa coiffure avec son miroir de poche. Freya Lindqvist grimace après avoir goûté la boisson d'Elena Petrova qui glousse dans sa main. Anya Butchkin observe tout le monde comme si personne n'était digne d'elle – ou que le Terminator en elle sélectionnait sa prochaine victime –, tandis qu'Aarav Mehta s'est assis dans l'herbe avec un échiquier miniature pour réviser.

La rentrée a eu lieu six jours plus tôt et déjà, chacun a repris ses habitudes. Les premières heures, nous avons tous joué un rôle pour masquer notre personnalité, mais il suffit de chasser le naturel pour qu'il revienne au galop. Aucun effort ne m'est nécessaire pour décrypter l'ensemble de ma promotion. À l'exception d'Anya et Aarav, qui cachent mieux leur jeu que les autres, et Églantine dont le comportement aléatoire m'embrouille les neurones.

Un visage familier sillonne la foule massée dans les jardins du château. La température est encore agréable en ce début d'arrière-

saison, alors tout le monde en profite. Lorsque l'hiver viendra, les températures chuteront drastiquement, privilège de vivre au sommet d'une montagne. Moi qui me plaignais de ne jamais voir la neige quand j'étais gamin, quitter l'Angleterre pour la Suisse m'aura au moins offert ça.

— Ah te voilà, Riv' ! me lance Callum. Je me demandais où t'étais passé.

— J'ai dû récupérer un livre à la bibliothèque pour le cours d'histoire et tradition des échecs.

Callum passe la main dans ses courts cheveux bruns qui forment une pagaille indomptable. Ce n'est pas faute d'essayer d'en faire quelque chose. Il reste parfois des heures dans la salle de bains, en vain. Les quelques taches de rousseur qui constellent le haut de ses pommettes adoucissent sa carrure de rugbyman. Dans sa veste en jean sans manches, ses épaules musclées se dévoilent et lorsqu'il porte son verre de whisky à ses lèvres, ses biceps roulent sous sa peau.

— Au fait, tu ne m'avais pas dit que Torres t'avait convoqué dans son bureau.

— Comment tu l'as appris ?

— J'ai entendu Dario en parler à ses potes en ricanant.

Je me retiens de lever les yeux au ciel. Cet imbécile ne mérite rien de plus que mon indifférence. Et encore, c'est déjà trop cher payé.

— Évidemment. La commère de Castelan sait toujours tout.

— En même temps, je comprends que ça ait fait parler… Riven Broadley, le saint patron de l'Excellence et de l'Irréprochabilité, dans le bureau du surveillant en chef ? Pincez-moi, j'ai du mal à y croire.

Je hausse les épaules.

— Torres voulait juste me recadrer à cause de mon coup d'éclat, en cours de stratégie. Enfin, essayer.

— « Coup d'éclat » ! Ça va, tu n'as blessé personne. T'as juste tapé dans l'échiquier.

— Ça a suffi pour que Torres éprouve le besoin irrésistible de me faire la morale.

Callum grimace.

— Aïe ! J'aurais pas aimé être à *sa* place…

Un rire sardonique m'échappe.

— Il n'a pas aimé être à sa place, non plus. Crois-moi.

— Je n'en doute pas une seconde. T'es un bulldozer, Riv' ! Il a

chialé ?

Je confirme de la tête.

— Il s'est même roulé en boule dans un coin de la pièce pour pleurer toutes les larmes de son corps. Ensuite je lui ai fait un gros câlin et je lui ai promis que tout irait bien.

Callum m'envoie son poing dans l'épaule.

— T'es con, hein !

— C'est toi qui es con avec tes questions.

— Je suis sûr que tu l'as massacré. Il a réussi à te donner une sanction ?

J'arque un sourcil, l'air de dire « Tu sais à qui tu t'adresses ? ». Callum lève sa main libre en signe de reddition.

— Pardon, Votre Majesté ! J'oubliais que s'en prendre à vous n'était que pure bêtise, vaine et stupide.

— Heureusement que ma mère n'est pas la reine, sinon Torres aurait vraiment pleuré en boule dans un coin, précisé-je.

Callum se marre.

— Tu lui as sorti la carte « ma maman est connue » ?

— Évidemment. À quoi bon avoir une mère castratrice, vicieuse et vénale, si je ne peux pas au moins m'en servir comme bouclier quand elle n'est pas là ?

Je réprime un pincement au cœur.

— T'as bien raison. Au fond, je crois que Castelan n'est pas une école d'arts.

— Comment ça ?

— C'est une académie où le véritable concours ne consiste pas à l'emporter sur un échiquier mais à savoir qui a les parents les plus chiants. Et je peux te garantir que la compétition est rude.

— Je te jure. Parfois, je me dis qu'on aurait mieux fait de choisir le cursus de littérature ou de théâtre. On aurait moins eu la pression.

Callum secoue la tête.

— Pas du tout ! Mon pote Edwin a l'un des rôles phares de la pièce qu'ils joueront à la fin de l'année… il vomit tous les jours à cause du stress.

— À ce point-là ?

— Oui. Il n'y a pas que nous qui vivons l'enfer à Castelan…

— Le pire, c'est qu'on est masochistes au point d'en redemander. Mais tu sais quoi, j'aime ton idée selon laquelle la vraie compétition,

c'est de savoir qui a les parents les plus chiants. Je ne voudrais pas faire de jaloux, mais je suis en lice pour la première place avec ma mère.

Callum me presse l'épaule avec affection.

— Dis-toi qu'elle sera fière de toi quand tu remporteras la compétition de fin d'année.

— J'en doute. Ma chère mère n'est fière que d'elle-même et de son statut. Moi, je suis l'accident de capote que ses parents l'ont obligée à assumer.

Mon grand-père n'a pas été très réceptif à l'idée qu'elle avorte. Par conséquent, j'existe.

— Puisque tu parlais tout à l'heure de voir le bon côté des choses, ta daronne est peut-être un monstre mais t'as la meilleure grand-mère du monde.

Un sourire me gagne à crayonner les traits de ma grand-mère dans ma tête. C'est à se demander comment une femme aussi douce a pu survivre dans une famille pareille.

— Tu as raison. Dans mon malheur, j'ai beaucoup de chance.

— Voilà ! Ça, c'est mon pote.

— Excusez-moi ! nous interrompt une voix vacillante et inconnue.

Un visage rond aux yeux globuleux nous fait face. La sueur perle au front d'un garçon engoncé dans un pull étriqué. À ses épaules ratatinées, j'ai l'impression qu'il est convaincu que nous adresser la parole va lui valoir une condamnation à la chaise électrique.

— Je… je suis nouveau et euh…

— Sans blague, commenté-je.

— Ah ! Euh… j'imagine que ça se voit. Je suis un peu perdu et… je me demandais… enfin…

Plus il cherche ses mots, plus il bafouille.

— T'es pas cool, Riv' ! me lance Callum en m'envoyant son poing dans l'épaule.

Il se tourne vers le nouveau et lui dit :

— Désolé ! Il ne fait pas exprès d'être terrifiant, c'est inscrit dans son ADN. Moi, c'est Callum. Je suis en deuxième année. N'hésite pas, si tu as des questions.

— M… merci… je me demandais… on peut se servir en alcool ? Comment ça se passe ?

— En général, chacun ramène un truc et tout le monde peut

piocher. Y a toujours un groupe qui part en bagnole à Valgrive, le village le plus proche, pour acheter de la liche en fin de semaine. Je te présenterai les bonnes personnes. Si tu paies en avance, il te suffit de leur passer commande et ils te ramèneront ce que tu as demandé.

— Merci beaucoup. La direction est OK avec ça ?

— Ils ferment les yeux tant qu'on reste discrets et qu'il n'y a pas de débordement.

La version officielle ne manque pas de me tirer un sourire sardonique. La version officieuse est bien plus croustillante que cela.

— Ça marche. Ah et euh… moi c'est Bill.

— Ravi de faire ta connaissance, Bill.

Le concerné se tourne vers moi. Il s'attend peut-être à ce que je dise la même chose ? Au lieu de quoi, je me contente de soutenir son regard dans l'indifférence la plus totale.

— Bon… euh… je ne vais pas vous déranger plus longtemps. Merci Callum !

Le temps que le nouveau s'éloigne, mon meilleur ami me lance :

— T'abuses ! Tu pourrais être moins glacial avec les gens.

— Pour quoi faire ?

— Je ne sais pas. Pour qu'ils t'apprécient, par exemple ?

— Ne parle pas de malheur, répliqué-je. Rien qu'imaginer qu'on puisse m'apprécier, j'en ai une sueur froide.

Callum rit.

— Tu n'es pas à moitié aussi terrible que tu le crois. Bon ! J'ai soif, je vais aller me chercher un whisky. Je t'en ramène un verre ?

— Tu n'arrêteras jamais de me tanner avec ça, hein ?

— Jamais. À moins que tu me menaces de me montrer une de tes prises de taekwondo. Je comprends pas comment on peut ne pas boire d'alcool à notre âge.

— C'est pas une question d'âge, Callum. J'ai juste pas envie d'emprunter le même chemin que d'autres avant moi. Mais rassure-toi, je n'ai pas l'intention d'en venir aux mains.

— Tant mieux ! La dernière fois que je me suis battu, j'ai perdu connaissance avant que l'autre me touche. À ma santé !

Je souris. Pour illustrer son propos, il fait semblant de descendre d'un trait son verre déjà vide.

— En tout cas, bien joué pour Torres. Le mec ferme les yeux sur les pires horreurs de Castelan et, à la première incartade, il s'en prend à

toi pour des conneries. Pff ! Quel connard !

— T'en fais pas, rassuré-je mon meilleur pote. La prochaine fois que je le croiserai dans un couloir, il y a de grandes chances qu'il rase les murs. Il aurait trop peur que sa carrière vole en éclats et qu'on le mute en Alaska, sur un morceau de banquise.

Callum éclate de rire.

— J'adore le capitalisme, le pouvoir et l'argent. Et pour fêter ça, je vais me resservir !

Il s'éloigne dans la foule tandis que je secoue la tête, un sourire au coin des lèvres. En arrivant à Castelan, je m'étais promis de rester sur mes gardes et de ne nouer aucune amitié. La réputation de cette académie la précède : la compétition fait rage. Les gens se plantent des couteaux dans le dos, l'ami de tout le monde n'est l'ami de personne. Dans un tel écosystème, ma nature méfiante m'a incité à rester en état d'alerte rouge.

Et pourtant… dès mon arrivée l'an passé, j'ai partagé ma chambre avec Callum McGregor. Je me suis méfié de lui pendant de nombreuses semaines. Il m'a travaillé au corps pour que je baisse la garde et que je me laisse aller. Au fil du temps, j'ai appris à retirer une partie de mon armure avec lui. Aussi étrange que ce soit de le reconnaître pour moi, Callum a fini par devenir le meilleur ami que je n'ai jamais osé espérer.

Tandis que les gens dansent au rythme de *Voulez-Vous* d'ABBA, je porte ma bouteille à mes lèvres pour boire plusieurs gorgées et calmer mon estomac mécontent.

C'est alors qu'un autre visage familier entre dans mon champ de vision… et s'approche de moi. Démarche sautillante, binocles démesurés, coulée d'or qui cascade sur les épaules : difficile de ne pas reconnaître l'étudiante la plus décalée de ce château. Églantine a une moue embarrassée collée au visage, qui n'atténue en rien mon ressentiment.

Rien que poser les yeux sur elle me fait serrer le poing libre.

— Salut ! me lance-t-elle lorsqu'elle arrive à mon niveau. J'espère que je ne te dérange pas mais si je te dérange n'hésite pas à me dire que je dérange parce que…

Elle fronce les sourcils, faisant glisser ses lunettes sur son nez.

— Sapristi de tralala ! Je crois que j'ai beaucoup dit le mot « dérange ». Ma mère me répète toujours de tourner ma langue sept

fois dans ma bouche avant de parler mais dès que j'essaie j'ai du mal. Il faut reconnaître que ce n'est pas évident de tourner sa langue, la mienne est assez grande alors que j'ai une petite bouche, du coup ça ne facilite pas la manœuvre et… oh j'ai recommencé à beaucoup parler, non ?

Mes yeux s'écarquillent d'eux-mêmes. Les informations s'entrechoquent dans mon esprit désemparé. Déjà, qui utilise l'expression « sapristi de tralala » ? Je ne suis même pas sûr que c'était stylé au XVIIIe siècle si tant est que ça l'ait été un jour. Alors à notre époque…

Et cette fille est une vraie mitraillette à mots : elle réussit l'exploit d'étirer son temps de parole à l'infini sans même véhiculer le moindre sens.

— Bref ! Ce que je voulais dire…

Églantine redresse ses binocles sur l'arête de son nez. Elle plisse les yeux, le regard perdu dans le néant, comme s'il lui fallait toute la concentration du monde pour accéder à sa mémoire. Ses mains sont en l'air à la manière d'un chef d'orchestre qui impose une coupure brève à ses musiciens mais s'apprête à reprendre.

— Tu gesticules toujours comme ça ? lui demandé-je puisqu'elle ne reprend pas la parole.

— C'est-à-dire ?

Son air perdu renforce sa candeur. Son haut en dentelle rouge lui dénude les épaules et laisse deviner en transparence la ligne de ses clavicules.

Elle est bizarre, mais je ne peux pas lui retirer qu'elle est jolie. Même avec ses artifices fantasques.

— Comme une comédienne dans le rôle-titre d'une comédie particulièrement… loufoque.

Le mot « ravagée » m'a effleuré l'esprit mais ça m'a paru insultant. Et si l'envie de remettre Églantine à sa place pour avoir osé me battre lors de notre affrontement ne manquait pas, elle s'est évaporée dès le début de cette conversation. À quoi bon s'en prendre à cette fille ? Sa personnalité entière crie « vulnérabilité ». Je n'ai pas de scrupule à me salir les mains pour m'attaquer à qui le mérite mais quel intérêt avec une cible pareille ?

— Tu me trouves loufoque ?

Églantine m'observe attentivement comme si mon visage allait

trahir une autre réponse que ma bouche.

— Je ne te connais pas.

— Pas faux, admet-elle. Mais on peut apprendre à se connaître, si tu veux. Comme ça, tu pourras me dire si je suis vraiment loufoque ou pas, parce que c'est vrai qu'on m'a prêté beaucoup d'adjectifs quand j'étais plus jeune. Maintenant aussi, j'avoue, mais avant c'était encore pire parce qu'à l'école les enfants sont cruels entre eux alors que moi j'étais juste une jolie petite fleur toute riquiqui toute mignonne à qui on a arraché les pétales pe…

— Abrège, la coupé-je. On ne va pas y passer la soirée. Pourquoi t'es venue me parler ?

Elle semble déçue que je n'écoute pas l'ensemble de ses élucubrations. Je me retiens de préciser que mon temps est précieux et ne mérite pas d'être gaspillé dans de telles futilités.

— Euh… je…

À présent, elle se dandine.

— Pardon ! Je suis désolée si je suis too much, on me le dit tout le temps et c'est vrai que je ne peux pas m'empêcher d…

Je lui attrape les épaules pour la stopper dans son élan et plante mon regard droit dans le sien. Je remarque seulement maintenant le trait d'eye-liner prononcé qu'elle a tracé au-dessus de ses yeux. L'intensité de ses prunelles noisette s'en retrouve décuplée. Je n'y lis aucune facétie, cette fois.

Rien qu'une incertitude… touchante.

— Respire, lui intimé-je d'un ton radouci. Et réponds simplement à ma question. Que voulais-tu me dire ?

Églantine déglutit, son regard captif du mien.

— Je voulais te féliciter pour la partie qu'on a jouée ensemble. Même si tu as perdu, tu t'es très bien défendu et c'est rare que j'affronte des adversaires aussi coriaces que toi. Et puis, comme l'a dit Lao-tseu : « L'échec est le fondement de la réussite. » C'est trop cool de perdre.

Le contact avec sa peau me brûle. Je lâche ses épaules. Églantine semble hermétique à mon malaise puisqu'elle me tend la main.

— Bravo ! Vraiment. J'espère qu'on aura de nouveau l'occasion de s'affronter.

Je reste silencieux sans cesser de la fixer dans les yeux. La gêne finit par la faucher, puisqu'elle rappelle sa main et se prend d'un intérêt

soudain pour le bout de ses pieds.

— Pardon si je t'ai dérangé. Je… je ne voulais pas.

Sans demander son reste, elle tourne les talons et disparaît dans la foule. Mon cœur bat très fort, comme chaque fois qu'on me met en colère. C'est un miracle que je n'ai pas incendié cette fille pour l'affront qu'elle vient de me faire. Avoir le culot de me féliciter pour ma défaite… c'est une grande première.

Je secoue la tête puis multiplie les grandes inspirations pour me calmer. Elle ne vaut pas la peine de s'énerver. Sa victoire n'était qu'un cruel coup du sort pour moi et une immense chance pour elle. Si nous nous retrouvions à nouveau face à face, il ne fait aucun doute qu'elle ne l'emporterait pas une seconde fois.

— C'est moi où je t'ai vu parler à Églantine Laroche-Guyot ?

Je tourne la tête vers Callum que je n'avais pas vu revenir.

— C'est surtout elle qui a parlé, réponds-je simplement.

Mon coloc' a rempli son verre de whisky et m'en tend un autre, empli d'un liquide clair. Je fronce les sourcils, ce qui le pousse à expliciter :

— J'ai remarqué que ta bouteille d'eau était presque vide alors je t'en ai mis dans un verre.

Cette attention fait converger la chaleur dans ma poitrine.

— Merci, Cal'.

— On ne détient pas le titre de meilleur ami en or pour rien, ici.

Sa remarque me tire un sourire.

— Elle voulait quoi, Églantine ? enchaîne-t-il en se retournant pour la chercher du regard dans la foule.

— Tu ne me croirais pas si je te le disais.

— Essaie toujours !

Je secoue la tête, stupéfait de ce que je m'apprête à dire.

— Elle est venue me féliciter d'avoir perdu contre elle.

Les sourcils de Callum remontent si haut qu'ils s'en confondent avec sa chevelure. D'un même mouvement, nous tournons la tête en direction d'Églantine qui bondit entre les gens comme un insecte particulièrement excité. Ses mouvements sont en rythme avec la mélodie de *Freed From Desire* qui résonne dans les jardins à la française.

Au moins, elle est facile à repérer. Si j'apprenais qu'elle était sous cocaïne du réveil au coucher, je n'accuserais pas le moindre

étonnement.

— C'est un phénomène, cette fille, me dit Callum, incrédule.

L'esprit distrait par des milliers d'hypothèses, je réponds du bout des lèvres :

— Un vrai mystère.

missive anonyme

As-tu déjà aimé, rien qu'une fois ? Avec le coeur qui bat si fort qu'il menace d'en déchirer la poitrine. Avec la peau qui brûle au moindre frôlement. Avec le souffle hachuré après un regard trop intense.
L'amour est le meilleur des remèdes. À la solitude. Au désespoir.
À la vie.

8

Églantine

Au milieu de tous ces vents, je vogue comme une planche en bois rescapée d'un naufrage. Les flots me poussent, à gauche, à droite, arrêtent ma course, l'accélèrent. Je me contente de subir leur pression.

Des rires. Des discussions. De la complicité.

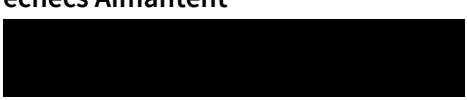
J'aimerais me mêler à l'ambiance générale. Je suis joviale de nature, même si les ombres essaient toujours d'aspirer ma lumière. Je ne les laisse pas faire, je reste solide sur mes appuis.

Près du buffet érigé sur une table le long d'une haie formant la façade du labyrinthe végétal, je saisis une coupe de champagne puis continue de sillonner la foule. La plupart des visages me sont inconnus et pour cause : les cursus ne se mélangent que rarement. Même lors d'événements comme la soirée d'intégration ou le bal de fin d'année, chacun reste avec les siens. À croire que notre instinct de survie nous y pousse alors que les étudiants qui partagent notre passion sont loin d'être des alliés. La loi du plus fort règne à Castelan, ce qui explique sûrement pourquoi je me retrouve seule.

J'ai envie de croire que je ne suis pas une brebis égarée. J'aspire à être une louve, redoutable et effrayante que personne ne viendrait embêter. Mais même si j'en étais une, je ne serais ni une alpha ni une bêta. Je serais une oméga. Celle que la meute rejette et qui doit évoluer seule.

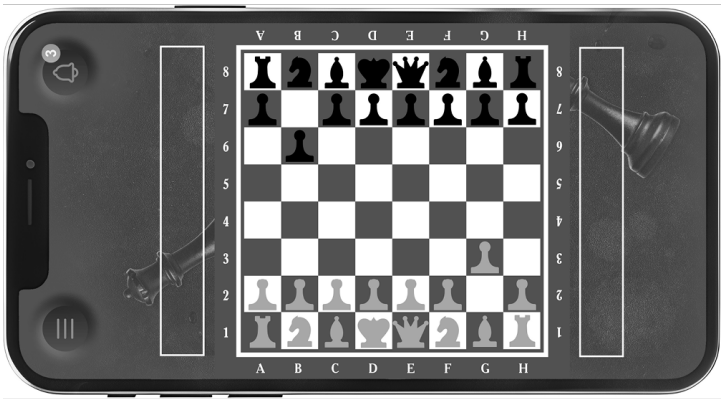
Mon téléphone vibre dans ma poche. Je l'en sors pour découvrir une notification de l'étrange application qui s'était installée toute seule, l'autre jour.

échecs Aimantent



Mon pouce reste suspendu au-dessus de la notification. J'hésite à cliquer… mais la curiosité l'emporte. Après tout, je ne résiste jamais à une partie d'échecs. C'est même ce qui m'anime le plus dans la vie, alors pourquoi pas. Et puis, à ce stade, je suis prête à saisir n'importe quel prétexte pour tromper l'ennui.

Le plateau en deux dimensions est toujours aussi laid et pixélisé. En dehors du pion noir positionné en B6, rien n'a bougé. Alors, sans trop me prendre la tête, je décide à mon tour d'avancer un pion d'une case en G3, à la manière d'un miroir.



Puis je ferme l'appli.

Je continue d'errer seule un moment, jusqu'à soupirer de soulagement en apercevant Alma qui discute avec Freya et Elena. Je les rejoins avec un grand sourire. Elles s'interrompent dans leur discussion et m'observent comme si un troisième œil m'avait poussé sur le front.

Elena est plutôt du genre discret. On l'entend peu, ce qui pourrait nous faire un point commun. Sauf qu'elle est juste timide tandis que moi, je suis une pipelette bizarre qui se tait la plupart du temps parce qu'elle n'a personne à qui parler. Encore que, parfois, je me parle à moi-même. Ça divertit.

Freya, au contraire, respire la confiance en elle. Elle m'évoque un chat, avec son air félin et séducteur. Chacune de ses prises de parole est un numéro de charme. Il faut reconnaître qu'elle est sublime et sensuelle. Moi aussi, si je jouissais d'une telle aura, j'aurais davantage de charisme.

— Ça va les filles ? lancé-je d'une voix que j'aurais voulu mieux assurée.

Avec le temps, j'ai pris l'habitude d'emprunter une fréquence de

plus en plus aiguë. Au début, c'était pour me protéger que je jouais ce rôle très théâtral et plein d'excentricité. Il a fini par devenir une seconde peau que je me sens incapable de quitter, à tel point que je ne sais plus qui est la vraie Églantine : l'introvertie qui s'efface ou l'extravertie loquace qui reste elle-même en dépit de son manque de popularité. Qui interprète qui ? Laquelle est le rôle de composition et laquelle est la véritable moi ?

— T'étais où ? me demande Alma sans même répondre à ma question.

Les deux autres n'ont pas répondu non plus.

— Je suis allée parler à Riven.

— Riven Broadley ? lâche Freya avec étonnement. Vous êtes potes ?

Avant même que j'aie le temps de considérer ma réponse, Alma me coupe l'herbe sous le pied.

— Bien sûr que non ! Tu imagines Riven traîner avec Églantine ?

— P… pourquoi tu dis ça ? l'interrogé-je.

— Il est tellement psychorigide et fermé, alors que toi t'aimes rire et t'exprimer, m'explique Alma. Je ne vois pas ce que vous auriez en commun.

Rassurée, je lui souris.

— Tu as raison : on n'est pas potes. Je voulais juste lui parler du match qu'on a disputé en cours.

— Il a toujours autant le seum ? ricane Freya en ramenant une mèche rousse derrière son oreille. C'était magistral de te voir lui mettre une raclée pareille. Même si, je le reconnais, je n'aurais jamais cru que tu te débrouillais aussi bien, Églantine. Je t'ai peut-être mal jugée.

— Moi non plus, concède Elena, pas si timide que je le pensais. D'ailleurs, quand j'ai appris que tu passais en deuxième année, j'ai cru que c'était une erreur. Comme quoi, tu m'as rabattu le caquet.

Ces compliments sont tellement à double tranchant que je n'ose même pas dire merci. J'ai l'habitude que les gens me sous-estiment. Dès qu'on est gentille, les autres nous collent un Post-it sur le front avec marqué « Stupide », comme si ces deux notions étaient intrinsèquement liées. Il n'y a que dans les esprits intoxiqués par la haine que cette perception se justifie. Dans ceux nourris par l'amour, la gentillesse est la plus belle qualité qui soit. Sans elle, tout le reste n'a aucune valeur, aucun sens.

— Le coup de la fourchette pour prendre Riven en traître, c'était brillant, renchérit Freya. J'ai passé la soirée d'hier à revoir les meilleures dispositions pour la mettre en application. Viklund n'avait pas tort en affirmant qu'elle est facile à contrer si elle est employée avec maladresse.

— Le secret, c'est de l'anticiper sur une dizaine de tours, expliqué-je. Ça demande une excellente mémoire et beaucoup de concentration, mais c'est redoutable.

— Le plus drôle, c'est que tu n'as pas l'air concentrée du tout quand tu joues, me confie Elena. Tu chantonnes, tu te balances sur ta chaise, tu fredonnes des mélodies…

L'idée de répondre « Je suis juste moi » m'effleure mais je doute que ça m'aide à gagner en capital sympathie. Dans le bassin des requins, je ne peux pas être un poisson. Je dois être un prédateur, moi aussi. Ou le feindre.

— C'est comme ça que je m'amuse. Au fond, je sais que je vais gagner. Pourquoi rester stoïque ?

Elena se marre. Freya plisse les yeux pour m'analyser de ses iris émeraude d'où émane perpétuellement une chaleur déstabilisante.

— Bon ! On peut parler d'autre chose ? tranche Alma, l'air contrariée. Dis-moi plutôt où tu as acheté cette robe, ma belle !

La question est destinée à Elena qui tourne sur elle-même, faisant virevolter le tissu pourpre de son vêtement. La jupe affleure la naissance de ses genoux, tandis que le décolleté très subtil laisse deviner ses atouts. Elle se déplace avec une grâce naturelle qui ne semble lui demander aucun effort. D'ailleurs, son visage ne présente pas le moindre défaut. On dirait qu'elle a été dessinée à l'encre et qu'elle a pris vie, hors du papier.

— Ça vient d'une créatrice indépendante que ma sœur a dénichée sur Insta : Ophélie de Montmorency. J'en avais marre de toujours porter du Gucci, du Versace et du Prada, du coup on a commencé à s'intéresser à de nouveaux talents.

— Elle a de bonnes références, au moins ? Je ne vais quand même pas porter de la *fast fashion*…

— Oh que oui ! C'est la petite protégée d'Alex Ivero. Elle a lancé sa propre marque il y a quelque temps et j'adore ses propositions. Et surtout, le fait qu'elle ne soit pas encore très connue. J'ai horreur de voir mes tenues sur d'autres personnes.

— Comme je te comprends ! Tu m'enverras son compte. Ce n'est pas impossible que je passe une commande à mon tour.

— Avec plaisir ! Tant que tu n'achètes pas les mêmes pièces que moi.

— Ça va de soi, ma belle.

La tension qui flotte dans l'air me met mal à l'aise. Pourtant, les deux se sourient mutuellement. Freya persiste à m'analyser jusqu'à ce que lui vienne l'envie de me dire :

— Et toi, Églantine ! D'où nous vient l'idée d'associer un haut en dentelle rouge avec cette jupe en cuir ? Tu vas en club sado-maso après la soirée ?

— Je… je crois qu'on dit plutôt BDSM. Et ce n'est pas trop mon délire, non. Je la trouvais juste jolie, cette petite jupe en cuir. En plus elle était seule, toute perdue dans la vitrine du magasin où je l'ai achetée. Forcément, j'ai pas pu la laisser là, elle me faisait de la peine.

Freya libère un rire cristallin.

— J'aime ton sarcasme.

— Ce n'était pas du sarcasme, explique Alma en levant les yeux au ciel. Elle l'a vraiment achetée parce que la jupe lui faisait de la peine.

J'ouvre la bouche pour intervenir mais Freya me toise à présent comme si j'étais une lépreuse.

— Sérieux ?

Tous les regards sont braqués sur moi comme des canons prêts à faire feu. Une vive brûlure s'étend dans mes joues. Pour dissiper le malaise, mon corps a l'idée de me pousser à me dandiner sur place.

Flash info : ça ne fonctionne pas.

— Je la trouvais jolie aussi, articulé-je d'une toute petite voix.

La mélodie de *Juno* a presque avalé mes mots. Si seulement Sabrina Carpenter pouvait aussi avaler les filles face à moi, je me sentirais moins oppressée.

— T'es vraiment bizarre, commente Freya. C'est pour ça que t'as pas de potes.

Mon estomac effectue un saut périlleux.

— Pardon si je suis brutale. Ça n'a rien de méchant, hein ! C'est juste un truc que j'ai remarqué. Au fond, t'as sûrement raison de rester seule. Ça évite les trahisons.

— Alma est mon amie, ne puis-je m'empêcher de rétorquer.

Alors que je me tourne vers elle, pleine d'espoir qu'elle me tende la

main pour me ramener vers la lumière, je découvre qu'elle ne nous écoute même pas. Un sourire collé aux lèvres, elle rédige un message à toute vitesse comme s'il s'agissait d'une urgence vitale. Mais à qui peut-elle bien parler, comme ça ?

Lorsqu'elle verrouille son téléphone, elle s'empresse de revenir au sujet de conversation précédent comme si de rien n'était en complimentant les liserés fleuris de la robe d'Elena. Je fais semblant de m'y intéresser quelques instants puis je me soustrais à leur attention.

En fait, je serais partie en criant que ça aurait été pareil. Je suis invisible pour ces filles. Le cœur lourd, je délaisse la soirée pour m'aventurer dans les jardins et regagner le château. Autour de moi, les immenses haies qui me surplombent me privent du peu de lumière dispensée par les étoiles dans le ciel. D'épais nuages en mangent la moitié, m'obligeant à bien veiller où je pose les pieds.

La musique résonne toujours au loin. Les rires aussi. Le bruit de mes pas est absorbé par la pelouse, si bien qu'on ne m'entend pas plus qu'on ne me voit. C'est à se demander si j'existe vraiment.

Alors que je m'apprête à tourner à l'angle de la haie, je bondis en arrière dans un sursaut.

— Églantine Laroche-Guyot ! nasille la voix de Dario Salvatori.

Je n'étais pas certaine de l'avoir reconnu dans la semi-pénombre mais son accent italien l'a trahi. Je plisse les yeux pour estomper l'obscurité qui rend les contours de son visage flous. Ses cheveux plaqués en arrière lui donnent l'air d'un vampire. Un genre de Nosferatu répugnant dont le vice se décèle dans le regard, même dans le noir. Dans son costume blanc, on dirait qu'il s'apprête à prononcer ses vœux macabres devant l'autel.

Derrière lui, il y a trois garçons. Il me faut plusieurs secondes à froncer les sourcils pour reconnaître Hiroshi Tanaka, un étudiant de notre promotion. Les deux autres me demeurent inconnus. Ils doivent être plus jeunes.

— Laisse-moi passer !

— Tu es pressée ? me demande Dario sans s'écarter de mon chemin.

À eux quatre, ils bloquent l'ensemble de la voie. Le seul chemin que je peux emprunter se trouve dans mon dos, pour retourner à la soirée.

Je risque un œil par-dessus mon épaule pour évaluer la distance.

Erreur de débutante.

Car lorsque mon cou revient en position initiale, Dario se trouve si près de mon visage que son haleine tiède et humide s'écrase contre mon nez. L'effluve âcre qui s'en dégage me calcine les narines. C'est une senteur épicée qui m'évoque le caramel brûlé et la vanille. J'ai l'impression de soigner une carie à un cow-boy perdu dans un bar de luxe. Je ne me rappelle pourtant pas avoir évoqué l'envie de devenir dentiste.

Je me recule d'un pas. C'est seulement là que je prends conscience que les deux inconnus ont changé de place et se tiennent dans mon dos, à quelques mètres à peine. Hiroshi n'a pas bougé, lui. Il observe la scène par-dessus ses lunettes à la monture fine comme il fixe les professeurs en classe. Je ne crois même pas connaître le son de sa voix. Ce garçon est un taiseux. Même Riven passerait pour un bavard, à côté.

Alors moi…

— Ce n'est pas très prudent de se balader seule dans les bois, Petit Chaperon rouge, susurre Dario.

Un frisson remonte le long de ma colonne vertébrale. L'adrénaline se répand comme une traînée de poudre dans mes veines. Mon sang s'épaissit. Mon cœur bat plus vite, plus fort. Mes jambes tremblent.

— On… on n'est pas dans les bois, contré-je. Ce sont des jardins à la française, inspirés de ceux de Versailles. Si tu n'y es jamais allé, je te recommande la visite guidée. C'est un trésor de mon pays q…

— Le *french kiss* est le véritable trésor de ton pays, me coupe-t-il. Enfin, il paraît. Toi qui excelles dans toutes les matières – surtout la dentelle – tu ne voudrais pas me montrer ?

La nausée s'exfiltre de mon estomac vers mon œsophage en même temps que les souvenirs pénètrent mon esprit de force. Je croyais les avoir mis sous clef…

Dario écarte une mèche de cheveux de mon front et ne pas broncher me demande tous les efforts du monde.

Je ne dois pas montrer que j'ai peur ni que je me sens vulnérable.

Forte.

Fière.

Le dos droit.

Je me répète ces quelques mots pour garder contenance.

— Sans façon. Tu veux bien t'écarter ? Je… j'aimerais passer.

— Relax, ma douce. On a tout notre temps. Pourquoi es-tu pressée ?

Ma gorge enflée m'empêche de déglutir.

— Tu sais, j'ai entendu ta conversation avec Riven. L'avoir humilié en classe devant tout le monde ne t'a pas suffi ? Il fallait en plus que tu en remettes une couche ?

— J… je ne l'ai p-pas humilié…

Piteuse défense.

— Je dois reconnaître que j'admire ton franc-parler, reprend Dario. Avoir les tripes de lui dire ça les yeux dans les yeux… tu m'impressionnes, Églantine.

Le sourire qui lui étire les lèvres renforce son allure vampirique.

— Mais la solidarité masculine m'empêche de rester les bras croisés. Humilier l'un des nôtres… probablement le meilleur d'entre nous. Ce n'est pas une attitude acceptable. Tu vas devoir être punie pour ton insolence.

Une décharge électrique se répand aux quatre coins de mon corps. Je me sens paralysée. L'accès à mes muscles m'a été retiré. L'Églantine aux commandes dans mon cerveau a beau marteler les touches de son clavier, le système ne répond plus. Le serveur a planté.

Dario me caresse la joue. Son sourire s'intensifie encore, si c'est possible. Puis, d'un mouvement vif, il m'envoie une gifle qui me terrasse. Avant même que je comprenne ce qui se passe, le monde bascule à l'horizontale. Mon crâne heurte le sol. Une amertume terreuse me pique la langue… je dois avoir de la pelouse dans la bouche.

Hébétée, je porte les doigts à ma peau sensible d'où la douleur irradie tout en essayant d'articuler quelque chose, mais seuls des sons inintelligibles franchissent le seuil de mes lèvres. Je relève le menton pour observer le danger mais tout est flou : mes lunettes se sont fait la malle au moment de l'impact.

Dario me surplombe.

— Excuse-moi ! J'ai été maladroit.

Il me tend la main. Tous mes sens en alerte me hurlent de ne pas la saisir. Et pourtant, quelle option me reste-t-il ? Ils sont quatre.

Quatre hommes.

Une femme.

Je suis seule.

Il fait nuit noire. La musique fait tellement de bruit que hurler à la mort n'attirerait l'attention de personne. Et dans ma tête, des flashs

s’enchaînent. Des fragments de souvenirs mêlés à des bribes d’imagination, d’anticipation et de peur.

À court d’options, je glisse ma main dans celle de Dario. La surprise m’assaille lorsqu’il applique une pression pour m’aider à me relever. Mes fesses se détachent du sol, rien qu’une seconde… quand une texture visqueuse et humide m’explose au visage.

Dario m’a craché dessus.

Le choc me fait lâcher sa main, je retombe dans l’herbe. Les éclats de rire me tranchent la peau aussi efficacement que du verre.

Sa salive dégouline de mon nez, ruisselle sur mes lèvres et entre de force dans ma bouche. Une coulée de lave se déverse dans mon ventre. La bile me carbonise la gorge.

Dario s’accroupit pour se mettre à mon niveau. Du bout des doigts, il effleure mon genou, remonte le long de ma cuisse et se faufile sous ma jupe.

Dans un murmure qui transpire une déviance perverse, il me chuchote :

— On va bien s’amuser.

9

Riven

Bien qu'au milieu de la foule, je suis seul. Seul dans ma tête. Faire disparaître le monde alentour pour disputer une partie d'échecs contre moi-même restera à jamais mon activité préférée. Ma bulle. Mon refuge.

Les rires sont lointains. Les voix diffuses. Les corps insubstantiels.

Pour une fois, je ne m'amuse pas. C'est une intense frustration qui m'accable à rejouer l'affrontement qui m'a opposé à Églantine. Je change de prisme, encore et encore, pour comprendre à quel moment j'ai laissé le contrôle me filer entre les doigts. J'envisage les possibilités qui m'auraient sorti de là ou qui auraient au moins permis de m'offrir une meilleure défense. Perdre une seconde fois m'est inenvisageable.

Alors je joue. Encore et encore.

Jusqu'à ce qu'on me ramène à la réalité.

— Tiens !

Callum me tend un canapé au saumon. Je le devine par sa couleur et son odeur hautement écœurante.

— Non merci, décliné-je poliment. Je n'ai pas très faim.

Mon pote l'enfonce si loin dans sa bouche qu'à sa place je me serais étouffé. Je ne le vois jamais autant sourire que lorsqu'il grignote.

— Che je ne sais pas si ché toi qui manche rien ou moi qui manche comme quatre.

— Avale ! On comprend rien, t'as la bouche pleine.

Il s'exécute.

— Je disais, je ne sais pas si c'est toi qui ne manges rien ou moi qui mange comme quatre mais entre-temps j'ai trouvé la réponse. C'est moi. Et pas comme quatre, comme six.

Je ris.

— Rien que ça ?

— Mon grand-père me disait toujours que le bonheur entre par la bouche et sort par le cul.

— Classe !

— Il vient d'un milieu modeste, bien campagnard. Ce qui explique sûrement pourquoi il n'a jamais utilisé l'expression dans l'autre sens, alors que j'imagine que ça marche aussi.

J'éclate de rire. Callum dévore deux autres canapés qu'il avait placés dans une serviette en papier bordeaux.

— Noah et Santiago proposent une partie de strip-échecs dans leur chambre. Tu viens ?

— Rassure-moi ! T'es au courant que Noah et Santiago ne sont pas de simples colocataires ?

— Le principe du strip-échecs, c'est juste d'enlever ses fringues, hein ! Il ne va rien se passer.

— Pour toi, je n'en doute pas, Cal' ! Eux, tu devrais peut-être les prévenir, quand même. À moins que tu ne comptes mettre en pratique ta fameuse citation.

Ce dont je doute. Callum adore articuler ses blagues autour du sexe. Le pratiquer… c'est un autre sujet.

— C'est pas des animaux non plus. Se déshabiller, ça pimente le jeu. Il y a pas que le cul dans la vie.

— Noah et Santiago ont fait plus de plans à trois que de parties d'échecs dans ce château. Après, c'est à tes risques et périls. Sache que si tu expérimentes, j'attends un rapport complet et détaillé. Je paierai ma tournée de pop-corn.

Callum vide son whisky d'un trait.

— Tu sais quoi ? Je ne suis pas contre. Moi, je dis oui à la vie. On verra ce qui se passe dans cette chambre fermée. Et tu apprendras, mon cher, que j'ai déjà expérimenté. Avec une fille et deux garçons.

— En même temps ?

Il écarquille les yeux.

— Ben, non… c'était à trois moments différents.

— Et ?

— J'ai pas aimé. C'est pas que c'était nul, c'est juste que… je sais pas. La sensation était bizarre. J'avais surtout hâte que ça se termine.

— Mais ils t'attiraient, individuellement ?

— Attirer, je sais pas si c'est le mot, nuance-t-il. Disons qu'ils me

plaisaient. Enfin Fiona et Ewan me plaisaient. Malcolm, je sais pas vraiment comment je me suis retrouvé embarqué là-dedans.

— Donc, c'est pas un problème de garçon ou de fille.

— Non, les deux m'intéressent. Je crois que j'aime juste pas le cul.

Callum jette un coup d'œil à l'écran de son téléphone.

— Bon ! Je vais y aller pour l'intrigue. Si jamais ils proposent de me tripoter, ça me fera un truc à raconter.

Il s'éloigne d'un pas martial comme un soldat qui part en guerre, ce qui ne manque pas de me faire rire.

Je profite des minutes suivantes pour achever la 72e version de ma partie contre Églantine, dans ma tête. Dans celle-ci, j'ai conservé mes cavaliers en posture défensive et resserré la pression à l'aide de mes fous pour dominer les diagonales. En m'en tenant à ce plan et en partant du principe que j'aurais réussi à anticiper les manœuvres qu'auraient utilisées cette fille, la victoire me revenait.

Seulement… Églantine est imprévisible. Elle l'a prouvé. J'aurai beau réviser encore et encore, je ne suis pas sûr de réussir à régler le problème. La meilleure solution serait que je lui demande de jouer contre moi, en privé. Sans spectateur, juste au cas où.

Un rictus me tord les lèvres. Par fierté, je n'y consentirai jamais. Lui proposer ça reviendrait à admettre que j'ai besoin de son aide. Je n'ai jamais eu besoin de personne.

Lassé de cette soirée, je quitte les festivités. Il me faut contourner un tas d'élèves aussi bourrés que chiants, et lorsque j'y parviens, je m'engage entre les deux haies qui forment un couloir en direction de la façade nord du château. Plus je m'éloigne de l'épicentre de la fête, plus la musique et les voix s'évaporent. Ne restent que la noirceur et le silence pour m'accompagner.

Jusqu'à ce que…

… je m'arrête net.

D'étranges bruits me parviennent. On dirait… quelqu'un qui pleure. Mais il y a aussi des rires. Et des protestations. Je reprends mon chemin en allongeant le pas. Il ne me faut pas une minute supplémentaire pour me stopper de nouveau, abasourdi par la scène qui se déroule sous mes yeux.

Couchée dans l'herbe, Églantine est en larmes. C'est elle qui gémit. Elle ne peut pas bouger et pour cause : Dario Salvatori l'écrase de tout son poids. Il lui emprisonne le menton d'une main tandis que l'autre

se faufile sous sa jupe. Comme si l'horreur ne suffisait pas à me filer la gerbe, il y a des spectateurs. Deux mecs que je ne connais pas et qui doivent être en première année. Et Hiroshi Tanaka, un type de ma promo que j'ai toujours trouvé étrange.

Le mot qui me vient à l'esprit est plutôt « tordu », à présent.

— Arrêtez ! tonné-je.

Les deux garçons plus jeunes font volte-face, le visage déchiré par la surprise. Dario sursaute mais ne libère pas Églantine pour autant. Quant à Hiroshi, il se contente de tourner les yeux dans ma direction. Rien ne semble en mesure de le perturber.

— Riven ! Tu tombes bien, assure Dario. C'est pour toi qu'on est là. Cette belle salope ne pouvait pas s'en sortir impunément. Je l'ai entendue en rajouter une couche tout à l'heure.

Je fais un pas en avant.

— T'es un grand malade ! craché-je.

— La solidarité masculine, ça te parle ? Si on laisse ce genre de gonzesse prendre ses aises, on finira par n'avoir plus aucune liberté. Encore une connasse de wokiste qui a besoin qu'on lui rappelle qui est le prédateur et qui est la proie.

Mon estomac se retourne. Les sanglots d'Églantine se démultiplient.

— Je vais te le dire calmement une et une seule fois, murmuré-je.

Ma voix a eu beau n'être qu'un souffle, j'ai eu l'impression de hurler. Un brasier ardent crépite sous ma peau et se propage dans mes veines.

— Éloigne-toi d'elle !

Dario me sourit. Cette esquisse transpire le vice.

— Sinon quoi ?

— Je vais te montrer qui est vraiment le prédateur et qui est la proie.

Il serre les mâchoires et daigne enfin se lever. D'un pas agité, il franchit la distance qui nous sépare. Il approche son visage si près du mien que nos nez se frôlent.

— C'est une tentative d'intimidation ? raillé-je. J'ai plutôt l'impression que tu exprimes tes pulsions homosexuelles refoulées.

Ses narines enflent. Il m'évoque un taureau prêt à charger. Mon système nerveux reste calme. Mathématiquement, Dario doit penser que les probabilités que je m'en sorte dans un affrontement à mains nues contre lui ne penchent pas en ma faveur. Si je le domine par la

taille, il s'avère bien plus charpenté que moi.

Et pourtant, je ferai ce que je fais toujours : trouver une faille. Emprunter une voie dérobée pour m'assurer la victoire. Tout n'est pas qu'une question de force… mais de stratégie.

Et surtout, il ignore que je suis ceinture noire 4e DAN de taekwondo. Des montagnes comme lui, j'en ai pulvérisé des tas.

— Qu'est-ce que ça peut te foutre, ce qui arrive à cette sale traînée ? me demande Dario.

Ce n'est plus la colère qui domine chez lui. C'est la curiosité. Malsaine. Déviante. Pour toute réponse, je me contente de dire :

— Violeur.

— Un viol supposerait que ce n'était pas consenti.

L'envie de répondre l'évidence me taraude, mais ça me semble tellement ridicule que je préfère conserver le silence et renforcer l'intensité de mon regard.

— C'est vrai, poursuit Dario. Pourquoi tu crois qu'elle a choisi cette jolie jupe en cuir ? Et ce haut en dentelle ? Rouge, en plus. Pour séduire, Riven. Pour plaire.

— Si son intention était de plaire, ce n'était sûrement pas à toi. Et même si elle s'était baladée nue, ça n'aurait pas été une invitation à se faire agresser.

— Agresser ! Tout de suite les grands mots. Tu es toujours puceau, toi. Nan ? Tu devrais essayer d'en baiser une comme elle.

Il désigne Églantine d'un mouvement de tête. Celle-ci n'a pas bougé. Elle est tétanisée.

— Tu comprendrais à quel point c'est bon de se vider les couilles, insiste Dario. Et elles adorent ça. Elles sont timides et n'osent pas demander. Je leur rends service. Tu devrais faire pa…

Mon poing s'enfonce dans son abdomen, subtilisant la dernière syllabe de son mot. Dario se plie en deux sous l'effet de la douleur. Je lui attrape la tête entre les mains et lui éclate le visage contre mon genou. Un bruit d'os qui se brise me perfore les tympans. Dario s'effondre sur le flanc, le visage maculé de sang. Son nez a dévié de trajectoire. Et alors qu'il geint de douleur, ses incisives écarlates me le rendent encore plus pitoyable.

Ses deux acolytes profitent de ce que je leur tourne le dos pour m'infliger une double clef de bras. Immobilisé, je serre les dents pour contenir un gémissement. Pas question de leur faire ce plaisir.

Garde la tête froide, Riven.

Je cesse de bouger le temps qu'ils me projettent au sol. Je capitalise sur l'élan qu'ils me fournissent pour effectuer une roulade et me relever. Le premier ne tarde pas à se jeter sur moi avec tant de force que l'esquiver est un jeu d'enfant. Pendant que je le mets au tapis, l'autre écrase ses phalanges contre mon flanc. Je ne retiens pas un grognement tandis que je me plie en deux. La douleur irradie dans ma cage thoracique. Sonné, je n'ai pas le réflexe d'éviter le croche-pied qui suit et je me retrouve cloué à terre.

Je serre les poings, contracte les mâchoires et me relève. Treize ans de taekwondo pour me laisser martyriser comme ça ? Je suis déçu de moi-même. Ils ont beau être trois avec des gabarits bien plus imposants que le mien, ce n'est pas la première fois que j'affronte des adversaires coriaces.

Il est temps de mettre un terme à cette mascarade. Mon dernier opposant debout me fonce dessus à pleine allure, comme s'il voulait m'embrocher à la manière d'un sanglier. C'est fou combien on peut être ridicule quand on se bat sans avoir aucune notion de comment s'y prendre.

Je l'esquive d'un simple pas de côté, le laisse revenir vers moi, cale mon épaule au creux de son ventre et le fais basculer par-dessus mon corps. Dans une pirouette, il s'affaisse telle une poupée de chiffon.

Mon dos me lancine, mon flanc aussi. L'adrénaline épaissit mon sang et pulse dans mes veines. Je cherche Hiroshi du regard, mais il a déjà disparu sans que je le remarque.

Je chancelle alors jusqu'à Dario qui n'a toujours pas réussi à se remettre debout. Je m'accroupis et lui chuchote à l'oreille :

— Si dorénavant j'apprends que tu t'en es pris à une seule autre personne dans ce château, je te promets que tu n'auras plus rien à vider pour le restant de tes jours.

Je le contourne pour m'approcher d'Églantine. Celle-ci a un micromouvement de recul à mon approche, alors je m'arrête net. Je me baisse lentement pour me mettre à sa hauteur sans l'effrayer.

— Tout va bien, murmuré-je. Je ne te ferai rien. Est-ce que… est-ce que tu es blessée ?

Ses dents s'entrechoquent tant elle tremble. Elle prend quelques secondes pour réfléchir à ma question puis finit par secouer la tête. L'une de ses joues est plus rouge que l'autre. Inutile d'être ingénieur à

la Nasa pour faire le rapprochement entre ce détail et le fait qu'elle soit couchée par terre.

Dario l'a cognée.

— Je vais te ramener jusqu'à ta chambre, si tu es d'accord.

Les secondes défilent dans une inertie immuable. Églantine acquiesce. Près d'elle, je trouve ses lunettes. Une des branches est un peu tordue mais les verres n'ont pas l'air abîmés. Je les ramasse puis les glisse dans ma poche.

— Tu te sens capable de te lever ?

Ses lèvres tremblent. J'ai l'impression qu'elle essaie de parler sans y parvenir. Son regard empli de terreur, appuyé par ses sourcils haussés, fixe le néant.

— Tout va bien, répété-je d'une voix douce.

Je me retourne pour observer Dario qui gît toujours sur le flanc. La raclée que je viens de lui mettre l'a terrassé. J'abaisse mon propre regard sur mon pantalon taché de sang au niveau de la jambe droite.

— Églantine… je vais passer un bras autour de ton cou et l'autre sous tes jambes pour te soulever. Tu m'y autorises ?

Une éternité de silence. Puis elle acquiesce. Je m'exécute et après un dernier coup d'œil dans mon dos pour vérifier que Dario ne s'est pas relevé, je me dirige vers le château. Bien qu'Églantine n'ait pas l'air lourde, mon manque de force et d'énergie ne joue pas en ma faveur. J'ai l'impression d'être un vieillard sur la ligne de départ du marathon de New York.

Au terme du couloir de haies, je rejoins les marches qui conduisent à une porte dérobée sur le flanc de l'édifice. Celle-ci donne sur un réduit inutilisé par lequel tous les élèves passent pour sortir faire la fête le soir. La direction de Castelan le sait mais elle n'a pas le pouvoir d'entraver nos mouvements.

C'est le conseil des parents d'élèves qui gouverne cette académie dans l'ombre. Et comme tout un chacun est la progéniture des personnes aux commandes, cela fait de nous individuellement des princes et princesses à qui on ne peut rien interdire. Miguel Torres se donne du mal pour imposer sa discipline… quand ça l'arrange. Il ferme les yeux sur les pires horreurs de ce château pour ne s'attaquer qu'aux problèmes mineurs. C'est un vendu minable que l'argent a transformé en petit chien de garde docile.

En bas de l'escalier menant à l'étage des chambres, mes bras

faiblissent.

— Je vais te poser, préviens-je Églantine. Tu te sens capable de tenir debout ?

— Oui.

Sa voix n'est qu'un fantôme vidé de son timbre. Lorsque ses pieds touchent terre, Églantine titube et s'accroche à un balustre en forme de tour. Je prends le temps de retrouver mon souffle, tout en portant la main à ma tête pour limiter le vertige qui me saisit.

Je sursaute quand une voix retentit dans mon dos.

— Tout va bien ?

Je me retourne lentement pour découvrir Saskia Verhoeven, la professeure assistante. Son regard est rivé sur Églantine dont l'état physique répond sans détour à sa question. Me rappelant en urgence que mon genou est maculé de sang, je me décale sans mouvement brusque d'un léger pas de côté pour que mon acolyte dissimule ma jambe.

Puis, rassemblant ses forces, Églantine répond :

— Oui.

Sa voix est toujours aussi faible que lorsqu'elle a prononcé ce même mot quelques secondes plus tôt. Elle ne trompe personne. D'ailleurs, Mme Verhoeven s'apprête à reprendre la parole, sûrement pour le faire remarquer, quand Églantine enchaîne :

— J'ai eu des vertiges mais ça m'arrive souvent avec le stress. C'est la rentrée, tout ça. C'est une sacrée pression et puis moi la pression, je n'aime pas trop ça. Sauf dans les pneus de mon véhicule privé. Une fois, il n'y avait plus assez de pression justement et Eddie – Eddie, c'est mon chauffeur, c'est un amour, il est dévoué et attentif – m'a dit qu'on risquait un sale accident s'il n'y remédiait pas. Enfin, moi je ne suis pas un pneu donc je n'ai pas besoin de pression mais je fais quand même des malaises parfois. Mais tout va bien, je vous assure.

Je ne sais pas où Églantine a puisé l'énergie de débiter ce monologue mais je suis soufflé.

— Vous ne voulez pas que je vous accompagne à l'infirmerie ?

— J'ai juste besoin de dormir, assure Églantine.

En pareille circonstance, je m'appuie sur mon allié de toujours : le silence. Moins j'offre de mots aux gens, moins ils disposent de billes pour me décoder. Et là, je me doute qu'Églantine n'a pas la moindre envie de raconter ce qu'elle vient de subir, bien que je sois d'avis

qu'elle devrait. Ce genre d'agissements ne peuvent pas continuer à être passés sous silence, c'est trop grave.

Mais ce n'est pas ma décision. Je ne peux pas la prendre à sa place. Le mieux que je puisse lui offrir, c'est de respecter son choix.

— Très bien, conclut Mme Verhoeven d'une voix douce. Mais ne traînez pas trop dans les couloirs.

Bien que rien ne nous interdise de sortir à n'importe quelle heure, personne ne se balade la nuit dans le château. Sauf lorsqu'il y a des soirées, pour se rendre d'un point à un autre. Mais errer dans les couloirs lugubres… même le plus courageux d'entre nous ne s'y risquerait pas.

L'Académie Castelan recèle plus d'un mystère… et plus d'un danger.

Mme Verhoeven reprend sa route en direction de l'aile administrative. Heureusement que nous sommes tombés sur elle. Contrairement à ses collègues, elle a déjà entendu parler du mot « compassion ».

— J… je peux marcher, me dit Églantine une fois que plus personne ne peut nous entendre.

Elle ne me regarde pas. Son air hébété donne l'impression qu'elle est sur pilote automatique et qu'elle n'a pas la moindre idée de l'endroit où elle se trouve, ni de qui je suis. La vigueur qu'elle a retrouvée le temps de sa tirade a disparu aussi sec, comme provenue d'une réserve d'urgence qui s'est amenuisée en quelques secondes.

Avant que je puisse lui demander si elle souhaite que je la raccompagne plus loin, elle enroule son bras autour du mien et m'entraîne à sa suite. Nous gravissons les marches comme s'il s'agissait de l'Everest, dans un silence de plomb. Églantine mène la danse jusqu'à une porte au milieu d'un couloir similaire à celui des chambres des garçons. Je n'avais encore jamais arpenté le deuxième étage.

Elle passe une main tremblante sous son haut en dentelle jusqu'à sa poitrine. Perplexe, je la regarde faire sans oser lui demander la raison de ce geste. Je le comprends lorsque de son soutien-gorge, elle sort une clef qu'elle enfonce dans la serrure. Les gonds pivotent, Églantine franchit le seuil.

— Ferme à double tour derrière toi ! ordonné-je. Ta coloc' a sa clef ?

Callum a pris la sale habitude de toujours compter sur moi et de sortir sans, lorsque nous partons ensemble. Je ne compte plus le

nombre de fois où il m'a réveillé en frappant parce que je rentrais plus tôt que lui.

— Oui.

Je sors ses lunettes de ma poche. Églantine les pose machinalement sur son nez.

— Très bien, murmuré-je. Bonne nuit.

Je me tais un instant en observant cette fille différente que je découvre sous un jour funeste. Ses énormes binocles n'ont plus leur fantaisie caractéristique ; ils ne sont plus qu'un accessoire m'évoquant un déguisement. Le noir à ses yeux a pris la fuite avec la cascade de larmes qui a dévalé ses joues, laissant dans leur sillage une coulée de pétrole que ma rage pourrait embraser. Son extravagance et son grain de folie se sont évaporés dans l'éther dès l'instant où elle a été dépossédée de son libre arbitre et de sa dignité. Le feu crépite toujours dans mes veines qui tracent un épais sillon en filigrane le long de mes bras.

Je pivote pour regagner ma propre chambre, lorsque des doigts s'enroulent autour de mon poignet. Mes yeux basculent dans ceux d'Églantine qui me supplient. De ne pas partir. De rester.

Ça n'a aucun sens. Elle n'est pas mon amie. Je n'éprouve aucune affection pour elle.

Mais sa détresse m'écorche.

Alors je reste.

J'entre à sa suite puis referme derrière nous. Églantine ne retire ni son maquillage ni ses vêtements. Seules ses lunettes abandonnent la partie, trouvant refuge sur sa table de chevet. Leur propriétaire tire sur le rideau de son lit à baldaquin pour en ouvrir l'accès, puis se glisse sous la couverture. Elle glisse la main sous son oreiller pour en extraire une plaquette dont elle détache un minuscule comprimé blanc qu'elle pose sur sa langue.

Ne sachant que faire de mon corps trop lourd et trop faible, je m'assois par terre, au pied du meuble. La pierre froide traverse le coton de mon pantalon, laissant une onde glacée s'infiltrer en moi.

La tête reposant sur l'oreiller, Églantine m'observe. Moi aussi, je l'observe. Ses paupières s'alourdissent au fil des secondes jusqu'à ce qu'elle sombre dans les bras d'un autre. Morphée.

Je reste planté là, sans bien savoir pourquoi, pendant des heures.

Ce n'est que lorsqu'une clef tourne dans la serrure que je me lève

enfin. Alma Fischer, la colocataire d'Églantine, apparaît sur le seuil de la porte. Elle porte une main à son cœur en me découvrant.

Puis au choc succède la foudre.

— Qu'est-ce que tu fous là, Riven ?!

Son regard dérive vers Églantine qui dort. Paisiblement n'est pas le mot que j'emploierais étant donné que son visage ne cesse de se crisper. Ses songes doivent être noirs et agités.

— Si tu lui as fait du mal, t'auras affaire à moi ! me menace-t-elle.

Je marche jusqu'à elle pour la toiser de ma hauteur. Elle s'attend à une réponse. Je me contente de secouer la tête avec dédain. Je la contourne, sors de la chambre et m'éloigne dans le couloir sans pouvoir me débarrasser de la sensation narcotique que cette soirée restera à jamais gravée dans ma mémoire.

Là, tout de suite, il m'est impossible de haïr Alma. Car l'écume de la haine bouillonne d'un bout à l'autre de mon corps mais celle-ci n'a qu'un objet : Dario.

Un jour, il le paiera.

10

Églantine

Sursaut. Cœur tambourinant.

Où suis-je ?

Rideau. Couverture. Matelas.

Lit à baldaquin. Je suis dans ma chambre.

Un soupir de soulagement m'échappe. Je prends le temps de stabiliser ma respiration tout autant que mon rythme cardiaque, tandis que mes pensées éparpillées me fuient. Y mettre de l'ordre m'est impossible tant le brouillard dans ma tête s'avère épais.

Je suis encore habillée. Le contact du cuir de ma jupe sur ma peau nue me gêne. Où est mon collant ? Je repousse la couette pour découvrir le carnage. Le vêtement recouvre toujours mes jambes mais il est filé à plusieurs endroits. Je tire sur ma jupe pour la relever et découvrir un énorme trou au sommet de mes cuisses.

Un vertige m'accable. Des flashs pénètrent mon cerveau avec la violence d'un train lancé à pleine vitesse.

Dario.

Hiroshi.

Les deux garçons.

Ma joue qui brûle.

Mes lèvres mouillées.

Mes muscles tétanisés.

La gorge serrée, je déglutis en me prenant la tête dans les mains. Je ferme les yeux pour repousser les souvenirs loin, très loin, si loin qu'ils ne pourront jamais revenir.

Mais ils reviennent. Ils refusent de partir. Me collent à la peau. Je souffre le martyre.

Alors je fouille sous mon oreiller pour trouver ma plaquette, prélever un comprimé et l'avaler avec ma salive. Ça va faire effet. Un

peu de patience…

Soudain, un raclement de gorge me fait sursauter. Tous les sens en alerte, je cherche la source du bruit jusqu'à identifier ma coloc'. Alma est assise sur son lit, le téléphone à la main.

— Ça y est, t'es réveillée ? me lance-t-elle sans même lever le nez de son écran. Pour info, tu criais encore « Antoine » dans ton sommeil. Je croyais que ça t'arrivait moins, ces derniers temps ?

J'ai envie de lui répondre mais je ne sais plus comment on fait pour parler. Il y a des mots dans ma tête. Des maux aussi. Mais les seconds prennent tout l'espace et les premiers ne parviennent pas à s'exfiltrer.

Alma relève enfin la tête pour me fixer de son air de faucon fâché.

— Une réponse c'est trop demander ? Je sais que notre communication n'est pas toujours parfaite mais à ce point-là…

Sa phrase m'étonne tellement que je retrouve la parole.

— C… comment ça ?

— Je sais pas ! Quand t'invite un mec dans la chambre, tu pourrais peut-être me prévenir, non ? Ça m'éviterait de tomber sur lui au beau milieu de la nuit.

— Un mec ? Quel mec ?

Alma arque un sourcil. Quand cette humeur la domine, elle m'évoque la reine déchue d'un royaume de glace.

— Tu vas vraiment t'engager sur ce terrain ? siffle-t-elle. Je viens de te dire que j'ai vu Riven sortir de la chambre quand j'y suis entrée.

— Riven ? Riven Broadley ?

— Tu connais beaucoup de Riven à Castelan ? Tu me fatigues, Églantine. Tout ce que je demande, c'est que tu me préviennes quand t'as envie de te faire tringler. Tomber nez à nez avec tes plans culs sans avoir été avertie est une expérience particulièrement désagréable.

Les souvenirs de la soirée se remettent à l'endroit dans ma tête. J'ai toujours mal à la joue. Et je pleure. Et j'ai froid. Et j'ai des brins d'herbe entre les doigts. Mais il n'y a pas que la détresse. Il y a une lueur d'espoir aussi. Une voix qui chasse les nuages et calme l'orage. À moins que cette voix ne soit l'orage ? Car elle gronde. Et il y a un affrontement.

C'est bien Riven. Il est intervenu pour me sortir des griffes de Dario. Puis il m'a ramenée à la chambre et… je n'ai pas voulu qu'il parte. J'étais terrifiée à l'idée de me retrouver seule. Vulnérable. Alors il s'est assis par terre jusqu'à ce que je m'endorme. Ça me semble être un rêve

tant c'est improbable mais le témoignage d'Alma ne laisse place à aucune équivoque.

— Riven n'est pas mon plan cul, articulé-je d'une voix couverte.

Je me racle la gorge à mon tour puis déglutis.

— Bien sûr. Tu vas me dire qu'il est venu jouer la revanche de votre partie d'échecs, dans notre chambre, au beau milieu de la nuit ?

— Non, bien sûr. Mais je t'assure, on n'a pas… on n'a pas…

Je ne parviens pas à achever cette phrase. Le sexe et la violence forment un cocktail impie dans ma tête. Tout est emmêlé, brouillé, souillé. Le laid et le beau. Le doux et le sale. Le tendre et le barbare.

— Bah t'es bien conne ! Riven n'est peut-être pas le mec le plus souriant du monde mais il faut reconnaître que c'est une frappe nucléaire. Me marier avec lui : phobie. Mais sa tête entre mes cuisses l'espace de quelques minutes, je ne dis pas non.

L'image convoquée par Alma se grave dans ma tête sauf que c'est mon visage au lieu du sien et celui de Dario à la place de celui de Riven. La nausée me calcine l'estomac. Elle remonte lentement le long de mon œsophage, laissant dans son sillage une acidité mortifère.

Alma verrouille son téléphone pour me rejoindre sur mon propre lit.

— Qu'est-ce qu'il faisait là, alors ? Vous vous draguez ? Tu l'aimes bien ? Il te plaît ?

— Pas du tout ! rétorqué-je du tac au tac.

— Vous n'êtes mêmes pas potes. Je t'avoue que j'ai du mal à comprendre. S'il ne te plaît pas, que vous n'êtes pas amis et que vous ne couchez pas ensemble, je ne vois aucune raison pour laquelle il serait resté là cette nuit.

Alma se presse soudain l'arête du nez. Elle ferme les yeux et se concentre.

— Maudite migraine, grommelle-t-elle. J'ai pris un cachet tout à l'heure, j'ai l'impression qu'elle ne va jamais passer. Je savais que je n'aurais pas dû abuser du Dom Pé aussi. Dès qu'il y a du champagne, je ne sais plus me tenir.

Elle rouvre les paupières et fourrage dans sa chevelure d'un blond si pâle qu'il m'en évoque l'ivoire.

— Enfin bref ! Tu m'expliques ?

On m'a agressée.

Dario a tenté de me violer.

Je suis une victime.

Ces phrases tournent en boucle dans ma tête. Certaines s'y mêlent puis s'en vont, d'autres rejoignent les festivités. Ma bouche reste désespérément close, comme si on l'avait verrouillée avec du fil de couture.

— Allô la Terre ! Églantine, t'es encore dans la lune. Bon ! Fais-moi signe quand tu seras réveillée, j'ai plein de trucs à faire.

Alma pousse un soupir puis quitte mon lit pour se diriger vers la porte. Mais alors que sa main se referme sur la poignée, je lance :

— Attends !

Ma voix a mélangé le cri et la supplication. Un son saturé, grésillant et suraigu. Alma pivote sur ses talons et m'observe de son regard polaire. Je sais qu'elle ne le fait pas exprès, elle est comme ça. Cette froideur n'est pas intentionnelle. Il m'a fallu du temps pour l'appréhender et je crois que parfois, j'ai encore du mal.

— C'est Dario, murmuré-je tout à coup.

Ma coloc' grimace, signe qu'il faut fournir un effort pour m'entendre.

— Dario quoi ?

— Il a… il m'a…

Mon rythme cardiaque échappe à tout contrôle. J'agrippe la couette comme une bouée de sauvetage mais il n'y a ni océan déchaîné ni tempête autour de moi. Le danger est à l'intérieur.

— Il m'a…

— Il t'a ? Invitée à un date ? Demandé tes cours ? Ou un truc méchant… il t'a insultée peut-être ? Si c'est à propos de tes lunettes de victime, il faut dire que t'abuses, aussi.

Elle m'aurait giflée que je n'aurais pas senti la différence. Paradoxalement, cette douleur met le feu aux poudres au point de me faire cracher le morceau.

— Il m'a sauté dessus.

— Comment ça ?

— Alma… il m'a sauté dessus, répété-je en appuyant sur chacune de mes consonnes.

J'aimerais la regarder droit dans les yeux pour le dire mais je n'y arrive plus. Alors je fixe un point imaginaire pour me donner une illusion de contrôle.

Mon amie revient dans ma direction et s'assoit sur le bord du lit. D'une voix radoucie, elle m'interroge.

— Sauté dessus ? Tu veux dire qu'il a essayé de t'embrasser de force ?

— Plus que ça.

— Attends ! Tout le monde sait que Dario Salvatori est un connard, enfin de là à imaginer qu'il s'en prendrait à une fille. C'est plus le genre à chercher la bagarre avec les mecs, encore qu'il n'a pas de couilles. Il se ferait laminer.

Une déflagration dilate mes artères.

— Tu entends ce que je te dis, Alma ? Il m'a agressée. Il a mis sa main sous ma jupe, il a… il a…

Ma gorge se noue. Les mots sont trop loin pour que je les attrape, trop tranchants pour que je les prononce.

— J'entends, j'entends, assure-t-elle. Je suis désolée que tu aies eu à subir ça. Juste… tu es sûre que tu n'amplifies pas le truc ?

Face à mes yeux qui s'écarquillent, elle s'empresse d'ajouter :

— Je ne remets pas du tout ta parole en doute, bien sûr. Je te crois. C'est juste que tu as tendance à beaucoup exagérer les choses.

— Pour faire rire ! Pas quand il s'agit de sujets sérieux. Voilà pourquoi Riven était là. C'est lui qui est intervenu et qui m'a ramenée. Il a juste attendu que je m'endorme avant de partir, je suppose…

Cette partie est un peu floue dans ma tête. Alma pose la main sur ma jambe à travers la couette, ma réaction est sans appel : comme si elle m'avait touchée avec de l'acide sulfurique, je m'écarte. Le choc se peint sur ses traits.

— Je n'allais pas te faire de mal, je voulais juste te réconforter.

— Je sais. C'est juste que… j'ai l'impression que mon corps est sale. Ça me dégoûte qu'on puisse me toucher.

Alma arque un sourcil.

— Si je te dégoûte, le mieux à faire est sûrement que je te laisse.

Sans demander son reste, elle quitte la chambre en claquant la porte. Seule avec mes malheurs, je ramène mes genoux à mon abdomen, les entoure de mes bras puis j'éclate en sanglots.

Mon cœur s'agite dans ma poitrine lorsque je franchis la porte

latérale du château. Les rayons du soleil me caressent le visage et tentent de m'apaiser, en vain. Mes sens sont en alerte, mes jambes tremblent. L'adrénaline se répand aux quatre coins de mon corps rien qu'à observer les grandes haies derrière lesquelles tout s'est passé la veille. Si je laissais la peur me dominer, je resterais plantée là, sans plus bouger.

Mais je refuse. Je ne suis pas une victime. On a fait de moi ce qu'est ce mot. Et j'ai bien l'intention de m'en affranchir. Pour ça, je dois retourner sur les lieux du crime.

Un pas après l'autre, je m'engage dans le couloir végétal qui forme l'entrée des jardins à la française. Bien que je prenne mon temps pour repousser l'échéance de la confrontation à mes souvenirs, celle-ci finit par se produire.

Je m'arrête net. C'était là.

Pourtant, face à moi, il n'y a que de la pelouse verdoyante inondée par les rayons de l'astre jaune. Si la violence et la déviance ne formaient pas une paire de lunettes supplémentaires pour noircir ce qui apparaît devant mes yeux, j'observerais un paysage idyllique. Là, il ne reste que l'horreur. Parce que la scène se déroule en boucle sous mes yeux. Mon impuissance est un poison mortel qui a pris ses quartiers dans mes organes vitaux.

Je me suis sentie faible. Lâche. Vulnérable.

Jusqu'à ce que Riven entre en scène.

En puisant au fond de moi, je trouve le courage de marcher là où tout s'est produit. Je passe comme si je m'en fichais, comme si je ne me sentais pas crasseuse, comme si personne ne pouvait plus rien contre moi. Je prétends. Je feins. Je me construis une facette invulnérable en laquelle je place ma foi, priant pour qu'un jour elle devienne réelle et que je sois hermétique aux périls du monde.

Plus loin, j'arrive à l'épicentre des festivités. Il ne reste plus aucun vestige de la soirée d'intégration. Pas un verre qui traîne, pas un papier égaré, pas la moindre trace des tables dressées pour le buffet. On dirait presque un mirage.

C'est là toute la sorcellerie de Castelan. La direction prétend régner d'une main de maître sur cette académie mais c'est faux. L'argent contrôle tout le monde et ce n'est ni Albrecht von Riedel ni Miguel Torres qui tient les rênes. Ce sont nos familles à tous. Ainsi, pour maintenir l'illusion d'une maîtrise totale, l'école fait en sorte de tout

nettoyer après notre passage. L'alcool et le vomi tout comme le sang.

Ce ne sont pas juste les soirées qui sont oblitérées dans l'ombre. Ce sont les agressions, le harcèlement, les rixes et autres conflits. À Castelan, on apprend à fermer les yeux et à se taire. Car en coulisses, les pires horreurs se trament mais la loi du silence prévaut.

Je contourne le flanc nord du château pour accéder à l'est où se situe le lac miroir, mais à son approche, je ralentis. Quelqu'un est assis sur le banc où je m'installe toujours pour observer l'étendue azurée. D'où je me tiens, je devine qu'il s'agit d'un garçon. Mon estomac se noue.

Et si… ?

Non. Je ne peux pas vivre avec cette peur constante.

Prudemment, je marche en direction de la silhouette de dos. À mesure que je m'approche, je rehausse mes lunettes pour affiner ma vision. Je finis par identifier ces mèches blondes et rebelles qui virevoltent dans la brise.

— Riven ! lancé-je en arrivant à son niveau.

Ma voix a repris en vigueur mais on est loin de l'énergie que j'y mets d'habitude. Le concerné se retourne, sourcils froncés. Il m'observe un instant, comme s'il ne me reconnaissait pas. Peut-être est-ce parce qu'au lieu de mon uniforme, j'ai enfilé un vieux pull et un jean avec lesquels je me contente de traîner, normalement. Ou alors cela vient de mon absence de maquillage. Ou de mes cheveux noués en une queue-de-cheval. D'habitude, soit je fais un chignon compliqué, soit je les laisse libres. Mais je ne sais pas… j'ai eu envie d'autre chose tout à l'heure.

Envie de ne pas être moi.

Sans me répondre, Riven reprend son observation du lac. Je reste indécise quelques minutes avant de réussir à me mouvoir pour m'asseoir à côté de lui sur le banc. À mon tour, je profite du délice qu'offre la vue. La surface de l'eau s'affranchit de toutes les règles topographiques : sa limpidité est telle qu'elle abolit la frontière entre le ciel et la terre. La brume serpente le long des berges qui gagnent en altitude pour former les sillons de la montagne et s'enroule autour des troncs de pins qui dessinent une forêt envoûtante.

Après une éternité de silence pendant laquelle j'examine toutes les possibilités pour remercier le garçon à mes côtés de la manière qui se doit, je me prends à murmurer :

— Tu trouves que j'ai des lunettes de victime ?

Riven incline à nouveau la tête et me dévisage. Mon cœur bat un peu plus fort à chaque seconde qui passe sans que le silence soit rompu.

Le malaise grandit en moi face à sa réponse qui ne vient pas. Il doit penser que j'ai vraiment des lunettes de victime et me prendre pour une cruche. Une fille cheloue qui lui parle sans même demander l'autorisation. Assise à côté de lui, j'ai l'impression d'être le torchon rangé par erreur dans le tiroir des serviettes. Et Riven a ce flegme naturel qui fait de lui une serviette de luxe. Alors que je ne suis qu'un torchon usagé qu'on a fabriqué à partir de vieilles frusques abandonnées.

— Je peux te dire quelque chose ? articulé-je d'une voix vacillante.

— Tu n'as pas attendu ma réponse pour ça.

Une moue ennuyée m'étire la bouche. Je décide de continuer quand même.

— Merci.

— Pour ?

— Hier soir. D'avoir pris ma défense, de t'être mis en danger…

Riven hausse les épaules.

— Tu n'as pas à me remercier. Je ne suis pas intervenu parce que j'ai de l'estime pour toi mais parce que c'est ce qu'il y avait de juste à faire.

Mon cœur se serre.

— T'interposer entre Dario et moi, peut-être. Me raccompagner, admettons. Mais rester à mon chevet jusqu'à ce que je m'endorme…

En y songeant, c'était inconsidéré. Un garçon venait juste d'essayer d'abuser de moi et j'en ai laissé un autre venir dans ma chambre, pendant que je sombrais dans l'inconscience. Tout le monde n'est pas à mettre dans le même panier, mais pour mon système nerveux, un garçon est un garçon. C'est étrange qu'il ne se soit pas senti en état d'alerte face à la présence de Riven dans l'intimité de mon espace.

Ce doit être parce qu'il m'a sauvée. Il a dû entrer dans la case « allié » par défaut.

— Tout le monde ne serait pas resté, achevé-je. C'est marrant, je ne te croyais pas comme ça.

— Ça ne dit rien de moi, rétorque Riven d'un ton plus sec.

— Au contraire ! Ça dit tout de toi. Derrière ta façade taciturne et

détachée, tu t'es mis en danger pour me protéger au risque d'être toi-même blessé. Il faut reconnaître que Dario est une masse et pourtant, tu l'as mis à terre avec une aisance bluffante. Tu aimes jouer au dur mais tu n'es pas aussi froid que tu le laisses paraître. C'était très altruiste de ta part.

Avec un pincement au cœur, j'ajoute :

— D'autant que tu ne m'aimes pas. C'est encore plus louable.

Riven tourne à nouveau la tête vers moi.

— Je n'ai jamais dit que je ne t'aimais pas.

— Oh… c'est juste que… toi et moi, on ne se parle jamais. Et puis, je sais ce que les gens disent de moi. Que je suis fofolle, excentrique et bizarre avec mes expressions. Et mes lunettes.

Je porte les doigts à mes branches pour les retirer, rien qu'un instant. À mon réveil, j'ai découvert que l'une d'elles était tordue. Cette altération me fait mal à l'oreille mais sans cet accessoire, le monde n'est plus qu'une grosse tache diluée sur la toile d'un peintre amateur. Alors je le remets sur le bout de mon nez.

— Par défaut, j'ai cru que tu ne m'aimais pas. Comme tous les autres.

— Je ne suis pas les autres. Pour ne pas t'aimer, encore faudrait-il que je t'accorde de l'intérêt. Pour moi, tu n'es personne.

Ses mots me criblent la poitrine comme autant de balles tirées d'une mitraillette. D'un ton radouci, il ajoute :

— Ne le prends pas personnellement, c'est pour tout le monde pareil. Les gens ne m'intéressent pas. C'est tout.

— Et Callum ? C'est ton meilleur ami, non ?

Les lèvres de Riven s'entrouvrent. Leur courbe décrit un arc plein, véritable autel de volupté. Je les gravis pour me suspendre à son nez fin et droit qui affiche une discrétion de mise sur son visage harmonieux. Juste au-dessus, deux astres brillent à m'en brûler la rétine. Le bleu de ses iris est si clair que l'étendue aquatique face à nous fait pâle figure au point de laisser dans son sillage l'impression de n'être qu'une marée noire déversée par un pétrolier.

Le lac miroir porte son nom pour son éclat détonnant qui lui donne l'allure du reflet du ciel. Et pourtant, le véritable miroir de la voûte céleste n'est autre que ces prunelles qui me fixent. La mort ne paraît plus si terrifiante s'il s'agit de se noyer dans les yeux de ce garçon.

Riven se lève et s'éloigne en direction des jardins pour regagner le

château. Sans même se retourner, il finit par lancer :

— Toute règle a une exception.

Dans un souffle inaudible, je me surprends à jurer solennellement :

— Et je serai la deuxième.

missive anonyme

Il y a cette fille. Je crois que je l'aime. En tout cas, elle fait battre mon cœur si fort qu'il va m'en déchirer la poitrine. Ma peau a brûlé quand elle l'a frôlée. Une fois, rien qu'une fois. Mais mon souffle... il est tout le temps hachuré. Dès que nos regards se croisent. Dès que ses prunelles silencieuses me disent « je sais que tu existes ».
Je crois que j'ai de la fièvre.

11

Riven

Mon corps fébrile tremble. Je m'agrippe aux pans de ma couette pour me donner contenance, assailli par des bouffées de chaleur et des vertiges. Je reste allongé dans mon lit, deux oreillers calés dans mon dos pour me redresser. J'ai l'impression d'être à l'agonie dans un lit médicalisé. Un ouragan gronde dans mon estomac. Parfois, je l'entends, souvent je le ressens.

Mais non.

Je ne mangerai pas.

— T'es encore au lit, Riv' ?

Je remarque seulement que la porte de ma chambre s'est ouverte sur mon coloc'. Callum est chargé d'un plateau contenant des viennoiseries, du jus de fruits et de la confiture.

— Puisque tu déclines mes *English breakfast* à chaque fois, je me suis dit que j'allais changer de pays. La France, ça te tente un peu plus ? Si tu refuses, je te préviens que je continue avec l'Espagne.

— Et tu me ramèneras quoi ? raillé-je. Des *patatas bravas* ?

— Si je suis d'humeur salé, pourquoi pas. Sinon ce sera du *chocolate con churros*.

Je secoue la tête, un sourire au coin des lèvres.

— On peut me prêter un tas de défauts, reprend Callum. Mais je suis opiniâtre. Je lâche pas mon bout de viande. Vois-moi comme ta grand-mère qui a envie de te gaver comme une oie. Après l'Espagne, on fera un tour en Italie. Et quand j'en aurai marre de l'Europe, je proposerai l'Asie. Je sais pas trop si ça me tente de manger un *bao* dès le matin mais on verra.

— C'est gentil mais je n'ai pas faim, Callum.

Ah vraiment ?

— Tu m'étonnes que t'es aussi mince.

Mon corps se crispe. Je serre les mâchoires.

— Un jour j'essaierai de manger comme toi. J'aurai peut-être la même carrure, poursuit mon meilleur pote.

— Toi ? Tu voudrais avoir ma carrure ? Tu ne trompes personne. Tu t'en sortirais comment, au rugby, avec un physique comme le mien ?

Il hausse les épaules puis capitule.

— T'as pas tort. Heureusement que je suis charpenté sinon je me serais déjà fait disloquer en pleine mêlée. D'un autre côté, je ne sais pas combien de temps je pratiquerai le rugby. Si je sors de Castelan en remportant la compétition annuelle, je n'aurai sûrement plus une minute à consacrer à autre chose qu'aux échecs.

— Je te le souhaite. Mais s'il te plaît, arrête de me proposer de la nourriture. Je sais que ça part d'une bonne intention. Juste… je suis un peu chiant avec la bouffe. Je me gère.

Un moment de flottement passe après que Callum a acquiescé. Puis il reprend, d'un ton fanfaron :

— Parce que tu crois que j'avais ramené ça rien que pour toi ? Tu rêves, mon pote ! Je comptais bien me péter le bide, aussi. Au fond, je te remercie, ça n'en fait que plus pour moi. Et ça me donne une bonne excuse pour me servir une énorme assiette au buffet de la cafèt' en disant que j'en prends pour toi aussi alors que je sais que tu mangeras pas.

Il se tapote la tempe.

— Alors, qui manipule qui ? conclut-il.

Un rire m'échappe.

— Tu es vraiment le génie du mal que tu penses être.

— Évidemment ! Il est temps de t'en rendre compte : je suis l'antagoniste par excellence. Les gens me sous-estiment.

— C'est un énorme atout, concédé-je.

— Je peux manger sur ton lit ?

— Si tu fous une miette de croissant dans mes draps, je te fais aspirer la chambre avec la bouche.

— T'as des fantasmes chelous, toi, je te jure.

Lorsqu'il se laisse choir près de moi, je lui envoie mon poing dans l'épaule. Callum ricane tout en attrapant un croissant dont il enfourne la moitié entre ses lèvres. L'odeur de beurre m'allèche autant qu'elle me dégoûte. J'observe la nourriture dans son assiette avec une attention accrue. Un excès de salive m'emplit la bouche.

Je dois me distraire.

— En parlant de fantasme chelou, c'était bien, la partie de strip-échecs dans la chambre de Noah et Santiago ?

— T'avais raison, ils voulaient faire un plan à trois.

— Et ?

— Ben j'ai dit que ça m'intéressait pas. Je suis quand même resté pour gagner la partie. T'aurais vu comment je les ai retournés à la fin. Enfin, si tu me passes l'expression, bien sûr. Tu sais combien j'aime jouer avec mes tours et ils le savaient. Ils m'en ont vite privé, sans faire gaffe à mon cavalier restant. Je les ai pliés grâce à lui. Il me restait plus que mon boxer.

— Et eux ?

— Ils étaient à poil depuis une demi-heure. Il faut dire qu'ils s'étaient habillés légers. T'avais raison : c'était juste un prétexte pour ferrer un poisson. Après, ils sont cool. Je leur ai dit que je voulais pas ken, ils m'ont proposé de rester discuter. On a parlé pendant des heures puis je suis rentré. T'étais déjà couché. Tu savais qu'ils étaient ensemble depuis cinq ans ?

— Je ne tiens pas un carnet avec leur date d'anniversaire de relation, mais je savais qu'ils étaient en couple. T'écoutes jamais les rumeurs et bruits qui courent ?

— Il faut croire que ça ne vient jamais jusqu'à moi, me répond Callum en étalant de la confiture de fraises sur son croissant.

Une lueur s'allume dans ses prunelles. Il déglutit, puis, la bouche pleine de miettes, reprend :

— Ah si ! Il paraît qu'un élève de troisième année a disparu. J'ai entendu ça à la cafèt' ce matin.

— Disparu ? Après seulement quelques jours de cours ?

Je ris.

— Il a juste déserté, Cal'. Ça arrive tous les ans. Ce n'est que le premier d'une longue liste.

— Je savais que tu me dirais ça mais c'est pas un première année. Les boules de réussir à passer en troisième année, tout ça pour se barrer à cause de la pression. Et puis, c'est naze comme explication. Je peux pas espérer qu'il y ait un mystère au château ? Genre le monstre de Castelan. Le mythe que tout le monde connaît mais personne ne l'a jamais vu. Il œuvre dans l'ombre pour kidnapper les étudiants, l'un après l'autre.

— Tu regardes trop de séries. Mais si jamais tu finis mal classé dans ce cursus, tu pourras toujours devenir romancier. Ça t'irait bien d'écrire des livres.

Callum achève son croissant en réussissant l'exploit de ne faire tomber aucune miette sur mon matelas. Je le félicite tandis qu'il s'incline tel un comédien sur les planches d'une scène de théâtre. Parfois, je me demande s'il ne s'est pas gouré de cursus. Il n'est jamais trop tard pour une réorientation. Les meilleurs élèves de Castelan finissent tous par avoir d'immenses carrières au cinéma. On retrouve la plupart à Hollywood, quelques autres se tournent vers la réalisation. Il suffit de jeter un coup d'œil à la liste des invités aux Oscars pour s'en apercevoir : un tiers des rangs sont constitués d'anciens pensionnaires du château.

Cet endroit change des vies.

— Et toi ? me lance-t-il soudain. T'as pas un truc à me dire ?

Je fronce les sourcils.

— Non ?

— C'est une affirmation ou une question ?

— Cal' ! Crache le morceau.

Mon meilleur pote m'observe droit dans les yeux. Les taches de rousseur qui constellent ses joues pétillent presque autant que ses iris verts.

— Il paraît que t'as sauvé Églantine, samedi soir.

— Comment t'es au courant de ça, toi ?

— Rien ne reste jamais secret, à Castelan. Pour les étudiants, en tout cas.

J'évite de lui faire remarquer qu'il vient de découvrir la nuit passée une relation connue de tous qui contredit son propos et nuance plutôt :

— Pour la direction non plus. Je suis sûr qu'ils sont au courant de tout et qu'ils se contentent de fermer les yeux. Ça me file la gerbe.

À ce mot, ma nausée s'intensifie.

— Pareil. Le plus énervant, c'est de les voir pinailler pour des conneries mais de tourner la tête quand il se passe des trucs graves. Tu veux me raconter ce qui s'est passé à la soirée ?

— Dario s'est jeté sur Églantine. Il l'a clouée au sol et…

La fin de ma phrase reste en suspens. À quoi bon poser des mots exacts ? La continuité de cette histoire paraît évidente. Glaçante,

horrible, injuste. Mais évidente.

— T'es sérieux ?

J'opine du chef. L'enthousiasme naturel de Callum vient de céder la place au dégoût.

— Je pouvais déjà pas le blairer, ce vieux mec, mais c'est vraiment un gros porc.

— Un violeur. N'ayons pas peur des mots !

— Une chance que tu sois passé par là pour intervenir. Certains l'ont vu, apparemment tu l'as défiguré… J'ai même entendu Freya l'appeler « le Picasso ».

Je hausse les épaules.

— Je ne me suis pas acharné, non plus. Mais je crois que je lui ai pété le nez.

— Il mériterait qu'on lui arrache les couilles, plutôt.

— C'est ce que je lui ai promis s'il recommençait.

Un sourire de connivence, dénué de joie et teinté de fiel, nous vient. Un nouveau vertige m'accable mais je me concentre pour que le monde se stabilise.

— Comment va Églantine ? me demande Callum.

— Si j'en crois notre dernière conversation, elle tient le choc. Mais je pense qu'elle donne juste le change. Elle était dans un sale état avant-hier soir… d'ailleurs, je suis resté avec elle jusqu'à ce qu'elle s'endorme.

Les sourcils de mon coloc' se haussent si haut qu'ils s'enfuient de son front.

— Toi, Riven Broadley, tu es resté au chevet de quelqu'un ? D'une fille que tu ne connais même pas, en plus ?

— Dis que je suis un monstre, tant que tu y es.

— Mec ! T'as beaucoup de qualités, mais l'altruisme n'en fait pas partie. Tu te fous des gens, de ce qu'ils pensent ou de leur bien-être. Tu n'es pas méchant pour autant, juste… indifférent. Autant te dire qu'être ton ami est un privilège qui me fait m'interroger, parfois. T'es sûr que mon père t'a pas payé pour faire semblant ?

Je ris.

— T'es con !

— Mais j'ai raison, reprend-il. Pas pour le fait d'être payé, évidemment. Enfin j'espère. Mais tu n'es pas du genre à te sacrifier pour les autres.

— Je ne suis pas insensible. J'essaie de rester hermétique aux autres parce que quand on s'attache, on développe un point faible. Mais là, c'était une situation d'urgence.

Callum m'observe un long moment, sans rien dire. Il n'a pas l'air d'en penser moins, toutefois il se garde de me faire part de ses réflexions.

— J'aimerais bien passer à la bibliothèque avant le cours d'histoire et tradition des échecs, me prévient-il. Il y a un bouquin que je voudrais potasser pour pas être trop largué. Tu veux que je t'attende ou on se rejoint directement en classe ?

— Je te retrouve là-bas. Je vais me préparer tranquillement.

Callum rassemble les vestiges de son petit déjeuner, part se brosser les dents dans la salle d'eau puis revient dans la chambre. Il s'approche du lit avec la moue d'un enfant qui a fait une bêtise. Ou qui a quelque chose à demander à ses parents.

— Riv' ?

— Hmm ?

— Je peux te faire un câlin ?

Je lui souris.

— Évidemment !

Je lui tends les bras, il se penche pour me laisser l'accueillir dans mon étreinte. Il me serre tellement fort que l'espace d'une seconde, sa voix s'infiltre dans ma tête. J'ai l'impression qu'il s'excuse d'avoir insisté pour tout à l'heure, avec la nourriture. À moins que je ne surinterprète ?

C'est peut-être juste moi qui pense à ça. Au fond, j'y songe tout le temps. En permanence. Chaque seconde. Sans répit et sans repos.

— Bon allez ! À toute !

Callum quitte la chambre. Je soupire de soulagement. Parce que les tremblements de mon corps sont devenus de plus en plus difficiles à contenir. Alors je les laisse s'exprimer.

Manger.

Manger.

Manger.

Pas encore. Ça ne fait que quarante-huit heures. J'aimerais aller chercher un peu plus loin, sinon ça n'aura pas servi à grand-chose.

Je m'extirpe des couvertures et pose un pied après l'autre pour rejoindre la salle d'eau. Mon pas est mal assuré, presque chancelant.

Face au miroir, je m'observe. Quelques mots me viennent en tête.

Froid.

Hautain.

Fermé.

Cerné.

Mon reflet porte le poids du monde sur ses épaules alors que je peine à soutenir mon propre poids. Quelle ironie !

Mes joues sont creusées mais pas assez. Il y a encore quelques courbes sur mon visage. Des rondeurs qui me donnent l'air d'un morfal. Un glouton qui ferait bien de reprendre sa vie en main plutôt que de se venger à table.

Du bout des doigts, je saisis les pans inférieurs de mon T-shirt pour le passer au-dessus de ma tête. Callum pense que je suis mince. Je ne crois pas pouvoir le contredire mais mon corps a laissé quelques indices derrière lui pour infirmer cette phrase. Là, derrière le bassin, en bas de mon dos. Il y a un peu de gras. Je peux suivre la courbe de mon os, c'est vrai. Pourtant, il a laissé l'ennemi franchir nos frontières.

Je sors mon téléphone pour photographier mon reflet. Parfois, il me ment alors je fais ça pour vérifier. Sur les clichés, je ne vois pas de différence aujourd'hui. Alors je remets mon portable dans ma poche. Puis je change de posture dans l'axe de la glace.

Face.

Profil.

Face.

Profil.

Je gonfle le ventre. Puis je le rentre. Puis je le gonfle à nouveau. Il se distend à peine. Un sourire me gagne.

Je suis mince.

Face, une nouvelle fois. Mes abdos ne sont pas aussi visibles que je l'aimerais. On voit bien les quatre premiers en haut, mais les derniers pourraient être plus saillants. Je pince la peau du bas qui les dissimule. Il y a trois fois rien mais c'est six fois trop.

J'aspire l'air pour rentrer mon ventre. Mes côtes sont apparentes. On pourrait jouer du piano dessus sans se méprendre entre les touches. C'est joli et poétique, non ?

Un vertige me secoue. J'agrippe la faïence blanche du lavabo et ferme les yeux pour que le monde cesse de tourner. Mon estomac hurle à la mort.

Patience. Rien qu'encore. Rien qu'un peu.
Un pas ou deux. Je recule.
Dans mon dos, le mur m'accule.
À l'horizontale. Je bascule.

12

Églantine

Je me suis souvent demandé à quoi ressemblerait le monde s'il était une palette de peinture diluée. Je sais… je suis la seule à me poser ce genre de questions. J'ai l'habitude.

Ce à quoi je ne m'attendais pas, en revanche, c'est d'en faire l'expérience.

Après m'être pris les pieds dans le tapis qui recouvre les marches de l'escalier principal à deux reprises, j'ai décidé de lever mes semelles comme si j'enjambais une montagne. Je dois avoir l'air cruche mais j'ai l'habitude des regards de travers. On ne peut pas dire que les gens m'observent avec tendresse, en général. Je dérange parce que je suis « excentrique », « originale » ou « bizarre ». On me prête un tas d'autres adjectifs mais ces trois-là sont certainement les plus fréquents lorsqu'on réfère à moi.

À trop me concentrer sur mes pieds, j'en oublie le haut de mon corps. Cela explique sûrement pourquoi mon épaule percute brutalement le mur au moment de bifurquer. Un cri m'échappe. Je m'arrête pour masser la zone endolorie alors que des étudiants de théâtre à l'uniforme jaune moutarde passent près de moi en ricanant.

Et bon lundi à tous !

Parmi tous les endroits que j'ai côtoyés, Castelan surpasse les autres sur le plan de la cruauté. C'est comme si on avait voulu y rassembler le pire de l'humanité. L'entraide n'existe pas. Ce château est un panier de crabes.

Point positif de ma nouvelle expérience : je ne vois tellement rien que je suis incapable de savoir qui s'est moqué de moi quand je me suis mangé le mur. Problème : c'est bien le seul. Ce n'était peut-être pas une si bonne idée que ça d'abandonner mes lunettes. Mais j'en ai marre d'avoir l'air d'une victime.

Mon cœur se tord.

Les images de mon agression ne cessent de me revenir sous forme de flashs successifs. Lutter ne sert à rien, je n'ai pas mis longtemps à le comprendre. Alors je les laisse entrer tout en essayant de ne pas leur accorder d'importance. Je les considère comme une télévision allumée en arrière-plan. Le programme ne m'intéresse pas mais ce n'est pas une raison pour l'éteindre. Je peux le supporter.

— Églantine ?

Je ne sursaute pas. Le monde n'est toujours qu'un méli-mélo de couleurs mais mon ouïe va très bien. Il faut dire qu'Alma a un timbre de voix très reconnaissable. Elle n'est pas réputée pour sa délicatesse ni pour sa douceur, ce qui donne l'impression qu'elle apostrophe les gens alors qu'il s'agit juste de sa manière normale de s'exprimer. Ça demande un temps d'adaptation mais on s'y fait. Ou on fait semblant.

Je me dirige vers la source du bruit. Celle-ci provient de devant moi. Plus je m'approche, mieux je distingue la silhouette floue qui se meut dans ma direction.

— Pourquoi tu plisses les yeux comme ça ?

Alma marque un temps d'arrêt.

— T'as oublié tes lunettes, ma vieille ! T'es pas réveillée.

Je m'arrête à une distance raisonnable d'elle. Outre le fait de ne pas percevoir les contours nets du monde qui m'entoure, j'ai aussi un problème d'évaluation des distances. Et je préfère mille fois heurter un mur en pierre qu'Alma.

Le mur fait moins peur et il ne va pas m'engueuler, lui.

— Je… je voulais juste voir ce que ça fait, sans, expliqué-je d'une toute petite voix.

— Résultat tu ne vois rien du tout. T'as l'air maligne !

— Elles sont dans mon sac.

— Eh ben remets-les !

— Mais c'est toi qui m'as dit que j'avais l'air d'une victime quand je les portais…

Ma gorge se noue. Ce mot avait déjà laissé une empreinte sur mon âme… à présent, elle est indélébile.

— Là t'as juste l'air encore plus empotée que d'habitude, me fait remarquer Alma. Et puis, j'ai dit ça comme ça. Il ne faut pas prendre mes paroles au pied de la lettre.

Je fouille dans le sac dont l'anse se balade sur mon épaule

endolorie, à la recherche de mes lunettes. À l'instant où je les chausse, le monde tel que je le connais renaît de ses cendres.

Alma me dévisage et se contente d'un raclement gorge.

— Hmm.

— Quoi ? demandé-je perplexe.

Ma coloc' ne prend pas le temps de me répondre : elle pivote sur ses talons pour entrer dans la salle de classe. Je sors mon téléphone pour ouvrir la caméra et m'observer sur le retour. Tout ce que je vois maintenant, c'est une victime. Mais si je les enlève, je serai une empotée. Voire une cruche.

En proie à un dilemme, je reste bloquée là plusieurs minutes, jusqu'à pousser un soupir. Va pour la victime. Au moins, elle voit ce qu'elle fait…

J'entre dans la classe.

Le premier élément qui attire mon attention, chaque fois que je franchis le seuil de cette pièce, c'est le plafond. Une fresque somptueuse représente les parties les plus mémorables qui ont été jouées par des étudiants de l'Académie Castelan. Je me rappelle avoir interrogé M. Nakamura à ce sujet, un jour. Il m'a confié avoir assisté à deux de ces parties, les autres ayant été disputées bien avant sa prise de poste. Ladite fresque est émaillée de motifs échiquéens, chaque pièce étant suspendue dans une brume céleste rappelant la galaxie et reliée aux autres par des constellations fictives.

Le mobilier est constitué de tables en bois vieilli cerclées de cuivre. Des échiquiers sont dessinés sur chacune d'elles mais, contrairement aux salles de classe où ils sont réels afin que nous puissions pratiquer, ici, ils ne sont que des motifs d'embellissement. Les bords portent des inscriptions que je peine à lire à cause du passage de nombreux étudiants qui ont réécrit les uns par-dessus les autres.

Je contourne tout le monde pour m'installer au fond, mais sur ma route, j'ai droit à une analyse détaillée par tout un chacun. Anya plisse les yeux et sourit en coin. Freya se passe la langue sous les incisives, comme si j'étais un canari et elle, le chat qui s'apprête à passer à table. Aarav fuit mon regard. Et Dario…

Mon corps se tend comme un ressort. Dario m'observe de son regard porcin. Je ne vois plus que ça, en lui : le vice. La souillure. La crasse. Son rictus plein de fiel n'aide pas. Sa cloison nasale est complètement déviée et la peau qui la recouvre n'a plus rien de beige. Ce sont des

nuances de bleu et de jaune qui se battent pour savoir qui va l'emporter. Rien qu'à me rappeler que c'est Riven qui lui a corrigé le portrait pour moi, j'éprouve un brin de satisfaction. C'est infime en comparaison de la tempête de honte et de peur qui gronde à l'intérieur de mon corps. Mais ça suffit pour m'y agripper.

Les deux seuls à manifester un semblant de sympathie à mon égard sont Callum, qui me fait un signe de la main quand je passe près de lui, et Saskia Verhoeven, la professeure assistante, qui m'adresse un sourire.

Dès que je suis assise sur ma chaise, je rouvre mon appareil photo pour m'observer plus longuement. Alma a raison, je ne peux pas rester comme ça.

Je crois que j'ai une idée…

Lorsque je lève le nez de l'écran, la porte claque. Kenji Nakamura, notre prof d'histoire et tradition des échecs, s'avance vers l'estrade sur laquelle il se hisse. Il pose un sac en cuir grainé sur le bureau en érable massif tandis que le silence s'installe dans la salle. Cet enseignant n'a jamais eu besoin de demander le silence : son attitude taciturne et son regard indéchiffrable font le travail à sa place.

— Bonjour à toutes et à tous !

Mains en appui sur le bureau, M. Nakamura nous dévisage tour à tour. C'est son petit truc à lui : il adore nous analyser comme s'il nous passait au crible dans le but de percer nos secrets les plus intimes. Je n'ai jamais vraiment su pourquoi il faisait ça. Cherche-t-il à emmagasiner des informations sur nous à travers notre langage corporel ou est-ce juste une manière de paraître impressionnant pour imposer le respect ?

Car imposer le respect, Kenji Nakamura sait faire. En dépit de sa petite taille, sa silhouette élastique donne l'impression qu'il rebondit à chaque pas, comme s'il demeurait en permanence sur le qui-vive, prêt à réagir à un coup fourré. La paranoïa est un symptôme que tous les joueurs d'échecs finissent par développer. À force d'anticiper les plans tordus de ses adversaires, on finit par en percevoir même là où il n'y en a pas.

Ses iris noirs renforcent l'air cryptique dont il ne se départ jamais. Je suis certaine que si j'y restais plongée trop longtemps, j'y froisserais mon âme. Pour contraster avec ce regard peu rassurant, la nature lui a conféré une voix feutrée qui fait de chacune de ses phrases une

confidence qu'on n'a pas envie de rater.

Sa chevelure, aussi sombre que ses yeux, est ébouriffée. Souvent, il me fait penser à un philosophe qui s'apprête à percer les secrets du monde. Ou qui a basculé dans la folie et qui pourrait faire une abracadafantasmagorie à tout moment.

Je sais, ce mot n'existe pas. Mais je l'ai trouvé drôle quand je l'ai inventé alors je le garde.

— Au programme du jour : les variantes les plus extrêmes des échecs. Nous étudierons leur impact sur le jeu traditionnel et la limite de leur propagation aux quatre coins du globe. Quelqu'un peut m'en citer une et m'expliquer, arguments à l'appui, pour quelle raison la popularité de ladite variante s'est très vite essoufflée ?

Une main se lève à l'autre bout de la classe. Alma, comme à son habitude, entretient son rôle de bonne élève. Son bras est tellement tendu que son corps forme une étendue longiligne interminable.

M. Nakamura déploie la main pour lui accorder la parole.

— Il existe une variante appelée « le roi de la montagne », explique Alma. Le principe de base est twisté : il convient de ramener son roi au centre de l'échiquier, sur une des quatre cases qui définit la montagne.

Mme Verhoeven, assise dans l'angle de la classe, pianote sur l'ordinateur relié au tableau interactif. Dès que M. Nakamura lui adresse un signe, elle fait apparaître les éléments qui sont débattus oralement pour les illustrer.

— Vous pouvez me citer ces quatre cases, Alma ? lui demande le prof.

— Ce sont celles du milieu : E4, D4, E5 et D5.

Tandis que ma coloc' continue d'expliquer les détails qui composent cette variante dont j'avais entendu parler une fois sans toutefois avoir eu l'occasion de m'y essayer, je balaie la salle du regard jusqu'à remarquer l'absence de Riven. Notre promotion est au grand complet mais il manque le garçon qui m'a tiré des griffes de Dario. On peut prêter un tas de défauts à Riven, à commencer par son incapacité chronique à sourire ou à rire, mais je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi consciencieux. Il ne rate pas un cours, excelle à tous les devoirs, arrive toujours avant l'heure.

Je sors mon téléphone pour ouvrir Insta et chercher son profil. Impossible. Il ne semble pas en avoir ou doit être en privé et difficile à

trouver. Je change alors de stratégie pour chercher celui de Callum. Son meilleur ami doit bien savoir pourquoi il n'est pas en classe.

Me connaissant, la curiosité ne me laissera pas tranquille tant que je n'aurai pas assouvi ma soif de savoir.

Une fois le DM à Callum envoyé, je verrouille mon téléphone.

— … populaire sur des forums en ligne.

Je n'ai entendu que la fin de la phrase d'Alma. Elle se redresse sur sa chaise et repart à l'assaut.

— Il n'existe à ce jour aucune indication d'une répartition géographique de la popularité du « roi de la montagne » dans la communauté des échecs mais on peut dire que cette variante a suffisamment marqué les esprits pour être connue des amateurs comme des experts.

— Une explication pointue comme je les aime, commente M. Nakamura. Bravo Alma ! Je vous félicite pour le travail accompli. Comme toujours, vous commencez l'année sur les chapeaux de roues.

— Merci monsieur !

La satisfaction de ma colocataire me donne envie de la partager avec elle, même si elle est à l'autre extrémité de la classe. Je cherche à croiser son regard pour lui sourire et l'encourager, mais elle se tourne vers ses autres amies, Freya et Elena.

Je réprime un pincement au cœur tandis que le prof poursuit son cours.

— Cette deuxième année à Castelan doit marquer un tournant dans votre cursus. L'année dernière, j'ai enchaîné les cours magistraux et il y en aura toujours, comme celui que je vous ai donné vendredi. En revanche, j'aimerais aussi tendre vers l'autonomie et vous poussez à peaufiner vos connaissances de manière indépendante. C'est pourquoi vous avez un trou dans votre emploi du temps.

Nakamura marque une pause pendant laquelle personne n'ose bavarder. Je jette un coup d'œil en direction de Callum qui n'utilise pas son téléphone. Il n'a pas dû voir mon message…

— Je vous donnerai, à plusieurs reprises ce semestre, des travaux de recherches à effectuer seul ou en groupe. À vous de décider, en tenant compte du fait que la note est globale et non pas individuelle. Il est possible que j'attribue quelques points bonus pour l'esprit d'équipe. Concernant les trois heures d'aujourd'hui, elles seront consacrées à l'élaboration d'un dossier sur les différentes variantes des échecs, leur

popularité et leurs limites. À vous de choisir un prisme qui renforce votre point de vue. Il ne s'agit pas seulement de me servir des recherches factuelles. J'attends de vous une analyse psychologique, sociale ou anthropologique poussée, avec une conclusion ouverte.

La rumeur se répand dans la classe.

— Ah oui… j'oubliais ! Ce dossier sera évalué et la note sera décisive pour la moyenne du semestre.

La main d'Aarav Mehta se lève. Un frisson de dégoût me traverse.

Et si l'absence de Riven s'expliquait par ce qui s'est passé samedi soir ? Et si Dario s'était plaint à la direction qui l'aurait renvoyé ? Son visage tuméfié parle pour lui, il n'a pas besoin d'autres preuves.

Mon estomac se retourne. Non. C'est peu probable. Dario a des tas de défauts et son arrogance en fait partie. Son ego surdimensionné ne supporterait jamais qu'on lui attribue l'étiquette de victime. La probabilité pour qu'il aille avouer à von Riedel ou à Torres que Riven lui a cassé la figure avoisine le zéro absolu.

Si Dario devait se venger, il ne choisirait pas cette voie. Il emprunterait un chemin bien plus tordu, plus vicieux.

D'une certaine manière, ça me rassure. Mais ça ne me dit toujours pas pourquoi Riven est absent…

— On peut connaître le barème ou au moins le coefficient ? s'enquiert Aarav après avoir été interrogé par le prof.

Le sourire qui introduit la réponse ne me dit rien qui vaille.

— Bien sûr que non. Ce serait moins drôle, sinon. Néanmoins, Mme Verhoeven sera à la bibliothèque avec vous. Vous aurez le droit de lui poser toutes les questions que vous voudrez mais n'essayez pas de lui soutirer des infos : je vous connais ! Dommage pour vous, c'est une tombe.

L'hilarité se répand dans la classe, ponctuée par un sourire de la concernée. M. Nakamura observe la montre au cadran rectangulaire qui orne son poignet.

— Vous avez trois heures… top chrono !

Les premiers départs de la salle se font en trombe. La cohue m'invite à attendre patiemment mon tour, tout en me dirigeant vers Callum qui n'a pas l'air pressé non plus. Noah et Santiago arrivent à son niveau avant moi pour lui proposer de bosser en groupe avec eux.

— Pourquoi pas ! Vous savez déjà quel angle vous voulez choisir ?

Les deux secouent la tête.

— On a le temps de voir ça à la bibliothèque, assure Noah dont la cravate n'est jamais suffisamment nouée.

Je ne compte plus le nombre de fois où j'ai voulu refaire le nœud à sa place pour éviter qu'il ait l'air débraillé comme s'il s'était couché et réveillé comme ça. Je n'ai jamais autant vu la nonchalance de quelqu'un crier sa nationalité : il n'y a pas plus français que ce garçon. Quoique la France m'évoque aussi la classe et l'élégance. Sacrée dichotomie que de représenter ces deux extrêmes à l'international.

— On n'a qu'à brainstormer la première demi-heure, suggère Santiago. Comme ça, on détermine le plan d'attaque qui nous plaît le plus à tous les trois puis on capitalise sur les deux heures et demie restantes pour constituer le dossier. Ça te va ?

— Ça me va.

Alors que Callum leur emboîte le pas pour sortir de la salle, je le retiens par le bras.

— Je peux te parler ?

Je m'attendais à lire de la surprise dans ses yeux. C'est de la sollicitude que je découvre. Et pas n'importe laquelle… celle que les gens vous réservent quand, sur votre front, ils lisent « victime ». Et ça n'a rien à voir avec mes lunettes.

Il sait. Il sait tout. Riven lui a parlé, c'est certain. Mon cœur s'emballe, mes mains tremblent. Je les joins pour essayer de garder contenance tandis que je le fuis du regard, à présent.

— Partez devant, les gars ! lance Callum à l'intention de Noah et de Santiago. Je vous rejoins à la bibliothèque dans cinq minutes.

13

Églantine

Les pas de Noah et de Santiago s'éloignent dans le couloir.

— Je t'écoute, me dit Callum les mains sur les hanches.

— Je… euh…

Les mots m'échappent. Je suis certaine que Callum a été mis au courant de ce qui m'est arrivé et je me sens minable. Faible. Parce que j'aimerais penser de moi que je suis une femme forte alors que j'ai eu besoin d'aide pour me sauver du danger que j'ai couru. Il ne doit voir qu'une petite chose faible et fragile qu'il ne faut surtout pas brusquer. Il va altérer son ton, ses paroles et son attitude pour s'adapter à cette nouvelle image qu'il a de moi.

Ça va recommencer… dès que les gens savent, ils changent. Ils vous emprisonnent dans ce regard où la compassion devient du cyanure. Un poison douloureux et mortel.

— Est-ce que tout va bien ? me demande Callum. Je veux dire…

Il se frotte la nuque, mal à l'aise.

— … si tu as besoin de parler, n'hésite pas. Je sais qu'on n'est pas proches mais je suis là.

Sa sollicitude me laisse de marbre. Je ne veux pas parler de ça. Je ne veux pas qu'on me couve. Je veux juste avoir la réponse à mon interrogation et qu'on me laisse tranquille.

— Tu sais pourquoi Riven n'était pas en cours ?

— Aucune idée. C'est vrai que ce n'est pas son genre…

— Ça ne t'inquiète pas ? Tu ne veux pas lui envoyer un message ?

Callum me sourit.

— Riven est du genre indépendant. Il n'apprécie pas qu'on se mêle de ses affaires ou qu'on le materne. S'il a besoin de mon aide, il sait où me trouver.

Il plisse les yeux puis ajoute :

— Et c'est valable pour toi aussi. Si tu le cherches, tu risques de t'attirer ses foudres. Je ne doute pas que tu veuilles bien faire mais tu te tirerais une balle dans le pied. Il est peut-être juste malade.

— Tu ne l'as pas vu ce matin ?

— Si. On a même discuté. Il avait l'air normal mais je sais pas. Riven n'est pas du genre à se confier quand ça ne va pas.

Voyant que je n'ajoute rien, il s'éloigne après m'avoir lancé :

— À plus tard !

Avant qu'il disparaisse au bout du couloir, je réponds :

— Au fait ! Si tu vois un message en attente sur Insta, c'était moi.

Me voilà bien avancée. Même le coloc' de Riven ne sait pas pourquoi ce dernier est absent. C'est étrange…

Mon mauvais pressentiment se renforce. Et si Dario avait décidé de se venger dans l'ombre ? Pas seul, évidemment. Il n'en aurait jamais eu les tripes. Mais il aurait pu monter une équipe pour s'en prendre à Riven.

Non.

Callum m'a dit qu'il lui avait parlé ce matin et qu'il n'y avait rien d'anormal à signaler. Je dois faire fausse route. Peut-être qu'il est simplement malade.

Je chasse ces pensées et me hâte en direction de l'aile sud du château, où se trouve la bibliothèque, pour bosser sur mon dossier. M. Nakamura ayant refusé de donner le coefficient de notation, je ne peux que partir du principe qu'il est énorme et que le résultat aura un impact significatif sur ma moyenne pour cette matière.

Je sillonne le rez-de-chaussée du château jusqu'à une porte titanesque encadrée par deux épais rideaux en velours bordeaux. Les battants taillés dans l'ébène invitent au mystère et à l'ésotérisme tandis que les ferronneries aux motifs complexes qui appuient la robustesse de la cloison me rappellent que je vis dans un édifice fortifié vieux d'un millénaire.

Entre deux livres anciens gravés en relief, une inscription latine apparaît en lettres d'or sur le linteau.

***« In regno scaccorum, silentium est clavis victoriae*[1]. »**

Derrière cette porte se trouve la forteresse des trois arts obscurs. Castelan a rassemblé au cours des siècles les ouvrages les plus

précieux sur ces trois disciplines auxquelles elle voue un culte. En témoignent les trois indices décoratifs : les livres, les rideaux et la citation.

Ma main se referme sur la poignée qui représente deux reines soudées l'une à l'autre par le socle, comme si elles étaient tranchées en leur milieu par un axe horizontal leur imposant une symétrie parfaite.

Lorsque les gonds pivotent, l'atmosphère sacrée de la bibliothèque m'aspire tout entière. Un silence religieux règne en maître dans l'espace infini de ce dédale renfermant les trésors cachés des arts enseignés à Castelan. Les lieux s'étendent sur trois niveaux, les étages supérieurs étant accessibles par plusieurs escaliers en colimaçon forgés dans du fer noir. Une antichambre centrale permet une distribution en étoile pour rejoindre les différentes sections artistiques, tandis qu'une coursive délimitée par un garde-fou permet de naviguer sur les mezzanines.

Les murs sont couverts de rayonnages en bois ancien s'élevant jusqu'au plafond, si haut que j'en ai le vertige dès que je lève la tête. Ce qui me fascine le plus chaque fois que je viens ici, ce sont les portraits des champions du monde des échecs qui sont passés par Castelan. Ces derniers sont suspendus sur un mur qui leur est entièrement dédié dans notre section.

Parmi eux, mon idole : Skënder Rexhepi, la fierté albanaise. Quadruple champion du monde sur les dix dernières années. Un tour de force qu'on n'a plus vu depuis des décennies.

Les ouvertures sur l'extérieur se font par d'immenses vitraux dont les couleurs chatoient à la faveur d'un rayon de soleil et terrifient dès que la météo s'avère capricieuse. L'ambiance gothique me rappelle tous ces romans d'horreur que je lisais quand j'étais gamine et que je cherchais le frisson, le soir sous ma couette.

Dans le fond de l'espace, il paraît qu'il y avait une statue d'un empereur il y a quelques années. Ou d'un ecclésiastique, je ne sais plus très bien. La rumeur est floue… et désormais, ce sont deux distributeurs qui ont été placés là pour permettre aux étudiants qui révisent de se restaurer. Il suffit d'y passer notre téléphone puis de choisir le produit qu'on souhaite. Nous disposons d'un forfait individuel de dix produits par semaine, cumulable jusqu'à la fin de chaque semestre où les compteurs sont remis à zéro.

Je sillonne les rangées de tables à la recherche d'un ordinateur libre

pour installer mes affaires puis je pars en quête des ouvrages dont j'ai besoin pour mon dossier. Le prisme sociologique étant celui qui m'intéresse le plus, je me dirige vers la section dédiée à cette science. Je m'accorde vingt minutes maximum pour rassembler les ressources nécessaires à mon travail. Si je dépasse ce délai, je n'aurai jamais assez de temps pour fournir un travail de qualité et je devrai bâcler ma rédaction.

C'est inenvisageable.

Mécontente de la transition entre la deuxième et la troisième partie de mon argumentaire, je m'arrache les cheveux en quête d'une solution miracle depuis plus d'une heure. J'en suis déjà à mon troisième café vanille. Même le distributeur doit se moquer de mon incapacité à achever mon travail.

— Tout va bien, Églantine ?

Mme Verhoeven est appuyée à ma table. Elle m'adresse un sourire, tout en dégageant une mèche de cheveux indisciplinée de son visage.

— J'ai cru t'entendre protester, toute seule dans ton coin. Tu ne voulais pas travailler en groupe ?

Je hausse les épaules en jetant un coup d'œil à mes camarades répartis un peu partout dans l'espace infini de la bibliothèque.

— Disons plutôt que personne ne voudrait travailler avec moi.

Le regard de Mme Verhoeven se charge de compassion. C'est prévenant de sa part, mais je n'en peux plus des bons sentiments des gens. Je veux juste qu'on me laisse tranquille.

Après avoir jeté un coup d'œil à mon brouillon plutôt explicite vu les flèches que j'ai tracées pour relier mes problèmes et mes lettres majuscules, elle me dit :

— Si tu as des difficultés à tisser un lien logique entre tes deux parties, tu devrais te pencher sur l'ouvrage de Nathanaël Kennedy. Il a sauvé plus d'un étudiant. Je peux ?

Elle désigne ma feuille de papier. J'opine du chef. À l'aide d'un stylo noir, elle inscrit la référence du livre qu'elle vient d'évoquer.

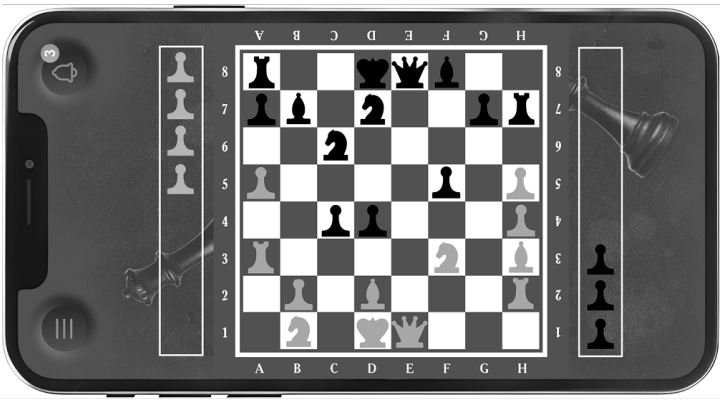
— Avec ça, tu devrais vite être débloquée. Mais ne traîne pas, le

temps imparti est presque terminé.

— Merci beaucoup, madame !

Tandis qu'elle s'éloigne en direction de Terminator pour s'enquérir de l'avancée de son travail, je me hâte dans les rayonnages avec la référence. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, je trouve le bon livre et verrouille solidement mon argumentation. Si j'avais su qu'avec les bonnes ressources, j'aurais évité de m'arracher tous ces cheveux, j'aurais demandé de l'aide plus tôt.

À peine ai-je posé le point final sur ma copie qu'une vibration m'interpelle. Je sors mon téléphone et ouvre Échecs Aimantent. Mon affrontement avec le Mastermind se poursuit avec une lenteur insoutenable. Si je continue à jouer, c'est simplement parce que j'aime trop ce jeu pour refuser une partie. Et puis… en dépit de la simplicité des coups dévoilés jusqu'ici, je sens que mon adversaire est une pointure. J'ai déjà essayé de mettre en place deux stratégies différentes, basées sur des idées opposées. Le Mastermind m'a aussitôt contrée.



Il m'a sorti quatre pions tandis que moi, je lui en ai éjecté trois. Son style de jeu prudent est indéniablement réfléchi et attise de plus en plus ma curiosité. Et l'application pixélisée que je trouvais moche au début a fini par avoir un côté réconfortant. L'interface rudimentaire évite de siphonner mon énergie pour rien, à tel point que je trouve ça reposant.

Je verrouille mon téléphone non sans lâcher un soupir de soulagement en me rappelant que j'ai terminé ce maudit dossier. Je m'empresse d'imprimer les feuilles que j'attache ensemble à l'aide d'une agrafe, puis je regagne la salle de classe de Kenji Nakamura.

— Églantine ! Vous êtes l'une des dernières. J'ai bien cru que vous

ne me rendriez rien.

— Désolée ! L'imprimante m'a fait un caprice. Elle s'est mise à cracher plein de feuilles comme le Uno Extrême, il y en avait plein, plein, plein, partout.

Avec mes mains je mime la scène pour imager combien j'ai été submergée. Le prof me dévisage de ses yeux noirs. Après un silence interminable pendant lequel je songe une nouvelle fois que j'ai perdu une occasion de me taire, il se contente de me dire :

— Ça ne fait rien.

Il me tend la main pour récupérer mon dossier lorsqu'une idée me traverse l'esprit.

— Excusez-moi, juste une seconde…

Je saisis un stylo dans son pot à crayons sans même lui demander l'autorisation puis griffonne une inscription dans l'en-tête de ma page de garde.

— Voilà !

M. Nakamura observe mon ajout, puis moi… puis mon ajout… puis moi à nouveau. J'ai l'impression qu'il va protester, mais il conclut :

— Très bien. À demain, Églantine.

— À demain.

---

1 « Dans le royaume des échecs, le silence est la clé de la victoire » en latin.

14

Riven

— Rappelle-moi comment tu as su que j'allais au village ?

— Callum en parlait à des gens de notre promo, m'explique Églantine qui observe le paysage par la vitre. Il a dit que tu ne pouvais rien lui refuser et que grâce à toi il allait passer la meilleure soirée de sa vie. Enfin, grâce à l'alcool que tu vas lui ramener.

Je ne suis pas du genre corvéable. Mais je me sens redevable envers Callum. Il m'est arrivé à plusieurs reprises de rater les cours contre mon gré… mon meilleur ami m'a couvert à chaque fois, sans jamais me cuisiner sur mon secret ni même rien demander en retour.

N'aimant pas me sentir redevable, je lui ai proposé moi-même d'aller lui acheter de l'alcool, vu la tête de six pieds de long qu'il faisait à la perspective de passer une soirée à l'eau minérale.

Le problème ? Mon meilleur ami parle trop.

Note à moi-même : ne plus lui confier quand je prends la voiture et le mettre devant le fait accompli à mon retour.

Note à moi-même *bis* : ne jamais me faire un autre ami que Callum.

L'affection rend bête. Et malléable.

— Ça ne te dérange pas que je t'accompagne, hein ? me demande Églantine.

Pour toute réponse, je me contente de garder le silence. Cela ne semble pas atteindre son humeur puisqu'elle se met à chantonner *Torn* de Natalie Imbruglia.

— J'adore cette chanson ! J'adore la montagne ! Et j'adore cette journée, jubile-t-elle.

Je déteste avoir quelqu'un à côté de moi en voiture. Je déteste qu'on me mette au pied du mur. Et je déteste les gens qui sont de meilleure humeur que moi.

— Pourquoi tu vas au village, toi ? me questionne Églantine après

un long moment de silence. Enfin, je veux dire, tu y vas seulement pour acheter l'alcool de Callum ?

J'ai bien cru qu'un miracle s'était produit et avait altéré sa facette bavarde le temps d'être en ma compagnie.

Erreur de débutant.

— Ça ne te regarde pas, énoncé-je avec autant de neutralité que de douceur.

— T'es toujours aussi secret ? Tu sais, moi ça ne me dérangerait pas de te dire pourquoi j'ai besoin d'y aller.

— Ça ne m'intéresse pas.

Églantine hausse les épaules puis se remet à chantonner. Comme mon erreur de débutant ne m'a pas servi de leçon, je réitère en nourrissant l'espoir que cette fois, elle va se taire.

Toujours pas.

— Tu as vu la dernière partie de Skënder Rexhepi ? Elle était incroyable. Jusqu'à la dernière seconde, j'ai bien cru qu'il allait perdre et pourtant, en seulement sept coups, il a retourné le cours des choses. J'en ai ouvert les yeux grand, grand, grand comme ça devant mon écran.

Lui prend l'envie de mimer la scène. Je suppose que l'émotion recherchée est la surprise, voire le choc. À mon sens, j'ai plutôt l'impression qu'Églantine singe un toxicomane qui tente de se sevrer depuis moins de vingt-quatre heures. Heureusement pour elle, elle a choisi le cursus échecs, pas théâtre. Sinon, elle n'aurait jamais passé le premier semestre de première année.

— C'est mon idole, tu sais ! poursuit-elle en se moquant éperdument de mon absence de réaction. Rexhepi m'inspire depuis que je suis toute riquiqui minus par sa façon de jouer singulière. Tout le monde s'imagine les joueurs d'échecs très calmes et concentrés. Ben… comme toi, en fait.

Elle m'observe à travers ses binocles. Mon attention reste rivée sur la route. Pourtant, je perçois la brûlure de son regard sur ma peau de givre.

Un frisson m'échappe.

— Skënder Rexhepi est beaucoup plus… aléatoire. Comme moi, finalement. Non seulement j'ai découvert la passion des échecs grâce à lui, mais en plus, il m'a servi de modèle. S'il n'existait pas, je ne me serais jamais sentie légitime d'être moi-même devant un échiquier.

J'ai essayé pendant des années de rester sage, maîtrisée. Mais je n'y peux rien, il y a trop d'énergie dans mon corps…

Les épaules d'Églantine s'affaissent, puis elle soupire.

— Je donnerais n'importe quoi pour avoir un autographe.

Le coude calé sur le rebord de la fenêtre, elle plante son menton dans la paume de sa main puis s'abreuve du paysage rocailleux de la montagne.

Le reste du trajet est donc ENFIN ponctué par mon mot préféré au monde : le silence. Bien que ce dernier se retrouve en danger à plusieurs reprises, autrement dit chaque fois qu'Églantine connaît la chanson qui passe à la radio. J'ai essayé de changer de station mais cette fille est une véritable base de données musicale : elle trouve toujours un son qu'elle maîtrise.

Lorsque nous passons près du panneau indiquant « Valgrive », je réprime un soupir de soulagement. Cette épreuve est bientôt terminée, je vais retrouver ma tranquillité d'esprit.

— C'est la première fois que je viens ici, me glisse Églantine d'un ton ennuyé. J'ai peur de me perdre. Mon sens de l'orientation est un peu comme mes pensées : il va dans tous les sens.

— Valgrive n'est qu'un village. Même les yeux fermés tu ne pourrais pas te perdre.

L'idée de lui demander comment ça se fait qu'elle ne soit jamais venue ici me traverse l'esprit. La navette qui conduit au château part depuis la gare de Valgrive qui est le point d'accès le plus proche de Castelan. Il n'y a pas la moindre trace de vie à moins de cent cinquante kilomètres passé ce lieu. Pour retrouver la civilisation, il faut quitter la montagne.

Tout le monde n'emprunte pas ladite navette : moi-même, comme beaucoup d'autres étudiants, je viens avec ma propre voiture. Églantine a dû employer un autre moyen. Sûrement a-t-elle commandé un taxi en contrebas de la montagne.

Maintenant que j'y songe… je me rappelle l'avoir entendue mentionner un certain Eddie qui serait son chauffeur, quand nous avons croisé Mme Verhoeven au retour de la soirée. Églantine a dû se faire conduire jusqu'au château.

Je me gare dans la rue principale de Valgrive. Celle-ci comprend une supérette qu'on pourrait presque appeler une grande surface vu sa superficie, un bureau de poste, un fleuriste, un primeur, un cabinet

médical, un bar, un salon de thé et quelques habitations. Le peu de gens qui vivent ici cultivent leurs propres fruits et légumes. Ils élèvent aussi du bétail. Ça me rend toujours curieux d'imaginer à quoi ressemble un tel mode de vie. Je n'ai connu que le luxe et l'abondance depuis ma naissance.

— On est arrivés, signalé-je à Églantine qui semble perdue dans ses pensées.

Nous sortons du véhicule en même temps.

— Rendez-vous à la voiture dans une heure. Ne sois pas en retard, sinon tu passeras la nuit dans l'enclos des moutons.

D'un geste de la tête, je désigne ledit enclos qui borde la maison voisine.

— Je… je serai de retour à temps.

Je tourne les talons et m'éloigne en direction de la supérette. Les établissements qui font vivre Valgrive ne pourraient jamais tenir avec le seul fruit de leurs ventes : il y a trop peu de clients pour ça. Ils reçoivent des subventions privées pour rester ouverts. Je n'en ai pas la certitude, mais je crois que ça a un rapport avec Castelan. L'académie tient à ce que ce village reste vivant pour que la gare puisse y faire venir ses étudiants. Le conseil des parents d'élèves doit se charger de verser les sommes nécessaires aux commerçants de Valgrive afin que le village continue d'exister.

Les portes coulissantes de la supérette s'ouvrent à mon passage. À l'exception de deux clients qui sillonnent le rayon fournitures, je ne croise pas un chat. Je me dirige vers celui de l'alcool, que je commence à connaître par cœur à force de retourner des faveurs.

Callum vendrait son âme pour du whisky, alors je m'assure de prendre sa marque favorite. Et quitte à éviter un aller-retour supplémentaire les prochains jours, j'en prends trois. Au moins, je serai tranquille un moment.

L'hôte de caisse, un homme d'une cinquantaine d'années dont je n'arrive jamais à retenir le nom en raison de sa consonance locale, m'adresse un sourire. Cette esquisse contraste avec le regard tranchant comme l'acier qui suit ma procession le long du tapis roulant.

Après avoir réglé, je rejoins ma voiture les bras chargés. Je range les trois bouteilles dans le coffre, puis m'adosse au véhicule, les bras croisés sur la poitrine. Reste à espérer qu'Églantine ne passera pas des plombes au village. Au vu de sa personnalité, je devine une tendance

pathologique à papillonner et à perdre toute notion du temps qui passe. Et à bien y songer, je me demande pourquoi je lui ai accordé une heure alors que ma propre commission n'allait me prendre qu'une poignée de minutes.

La vibration de mon téléphone dans ma poche me pousse à le sortir. Trois mots dichotomiques apparaissent simultanément sur l'écran.

C'est impossible. C'est comme si je lisais « soleil noir » ou « chute de neige en plein été à Manchester ».

Pourtant, j'ai beau plisser les yeux, les trois mots ne bougent pas.

Appel vidéo. Mère.

Le doigt tremblant d'un mélange d'appréhension, de rage contenue et d'adrénaline, je décroche.

Les traits familiers de ma mère se matérialisent.

Installée dans un fauteuil comme s'il s'agissait d'un trône, elle m'observe. Son dos est droit comme la justice et ses prunelles aussi bleues que les miennes m'évoquent la froideur d'un cadavre à la morgue.

— Riven !

— Mère.

Je me tends contre la tôle de ma voiture.

— Avez-vous fait une fausse manipulation ? lui demandé-je.

Recevoir un appel de cette femme se produit à peu près autant de fois que Noël sur une année civile. Le plus probable reste qu'il s'agisse d'une erreur.

— L'erreur ne fait pas partie de mon vocabulaire, Riven. Enfin, plus depuis ta naissance.

Mon cœur éclate. Je serre le poing libre pour ne pas répliquer, elle n'attend que ça. Pas question de lui faire ce plaisir.

— J'étais à Genève pour un sommet et mon rôle de mère implique de m'intéresser à mon fils, n'est-il pas ?

Si l'ironie avait un visage, elle porterait celui de ma mère.

— Une visite me paraissait excessive, un appel fera l'affaire. J'aimerais t'entretenir d'un sujet pressant.

Voilà qui est déjà plus crédible que son « devoir de mère ». Elle a besoin de quelque chose.

— Certaines plaintes ont été remontées au conseil des parents d'élèves l'an passé, concernant la… sévérité de plusieurs enseignants. Je t'ai envoyé par e-mail des fiches concernant chacun d'eux.

J'aimerais que tu répondes aux questions que j'y ai ajoutées et que tu fournisses un maximum de détails. Comme aucun de nous n'est sur place, nous comptons sur le témoignage de nos enfants pour savoir de quoi il retourne et pour prendre les mesures qui s'imposent.

Si je n'avais pas autant appris à maîtriser mes réactions, j'aurais écarquillé les yeux.

— Depuis quand vous intéressez-vous à la sévérité du corps enseignant ?

— Ça ne me fait ni chaud ni froid. Si ça ne tenait qu'à moi, j'autoriserais les brimades physiques pour améliorer la rapidité d'apprentissage. C'est une méthode qui a fait ses preuves par le passé, mais maintenant on a « Me Too ».

Elle secoue la tête et lève les yeux au ciel. L'envie de rétorquer me taraude mais je prends sur moi et conserve le silence. Débattre avec un mur de pierre serait d'une stupidité sans nom et je suis beaucoup de choses, mais stupide n'est pas sur la liste.

Au lieu de quoi, je la fixe droit dans les yeux pour montrer qu'elle ne m'effraie pas. Ou pour le feindre, tout du moins…

— Donc, quoi que j'inscrive sur ces documents, vous ne pousserez pas en faveur d'un changement ?

— Pour quoi faire ? J'ai juste besoin de feindre mon intérêt et de montrer aux autres membres que j'ai fait ma part si je veux rester dans les petits papiers du conseil. Tes réponses à mes documents feront l'affaire.

Mes doigts se crispent autour de mon téléphone. En écho, ma mâchoire se verrouille.

Tout ça pour des questions de politique extérieure. Ce doit être du pain bénit pour le gouvernement britannique que d'avoir ma mère et ses fréquentations internationales à leurs côtés.

— Être ou paraître, vous avez vite fait votre choix.

— Riven, Riven, Riven, soupire-t-elle.

Ses boucles blondes m'évoquent les miennes. Tout chez cette femme est un miroir de moi. C'est sûrement là le plus grand poison de mon existence. J'aurais aimé que rien ne nous rassemble.

— J'aurais voulu que tu ne sois pas, mais tu es.

Mon cœur meurtri se disloque.

— À défaut, j'ai dû apprendre à paraître. Paraître mère, paraître intéressée, paraître soucieuse.

— Ne vous en faites pas, vous remplissez ce rôle à la perfection. C'est à se demander pourquoi vous n'avez pas percé à Hollywood après votre cursus à Castelan.

— Ce n'était qu'un rêve de gamine et si tu t'intéressais à moi, tu aurais retenu que je n'ai pas étudié le théâtre, mais la littérature. Enfin, peu importe. Évoluer dans la politique est une préoccupation d'adulte. C'est bien plus gratifiant.

Bien qu'elle ait prononcé le mot « gratifiant », ce n'est pas ce que j'ai entendu. « Frustrant » serait déjà plus approprié. Ma mère ne m'a jamais dit pourquoi elle avait renoncé à ses aspirations pour emprunter un autre chemin, mais mon intuition m'a toujours soufflé qu'elle n'avait pas eu le choix.

Quant à m'intéresser à elle, l'ironie est telle que je m'en étranglerais.

— Je peux compter sur toi pour remplir ces documents ?

Ma mère est la seule à détenir le don mystique de gâter tout ce que j'aime. Il suffit qu'elle respire mon parfum pour qu'il empeste, qu'elle touche mes rêves pour qu'ils fanent, qu'elle frôle ma peau pour provoquer ma déliquescence. Et même à travers un écran, son aura parvient à me balafrer.

Accéder à sa requête m'écorche mais me battre est inutile. Elle dispose des pleins pouvoirs pour me pourrir la vie. Alors j'obéis et m'empresse de lui donner ce qu'elle veut pour qu'elle disparaisse de ma vie ces prochains mois.

— Vous aurez ces documents avant la fin de la journée.

Un sourire vénéneux lui pousse.

— C'est tout ce que je voulais entendre. N'épuise pas trop ton énergie sur cette tâche, je ne m'attends pas à grand-chose. Comme toujours avec toi, Riven, ce sera superficiel et insuffisant. Je m'en contenterai.

Mon sang s'embrase. Son regard se pose sur moi et analyse le moindre détail qui me caractérise.

— Et puis mange quelque chose ! Tu es encore plus pâle et chétif que la dernière fois qu'on s'est vus. Ça valait bien la peine de me faire un caprice à 6 ans pour pratiquer les arts martiaux, tout ça pour finir avec la carrure d'une tringle à rideaux.

Sans autre forme de procès, elle raccroche.

Ne reste que moi, mon innocence envolée, mon ego fêlé, et mes rêves brisés.

15

Riven

En retrait des festivités, je me tiens debout, les mains dans les poches, et je m'adonne à mon activité favorite : observer. Le commun des mortels ne soupçonne pas tout ce qu'on apprend sur lui quand on se donne la peine d'arrêter de voir et de commencer à regarder.

On me prête souvent une grande intelligence, voire des facultés intellectuelles hors-norme. Peut-être est-ce le cas, je n'ai jamais passé aucun test pour en avoir le cœur net. Pour ça, il aurait fallu que ma mère ne soit pas l'unique exception à cette équation. Pour elle, je suis bête à manger du foin.

En ce qui me concerne, je sais que mon plus grand atout ne repose pas uniquement sur ma facilité à comprendre, à retenir et à déduire. C'est ma patience infinie au jeu de l'observation qui me rend redoutable.

Et là, il y a de quoi faire. Entre ceux qui vomissent dans la haie, moqués par les uns, soutenus par les autres, ceux qui ne peuvent s'empêcher de jouer aux échecs ou de lire un livre même en soirée, et ceux qui se tiennent en équilibre sur d'énormes fûts de bière pour boire jusqu'au coma éthylique, ça ne manque pas de divertissement.

Enfin, pour qui aime les choses triviales. Moi, je préfère voir à long terme.

Anya Butchkin, *alias* Terminator, semble impénétrable. Et pourtant, même les murailles les plus solides cachent une faille. Et ce n'est que récemment que je l'ai trouvée. Alors que je me rendais pour la énième fois aux toilettes – problème récurrent quand on passe son temps à boire de l'eau – près de l'infirmerie, j'ai surpris Anya qui lorgnait l'écran de son téléphone. Avant qu'elle se rende compte de ma présence, j'ai eu le temps d'entrapercevoir un cliché. Dessus ? Un petit garçon. Je lui donne entre 4 et 6 ans, grand maximum. Inutile d'être

Einstein pour deviner qu'il s'agit de son petit frère. Ou éventuellement d'un neveu, d'un filleul ou d'un cousin.

Mais l'hypothèse du petit frère reste la plus probable. Et vu la tendresse que j'ai découverte pour la première fois dans son regard assassin, j'ai vite compris où se situait son point faible : dans ses proches. Elle ne parle jamais de sa famille, pas plus qu'elle ne possède d'amies. Comme si elle était apparue du Saint-Esprit et que lui seul guidait ses pas sur Terre.

C'est sa manière de se rendre intouchable : feindre de n'avoir aucune attache. Mais elle en a une. Et je l'ai trouvée.

Un sourire me gagne. J'aime mon efficacité.

— Elle est belle ? s'écrie une voix familière.

Je sursaute et sors de mes pensées. Callum se tient devant moi, son air de ravi de la crèche collé au visage.

— Qui ça ? demandé-je sur le même ton pour couvrir le bruit de la musique.

Les notes d'un morceau d'électro résonnent dans les basses disséminées aux quatre coins des jardins à la française.

— La fille à laquelle tu penses. Elle doit être sacrément canon pour te distraire comme ça.

De l'index, il pointe l'extrémité de mes lèvres.

— Attends ! C'est moi ou il y a même un sourire ?!

Je dévie sa main.

— Tu saoules, Cal' !

Il éclate de rire. Puis il lève la bouteille de whisky que je lui ai achetée à Valgrive.

— Encore merci, mon pote. Grâce à toi, je vais passer la meilleure soirée de ma vie.

— Tu dis ça à toutes les soirées.

— Je le pense à toutes les soirées.

Il tapote sa tempe, l'air de dire « Je suis un génie », ce qui ne manque pas de me tirer un rire que j'étouffe en secouant la tête.

Callum ne doit pas être le seul à avoir le sentiment de passer la meilleure soirée de sa vie, quand j'observe les festivités. Parfois, je me demande s'il s'agit de faire la fête ou d'organiser une orgie. Entre les couples qui s'embrassent comme un chien lèche un pot de yaourt, ceux qui font la même chose mais ne sont pas en couple et ceux qui se pensent à l'abri d'une chambre d'hôtel, les soirées à Castelan ne sont

pas de tout repos.

Si j'affectionnais les coups bas, il me suffirait d'ailleurs de filmer des débuts d'ébats pour obtenir de quoi faire chanter tout un chacun. Mais ça manquerait de panache. Et puis, mes adversaires les plus redoutables ne sont pas assez sots pour se laisser avoir par un tel subterfuge.

À quelques exceptions près, ce sont surtout des premières années qui se sentent investis de la mission d'explorer leur vie sexuelle devant un public. L'adrénaline d'avoir réussi à entrer dans cette prestigieuse académie couplée à un besoin irrépressible de tester ses limites donne ce cocktail… détonnant.

Si quelques deuxièmes et troisièmes années ne font pas preuve de davantage de jugeote, la plupart ont compris. Quel que soit le cursus d'où l'on vient, nos études sont éprouvantes. Elles mobilisent l'ensemble de notre énergie et si décompresser peut aider, tomber dans la luxure et céder à tous les excès ne peut s'apparenter qu'à un frein à notre avenir.

Quand je vois le nombre d'étudiants qui tiennent davantage du client d'un bordel que du génie des échecs, de l'auteur du siècle ou du comédien qui rafle tous les prix, je me dis que la sélection naturelle fait très bien son travail.

Quoique…

Une nouvelle arrivante me fait réviser mon jugement. Je pensais que mon air taciturne et mon regard naturellement noir suffisaient à faire fuir le monde. Visiblement, ce n'est pas assez pour éloigner l'étudiante qui se pavane devant moi. Il ne me faut pas plus d'une seconde et demie pour apercevoir des taches d'encre sur ses doigts.

Elle suit le cursus littérature.

Certains cours impliquent de prendre des notes à l'ancienne : à la plume et à l'encrier.

— Salut ! me lance-t-elle. Tu danses ?

Son air grivois et sûr d'elle lui confère un certain charme, il faut l'admettre. Enfin, pour qui aime ce genre de profil.

Je n'aime rien. Donc je ne l'aime pas.

Théorème infaillible.

— Non.

— Je peux t'offrir un verre, peut-être ? Tu as l'air tout triste avec ta bouteille d'eau.

Elle fixe longuement ledit objet, comme s'il était impie au vu du contexte.

Callum se pince les lèvres pour ne pas éclater de rire. Cette situation l'amuse à n'en pas douter.

— Non.

La plupart des gens fuient après avoir entendu deux fois la négation sous sa forme la plus standard. Le « non » a la particularité d'être incisif pour qui a besoin d'entendre mille justifications à l'allure de pommade pour son ego fragile. Pour moi, il n'est que l'expression d'un fait. Ni plus, ni moins.

— Je m'appelle Kelly. Et toi ?

L'envie de répondre « non » pour voir sa réaction m'effleure, mais elle me fatigue. Alors je tourne la tête et me contente de l'ignorer.

— Peu importe, enchaîne-t-elle. J'ai remarqué que tu avais de grandes mains et de très longs doigts. Et… je sais où tu pourrais les mettre.

Je maudis ma réaction. Car, désarçonné, je hausse les sourcils si haut qu'ils touchent mes cheveux.

Mon meilleur pote quant à lui ne fait pas dans la demi-mesure : il éclate de rire et s'éloigne.

Kelly ne semble pas effarouchée par sa réaction.

— Mes doigts vont rester sagement autour de mon générateur de tristesse, rétorqué-je en agitant ma bouteille d'eau sous son nez.

— Comme tu veux. Tu sais où me trouver, si tu changes d'avis.

Je n'en ai pas la moindre idée mais étant donné que je m'en moque, je ne relève pas. Kelly s'en va butiner une autre fleur, ce qui n'aurait pas manqué d'ébrécher un ego fragile – on y revient inlassablement. Moi, ça ne me fait ni chaud ni froid.

Au retour de Callum, je lui envoie mon poing dans l'épaule.

— T'es vraiment un lâcheur.

— C'était hilarant de te voir dans cette situation ! La pauvre… elle a vraiment mal choisi sa cible.

— T'en fais pas pour elle, va. Elle en a déjà trouvé une nouvelle.

Callum suit mon regard vers Kelly qui frappe à toutes les portes pour atteindre son but. Son opiniâtreté force le respect.

Un détail fait basculer le cours de mes pensées.

— Je sais pas si t'es au courant, lancé-je, mais Freya te fusille du regard.

Callum grimace.

— J'ai renversé mon Thermos de café sur elle, ce matin. Juste avant le cours de Da Costa. Résultat, elle est arrivée en retard, le temps d'aller se changer.

Je grimace à mon tour.

— Connaissant Da Costa, ça n'a pas dû être joli, commenté-je.

— Je ne te le fais pas dire. D'autant que le cours était en demi-groupe exceptionnellement pour le besoin de la leçon et que Da Costa avait agencé les binômes en amont. Le retard de Freya a fait foirer tout le programme. J'ai bien cru que l'un de nous allait mourir avant la fin du cours…

— D'une manière ou d'une autre, t'es toujours dans les bons coups.

— Au début, je m'en suis voulu, admet Callum. Freya était vraiment furieuse. Mais quand elle est venue m'incendier à la fin du cours, tu sais pourquoi elle était en colère ?

Je fronce les sourcils, curieux.

— Parce que j'ai taché sa dernière jupe d'uniforme propre. Madame a été obligée de mettre un pantalon, ce qui est beaucoup moins agréable selon elle.

— Du grand Freya.

Il y a encore quelques années, le pantalon d'uniforme n'était même pas autorisé pour les femmes. C'était jupe obligatoire à Castelan.

— Celle-là, dès qu'elle peut attirer l'attention en faisant du cinéma, grommelle Callum.

— La détourner, plutôt, nuancé-je. Freya est très intelligente. Elle ne joue jamais de ses charmes gratuitement, elle vise toujours un objectif précis. Tu devrais te méfier. Cette fille est redoutable, ce n'est pas le genre de personne à se mettre à dos.

Callum hausse les épaules. Derrière lui, les festivités ne semblent pas affectées par son altercation avec Freya Lindqvist. Chacun boit, rit, chante et danse comme si rien n'avait d'importance. Comme si nous n'étudiions pas dans l'académie la plus prestigieuse du monde, où l'excellence n'a d'égale que la pression et le stress. Comme s'il n'y avait pas qu'un seul étudiant par an qui connaîtrait le succès pendant que tous les autres sombreraient dans les abysses de l'oubli.

Comme si un seul d'entre eux avait sa chance avec moi dans les parages. Je serai le seul couronné vainqueur au terme de cette année. Pas d'autre issue possible. N'en déplaise à ma génitrice à qui le seul

mot qui vienne à la bouche lorsqu'elle songe à moi est « déception ».

— Ça avait été au fait, le trajet en voiture avec Églantine ?

— C'était… une expérience. Auditive, principalement.

Callum rit.

— Je l'aime bien, cette fille, me confie-t-il. Elle cache sûrement plus d'un tour dans son sac, mais contrairement à beaucoup d'autres, je ne la sens pas malintentionnée.

Notre conversation est interrompue par deux étudiantes de première année qui souhaitent des renseignements. Je me contente de garder le silence pendant que mon meilleur ami se fait une joie de leur répondre.

C'est fascinant à quel point Callum incarne l'antithèse de l'élitisme. Les premières années sont le maillon faible de la chaîne. Les brebis qui tremblent dans l'enclos des fauves. La plupart des deuxièmes années ne perdent pas leur temps à s'adresser aux plus jeunes et je ne parle même pas des troisièmes années qui prétendent carrément qu'ils n'existent pas. J'en croise souvent qui les évitent dans les couloirs comme s'ils n'étaient que des fantômes.

Pour ma part, je ne leur réponds pas simplement parce qu'ils ne m'intéressent pas. Leur année d'étude m'importe peu : je me fiche des gens, indépendamment de leur classe sociale ou de leur réussite.

Le peu d'intérêt que j'accorde aux autres revient à les observer et à les analyser dans l'unique but d'amasser des informations sur eux. Ça n'a rien d'une inclination personnelle : c'est du business. Plus j'en sais sur les autres et moins ils en savent sur moi, plus l'hégémonie se rapproche.

Lorsqu'ils s'éloignent, Callum me dit :

— T'as entendu ça ?

— Je n'ai rien écouté.

— Il y a une rumeur qui tourne chez les premières années. La même qu'on avait entendue l'an passé, à la rentrée. C'est fou comme les cycles se répètent.

— Quelle rumeur ?

— Tiens donc ! Aurais-je piqué la curiosité du grand et flamboyant et taciturne et mag…

— Abrège, Callum !

— Bon ! Bon ! Si on ne peut plus faire l'éloge de ses potes, maintenant.

Son air bougon me tire un sourire.

— Tu sais, la pièce secrète dont je t'ai parlé, une fois ? Tout le monde n'a encore que ça à la bouche. Mais apparemment, elle n'existerait plus depuis des dizaines d'années.

— À quoi bon s'y intéresser, dans ce cas ?

Je me rappelle en avoir entendu parler. Mais aucune preuve n'a jamais été apportée. L'idée qu'un groupe d'étudiants triés sur le volet puisse accéder à une pièce cachée dans le plus grand des secrets colle avec l'aura cryptique que renferme le château. L'Académie Castelan abrite plus d'un mystère qu'une vie entière ne suffirait pas à percer.

Néanmoins, la probabilité pour que cette rumeur ait été lancée dans l'unique but de faire parler les premières années est très élevée. C'est probablement l'un de mes pairs qui l'a propagée. Et en ce qui me concerne, en l'absence d'un élément tangible, je n'y crois pas.

— Riv' ! Imagine ! S'il existe une société secrète dans l'ombre, à Castelan, c'est une dinguerie ! J'aimerais tellement en faire partie…

Je lui presse l'épaule.

— Je ne veux pas te décevoir, Cal'. Mais il y a peu de chances pour que ce soit vrai.

— À défaut, je vais me saouler la gueule pour oublier.

Cette fois, un rire franc m'échappe.

— Voilà, faisons comme ça, conclus-je. Mais je te préviens : si tu vomis, je ne te tiendrai pas les cheveux.

Callum m'adresse un doigt d'honneur tout en buvant une gorgée de whisky. Après s'être essuyé la bouche, il me lance :

— Tu vois ! C'est pour ça que je suis ton seul ami.

J'aimerais m'empêcher de sourire, mais je n'y arrive pas. Ce garçon est drôle. Et même si je m'étais promis de ne m'attacher à personne entre les murs de ce château, je m'estime chanceux de l'avoir, ce que je n'avouerais jamais à voix haute.

Même sous la torture.

— Églantine ne vient pas, ce soir ?

— Pourquoi tu me reparles d'elle ?

Callum hausse les épaules.

— Comme elle est allée à Valgrive avec toi, je pensais qu'elle en aurait aussi profité pour acheter sa bibine. Elle ne boit pas, elle non plus ?

— Sa « bibine » ? Ne redis plus jamais ce mot à voix haute.

— Bref ! Tu m'as compris.

— Sa vie tout comme son emploi du temps ne m'intéressent pas, conclus-je. Donc non, je ne sais pas si elle va venir ce soir.

En fait, si. Je le sais. Églantine ne viendra jamais après ce qu'elle a subi à la dernière soirée. Le traumatisme doit encore être vivace et la peur, plus forte que le désir de s'amuser. Elle doit être cloîtrée dans sa chambre. Peut-être même se repasse-t-elle en boucle l'agression qu'elle a subie.

Instinctivement, mes yeux se mettent en mouvement. Ils cherchent le responsable de ce carnage.

Dario Salvatori.

Où il est passé, cet imbécile ? Je me rappelle l'avoir croisé en arrivant dans les jardins mais il a soigneusement évité mon regard en prétendant ne pas m'avoir vu.

La simple idée qu'il puisse agresser quelqu'un d'autre me retourne le bide. J'ai beau l'avoir menacé, je doute qu'il tienne compte de ma mise en garde. Pour que ce genre d'ordures cessent de nuire, il n'existe pas cinquante moyens.

En fait, il n'y en a qu'un.

16

Riven

Essouflé et le cœur tambourinant, je pénètre dans la bibliothèque. Comme à chaque fois, j'ai l'impression de passer le mur du son. Ou du silence, pour être exact. Ici, le calme est traité avec un tel respect que l'idée de parler à voix haute frôle le crime de lèse-majesté. C'est une règle tacite qui a toujours existé à Castelan. Depuis le premier jour où je me suis installé au château, je n'ai jamais entendu personne l'évoquer et pourtant tout le monde est parvenu à un consensus.

Le bruit de mes pas est feutré par la moquette rouge bariolée de nombreux motifs qui recouvre la pierre froide de l'édifice. Je longe les vitraux en évitant plusieurs tables, cherchant celle à laquelle je m'installe toujours pour travailler. Elle n'est pas plus confortable que les autres, j'ai juste un problème pathologique avec mes habitudes. Mon efficacité est intrinsèquement liée aux rituels que j'ai accumulés avec le temps. En sauter un me ferait perdre du temps. Et comme il se trouve que ce n'est pas la place la plus prisée de la bibliothèque, en raison de la mauvaise isolation du mur latéral et du courant d'air qui s'infiltre par là, elle est souvent libre.

En déposant mes affaires, je remarque plusieurs visages familiers. Dont un. Je fouille dans mon sac pour récupérer ma bouteille d'eau et des documents rassemblés à l'aide d'une agrafe puis je marche à pas mesurés en direction d'Églantine. Celle-ci lève la tête à mon approche. Elle plisse les yeux comme si elle était ivre et qu'elle voyait trois versions de ma silhouette, sans toutefois savoir laquelle est la bonne.

Elle ne porte pas ses binocles. C'est curieux de la voir sans. Je m'étais toujours dit qu'elle ne se mettait pas en valeur avec cet accessoire ostentatoire. Et pourtant…

Le plus logique aurait été de penser qu'elle serait plus jolie une fois débarrassée de cet artifice. Erreur. Son visage diaphane à la peau

délicate accroche la lumière d'une manière différente. Sa candeur s'en retrouve altérée au profit d'une maturité qui atténue la fantaisie naturelle de son aura. Elle paraît moins naïve, moins fragile. Non pas que j'apprécie la chétivité, mais j'aime l'idée que ça puisse être un excellent mécanisme de défense. Les gens vous sous-estiment et ça permet de prendre l'avantage sur eux.

Je décèle une certaine grâce dans sa posture assise et le mouvement de ses poignets. Son regard libéré des verres grossissants gagne en profondeur et sa couleur noisette contraste davantage avec les reflets dorés de sa chevelure nouée dans un chignon déstructuré.

Étonnant de ne prendre conscience que maintenant à quel point cette fille est sublime. Il faut croire qu'à attirer l'attention avec ses expressions farfelues et sa manière de se mouvoir survoltée, elle en éclipse sa beauté naturelle.

— Tu m'expliques ?

Je dépose le paquet de feuilles dont le titre indique « Étude sociologique comparative des variantes du jeu d'échecs en Occident du XIXe au XXIe siècle » devant elle. Si presque l'ensemble du document a été tapé à l'ordinateur, dans le coin supérieur gauche, on peut lire « Églantine Laroche-Guyot » en police Typewriter et à côté… « Riven Broadley » en lettres manuscrites. Au lieu du point sur le I, il y a une fleur. Une pâquerette. Les courbes arrondies et fantaisistes des autres lettres ne laissent que peu de place au doute quant à l'identité de la coupable.

Dans le coin droit, une autre écriture, bien plus angulaire et sèche, affiche un nombre : 19.

— Oh… ça… je…

Les grimaces d'Églantine s'intensifient. Son visage semble sur le point de glisser de sa tête.

— Je suis désolée ! s'empresse-t-elle de dire à voix haute.

Plusieurs personnes lèvent le nez de leurs ordinateurs pour nous observer. Je veux lui signifier de baisser d'un ton mais elle ne m'en laisse pas l'occasion.

— Je sais que tu n'es pas le genre de personne qui aime être maternée, Callum me l'a bien dit quand je lui ai demandé pourquoi tu étais absent. Non pas que j'étais inquiète mais quand même, après ce qui s'est passé avec Dario, je me suis dit qu'il t'avait peut-être fait payer à la première occasion. Je m'égare parce que ce que je veux dire

c'est que je n'ai pas essayé de te materner, mon intention, c'était surtout de te renvoyer l'ascenseur pour m'avoir porté secours. Comme tu ne t'es pas pointé au cours de Nakamura alors qu'il a demandé à rédiger un dossier noté – bon, OK ! Il n'a pas précisé le coefficient mais je n'ai pas voulu prendre de risque –, je me suis dit en rendant mon travail que je pouvais ajouter ton nom à côté du mien pour que ça compte comme travail de groupe. On avait le droit de bosser en groupe, Nakamura l'a dit. Sapristi de tralala ! C'est vrai que tu n'étais pas là, forcément tu n'as pas entendu mais c'était possible alors j'ai pensé que pour te remercier, ben j…

— Églantine ! la coupé-je en baissant le volume.

Elle ouvre grand les yeux pour m'observer dans un silence que je pensais ne plus jamais retrouver de toute mon existence. Elle a débité tellement de mots en si peu de secondes que mon cerveau n'a même pas été en capacité d'intégrer les informations qu'elle m'a servies.

Et pourtant, j'ai un quotient intellectuel bien supérieur à la moyenne. Test ou pas test.

— Tu parles toujours autant ? lui demandé-je en faisant passer ma bouteille d'une main à l'autre.

— Ça dépend ! Quand je suis stressée, c'est vrai que j'ai tendance à ne pas faire attention à ce que je dis et j'ai peur d'être gênée si personne ne parle, alors je remplis le silence avec beaucoup, beaucoup, beaucoup de mots et puis j…

— Églantine ! Tu recommences.

— Oh… pardon.

Elle se gratte la tête, embarrassée. Si on m'avait décrit cette scène, j'aurais pris le pari de dire que ça m'aurait agacé d'être son interlocuteur. Contre toute attente, je dois mobiliser l'ensemble de mon énergie pour contenir un sourire. Cette fille est drôle malgré elle. Touchante, même.

Mais je n'ai pas l'intention de le lui dire.

— Alors comme ça, tu as ajouté mon nom pour me remercier de t'avoir aidée ?

Elle acquiesce. Je fourre les mains dans mes poches.

— Je t'avais dit que tu n'avais pas à me remercier. J'ai fait ce qui est juste, c'est tout.

— Quand même ! Je me sentais redevable. Et puis… imagine que ce zéro ait fait chuter ta moyenne générale. La compétition de fin

d'année n'est accessible qu'aux élèves qui ont plus de 17 sur l'ensemble des semestres. J'ai eu peur que tu ne puisses pas participer à cause de ton absence.

Mes lèvres s'entrouvrent. Elle a pensé à ça ? La compétition de fin d'année est l'objectif de chaque étudiant qui suit le cursus des échecs. C'est cette victoire et ce classement qui attirent les sponsors et nous ouvrent les portes des compétitions les plus prestigieuses. Mais pour être sûre que nous ne délaissions pas le reste de notre enseignement, la direction a pris la décision d'ajouter cette règle d'avoir au minimum 17 de moyenne pour pouvoir y participer, il y a longtemps de ça. Comme si celle qui stipule qu'on doit avoir 15 pour ne pas être renvoyé ne suffisait pas.

À la place d'Églantine, personne n'aurait songé à ma moyenne et encore moins à l'amortir pour que je ne sois pas lésé. Au contraire : tous m'auraient poussé dans le caniveau pour ne pas avoir à m'affronter.

— Tu sais que si on se retrouve face à face pendant la compétition de fin d'année, je ne te laisserai aucune chance de l'emporter ? m'enquiers-je.

— Je t'ai battu une fois, Riven. Je recommencerai sans problème.

Son ton n'est pas arrogant ni fier. Il est… factuel. Elle est convaincue que sa victoire n'est pas le fruit du hasard mais la somme de son travail et de son talent. Je ne sais pas s'il convient de trouver ça stupide, affligeant ou intrigant.

Toutefois, elle met tellement de conviction dans son propos que je m'interroge : et si elle s'avérait capable de me damer le pion une seconde fois ?

— Si ça t'aide à dormir le soir, réponds-je simplement.

Églantine se crispe. Le souvenir de son agression est encore si frais dans ma mémoire que j'ose à peine imaginer dans la sienne.

— Tu as réussi à fermer l'œil ?

— Je prends souvent des cachets pour ça, me confie-t-elle. Des anxiolytiques, hein ! Pas des somnifères. Ça m'apaise, je cogite moins parce que sinon je vois toujours tout plein de choses dans ma tête quand je suis sur l'oreiller. Ça peut aller de ma dernière partie d'échecs à un voyage intersidéral sur une licorne rose et violette en passant par Dario qui me…

Sa phrase reste en suspens. Mon cœur se serre.

— Ça m'évite de cogiter, répète-t-elle pour conclure.

Je me rappelle l'avoir vue avaler un comprimé blanc lorsque je l'ai ramenée à sa chambre après la soirée d'intégration. L'idée de lui demander pour quelle raison elle possède des anxiolytiques me taraude mais je la rejette. Ça m'étonnerait qu'on lui ait prescrit de tels médicaments simplement parce qu'elle pense trop avant de s'endormir.

Je range cette zone d'ombre dans un coin de ma tête.

— Tu as revu Dario ?

Bravo, Riven ! Très doux, très fluide. Je m'apprête à m'excuser quand elle me coupe l'herbe sous le pied.

— En cours. Il m'a jeté un regard écœurant. Et son sourire pervers…

Le feu se répand dans mes veines. Je n'ai sûrement pas frappé assez fort quand je lui ai pété le nez, à cet enfoiré. Si c'était à refaire, je lui aurais aussi broyé les poignets. Au moins, il se serait barré de Castelan pour de bon. Je doute qu'on se rétablisse rapidement dans ce genre de cas et jouer aux échecs sans ses mains est impossible.

— Je suis sûre qu'il a un tout petit zizi, fripé et plein de chair, reprend Églantine. Tu sais à quoi il m'aurait fait penser si je l'avais vu ? À un vieil escargot baveux qui fait du moonwalk sur une vitre. Il m'a tellement dégoûté que mon corps a hésité entre appeler le 15 et écrire ses dernières volontés.

Comme si quelqu'un avait jeté un seau d'eau sur mes veines, l'incendie qui s'y propageait s'arrête net.

Et un rire m'échappe.

Franc, bruyant. Imprévisible.

Ma propre réaction me surprend tellement que j'en plaque ma main contre ma bouche. Pour me cacher. Pour me stopper.

Cette fille a peur du silence, moi pas. Pourtant, je me retrouve à sa place puisqu'un besoin pressant de le remplir par des mots m'agite. Alors je pose la première question qui me passe par la tête.

— C'est quoi le 15 ?

— Le numéro du Samu. C'est le service d'urgence médicale, en France. J'aurais dû traduire cette partie de ma blague.

— Plaisanter sur un trauma aussi frais, tu m'impressionnes, commenté-je. Tu es courageuse.

— Tu le penses vraiment ? me demande-t-elle d'une toute petite voix.

— Églantine. Si tu devais me décrire à quelqu'un qui ne me connaît pas, tu dirais quoi ?

— Que malgré ton visage angélique et tes yeux bleu clair, tu as une tête à claques. On a autant envie de t'embrasser que de t'en coller une, surtout quand tu prends tes grands airs. Tu donnes toujours l'impression de prendre les autres de haut, ce qui n'est pas étonnant puisque tu es plus intelligent que la plupart des gens que j'ai rencontrés. Mais ça n'excuse rien pour autant. On dirait que tu fais la gueule en permanence et je ne comprends pas pourquoi, tu as de si belles lèvres en plus. Pulpeuses. Et quand tu souris, ton regard s'éclaire. Ça ne te va pas si mal de paraître moins sombre de temps à autre. En bref, tu réussis l'exploit d'être le mec le plus canon qui existe et à la fois le plus détestable. Encore que Dario pourrait te concurrencer sur le second point, mais lui est à gerber. Et puis, tu n'as pas un mauvais fond, toi. Tu me l'as prouvé.

Plusieurs secondes s'écoulent. Églantine se met à rougir comme si elle venait de s'apercevoir de ce qui est sorti de sa bouche. Ses mains s'agitent sur son visage pour rehausser ses lunettes… absentes du champ de bataille. Ce tic trahit un peu plus son malaise.

— Je n'en demandais pas tant, articulé-je au bout d'un moment. Je pensais que tu allais dire que j'économisais ma salive et que je parlais peu. Ce qui devait appuyer mon argument suivant pour répondre à ta question : je ne dis jamais rien que je ne pense pas.

— Oh… oui… aussi.

Elle fuit mon regard, à présent. Mes lèvres s'étirent d'elles-mêmes.

— Églantine ?

— Oui ?

Je patiente jusqu'à ce qu'elle comprenne que j'attends d'elle un regard. Elle incline enfin le visage, ce qui me permet d'observer les nuances noisette de ses iris, plus sombres que jamais sous la lumière tamisée des lampes d'appoint de la bibliothèque.

— Tu ne portes plus tes binocles ?

Elle tique.

— J'avais envie de changement. J'ai mis des lentilles, à la place, mais j'ai un peu de mal à m'habituer. Tout n'est pas net net. C'est ça que je suis allée chercher à Valgrive, l'autre jour avec toi. Et puis… rien que t'entendre dire des « binocles » me conforte dans l'idée que j'ai bien fait. Tout le monde se moque de moi, en fait.

— Je ne pensais pas que tu étais le genre de fille à prêter attention aux moqueries. C'est l'arme des faibles.

Églantine hausse les épaules.

— Je n'y prête pas attention, d'habitude. Mais là… je ne sais pas. C'est une amie qui m'a donné envie de m'en débarrasser.

— Au lieu de changer de style, tu devrais changer d'amie, lui conseillé-je. Le mot « binocles » n'a rien d'insultant dans ma bouche. Au contraire. J'aime ce qui est original et audacieux.

Avant de tourner les talons pour regagner ma place, je conclus :

— Ça te différenciait du commun des mortels.

17

Églantine

Avachie sur la table, je m'observe dans le retour caméra de mon téléphone. J'ai du mal à réaliser qu'il s'agit de mon visage tellement je me suis peu vue sans mes lunettes. Et lorsque je les enlevais, ma vision était si floue que je ne distinguais pas mes traits. Là… j'ai le combo des deux. Plus d'accessoire et une vue approximativement nette grâce aux lentilles que je me suis achetées. Je me sens plus âgée comme ça. Et à la fois, plus difficile à cerner.

Alma a sûrement raison quand elle dit que j'ai des « lunettes de victime ». Elles sont tellement bizarres et hors du commun que ma personnalité entière s'est fondée autour. Les gens m'ont cataloguée à cause d'elles.

Alors pourquoi suis-je sur le point de capituler et de les remettre ?

Riven.

S'il y avait une personne que je n'imaginais pas me faire un compliment un jour, c'est bien lui. Et pourtant, les mots qu'il m'a dits tout à l'heure ne cessent de résonner dans ma tête. Il aime ce qui est « original » et « audacieux ». C'est marrant, parce que lui est tout le contraire. Enfin, dans une certaine mesure. De son style vestimentaire à sa nature taciturne en passant par sa manière de se comporter, on ne peut pas dire qu'il sorte du lot.

À moins qu'on prenne l'audace dans le sens du culot et du manque de limite. Dans ce cas, Riven correspond plutôt bien à cette définition. Enfin, je crois. Je le connais peu, mais il porte sur lui que rien ni personne ne pourrait le freiner dans la réalisation de ses desseins. C'est une qualité que j'admire.

Blablabla, murmure ma conscience. *Ce n'est pas pour ça que tu songes à remettre tes lunettes, petite cachottière.*

Bon d'accord ! Peut-être que si on efface son côté sanguin, son

incapacité chronique à sourire et son absence de chaleur humaine, je pourrais le trouver attirant. En l'état, ce n'est pas le cas.

Je relève la tête pour l'observer. Ses longs doigts fuselés pianotent agilement sur le clavier de l'ordinateur devant lequel il s'est installé. En dehors de nous deux, il n'y a qu'un autre garçon qui n'appartient pas à notre promotion. Il s'arrache les cheveux en compulsant un tas de notes éparpillées sur la table, devant lui.

Le silence austère qui règne dans la bibliothèque m'angoisse, tout à coup. Et une question à laquelle n'a pas répondu Riven me revient en mémoire. De toute façon, mes fiches de culture générale refusent de se graver dans ma tête. Autant prendre une pause…

Poussée en avant par un élan de curiosité, je me lève pour traverser l'espace qui nous sépare. Il ne bronche pas lorsque j'arrive à son niveau. Son regard reste rivé sur l'écran tandis que ses phalanges s'agitent à une cadence similaire.

Je n'ose pas parler. J'attends quelques secondes mais rien ne change.

Alors je me racle la gorge. Rien qu'un peu.

Pas de réaction.

Nouveau raclement de gorge, ostentatoire cette fois. Voilà qui me ressemble davantage.

Riven tourne enfin la tête vers moi, les yeux plissés. Il me faut une poignée de secondes pour comprendre qu'il s'agit de sa manière de m'interroger silencieusement. Un jour, il faudra que je lui demande pour quelle raison il est convaincu que sa dépense de salive lui est facturée. Ce n'est pas possible d'être aussi radin en mots.

— Je peux te poser une question ?

— Je sens que tu ne me lâcheras pas, si je dis non.

— Super, l'image que tu as de moi ! Je te signale que je respecte le consentement des gens. Si tu me disais non, je partirais.

Riven m'analyse un instant, ouvre la bouche et lâche un simple :

— Non.

Mes lèvres s'entrouvrent. Sapristi de tralala ! Il m'a piégée. Et je n'ai qu'une parole, alors je ravale ma frustration, tourne les talons et repars en direction de ma place quand soudain… un rire brise le silence.

Ai-je bien entendu ? Non… il doit s'agir d'une hallucination auditive.

Pourtant, lorsque je me retourne une nouvelle fois, je découvre Riven plus détendu. Je le remarque à ses épaules relâchées et à ses yeux rieurs. Enfin « rieurs »… on parle de Riven. Je reformule : je le remarque à ses yeux qui n'expriment ni la mélancolie de l'âme ni le désespoir profond de vivre mais une émotion un tout petit peu plus chaleureuse.

— Je plaisantais, me lance-t-il.

— Oh…

Je ne me fais pas prier pour revenir. Lui en profite pour se mettre debout. Je me rends compte à quel point il est grand maintenant que je me tiens si près de lui. Je lève le menton du mieux que je peux pour continuer de le regarder dans les yeux.

— Tu sautilles toujours comme ça quand tu te déplaces ? me demande-t-il.

— Je ne sautille pas…

— Si. Tu fais beaucoup de mouvements avec tes bras, aussi. Tu me fais penser à un…

— … insecte, terminé-je à sa place. Je sais, on me l'a dit mille fois.

— J'allais dire un cygne. Mais comme tu préfères.

Une onde de chaleur converge vers ma poitrine. Il trouve vraiment que j'ai la grâce d'un cygne ?

— C'est fou cette manie de toujours me couper la parole pour t'autoflageller, commente-t-il.

— « Toujours », relevé-je. On s'est parlé quatre fois, nounouille.

Riven hausse les sourcils.

— « Nounouille », répète-t-il, l'air désarçonné.

— Je n'arrive pas à savoir si tu me trouves amusante ou si tu te moques de moi.

— Moi non plus.

Riven fourre les mains dans ses poches, puis ajoute :

— En tout cas, je reconnais que tu es… surprenante.

— C'est sûr que pour un maniaque du contrôle, ça doit faire drôle.

Il marque un temps d'arrêt durant lequel sa langue passe sur ses incisives, faisant gonfler ses lèvres pleines.

Je n'ai pas menti en affirmant que sa bouche donnait envie de l'embrasser. Enfin, pas à moi. Je parle dans l'absolu.

Bien sûr.

— Touché, admet-il. Bon ! Tu me la poses, ta question ?

— Ah ! Oui… euh… je me demandais pourquoi tu n'es pas venu en cours, l'autre jour.

Son air s'assombrit. J'ai l'impression qu'il ne va pas répondre mais cette fois, c'est lui qui me surprend.

— J'étais malade, me dit-il sèchement. Tu as d'autres questions ou je peux me remettre à travailler ?

— Désolée de t'avoir importuné, Dr Jekyll et Mr Hyde.

Ma plaisanterie ne le déride pas. Je pensais pourtant faire mouche en choisissant une référence britannique…

— Blague à part, je suis désolée si tu m'as trouvée intrusive. Des fois j'ai du mal à identifier la frontière entre ce que je peux et ne peux pas dire.

À en juger par la manière dont il contracte les mâchoires, je dirais que Riven s'apprête à m'infliger la soufflante de ma vie. Puis d'un coup d'un seul, ses traits se détendent. Ce type est indéchiffrable.

— C'est moi qui suis désolé.

— De m'avoir parlé sèchement ?

— J'ai toujours eu un ton incisif, rétorque-t-il. Je ne m'excuserai pas d'être moi-même. Non, je tiens à m'excuser de m'être emporté à la fin de notre partie, le premier jour. Mon geste était… déplacé. Et violent.

Dans l'immensité de ses prunelles azur, je le sens sincère. Peut-être que j'interprète et que ma naïveté me trompe, mais je fais le choix de le croire.

— C'est oublié.

— Sans rancune, alors !

Riven me tend la main. D'abord méfiante, j'accepte de la serrer. Une décharge d'électricité statique me parcourt le bras jusqu'à buter dans l'os de mon coude. Nos peaux se dessoudent aussitôt.

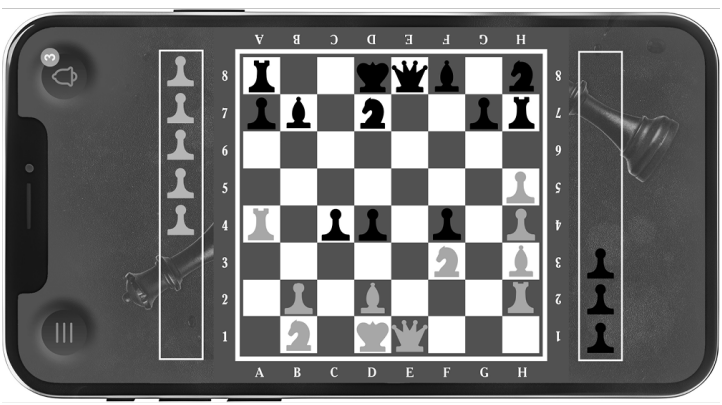
Sans autre forme de procès, Riven se rassoit et reprend son traitement de texte. Je reste les bras ballants une seconde de trop avant de retourner m'installer à ma place. Il me faut un temps pour me concentrer et reprendre mes révisions. J'ai abandonné la culture générale du tronc commun pour reprendre mes cours de cursus.

Je n'ai rien compris au dernier cours d'analyse psychologique des adversaires. Mme Da Costa nous a bassinés pendant deux heures avec le langage non verbal qui trahit une action à venir mais cela dépend de tellement de facteurs que je n'arrive pas à créer de liens logiques entre les mouvements faciaux et la lecture que je suis censée en faire.

Mon truc à moi, c'est l'instinct. La fantaisie. L'imprévisible. Je laisse les techniques de décryptages aux profils calculateurs comme Anya et Alma. Ou Riven, d'ailleurs. Ces trois-là partagent ce point commun de prêter attention aux moindres détails chez les autres jusqu'à en tirer des conclusions. Il suffit de voir le nombre de remarques que m'a faites le grand blond me concernant. À croire qu'on lui a demandé de réaliser un exposé sur moi pour les cours. Et vu le cœur qu'il met à l'ouvrage, ledit exposé doit être noté. Si je n'étais pas certaine d'être invisible à ses yeux, je pourrais songer qu'il s'intéresse à moi. Cette hypothèse n'ayant aucune chance de se vérifier, j'en conclus simplement qu'il analyse tous ses interlocuteurs sans exception.

Après avoir rédigé une énième fiche récapitulative concernant les mouvements oculaires, je marque une pause. Mon poignet endolori me le réclame. Je pourrais tout faire sur ordinateur mais je préfère passer par le papier pour écrire. Cela aide mon cerveau à mémoriser.

Je profite de ce break pour sortir mon téléphone. Je dédaigne les treize messages d'Alma qui me raconte comment Freya est infecte en ce moment à draguer tout ce qui bouge. Parfois, je ne comprends pas ma coloc'. Une minute, elle chante des louanges dithyrambiques sur les gens qui l'entourent. La suivante, elle rassemble nos défauts au point d'en rédiger un catalogue qui ferait pâlir Ivero, Prada et Vuitton.



La notification qui m'intéresse le plus, parmi celles qui m'attendent, est celle du Mastermind. C'est à mon tour de jouer. Il a éliminé un autre de mes pions, me forçant à sortir une tour pour intensifier ma défense. Ma décision l'a poussé à modifier sa trajectoire, déstructurant sa ligne arrière. Son fou a progressé de plusieurs cases et, si je me débrouille bien, en deux coups, il pourrait être ma prochaine cible.

Si seulement la partie n'était pas aussi lente. C'est à la fois

frustrant… et excitant. Ça ne paie pas de mine mais ça a le mérite de me divertir de temps à autre.

Je verrouille mon téléphone pour revenir à mes fiches d'analyse psychologique. Mon intérêt pour les révisions s'étiole au fil des minutes, au point que je finis par laisser ma tête reposer dans ma main, en appui sur mon coude. Je rêvasse. Je baye aux corneilles.

Le garçon que je ne connais pas pousse un soupir à fendre l'âme, se lève et disparaît entre les rayonnages du fond. Ses affaires sur la table forment une telle pagaille que je me demande comment il réussit à apprendre quoi que ce soit.

Je ne suis pas la reine de l'organisation mais là, même le bazar blêmit. C'est le chaos pur et simple qui règne.

Mon regard virevolte de vitrail en vitrail, admirant leur magnificence… jusqu'à tomber sur Riven. Là aussi, il y a une certaine beauté à contempler. On peut prêter tous les défauts à ce garçon, il faut reconnaître qu'il n'a pas le moindre effort à fournir pour éclipser le monde autour de lui. De la pagaille blonde qui forme des boucles étonnantes sur son crâne à ses yeux clairs en passant par sa mâchoire saillante, rien ne dénote. S'il m'avait affirmé ne pas être humain mais qu'on lui avait donné vie en le dessinant sur une feuille, j'aurais été forcée de le croire. Personne n'a un visage aussi symétrique. Où se cachent les imperfections ? Les irrégularités ?

Je ne sais pas combien de temps je perds à le fixer comme une stalkeuse, mais le voir se lever me ramène à la réalité. Il rassemble ses quelques affaires dans un sac cabas en cuir taupe, éteint l'ordinateur puis marche jusqu'à moi. En haussant le menton, je me retrouve à battre des cils de manière alarmante à cause de la fatigue et de la lumière. Elle a beau être tamisée, je n'ai plus l'énergie de lutter pour garder les yeux ouverts.

— Je vais me coucher, me dit Riven. Tu pars aussi ?

Mes lèvres s'entrouvrent. Mon premier réflexe aurait été de dire non pour éviter de me retrouver dans une situation embarrassante. Je ne voudrais pas qu'il pense que je fais tout en fonction de lui. Quelle image ça donnerait de moi ? Je ne suis fan de personne. Enfin sauf de Skënder Rexhepi mais je doute qu'il soit subitement de retour à Castelan et qu'il me propose de marcher ensemble dans les couloirs. Après son cursus à l'académie, il est devenu l'un des champions du monde d'échecs dont on se souviendra le plus.

— Églantine ?

Riven passe la main devant mes yeux.

— Pardon ! Je suis crevée, mon cerveau tourne au ralenti.

— Je vois ça. Et donc… tu restes ? Tu rentres ?

Je m'imagine un instant marcher seule dans les couloirs enténébrés du château. Puis me reviennent en tête des flashs de ce qui s'est passé dans les jardins.

— Je rentre.

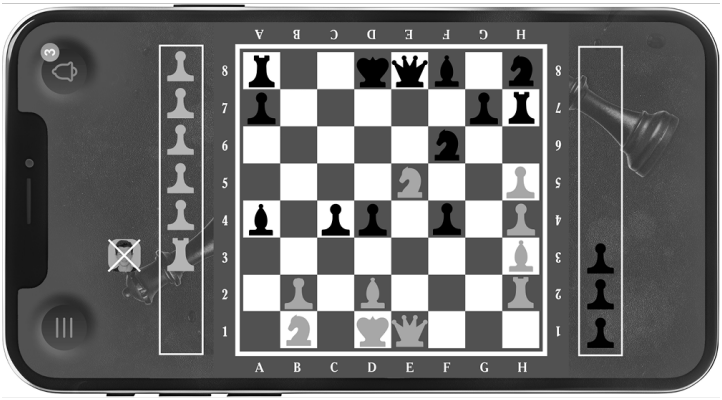
Avec des gestes d'une mollesse affligeante, je rassemble mes affaires. Je critiquais l'étudiant qui avait étalé les siennes mais j'aurais eu mieux fait de balayer devant ma porte avant de l'ouvrir. Il y en a partout et, moi qui aime tout trier, j'ai mélangé mes fiches. Je pousse un soupir. Tant pis ! Je trierai demain. Pour l'heure, je forme un énorme paquet que je fourre dans mon sac.

Anse sur l'épaule, je me lève et adresse un signe de tête à Riven pour lui dire que je suis prête. En nous dirigeant vers la sortie de la bibliothèque, nous frôlons la table où le chaos règne toujours. Son propriétaire s'est perdu dans les rayonnages car ça fait un moment qu'il n'est pas revenu. J'hésite à le signaler à Riven… avant de renoncer. De toute façon il est absorbé par son téléphone et je me mêle encore de ce qui ne me regarde pas.

Inutile de voir le danger partout.

Néanmoins, je reconnais me sentir soulagée de ne pas traverser le château toute seule à une heure pareille. Un coup d'œil à ma montre m'indique qu'il est presque 2 heures du mat'. En venant réviser ici, je ne pensais pas dépasser les 22 heures, grand maximum. Une chose en entraînant une autre, je me suis perdue dans une faille spatio-temporelle. Si les cours de Mme Da Costa n'étaient pas aussi complexes, je n'aurais pas eu à m'arracher les cheveux pendant des heures. Et si elle n'était pas un tyran, je ne m'inquiéterais pas autant d'être nulle dans sa matière. Ce n'est même pas l'idée d'avoir une mauvaise note qui me terrifie : c'est plutôt la manière dont elle me serait annoncée. Mme Da Costa maîtrise l'art d'incendier les gens comme personne.

Dans le couloir, mon téléphone vibre. C'est à moi de jouer contre le Mastermind. Lorsque je me connecte sur Échecs Aimantent, je remarque que la stratégie de lenteur de mon adversaire a pris un congé sans solde.



Le Mastermind est passé en mode agressif et vient de me subtiliser une tour. J'observe l'animation du fou qui se déplace dans mes rangs pour éjecter ma pièce hors de l'échiquier.

Mais alors que ma tour se matérialise sur le côté, avec mes pions hors jeu, un étrange phénomène se produit : le visage de Dario Salvatori apparaît dessus avant d'être barré par une croix rouge.

— À quoi tu joues ?

Je sursaute et m'empresse de verrouiller mon téléphone. On s'est suffisamment moqué de moi au cours de ma vie pour que j'en aie tiré des leçons. Si les autres étudiants savaient que je joue cette partie d'échecs bizarre sur cette interface plus vieille que le château, nul doute que j'en prendrais plein la figure. J'aime autant tout garder pour moi.

— Oh ! À… à rien.

Riven n'insiste pas tandis que nous gagnons le Grand Hall. Celui-ci revêt un air terrifiant au beau milieu de la nuit. La pénombre tisse sa toile aux quatre coins du vaste espace et la hauteur sous plafond, rendue invisible, me terrifie. La moquette au sol n'a plus l'aspect rouge vif que j'apprécie mais une nuance sanguine qui me donne l'impression d'être la cible idéale d'un vampire en quête d'un en-cas nocturne. L'absence d'éclairage fait que nous nous repérons uniquement à la faible lueur du quartier de lune qui filtre à travers les vitraux.

Nous entamons l'ascension des marches et, arrivé au palier à mi-chemin du premier étage, Riven s'arrête net. Mon corps s'aligne et je me fige un pas derrière lui.

— Ça ne va pas ? chuchoté-je.

Je ne peux m'empêcher de regarder par-dessus mon épaule de peur

que quelqu'un me prenne par surprise. Il faut vraiment que j'arrête les films d'épouvante…

Bien que je distingue mal les gestes de Riven, je reconnais le bruit de ses mains fouillant dans la poche de son pantalon d'uniforme. Je comprends qu'il cherche son téléphone lorsque le faisceau de sa lampe torche se braque face à nous. Je suis la lumière du regard.

Mon cœur s'arrête.

J'ouvre grand la bouche. Je veux crier. Aucun son ne sort.

Riven place son bras libre en travers de mon corps. Message reçu : je dois rester derrière lui. Si notre découverte n'avait pas une teneur aussi inquiétante, j'aurais sûrement ressenti une onde de chaleur dans la poitrine de savoir ce garçon protecteur avec moi.

Mais il n'y a pas le moindre espace en moi pour une telle émotion.

La noirceur s'infiltre dans mes poumons, engluant l'oxygène restant. Glacée de la tête aux pieds, je porte une main tremblante devant ma bouche.

Car face à nous se trouve un spectacle macabre. Un corps inerte et maculé de sang est ligoté à un balustre à l'aide de fil barbelé. Les pointes de fer sont enfoncées un peu partout dans sa chair, formant des trous d'où s'échappe un liquide écarlate qui a ruisselé et séché en fin de course.

Ce n'est qu'en observant son visage que je le reconnais.

— C'est pas vrai, murmuré-je, les yeux exorbités.

Je joins mes mains tremblantes pour essayer de calmer mes nerfs. Ce n'est pas n'importe quel étudiant qui est attaché à ce balustre à l'effigie d'une tour d'échecs.

C'est Dario Salvatori.

Des cure-dents lui transpercent les paupières et la peau des sourcils, lui maintenant les yeux grands ouverts. On dirait qu'il nous surveille.

Un frisson dévale ma colonne vertébrale.

Car un détail encore plus macabre forme le clou du spectacle : à l'aide d'une lame et dans la chair de son front, un mot a été gravé en majuscules.

Riven fait un pas dans sa direction et, d'un geste prudent, il applique son index et son majeur contre son cou. Puis il pivote pour me faire face, abaissant le faisceau de la lampe au sol pour que je puisse distinguer son visage sans toutefois être éblouie. Et bien qu'il demeure stoïque, l'évidence m'accable. Avant même qu'il ouvre la bouche pour le dire, j'ai déjà compris.

Ce qui n'empêche pas ses mots de me tordre le bide.

— Il est mort.

missive anonyme

Je sais ce qu'ils t'ont fait. J'ai vu le sang… et je t'ai vu boiter jusqu'à ta chambre. Les moqueries et les insultes ne suffisaient plus ? Tu peux mentir aux autres si tu veux, mais moi je te connais. Je perçois cette immense brèche que tu déguises chaque jour d'un sourire.
Laisse-moi te venir en aide, je t'en prie…

18

Riven

J'ai à peine terminé ma phrase que la réaction d'Églantine se fait sans appel. Même à la faible lueur de ma torche braquée vers nos pieds, elle pâlit à vue d'œil. Avant que j'aie le temps de lui demander si ça va, elle dévale les marches en sens inverse. Je m'élance à sa suite jusqu'à une porte dérobée qui mène à l'extérieur du château. À peine l'a-t-elle franchie qu'elle se laisse tomber à genoux et qu'elle déverse l'intégralité du contenu de son estomac.

Dans un premier temps, je détourne le regard pour m'assurer que mon propre organe ne va pas me trahir.

Je repousse au loin les émotions, comme je le fais toujours, et je me concentre sur mon cerveau. Sur l'intellectualisation. Sur les faits.

Une fois certain de pouvoir garder le contrôle, je m'accroupis près d'Églantine et m'attelle à récupérer chacune de ses mèches de cheveux pour les ramener en arrière. Je les tiens dans mon poing serré tandis qu'elle part pour un deuxième round. Bien que les contacts physiques ne soient pas mon domaine de prédilection, je me laisse guider par mon instinct et décide de passer ma main dans son dos. Je décris des cercles en veillant à ne pas être trop brutal. La douceur non plus n'est pas ma qualité première.

— Tout va bien, murmuré-je.

Églantine acquiesce rien qu'un peu, pour éviter que sa chevelure se défasse de mon étreinte. Elle prend de grandes inspirations qu'elle expire sur la durée. De la buée se forme dans la pénombre.

— Il faut qu'on aille voir Torres, lui confié-je. Qu'on… qu'on lui montre le corps de Dario et… il saura quoi faire.

L'idée de demander de l'aide au surveillant en chef ne me séduit pas des masses mais nous n'avons pas d'autre choix. C'est son job.

— À cette heure-ci ? articule Églantine.

Le choc a dû la déstabiliser pour qu'elle s'inquiète d'un détail aussi trivial dans une situation aussi urgente.

— Ça ne dort presque pas, cette espèce-là. Trop de remords et de culpabilité pour trouver le sommeil.

Il me semble voir ses lèvres esquisser un sourire mais c'est si fugace que j'en viens à douter. Et puis, je ne vois trois fois rien. J'ai bien songé à rallumer ma torche que j'ai éteinte pendant que je courais après Églantine, mais je doute qu'elle comme moi ayons envie de voir les détails de son aventure émétique.

Églantine trouve la force de se relever. Je passe le bras autour de sa taille pour la soutenir le temps que nous rentrions dans le château.

— Je crois que je peux marcher seule, me dit-elle à voix basse.

Je la libère afin que nous déambulions côte à côte vers l'aile administrative où se trouve le bureau du surveillant en chef.

— Tu crois vraiment qu'il a des choses à se reprocher, Torres ? me demande Églantine.

Si je ne doute pas que la réponse à sa question l'intéresse vraiment, je devine surtout qu'elle essaie de se distraire pour tromper l'effroi.

Elle ne cesse d'observer partout autour d'elle. Aucun de nous deux ne l'a verbalisé mais nous devons y penser autant l'un que l'autre : l'assassin de Dario court toujours. Un tueur évolue entre les murs de Castelan et, à tout moment, il pourrait recommencer.

— J'ai fait des recherches sur lui, l'année dernière, expliqué-je. Il a été directeur de plusieurs pensionnats d'élite avant de devenir surveillant en chef de Castelan. Et il a aussi été étudiant au château, il y a une trentaine d'années.

— Je vois ! Donc tu penses qu'il a fait une connerie ?

— Pour être rétrogradé comme ça, je ne vois pas d'alternative. Au pire, il a commis des crimes atroces. Au mieux, il a empiété sur les plates-bandes de quelqu'un de plus puissant que lui qui lui a mis des bâtons dans les roues. En tout cas, on ne devient pas aigri comme lui sans raison. Et sa manière de se foutre des vrais problèmes qui sévissent à Castelan pour ne s'attaquer qu'aux étudiants qu'il a pris en grippe me fout la rage.

J'aurais pu entendre que, par nostalgie de ses années estudiantines, il ait eu envie de revenir à l'académie. Mais pour y occuper un poste hiérarchiquement inférieur à celui qu'il occupait juste avant ? Ça n'a pas de sens.

— Pour sa défense, il n'est peut-être pas au courant de tout, me répond Églantine d'une toute petite voix. Regarde… je n'ai parlé à quasiment personne de mon agression.

Après être passés près du réfectoire, nous bifurquons dans l'aile administrative.

— Il n'est pas trop tard, lui suggéré-je.

— Non. Je… je ne veux pas.

L'idée d'insister m'effleure l'esprit mais je la rejette en bloc. Cette décision ne regarde qu'Églantine. Si elle refuse de libérer la parole sur la tentative de viol qu'elle a subie, alors je dois le respecter. Même si ça m'enrage encore plus de savoir que les gros porcs qui se pensent tout permis s'en sortent impunément.

Enfin, jusqu'à aujourd'hui.

Notre conversation prend fin lorsque nous arrivons devant le bureau du surveillant en chef. Une lueur filtre autour de la cloison en bois.

— Tu vois, il est réveillé, murmuré-je. Remords, culpabilité, tout ça…

Cette fois j'en suis sûr, Églantine me sourit. Rien qu'un peu, rien qu'une seconde. Ça tient davantage du rictus, voire de la grimace. Mais je m'en satisfais. Si j'ai pu la distraire de ses émotions négatives, c'est une victoire.

Elle prend les devants en frappant. Ses coups manquent d'ardeur mais cela n'a rien d'étonnant. Dans le tremblement de ses mains, je perçois le trouble qui ne l'a pas quittée.

Un bruit de pas qui martèle la pierre retentit de l'autre côté. Les gonds pivotent. Miguel Torres apparaît sur le seuil. Un sourcil arqué, il nous observe tour à tour comme s'il venait de voir un fantôme, décimètre en main.

— Églantine Laroche-Guyot et Riven Broadley, commente-t-il avec le sarcasme dont il ne se départ jamais. On peut savoir ce que vous faites devant mon bureau à une heure pareille ?

Églantine ouvre la bouche pour répondre mais aucun son n'en sort.

Alors je prends le relais.

— Nous sortions de la bibliothèque et retournions à nos chambres, quand nous sommes tombés sur…

Je laisse ma phrase en suspens. Comment expliquer ce que nous avons vu ?

— Sur ? m'encourage Torres en tapotant nerveusement la paume de

sa main de son décimètre.

Je tourne la tête vers Églantine. L'épouvante que j'y décèle ne laisse planer aucun doute : je n'ai pas rêvé. C'est bel et bien arrivé, aussi étrange cela soit-il de le verbaliser à voix haute.

— Un… un cadavre.

— Un cadavre ? répète-t-il d'un ton las. Tiens donc ! Sûrement serait-il préférable d'arrêter de lire des polars, Riven.

— Il d-dit vrai, intervient Églantine d'une voix chevrotante. C'est Dario Salvatori… dans l'escalier… des barbelés et des cure-dents… il est mort.

— « Des barbelés et des cure-dents » ? Je ne comprends rien à ce que vous racontez.

— Suivez-nous ! lui intimé-je. Le mieux, c'est que vous voyiez de vos propres yeux.

Torres hésite un instant puis pousse un soupir. Il récupère une vieille lampe à huile sur le guéridon près de la fenêtre, l'allume puis nous rejoint dans le couloir.

Après avoir fermé son bureau à double tour, il nous dit :

— Je vous suis. Mais je vous garantis que si c'est une plaisanterie, elle ne sera pas sans conséquence.

Rien qu'à son teint blafard et sa peine à tenir debout, Églantine dit tout ce qu'il y a à savoir sur notre bonne foi. Qui jouerait aussi bien la comédie pour une « plaisanterie » ? Ou alors, il faut qu'elle songe à changer de cursus.

Torres nous emboîte le pas en direction du Grand Hall. Églantine ne cesse de jeter des coups d'œil alentour, sûrement hantée par l'impression que quelqu'un nous observe, tapi dans l'ombre. À ses côtés, je demeure stoïque. Pourtant, mon cœur bat si fort qu'il résonne dans mes tympans au point que je n'entends même pas ma respiration, pourtant pesante et saccadée.

À la démarche d'Églantine, je devine que ses jambes fébriles rendent chaque pas difficile mais elle s'accroche.

En bas de l'escalier principal, la peur gonfle comme la voile d'un bateau. Lever le pied pour accéder à la première marche lui demande un effort surhumain.

Elle ne veut sûrement pas revoir le corps de Dario.

Nous accédons au palier. Sans même tourner la tête dans la direction du corps, je tends l'index pour le pointer.

— Là !

Torres braque le faisceau de sa torche vers le balustre en forme de tour.

— Là où ?

— Comment ça, « là où » ? On ne peut pas le rater, rétorqué-je, irrité.

— Avec vous, il fallait s'attendre à tout, commente Torres. Je me doutais que ce n'était qu'une plaisanterie mais avec vos menaces arrogantes d'en référer à votre famille, j'ai préféré prendre mes précautions et vous suivre.

— De quoi parlez-vous ?

Contre toute attente, ce n'est pas la voix du surveillant en chef qui me parvient en retour mais celle d'Églantine :

— Riven, i-il n'est p-plus là…

Mon sang se fige. Avec une lenteur insoutenable, je pivote pour faire face… au balustre vide.

— Non… murmuré-je. C'est impossible…

J'arrache la torche des mains de Torres pour m'approcher plus près. Aucune trace de sang. Même les barbelés n'ont pas laissé de marque derrière eux. Je m'accroupis pour observer le tapis que je soulève pour vérifier jusqu'à la pierre en dessous.

Rien.

Le surveillant en chef récupère la lumière d'un geste sec, tandis que je trouve le regard d'Églantine. L'effroi dans ses prunelles n'a pas vacillé, il n'y a aucun doute : nous avons bel et bien vu le corps de Dario. Ce qui ne peut signifier qu'une seule chose : l'assassin est revenu sur ses pas pour nettoyer la scène du crime et faire disparaître le cadavre.

— Votre goût prononcé pour la provocation va finir par poser un sérieux problème, Riven, me lance Torres. Quant à vous, Églantine, j'attendais mieux de votre part. Une scolarité exemplaire jusqu'à cette nuit.

Il souffle par les narines. Aux grimaces qui déforment ses traits, je devine qu'il retient les milliers de phrases imbibées d'animosité et de sarcasmes qu'il meurt d'envie de m'envoyer à la figure.

Églantine ne cesse de me jeter des regards furtifs, les sourcils froncés.

— Vous aurez trois heures de travaux d'intérêt général, samedi

prochain. Cela vous permettra de réfléchir aux conséquences de vos actes tout en vous rendant utile.

— Des travaux d'intérêt général ? rétorqué-je. C'est quoi, la prochaine étape ? De la prison ferme ?

— Ne me tentez pas. Le lycée vous manque, peut-être. Vous préféreriez le terme « retenue » ?

Je serre les poings. Torres essaie juste de me faire payer mon insolence de la dernière fois. Et s'il parvenait à me faire sortir de mes gonds, ce ne serait qu'un agréable bonus à ses yeux.

Dommage pour lui : je ne compte pas lui accorder ce plaisir.

— Je préférerais ne pas être accusé sans preuve.

Se moquant éperdument de mes revendications, le surveillant en chef conclut :

— Je vous attends à 8 heures tapantes devant mon bureau. Il va de soi que la moindre minute de retard multipliera par deux la sanction. Maintenant, allez vous coucher !

Torres nous braque tour à tour la lueur de sa lampe à huile dans les yeux. Je passe derrière lui tandis qu'Églantine le contourne pour gagner le premier étage. Il n'attend pas de voir la direction que nous empruntons, il descend lui-même les marches pour retourner vaquer à ses occupations. C'est dire à quel point la discipline qu'il applique dans ce château est aussi aléatoire et arbitraire que ses propos.

— Il m'attendra longtemps, sifflé-je entre mes dents.

— Tu ne comptes pas lui obéir ? me demande Églantine.

Pour toute réponse, je me contente de sortir mon téléphone pour éclairer les environs. Elle m'imite et nous nous engageons au deuxième étage réservé aux filles.

Églantine s'arrête net. Elle persiste à m'observer de manière étrange.

— C'est le niveau du dessus, pour toi, me dit-elle.

Sa main tremble contre son portable, faisant danser les ombres autour de nous. Je ne peux m'empêcher de jeter un coup d'œil alentour avant de répondre :

— Je sais. Je te raccompagne jusqu'à ta chambre.

Un éclat de surprise s'allume dans ses iris.

— Et toi ? Tu rentreras seul, après ?

— T'en fais pas pour moi. Je n'ai pas peur de grand-chose.

Églantine hésite un instant… puis acquiesce. Nous marchons d'un pas cadencé jusqu'à la porte de sa chambre. Elle sort son trousseau de

clefs de son sac puis relève la tête vers moi.

— On n'a pas rêvé, hein ?

Plus de corps. Plus de sang. Pas de marque. Pas de trace. Tout nous pousse dans cette direction et pourtant, je n'ai pas le moindre doute.

— Non, Églantine. On n'a pas rêvé.

— Qui a bien pu faire ça ?

— Je ne sais pas. En tout cas, tu n'as plus à t'inquiéter pour Dario : il ne te fera plus jamais de mal.

Églantine tressaille. Avant qu'elle puisse prendre la parole, j'enchaîne :

— On ferait mieux de dormir. On en parlera plus tard. Bonne nuit !

Elle me retourne les deux derniers mots d'un air absent, déverrouille sa porte puis disparaît de l'autre côté. Une fois que la clef tourne à nouveau, je chemine en sens inverse pour rejoindre l'étage des garçons. Et quand je referme ma propre porte derrière moi, il ne reste au silence qu'un seul ennemi déterminé à compromettre son règne.

Les battements frénétiques de mon cœur.

19

Églantine

Barbelés.

Cure-dents.

SADIQUE.

Mort.

Je n'ai que ces mots-là en tête depuis des jours. Ils m'obsèdent, me hantent, me tourmentent. Quand je parle, quand je pense, quand je joue, quand je travaille. Quand je dors, aussi. Ils se manifestent sous la forme de cauchemars intenses dans lesquels le cadavre ensanglanté de Dario n'est pas mort. Il revient à la vie, arrache les barbelés qui le retiennent captif du balustre et se lance à ma poursuite. Riven est là, lui aussi. Il me regarde fuir en ricanant.

Un frisson me donne la chair de poule.

Et ma partie avec le Mastermind qui se relève prémonitoire… Peut-être n'est-ce qu'une coïncidence, mais si tel est le cas, elle est vraiment énorme. Je n'ai plus osé ouvrir Échecs Aimantent depuis, de peur que d'autres gens en fassent les frais.

— C'est quand même bizarre cette histoire, me lance Alma depuis son lit.

Encore en pyjama vu l'heure matinale, elle est étendue sur le ventre, un coussin en travers de l'abdomen, et souffle sur ses ongles qu'elle vient de peindre en violet tout en gloussant une seconde sur deux en zieutant son téléphone. J'ai bien compris qu'il y avait quelqu'un dans sa vie mais elle refuse toujours de me dire de qui il s'agit. L'espace d'un instant, je me suis même imaginé que c'était Riven et que c'était pour ça qu'elle avait mal pris qu'il m'ait sauvée. Par jalousie.

Mes élucubrations n'ont duré qu'une poignée de secondes. Entre-temps, j'ai repris mes esprits et conclu que je me faisais juste des films.

— Quelle histoire ?

— Ben Dario ! Enfin. Tout le monde ne parle que de ça, Églantine. T'es encore à l'ouest.

— Désolée, j'étais… dans la lune.

— Oui, à l'ouest. C'est ce que je viens de dire.

Je préfère la laisser avoir raison que de continuer à débattre pour rien. Tenter d'avoir le dernier mot avec Alma, c'est comme vouloir roquer quand le roi est déjà cerné. Ou pire, jouer sans roi et croire qu'on peut encore gagner.

— Te méprends pas : je pouvais pas le blairer, ce type, précise Alma. Il passait son temps à me mater les seins et pas de la manière la plus discrète. Mais ça reste chelou. Ça m'écorche la bouche de le reconnaître, mais c'était un des meilleurs élèves de notre promo alors qu'il n'en branlait pas une. Personne ne se barrerait comme ça en plein milieu du cursus. Castelan, c'est la chance d'une vie.

Personne n'a aucune idée de ce que j'ai découvert avec Riven l'autre nuit. Lui comme moi avons décidé de garder le silence étant donné que Torres ne nous a pas crus. La direction a dû s'aligner sur son témoignage, puisque personne n'a été alerté par ce que nous avons signalé. Et nul n'est revenu vers nous.

Lorsque nous nous sommes pointés en cours le lendemain, M. Viklund nous a vaguement informés que Dario avait pris la décision d'abandonner le cursus puis il a commencé sa leçon. Il m'a fallu au moins dix minutes pour sortir de mon état de choc. Riven avait l'air absorbé dans ses pensées, à l'autre bout de la classe. Il n'a pas cherché mon regard.

Nous avons été rangés dans la case « menteurs » et « fauteurs de troubles ». Le prix de la vérité s'élève à trois heures de colle pendant lesquelles Torres va prendre un malin plaisir à nous torturer, je n'en doute pas. Déjà, qui attribue des heures de retenue en études sup' ? Nous ne sommes plus au collège ni au lycée. Je connaissais le zèle du surveillant en chef de réputation, je ne pensais pas un jour en faire les frais…

J'ai bien vu la manière dont il s'adresse à Riven. Quel que soit le passif entre ces deux-là, il s'est envenimé avec le temps, ne laissant aucune opportunité aux tensions de se désamorcer.

En résumé, Dario est mort mais tout le monde pense qu'il a définitivement quitté le château. Et si nous prenions la décision de dire ce que nous avons vu, personne ne nous croirait. Et ça nous

mettrait sûrement en danger…

— Nous ne sommes pas les plus à plaindre, nuancé-je en pivotant sur mon lit. Même si nous étions exclus de ce cursus, nous ferions autre chose. L'argent et les opportunités ne manquent pas.

— Les opportunités qui ne concernent pas les échecs ne m'intéressent pas, rétorque Alma. Je suis venue ici pour sortir gagnante de la compétition de fin d'année. Et ensuite, je deviendrai championne du monde. C'est le seul destin que j'accepte. Je n'aimais pas Dario, mais je pensais que nous étions faits du même bois, lui et moi. Je suis déçue de constater que je m'étais trompée sur son compte.

Elle soupire, puis ajoute :

— Enfin ! Ça fait un concurrent de moins. C'était l'un des seuls que je craignais d'affronter pendant la compétition.

— Qui sont les autres ?

Je maudis ma curiosité.

— Riven. Anya. Peut-être Aarav. Il y a encore quelques jours, je t'aurais dit Freya mais son niveau s'est dégradé depuis l'année dernière, je trouve. Forcément, quand tu passes plus de temps à trifouiller ton décolleté qu'à t'entraîner devant l'échiquier…

Pour la sororité, on repassera. L'idée de faire une remarque sur le sujet me traverse l'esprit, mais mon manque de confiance en moi prend le dessus et appelle une autre question.

— Et moi ?

Seconde erreur. Combien de fois ma mère m'a-t-elle répété de tourner ma langue sept fois dans ma bouche avant de parler ?

Et pour toute réponse, Alma se contente d'éclater de rire. Je la fixe, incrédule, dans l'attente qu'elle formule une phrase… qui ne vient pas. Elle poursuit le séchage de ses ongles qu'elle admire sous toutes les coutures.

Un moment s'écoule avant qu'elle me dise :

— Toi alors ! Si tu n'existais pas, il faudrait t'inventer. Tu es mon amie la plus drôle, tu sais.

Mon cœur se serre et se réchauffe. Je m'en veux presque de ressentir ça, parce que je me sens à la fois insultée et valorisée. Je ne sais jamais sur quel pied danser avec ma coloc'. Une minute elle agit comme une sœur, la suivante elle me traite comme une moins-que-rien. J'ai beau faire attention à ce que je dis, à la manière dont je me tiens et à ce que je porte en sa présence, elle arrive toujours à trouver

un angle pour me faire une remarque. Je sais qu'elle veut juste m'aider à m'améliorer mais parfois, j'ai l'impression que c'est un chemin sans fin.

— On ne s'est jamais affrontées, toi et moi, lui fais-je remarquer.

— C'est vrai. Ça finira par arriver. En cours, déjà. On est tellement peu en deuxième année qu'on sera obligées d'être en face à face. Promis, je serai tendre avec toi.

Je m'apprête à rétorquer quand elle ajoute :

— Pas comme Dario.

Ma mâchoire se décroche. Il me faut un temps pour recouvrer mes esprits.

— Parce que tu me crois maintenant, quand je te dis qu'il a essayé de me violer ?

Alma tourne la tête vers moi.

— Enfin, Églantine ! Bien sûr que je te crois. Jamais je ne mettrais ta parole en doute. Désolée si ce trait d'humour noir est mal passé, j'avoue ne pas avoir été délicate sur ce coup-là.

— La dernière fois, tu n'avais pas l'air convaincue par mes dires. Et je te rappelle qu'il n'y a pas dix minutes de ça, tu as admis penser que Dario et toi étiez « faits du même bois ».

— Tu as tout arrangé à ta sauce, encore, grogne-t-elle. Je t'ai crue et je te crois. Point barre.

Je note qu'elle a soigneusement esquivé ma remarque. Je me demande bien en quoi elle se trouvait des similarités avec Dario. Encore que je me doive de reconnaître leur côté impitoyable : quand ils veulent quelque chose, ils l'obtiennent. Quoi que ce soit.

Un frisson me traverse.

Ma coloc' se retourne sur le dos, roule sur elle-même puis se lève pour venir s'asseoir sur mon lit. Loin d'avoir adopté une posture aussi fantaisiste qu'elle, je me suis contentée de m'asseoir en tailleur, pensive.

— Tu sais, plus j'y pense et plus je me dis que c'est pour ça qu'il s'est enfui, Dario. Pour ne pas assumer ce qu'il t'a fait.

— Je n'ai aucune preuve. Il ne craint rien.

— Riven a tout vu, non ? Il aurait pu témoigner. Enfin, pour ça, il aurait fallu que tu veuilles en parler. Mais la question ne se pose plus, puisque Dario est parti. Et à mon avis, vu tous les bad buzz dans lesquels s'est retrouvé son père, il ne doit pas manquer d'idées pour se

cacher si jamais tu lui collais un procès au cul. Et puis, les lois entre nos pays sont toutes différentes…

Alma me fixe droit dans les yeux. Sa beauté froide me gèle le cœur.

— Je te fais une promesse, Églantine ! Si ce porc revient à Castelan, je lui découpe les couilles avant même qu'il puisse respirer le même oxygène que toi. Solidarité avant tout !

Elle m'adresse un sourire, puis retourne sur son lit répondre à ses messages en gloussant. Ne sachant plus quoi penser, je jette un coup d'œil à l'heure sur mon téléphone.

Sapristi de tralala ! À ruminer mes angoisses et à discuter avec Alma, j'en ai perdu le fil. Je suis attendue dans sept minutes aux portes de l'enfer. Enfin, à leur équivalent à Castelan : le bureau de M. Torres.

J'arrive en catastrophe devant la porte du surveillant en chef. Riven, adossé au mur, m'observe avec indolence. Essayer de décrypter ce qui se passe dans sa tête est peine perdue, alors je ne m'y risque pas. Au lieu de quoi, j'appuie les mains sur mes genoux pour reprendre mon souffle. En me redressant, je remonte mes lunettes sur l'arête de mon nez.

Exit les lentilles ! Je suis revenue à la bonne vieille méthode. Ce qui n'échappe pas à mon acolyte de retenue.

— Tu as remis tes binocles, finalement.

Nos regards se croisent. La clarté de ses yeux me désarçonne à chaque fois. Même si je fixais le soleil, je ne serais pas aussi éblouie.

— Tu as eu raison.

Est-ce que j'ai espéré toute la nuit – pendant que je me faisais mille scénarios sur la façon dont allaient se passer les choses entre nous pendant nos trois heures de colle – qu'il me dise ça ?

Oui.

Est-ce que je vais l'assumer ?

Non.

— Je ne supportais pas les lentilles. Apparemment, mes yeux sont trop secs.

Si Alma était là, elle éclaterait de rire en ne manquant pas de crier à qui veut l'entendre que je suis la plus grosse pignouse que le monde ait connue et que mon système lacrymal est capable à lui tout seul de remplir une piscine olympique en moins d'un an.

Pas sûr qu'elle connaisse le mot « pignouse », cela dit. Déjà parce qu'il est bien français et que je ne saurais pas trouver l'équivalent culturel en anglais. Moi-même, je me rappelle l'avoir entendu dans une série et j'ai été obligée de regarder sur Internet pour comprendre qu'il signifie « pleureuse ». Ma famille ne parle pas l'argot, question de standing. Je trouve ça bien dommage. J'ai fait des sacrées trouvailles, quand j'ai poussé mes recherches.

— Ah oui ? me demande Riven.

Le sourire au coin de ses lèvres fait pétiller ses prunelles. Il ne croit pas un seul instant l'excuse bidon que je viens de lui servir. Mal à l'aise, je me retiens de me dandiner d'un pied sur l'autre, ce qui ne contribuerait qu'à dévoiler davantage ma culpabilité.

Au lieu de quoi, je noie le poisson en lançant :

— Je croyais que Torres t'attendrait longtemps ?

Riven ne se laisse pas démonter. Il me fixe dans les yeux et me répond :

— Il faut croire que j'ai trouvé une motivation.

Une nuée de frissons me traverse le corps. Je n'ai pas le temps de l'analyser puisque l'arrivée de M. Torres dans le couloir lui succède. Il ne nous dit même pas bonjour lorsqu'il arrive à notre niveau. Il se contente de déverrouiller la porte, de s'effacer pour nous laisser entrer, puis de s'installer de l'autre côté de son bureau. Il a l'air d'une humeur massacrante, ce qui ne me rassure pas sur la teneur de ce qui nous attend.

— J'espère que vous vous êtes bien reposés parce que vous n'allez pas chômer !

Le sourire sardonique qui accompagne cette phrase ne me dit rien qui vaille.

— Comme je suis d'une grande générosité, j'ai décidé que vous n'étiez pas obligés d'aller au terme des trois heures de retenue.

— Pour de vrai ? lâché-je étonnée.

— Ça m'étonnerait ! intervient Riven.

Il a toujours les mains dans les poches, le dos droit, le regard fixe, comme si rien dans ce bas monde n'avait le pouvoir de l'ébranler. Il

dévisage le surveillant en chef avec un air de domination si prononcé que je pourrais finir par me demander qui est la figure d'autorité et qui est l'étudiant.

— Je le pense, assure M. Torres d'un ton mielleux. À la condition que vous ayez fini la tâche que je vous ai réservée, vous pourrez partir même si cela ne fait qu'une heure que vous y êtes.

Ses lèvres gagnent du terrain sur ses joues. Aucune chance que la charge de travail nous permette de nous en sortir en moins de trois heures. À tous les coups, il a fait en sorte que nous devions doubler le total.

Torres fouille dans un tiroir de son bureau pour en sortir son décimètre fétiche et un trousseau de clefs si vieilles que même mes ancêtres n'étaient pas nés lorsqu'elles ont été forgées.

— Suivez-moi !

Nous quittons son bureau pour nous diriger vers le bout du couloir réservé à l'administration. Je n'ai jamais eu l'occasion de m'aventurer plus loin. Nous tournons à deux reprises avant d'accéder à une volée de marches.

Celles-ci tiennent davantage de la planche en bois que de l'édifice soigneusement pensé. D'ailleurs, elles ploient sur mon passage, menaçant à chaque instant de céder. Remarque, si je me rompais le cou, au moins je n'aurais pas à découvrir l'activité qu'a choisie M. Torres pour cette retenue.

Nous parvenons à un palier en contrebas où se dévoilent deux portes. Vu la direction que prend celle de gauche, je me demande si ce n'est pas l'accès à la Tour des Ombres qui se cache derrière. Le fameux donjon de Castelan qui alimente des tas de rumeurs impliquant des esprits et autres trucs qui me filent la chair de poule.

M. Torres déverrouille celle de droite. Après un long corridor vient une seconde porte qui s'enfonce davantage dans les ténèbres. C'est quoi, le projet, nous entraîner dans le noyau de la terre ?

— On est vraiment obligés d'aller par là ? Ça a l'air sacrément lugubre, quand même, commenté-je. Un peu de lumière, de paillettes et de musique, c'est trop demander ?

Je me garde d'ajouter que j'ai déjà vu des films d'horreur où le psychopathe emmène ses victimes dans une cave humide où il les laisse moisir quelques jours avant de venir les achever. Et les manger. Déjà, je ne veux pas mourir. Et ensuite, je n'ai pas l'intention de

pourrir dans un cachot où même la déchirure de mes cordes vocales ne suffirait pas à attirer l'attention pour qu'on vienne me secourir.

— Rassurez-moi, on ne va quand même pas récurer les égouts ?

— Non. Mais je garde l'idée pour de prochains TIG, me répond M. Torres. Je ne suis pas à l'abri de vous retrouver dans mon bureau après la découverte d'un nouveau macchabée. Qui sait ? Pourquoi pas à la bibliothèque la prochaine fois ? Ça ferait un bon endroit pour une mise en scène digne de NCIS. J'ai cru comprendre que vous teniez à laisser s'exprimer votre âme d'artiste.

Je grimace. Riven ne bronche pas.

Un miracle se produit puisque j'arrive saine et sauve au bout de l'interminable couloir. Une dernière porte nous attend et, contrairement aux précédentes, celle-ci a été renforcée par un blindage en acier. D'un tour de clef, M. Torres nous ouvre la voie puis déclenche l'interrupteur pour illuminer la pièce.

— Après vous !

Je m'engage dans un vaste espace rempli d'étagères simplistes qui contiennent un tas de boîtes en carton. Quelques feuilles volantes se baladent çà et là, mais dans l'ensemble, rien à signaler. Pas d'égout, pas de toilettes répugnantes à récurer.

À en juger par la manière dont il plisse les yeux, Riven est intrigué par ce qui se cache dans les boîtes. Il ne dit pas un mot, mais je commence à le cerner.

— Bienvenue dans la salle des archives ! nous annonce M. Torres. Bien avant l'ère du numérique, il s'avère que tout existait sur papier. Les relevés de notes, les admissions, les dossiers des élèves et des personnels, les comptes rendus annuels, les factures, les assurances et j'en passe. Je pense que vous avez saisi.

Riven pivote vers le surveillant en chef qui ne prend pas la peine de dissimuler son sourire.

— Qu'est-ce qu'on attend de nous exactement ?

— Vous avez vos téléphones avec vous ?

Riven et moi confirmons d'un même mouvement de la tête.

— Vous allez numériser l'ensemble de la section A. Pour info, c'est celle-ci.

Torres s'approche d'une rangée d'étagères qui me semble interminable tant la profondeur de la pièce ne connaît pas de limite. D'ailleurs, nos voix résonnent et se perdent à distance.

— Il conviendra, bien sûr, de télécharger chacun des documents sur le serveur interne de Castelan au fur et à mesure, afin que l'équipe informatique et administrative puisse les trier à son tour. Des questions ?

— Trois heures ne seront jamais suffisantes, geins-je.

— Heureusement pour vous, on est samedi ! Vous avez toute la journée devant vous. Et si ça ne suffit pas, dimanche est votre ami.

Avant de disparaître en nous claquant la porte au nez, M. Torres lance :

— J'attends un rapport complet à la fin de la journée.

20

Églantine

Riven et moi nous observons.

— Si tu devais l'assassiner, tu lui planterais un couteau dans le cœur ou tu mettrais de la ciguë dans son verre ? l'interrogé-je.

— Je lui couperais la langue avec des ciseaux à cranter. Ensuite, je l'observerais se vider de son sang et me supplier de lui venir en aide.

J'en rirais si Riven n'avait pas l'air aussi sérieux. En serait-il capable ?

— Je ne suis pas une mauvaise personne, ajoute-t-il. Si je pouvais, je lui viendrais en aide. Mais j'aurais sûrement une coupe de champagne à la main… ce qui entraverait tout mouvement.

Le clin d'œil qu'il m'adresse me tire un sourire.

— Quelle stratégie on adopte ? lance-t-il en observant la section A. On s'y met chacun de son côté en gérant à la fois la numérisation et l'envoi, ou l'un de nous deux scanne et l'autre transmet ?

Hésitante, je joue avec mes lunettes. La branche tordue à cause de la gifle de Dario me fait mal à l'oreille. J'ai essayé de la redresser comme j'ai pu mais à l'impossible nul n'est tenu. Comme je vois le verre à moitié plein, je m'estime déjà heureuse que ça ne se voie pas qu'elle est de travers. Je prends soin de le vérifier devant le miroir de la salle d'eau tous les matins avant de sortir de ma chambre.

— Tu crois qu'on doit aussi s'occuper du truc là-bas ? demandé-je.

Riven pivote pour observer un énorme appareil qu'il m'est impossible d'identifier. Il pourrait tout aussi bien cacher un tas d'objets ou devenir un Transformers que ça ne m'étonnerait pas.

— Ça ? C'est le générateur du réseau interne. À moins que tu comptes te mettre au bricolage et à l'informatique, je doute que Torres attende de nous qu'on s'y intéresse.

— Ça sert à quoi ?

— Comme le réseau est parfois fluctuant à la montagne, le générateur permet de continuer à communiquer par message au sein du château en cas d'intempérie. La curiosité de madame est assouvie, on peut s'y mettre ?

— J'aime bien comprendre les choses, bougonné-je. Et pour répondre à ta question de tout à l'heure, il vaut mieux qu'on gère les deux chacun de notre côté. On va perdre du temps sinon.

— Ça me va, concède Riven. Allons-y étagère par étagère ! Au moins, on verra notre progression.

La première heure s'écoule dans un silence ponctué uniquement par mes soupirs. La tâche est rébarbative et ne pas somnoler me demande un effort surhumain. Riven ne doit pas être plus heureux que moi d'être ici un samedi, mais je lui reconnais le courage de ne pas émettre la moindre complainte. Il enchaîne les boîtes avec la minutie que je lui connais. Chacun de ses gestes est précis, calculé. Il n'y a pas une seconde ni un centimètre de gâché. Si je n'avais pas passé un peu de temps avec lui ces dernières semaines, je pourrais croire qu'il n'est qu'un automate.

Entre deux boîtes contenant des rapports sur la sécurité des dispositifs intérieurs du château, je me perds à l'observer. C'est bizarre de le voir sans son uniforme. Si nous sommes obligés de le porter du matin au soir en semaine, à l'occasion de nos cours, ce n'est pas le cas le week-end. Chacun est libre de s'habiller comme il le souhaite, tout comme lors des soirées qui, de toute façon, ont une teneur clandestine.

Riven porte un jean large qui tombe sur une paire de baskets et un pull rose au col cheminée. Rien que ce choix de couleur m'étonne de sa part. Sa personnalité m'évoque davantage le blanc, le noir et le gris que le bleu, le jaune et le rose. Mais ça lui va bien. Tout lui va bien. Il porterait un sac-poubelle avec deux trous qu'on n'y verrait que du feu. Son aura s'avère tellement intense qu'elle prime sur le reste. Elle sublime ce qu'il touche, colore ce qu'il dit.

— Tu rêvasses !

Je sursaute. Riven ne s'est même pas arrêté de scanner pour me faire cette remarque.

— Et toi tu m'observes du coin de l'œil, rétorqué-je. La confiance règne.

Mon acolyte se lève et marche jusqu'à moi.

— Au cas où tu l'aurais oublié, on ne sortira pas d'ici tant qu'on

n'aura pas terminé la section A. Et vu notre avancée en soixante minutes, je pense qu'on est là jusqu'à au moins 21 heures. Sauf si tu continues de glander et là, on est bons pour s'allonger avec un duvet et passer la nuit dans ce sous-sol sinistre.

Un frisson m'agite.

— Quelle horreur…

— Voilà, renchérit-il. Donc maintenant, je te prie d'accélérer la cadence.

— … une nuit avec toi.

Il m'observe un instant et tente de jouer la carte du type offusqué. Jusqu'à ce que son sourire fasse craqueler son masque de rigidité.

— OK ! J'avoue, elle était drôle celle-là.

Je ne me prive pas de jubiler.

— N'empêche que t'es lente, reprend-il. Ça ne doit pas être un problème de vue, puisque tu as remis tes binocles.

— J'ai bien remarqué que ça t'a sauté aux yeux. Je vais finir par croire que tu me dévisages en permanence.

Le mot « mater » n'était pas loin, mais je n'ai pas eu le cran de le prononcer. La bouche de Riven forme une moue amusée mais contenue, comme s'il voulait s'empêcher de rire.

— Sans vouloir enfoncer une porte ouverte, ce n'est pas l'accessoire le plus discret du monde.

Au temps pour moi. Il ne me mate pas du tout. J'ai été présomptueuse, sur ce coup-là.

— Pas faux. Je… je t'ai dit que je ne supportais pas les lentilles, alors je les ai remises.

L'hilarité de Riven s'accentue. Je le lis dans la clarté de ses prunelles qui pétillent.

— Tu ne me crois pas ?

— Quelle raison aurais-je de mettre ta parole en doute, Églantine ?

Il retourne à sa boîte en carton sans se départir de sa nouvelle humeur. Suis-je donc si transparente ?

Je passe les deux heures suivantes à scanner machinalement un tas de boîtes. Après la septième, j'ai perdu le compte. Le problème de cette activité n'est pas juste son aspect redondant. C'est surtout qu'elle ne mobilise pas la moindre faculté intellectuelle, me laissant tout le loisir de penser. Ainsi, mon esprit s'en donne à cœur joie pour rejouer la soirée d'intégration. Dès que j'ai une seconde d'inactivité, ces

souvenirs reviennent me hanter. Ils me harcèlent sans relâche.

Je sais que je ne dois pas lutter contre eux. Que plus je me débattrai, plus ils raffermiront leur emprise sur moi. Ce n'est pas mon premier traumatisme.

Et pourtant, j'ai encore de mauvais réflexes. Des mécanismes de panique à l'idée de ne plus penser qu'à ça pour le restant de mes jours et de ne jamais retrouver d'espace pour laisser entrer la lumière. La joie. Le plaisir.

Ne reste que la noirceur. La rancœur. La crasse.

Quand mon cerveau en a assez de me torturer avec ça, il passe au sujet suivant. Dario est toujours le personnage principal, mais cette fois il est mort. Je revois son cadavre ligoté au balustre avec le barbelé. Tout ce sang qui dégoulinait sur sa peau… Sans parler de ma partie avec le Mastermind. N'était-ce là que le fruit du hasard ? Une simple coïncidence ? Une prémonition ?

Ou pire… un avertissement ?

Car cette idée que je repousse au loin depuis la nuit où j'ai trouvé le cadavre avec Riven me hante. J'ai beau me dire que je fais fausse route, que je suis paranoïaque, que ça n'a aucun sens… elle revient sans arrêt.

Et si le Mastermind et l'assassin de Dario n'étaient qu'une seule et même personne ? À travers l'application, il m'a signifié qu'il avait tué un étudiant.

La chair de poule s'étend sur mes bras.

— J'ai fini l'étagère du bas.

Je sursaute. Riven se tient juste derrière moi.

— Désolé ! Je ne voulais pas te faire peur.

— C'est rien. J'étais… dans la lune.

— Regarde ce que j'ai trouvé !

Mon binôme de TIG me tend un vieux journal aux pages jaunies par le temps. Mon premier réflexe est de regarder la date en haut à droite : 6 octobre 1999.

— Waouh ! C'est une antiquité, commenté-je.

Enfin, à l'échelle de ce château millénaire, c'est un objet d'une modernité rare mais pour nous qui vivons à l'ère du numérique, ça me paraît tellement ancien…

Les couleurs ont perdu leur vivacité mais je reconnais le branding du journal de Castelan, bien qu'il ait été altéré avec le temps, au fil

des changements d'éditeurs. C'est Sally Cunningham qui est à sa tête depuis deux ans. Elle est en troisième année du cursus littérature et le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle n'a jamais manqué de confiance en elle. Dès l'obtention du poste qu'elle briguait, sa première mesure a été de modifier le nom du journal pour l'appeler *Coulisses*. Dans les années 1990, il s'appelait visiblement…

— *La Torche*. Ça sonnait vachement mieux, commenté-je. Et surtout, c'était plus global. *Coulisses*, ça fait très axé théâtre.

— C'est pas étonnant. Sally Cunningham sort avec Livia Moretti.

— Mais non ? Comment tu sais ça, toi ?

Livia Moretti est une étudiante du cursus théâtre. C'est elle qui a décroché le rôle-titre de la pièce principale de cette année, dont la représentation se fait devant l'ensemble des étudiants de l'académie, ainsi que devant tous les parents d'élèves.

— Tu serais étonnée de découvrir tout ce qu'on apprend quand on se tait.

Je hausse les épaules.

— Je suis une pipelette, j'y peux rien. C'est quoi, le rapport, entre Sally et Livia ?

— Au moment où Sally a récupéré le poste d'éditrice en chef du journal, elle a changé le nom pour mettre en valeur le théâtre dans le but de flatter Livia. Il faut croire que ça a marché, puisque deux semaines après elles sortaient ensemble.

— Attends ! Ce n'est pas juste se taire qui te permet de savoir des choses. On n'était même pas au château il y a deux ans.

— C'est pas parce que j'économise ma salive que je n'écoute pas les gens. J'adore les ragots !

— Je t'imaginais pas commère.

— Je le vois plutôt comme une manière d'avoir l'ascendant sur les autres. Plus je les connais, mieux je les contrôle.

Je fais la moue.

— Voilà qui te ressemble beaucoup plus, concédé-je.

Je feuillette plusieurs journaux, curieuse de savoir à quoi ressemblait la vie à Castelan dans les années 1990. Et visiblement, elle était mouvementée.

— T'as vu ça ? demandé-je à Riven.

Il se penche par-dessus mon épaule pour observer l'article que je lui désigne.

— Les étudiants ont organisé une manifestation au château car la direction a fait fermer *La Torche* pendant plusieurs semaines. C'est bizarre, non ?

— Plutôt, oui, admet Riven.

Du coin de l'œil, j'observe ses sourcils froncés. Cet air sérieux lui donne une aura de mauvais garçon qui me repousserait si je ne savais pas qu'au fond, des nuances se cachent. C'est vrai qu'il est arrogant, sûr de lui et cassant, parfois. Mais il a aussi un sens aigu de la justice et une volonté louable de protéger les plus faibles.

— Tout le monde devait lire l'édition papier du journal, souligne Riven. Ils n'avaient pas de portable à l'époque, la fermeture de *La Torche* a dû foutre un sacré bordel.

— C'est clair ! Je ne sais pas ce que la direction a cherché à cacher, mais ça devait être sérieux pour que ça ait pris de telles proportions. Il n'y a pas d'autres journaux de cette époque ?

Riven et moi fouillons la boîte, en vain. Les éditions suivantes qui ont été conservées datent d'un an plus tard.

— Il se passe trop de trucs bizarres dans ce château, me dit Riven. Bon ! Tu en es où sur la numérisation ?

D'un signe de tête, je désigne le dernier carton de mon étagère que je n'ai pas encore eu le temps d'ouvrir.

— Il me reste celui-ci mais avant, je dois achever les derniers documents de ce porte-vue.

— Je vais te filer un coup de main et après, on pourra prendre une pause.

— Non, t'en fais pas, je vais m'en sortir. Tu peux aller te chercher à manger, si tu veux. Je vais prendre le temps de finir.

Riven me dévisage. J'ai l'impression qu'il va répliquer mais il me contourne et quitte la pièce. Je profite de son absence pour accélérer la cadence. Et comme j'en ai marre de réfléchir, je chante à tue-tête pour occuper mes neurones. Ça me ralentit un peu car cela siphonne une partie de ma concentration mais la stratégie s'avère payante : bye-bye les pensées angoissantes.

Lorsque Riven revient, j'ai décidé d'abandonner mon carton et de ne reprendre mon travail que plus tard. Il me tend un sandwich, une bouteille de jus et une salade de fruits.

— Merci ! Tu n'as rien pris pour toi ?

Il me montre la bouteille d'eau qu'il tient dans sa main gauche.

— À manger, je voulais dire.

Il hausse les épaules.

— Je n'ai pas très faim.

Pour toute réponse, mon estomac décide de crier famine, ce qui lui tire un sourire.

— Mais on dirait bien que toi, si.

Nous nous asseyons en tailleur sur la pierre froide. Je dévore mon sandwich avec un plaisir non dissimulé, savourant le cheddar fondu et encore tiède. La bouche pleine, je ne peux m'empêcher de demander :

— Comment tu chavais que le sandwich au fromache est mon préféré ?

— J'ai remarqué que tu le prenais tout le temps, au réfectoire.

Mes yeux s'arrondissent. Des bulles de joie éclatent dans mon ventre.

— Cette fois, tu ne peux pas nier que tu m'épies.

— T'emballe pas ! J'analyse tout le monde en permanence. C'est dans les moments les plus triviaux que j'en apprends le plus sur mes adversaires. Et c'est comme ça que je les écrase aux échecs.

Ah. Je me disais aussi…

Je termine mon sandwich en silence. Riven se contente de boire des gorgées d'eau de temps à autre. Son esprit semble ailleurs.

— Églantine ! Je peux te parler d'un truc ? C'est… délicat. Je ne veux pas te mettre mal à l'aise ou outrepasser tes limites.

Je redresse mes lunettes, attentive.

— Je t'écoute !

— Je sais que tu ne veux pas que les gens soient au courant pour ce que Dario t'a fait… mais je pense que tu devrais en parler. Libérer la parole sur un sujet aussi grave, c'est important. Surtout à Castelan ! Il se passe trop de trucs sombres dans ce château et tout le monde se tait. L'injustice ne peut pas continuer à régner impunément.

Mes organes internes se contractent. Heureusement que j'ai fini mon sandwich, sinon je me serais arrêtée là. Chaque muscle de mon corps est crispé. J'aimerais me sentir plus à l'aise d'aborder ce sujet mais je n'y peux rien. Ma réaction chaque fois que quelqu'un le verbalise est épidermique et viscérale.

— Tu crois que je ne le sais pas ? rétorqué-je.

Riven entrouvre la bouche.

— Pardon si je t'ai donné l'impression d'être moralisateur. Ce n'était

pas mon intention. Je veux dire… même pour toi, je pense que ça pourrait t'aider. À t'approprier ce qui s'est passé, à t'en affranchir. Parfois, plus on ignore un problème et plus il en devient important, voire omniprésent.

Il a raison. Je le sais. C'est différent pour toutes les victimes. Certaines préfèrent garder ça pour elles, d'autres portent leur voix. Il n'y a pas de bonne ou de mauvaise manière de réagir, c'est propre à chacun. Mais je crois sincèrement que garder le poison en soi ne contribue qu'à le laisser nous nécroser de l'intérieur.

— C'est trop douloureux, murmuré-je.

Il essaie de capter mon regard mais je fuis le sien. Je ramène mes genoux à ma poitrine puis j'enroule mes bras autour.

— Je ne veux plus avoir cette étiquette sur le front.

Riven s'apprête à dire quelque chose avant de s'arrêter. Il prend un temps pour réfléchir et me dit simplement :

— « Plus » ?

Mes yeux s'embuent. J'ai déjà beaucoup trop pleuré, j'en ai marre. Alors je serre les paupières de toutes mes forces pour ravaler les larmes, puis je dévie la question.

— De toute manière, si je parlais maintenant, ça n'aurait aucun sens. Tout le monde est persuadé que Dario a quitté Castelan de son plein gré alors que toi et moi, on sait qu'il a été tué.

J'ose enfin tourner la tête vers Riven et, dans un souffle à peine audible, j'ajoute :

— On n'a pas rêvé, hein ?

Le bleu de ses prunelles m'engloutit avec la force d'une lame de fond.

— Toujours pas, Églantine. On n'a rien imaginé. Même si les traces ont été effacées, par l'assassin ou par qui que ce soit d'autre, on sait ce qu'on a vu.

— Mais personne ne nous croit.

— Mais personne ne nous croit, répète Riven.

Je dévisse le bouchon de mon jus de fruits rouge. J'aurais parié sur la fraise mais c'est la cerise qui s'avère prépondérante sur le bout de ma langue.

— Je lui ai envoyé des messages, lâché-je de but en blanc.

— À qui ?

— À Dario. Sur Insta… je me suis dit que peut-être… il répondrait.

Et ça voudrait dire qu'on a halluciné.

— Tu espérais qu'il répondrait ?

— Ben… oui. Au moins, il n'aurait pas été mort.

Riven me détaille, un sourcil arqué.

— Tu as bon cœur, Églantine. À ta place, j'aurais espéré qu'il soit bel et bien mort. Dans d'atroces souffrances.

Il rit rien qu'une seconde.

— D'ailleurs, je ne suis pas à ta place et pourtant, c'est bien ce que j'ai souhaité : qu'il crève. Et ça s'est produit. Dario était une ordure.

Un frisson me traverse. Riven n'est pas du genre à mâcher ses mots. Pour autant… la radicalité de ses propos me trouble.

— Je sais, articulé-je d'une voix blanche. Est-ce qu'il méritait de mourir pour autant ?

Je lève l'index pour empêcher Riven de parler.

— Je n'ai pas la réponse à cette question, précisé-je. Je me dis juste que… la mort, c'est définitif. Je n'arrive pas à me dire que quelqu'un mérite ça.

— Et pourtant, je peux te dresser une liste de quelques personnes qui le méritent en moins d'une minute.

Riven engloutit une nouvelle gorgée d'eau pendant que je médite sur ses paroles.

— Quoi qu'il en soit, tu es courageuse. Lui envoyer un message après ce qu'il a fait…

— Je me suis déjà laissée paralyser par la peur, une fois. Ça ne m'a pas rendu service. Des mauvaises décisions, j'en prends tous les jours, mais je me suis promis de ne pas refaire les mêmes erreurs.

Riven imite ma posture en entourant à son tour ses jambes de ses bras.

Une envie insatiable me taraude : poser des questions pour tester les réactions de Riven.

— Je ne comprends pas pourquoi le corps a disparu, murmuré-je. Si l'assassin a prévu une mise en scène aussi travaillée, c'est pour que tout le monde profite du spectacle, non ?

— Je partage ton avis. Je me demande plutôt si ce ne serait pas une autre personne qui aurait fait le ménage pour qu'il ne reste pas de trace.

— Donc on cherche un assassin dérangé et quelqu'un qui le couvre ?

— Peut-être qu'il ne le couvre pas, nuance Riven. Il pourrait y avoir

mille raisons pour lesquelles quelqu'un décide de faire disparaître le cadavre.

À son regard perdu dans le néant et à son expression sérieuse, je devine qu'il réfléchit vraiment. Si Riven avait eu un truc à se reprocher, il aurait éludé mes questions ou changé de sujet. Là, il s'est prêté volontiers à mon pseudo-interrogatoire.

Il se tapote la lèvre, pensif. Le moment a beau ne pas s'y prêter, je ne peux m'empêcher d'être hypnotisée par la cadence de son index qui se presse encore et encore contre sa chair rose et pulpeuse. Jusque dans les gestes les plus anodins, je me dois de l'admettre : il est séduisant. Et cette pensée ne fait qu'accentuer ma culpabilité.

Envisager qu'il pourrait être lié à l'assassinat de Dario m'est douloureux. Les probabilités sont très faibles. Voire infinitésimales. Je dois juste interpréter quelques éléments à ma sauce. Je manque de recul et, si Riven a fait une chose concrète, depuis que nous nous connaissons, c'est me sauver la vie. Ça, c'est tangible.

Le soupçonner d'avoir pris une vie est intangible.

Les images se succèdent dans ma tête. D'abord, le Riven désagréable, silencieux et arrogant qui ne m'a jamais adressé la parole durant notre première année. Son coup d'éclat après ma victoire en face à face. Son geste violent pour faire voler les pièces de l'échiquier à travers la salle.

Et ensuite, le Riven intègre, loyal et avec un bon fond. L'altruisme n'est pas une qualité que je lui prêterais, car il se moque des autres dans l'absolu. Mais son sens de la justice le pousse à se battre contre ce qui ne va pas. Je n'oublierai jamais le soulagement que j'ai ressenti en pleine détresse, lorsqu'il m'a séparée de Dario puis qu'il m'a ramenée à ma chambre. Et il est resté. Assis par terre. Il m'a veillée jusqu'à ce que je trouve un simulacre de sommeil.

Il n'est pas altruiste, les autres l'indifèrent, nous ne sommes pas amis et il n'a aucune affection pour moi. Et pourtant, ses actions à mon égard vont à l'encontre des nuances noires que je peins de son portrait.

Car il m'a sauvée.

Ça peut paraître paradoxal, mais pour toutes ces raisons et en dépit de mes doutes, une évidence s'impose.

— Riven… il faut que je t'avoue quelque chose.

Il fronce les sourcils, plus attentif que jamais. Ne sachant pas par où

commencer, je cesse de tourner les phrases dans ma tête et me lance.

— Il y a quelques semaines, une application s'est installée sur mon téléphone.

Je sors l'objet pour la lui montrer.

— Échecs Aimantent, lit-il à haute voix.

Je l'ouvre afin qu'il voie à quoi ressemble l'interface, puis je lui relate comment je me suis laissée entraîner dans une partie, alléchée par ma passion des échecs et par les graphismes rudimentaires qui ont pour vertu de reposer mes neurones de la surstimulation.

— C'est qui, le Mastermind ?

— Mon adversaire.

— Oui, d'accord. Mais qui se cache derrière ce pseudo ?

— Aucune idée.

Riven se mordille la lèvre d'un air cryptique.

— Au début, on jouait juste des coups lents, expliqué-je. Et puis, le soir où on travaillait à la bibliothèque chacun de notre côté, toi et moi… le Mastermind a pris ma tour. Lorsqu'une pièce quitte l'échiquier, elle part sur le côté.

Je tapote le flanc du plateau afin de l'agrandir. On y découvre ainsi tout ce qui n'est plus en jeu. Riven se penche davantage sur l'écran, attiré par la photo placée sur la tour.

— Mais… on dirait…

— Dario, complété-je à sa place.

Du bout du doigt, il trace – sans toutefois toucher l'écran – la croix qui barre son visage.

— Attends ! Je ne comprends pas, lâche Riven dans un souffle. Tu savais qu'il allait mourir ?

— Bien sûr que non !

— Mais ça s'est passé juste avant qu'on découvre son corps ?

— Oui. Mais Riven, ce n'est qu'un jeu… je ne suis pas sûre qu'il y ait un rapport entre les deux.

— Si tu m'en parles, c'est que ça t'a traversé l'esprit.

Beaucoup de choses me traversent l'esprit. Je m'efforce de ne pas toutes les croire.

La gravité dans son regard resserre le nœud autour de mon estomac. Riven saisit mon téléphone pour observer l'application sous toutes ses coutures.

— Ce n'est peut-être qu'une coïncidence, admet-il. Mais elle paraît

énorme. Si on partait du principe que ce n'en était pas une, alors quoi ? L'assassin te prévient à travers cette application qu'il va tuer et en plus, il désigne sa victime ?

— Je ne sais pas… mais regarde ! Dario était une de mes tours. Tu te rappelles la mise en scène dans laquelle on l'a découvert ?

Riven entrouvre la bouche, l'air pensif. Sa froideur angélique s'est altérée. Si ça se trouve, lui aussi, chaque fois qu'il ferme les yeux, il revoit le corps déchiqueté de Dario, ligoté au balustre. Un balustre à l'effigie de la pièce que le Mastermind lui a attribué. Ça ne peut pas être un hasard…

Comme mon acolyte ne répond pas, j'ajoute :

— Les pions n'ont aucun visage attribué, mais regarde le nombre de disparitions dont on parle dans les couloirs. Ce sont des élèves qui ont abandonné le cursus soi-disant parce que c'était trop dur. Alors oui, l'année dernière aussi, ça arrivait. Mais pas autant.

— Tu crois que le Mastermind serait derrière ça aussi ? Attends… ça voudrait dire qu'un tordu serait en train de jouer une partie d'échecs grandeur nature au château ?

J'opine du chef.

— En tout cas, je n'arrive pas à me sortir cette idée de la tête depuis l'autre nuit, avoué-je.

— Mais qui ferait ça ? Et pourquoi t'avoir choisie, toi ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, Riven…

Je m'enfouis la tête dans les mains, épuisée par le manque de sommeil, le stress post-traumatique et l'angoisse qui me poursuit à l'idée qu'à tout moment, le tueur pourrait être sur mes talons. À chaque nouveau couloir, je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule. Parfois, en cours, j'ai l'impression qu'on m'épie alors que ce n'est pas le cas. Enfin, je ne crois pas… c'est juste dans ma tête.

— Ce n'est pas tout, précisé-je. Il y a un chat, aussi.

Je clique pour ouvrir le dernier message reçu. Riven observe mon écran et lit :

— « Si tu ne veux pas finir comme ta tour, ne parle de ce jeu à personne. »

Je me revois découvrir ces mots pour la première fois, il y a quelques jours. Ma gorge s'est serrée, mes doigts se sont crispés autour de mon téléphone. Au bord de la crise d'angoisse, j'ai dû sortir du château pour aller marcher et respirer.

J'ai même cru les avoir imaginés. Mais non. Je les ai lus et lus et relus.

Ils sont tout ce qu'il y a de plus réel.

Ils sont tout ce qu'il y a de plus dangereux.

Riven relève la tête vers moi. Le bleu de ses yeux ne m'évoque plus la clarté du ciel mais l'obscurité des fonds marins.

— Pourquoi tu prends le risque de m'en parler, malgré la menace ?

— Je ne sais pas trop, admets-je.

Voyant que Riven attend une réponse, je réfléchis.

— Je sais qu'on n'est pas amis, toi et moi. Mais…

Je soupire.

— Laisse tomber ! Ça va paraître ridicule.

— Dis-moi, m'encourage-t-il d'une voix douce.

Faute d'avoir un tas d'amis ou un entourage fourni, je n'ai pas l'embarras du choix pour savoir sur qui m'appuyer. Alors, aussi étrange cela puisse paraître, je me laisse aller à une confidence.

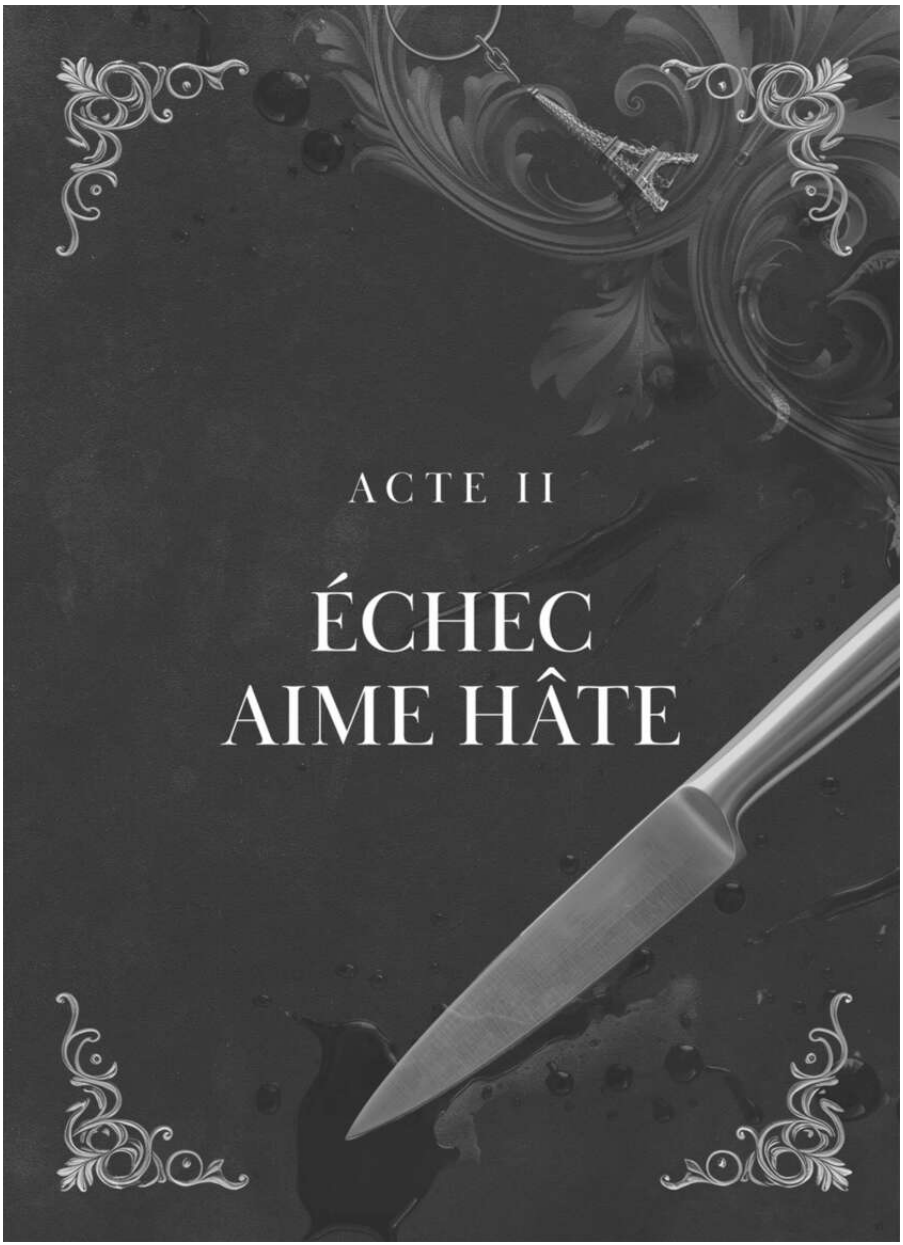
— Tu es le seul en qui j'ai confiance, Riven, avoué-je dans un souffle.

Une lueur passe dans ses iris. Je ne parviens pas à savoir ce qu'elle signifie, mais je paierais cher pour le découvrir. Le silence s'étire entre nous. Jusqu'à ce que Riven le brise :

— Si tu as raison, tout ce que tu viens de me raconter ne peut signifier qu'une seule chose.

Et tandis que j'acquiesce, je termine à sa place :

— Le Mastermind va tuer de nouveau…



ACTE II

ÉCHEC AIME HÂTE

21

Riven

— Je me rappelais pas qu'on avait installé un bonhomme de neige, ici.

Je tourne la tête. Callum marche dans ma direction, hilare.

— Cette blague n'est pas à moitié aussi drôle que ce que tu crois, rétorqué-je.

Mon coloc' s'installe sur le banc à mes côtés et détaille ma tenue.

— Mec ! J'ai jamais vu personne s'habiller aussi chaudement en hiver. À croire qu'on a placé Églantine à la direction artistique tellement t'es dans l'excès.

Je secoue la tête.

— Regarde-moi ça ! Ton écharpe fait trois fois le tour de ton cou, on dirait que tu es emmuré dans une citadelle. T'as enfoncé ton bonnet tellement fort sur ta tête qu'il cache tes sourcils…

Callum observe le prolongement de mes bras qui disparaissent dans les poches de mon manteau en laine.

— Si tu me dis que tu caches des gants là-dessous, je pète un câble.

Un rire de dépit finit par m'échapper. Je sors mes mains, libres de tout textile. Callum soupire de soulagement.

— Ouf ! Un peu plus et je croyais vraiment avoir échangé mon meilleur pote avec un bonhomme de neige.

— N'empêche que tu grelottes et pas moi, souligné-je.

Il grimace.

— OK ! Tu marques un point. Mais moi je suis là uniquement parce que je te cherchais alors que toi, t'as l'air installé pour la journée.

— Ça fait à peine une heure que je suis là, Cal' !

— Une heure ? Mec, il fait 3°C et les températures vont empirer ces prochains jours. T'as tant de mal que ça à dire au revoir à l'automne ?

Les dernières semaines ont défilé à une vitesse folle. Les cours se

sont intensifiés, les devoirs à réaliser sur notre temps personnel se sont multipliés. Le bon côté des choses, c'est que je n'ai ni pu m'ennuyer ni pu ruminer. Le corps de Dario n'a jamais refait surface, personne ne parle plus de lui, c'est comme s'il n'avait jamais existé.

Églantine ne le mentionne jamais mais je sais que je pourrais aborder le sujet si je le souhaitais. C'est juste plus facile de le taire. Il m'a déjà fallu un temps pour m'adapter à mon nouvel entourage. Callum était mon seul ami jusqu'ici et avoir accepté qu'Églantine gravite autour de moi était un grand pas. Je ne dirais pas pour autant qu'elle est mon amie. Il n'existe pas de terme adéquat. Je ne sais même pas si je l'apprécie. Disons que je la tolère.

— Tu sais qu'il va tomber de la neige la semaine prochaine ? reprend Callum qui n'a visiblement pas envie de lâcher la météo. Là tu pourras sortir tes gants. Il paraît même qu'ils annoncent la plus grosse tempête que la Suisse ait connue depuis des années. Évidemment, devine qui est à la montagne au moment où ça arrive ? Heureusement que Castelan a son propre réseau interne. Bon, on n'aura quand même pas accès à Internet, ce qui veut dire que je devrai apprendre à survivre sans Insta, ce qui n'est pas gagné d'avance… mais au moins on pourra toujours s'envoyer des messages entre nous, au château.

Mon meilleur pote fourre ses mains dans les poches de son blouson.

— En tout cas, j'irais bien patiner.

Ses iris pétillent de joie à observer la surface gelée du lac miroir. L'année dernière aussi, il était entré dans ce splendide état, à la même période. Sa contemplation, qu'elle soit estivale ou hivernale, reste ressourçante pour moi. Il n'y a qu'ici que je parviens à ressentir une véritable plénitude. Il y a trop de gens dans ce château, trop de drama, trop de manigances. Trop d'événements tragiques… planqués sous le tapis.

— Tu parles encore moins que d'habitude, ces derniers temps, commente Callum. Et même quand j'exagère tout ce que je dis, tu ne réagis pas. À quoi tu penses ?

À une immense paire de lunettes qui me fait pétiller le ventre.

Aux élèves qui ont soi-disant disparu mais qui ont connu un destin funeste.

À Dario qui n'a pas disparu mais qui est mort assassiné.

À tout ce qui se trame dans les recoins de Castelan.

— À rien.

— Avoue ! Tu rêves à Églantine, ricane Callum.

— Pas du tout.

— Tu penses quoi d'elle ?

— Elle est volubile, maniérée, pleine d'aplomb et de détermination. Objectivement, c'est une adversaire bien plus redoutable que j'ai accepté de l'admettre après qu'elle m'a battu.

Callum plisse les yeux pour m'observer plus intensément. Il meurt d'envie que je lui rende son regard mais je persiste à fixer le lac miroir.

— Évidemment, avec toi, j'aurais dû m'attendre à une réponse factuelle. Ce n'est pas ce que je t'ai demandé, Riv' !

— C'est précisément ce que tu m'as demandé.

— Oui mais… roh ! Ce que tu m'énerves quand tu joues sur les mots. Je vais demander ta réorientation dans le cursus littérature. Même si leur participation à l'écusson de Castelan est bien moins stylée que la nôtre.

Callum ouvre son blouson pour observer ledit écusson.

— Avoue ! La pièce d'échecs, ça éteint la plume dans l'encrier et les masques.

— Je suis d'accord. Mais je pense qu'on est un peu chauvins, aussi. Les autres doivent penser la même chose de leur symbole.

— Tu crois ? Franchement, je sais pas. D'ailleurs, je n'ai jamais compris pourquoi ils ont décidé de tracer la triquetra avec du lierre. C'est pour illustrer que le château part en lambeaux à cause des plantes grimpantes ?

Un rire m'échappe.

— C'est pas du lierre, Cal' ! Ce sont des tiges de belladone.

— Sérieux ? Du coup, ça veut dire que ce ne sont pas des cerises noires ces petits trucs-là…

— Non plus. Ce sont des baies de belladone.

— La dinguerie ! me répond Callum les sourcils haussés. Il y a une semaine encore, je ne savais pas ce que c'était et voilà que Noah m'a raconté l'histoire du pickpocket mondain recherché par toutes les polices de New York en ce moment même.

— Je n'en ai pas entendu parler.

— Le mec vole des riches dans des galas de charité et il remplace ce qu'il dérobe par des baies de belladone. Les médias l'appellent « Belladonna ». Apparemment, personne ne connaît sa véritable

identité… Si ça se trouve, c'est lui qui a inspiré notre écusson ?

— Oh non ! C'est bien plus vieux que ça, Cal'. Ça nous vient du fils du fondateur de Castelan. Tu ne t'es jamais renseigné sur l'académie ? lâché-je, étonné. Le fondateur excellait dans les trois arts mais à l'aube de ses 80 ans, il était sur le point de se faire battre pour la toute première fois de sa vie. Pour ne pas subir cette humiliation, il s'est donné la mort avec des baies de belladone. C'est en l'honneur de sa force de caractère que son fils a décidé d'utiliser cet élément pour l'écusson de notre uniforme. Il a été modernisé au fil des siècles mais sans jamais dénaturer l'idée d'origine.

Callum soupire.

— Tu connais trop de trucs, c'est épuisant. T'as le droit de prendre des vacances et d'aimer les trucs abrutissants de temps en temps. T'es au courant ?

Je hausse les épaules.

— J'aime trop apprendre des choses.

— Sans blague ? Le prof de culture générale t'adore. Je crois que t'es le seul élève de ce château qui s'intéresse à un cours du tronc commun.

— J'ai pas envie d'être bête ni médiocre. Et, admets-le : si tu m'inscrivais en cursus littérature, je te manquerais trop.

Callum serre les mâchoires et enchaîne les grimaces. Puis il soupire.

— C'est vrai, admet-il. Tu me saoules quand t'as raison.

Mes lèvres s'étirent. Je n'ai peut-être pas beaucoup d'amis mais j'ai le mérite de bien les choisir. Je ne sais pas ce que je ferais sans ce garçon, au château. Il doit avoir l'impression que je suis un roc qui n'a besoin de rien ni de personne. Ce n'est pas vrai. Je puise énormément d'énergie dans nos interactions. Il recharge mes batteries sans même s'en rendre compte. Rien qu'en m'écoutant, en s'intéressant à moi et en me communiquant son enthousiasme.

Visiblement, je n'avais pas atteint mon quota d'enthousiasme puisque j'ai décidé de traîner aussi avec Églantine qui en déborde. Je me demande d'où lui vient une telle force de résilience après ce qu'elle a subi. Elle m'a d'ailleurs laissé entendre que ce n'était pas la première fois qu'un tel drame se produisait dans sa vie. Je n'ai pas insisté pour en savoir plus mais je doute qu'elle ait eu une vie facile…

— Ne crois pas un seul instant que j'aie oublié le début de cette conversation, me dit Callum. Églantine te plaît.

— Non.

— Si.

— Non.

— Si. On peut jouer très longtemps à ce petit jeu. Tu me prends quand tu veux aux échecs mais je suis comme un chien avec une entrecôte, quand je veux avoir raison.

Je soupire.

— Elle n'est pas inintéressante, concédé-je.

— Wow ! Pour Riven Broadley, je suppose qu'il s'agit d'un compliment qui remet la flatterie au goût du jour. Tu peux mentir autant que tu veux, mon pote ! Ça se voit dans tes yeux, quand elle traîne avec nous. Ils pétillent dès qu'elle prend la parole. Toi, t'as un coup de cœur.

— Ne sois pas ridicule, Cal' : je n'ai pas de cœur.

Il pose la main sur mon épaule pour la presser.

— Le jour où tu auras envie d'en parler, je serai là. En attendant… tu veux bien m'aider à réviser les trois derniers cours d'analyse psychologique ? Je n'ai rien compris aux différents mouvements de la main censés trahir telle ou telle émotion. En plus les exams de fin de semestre se rapprochent… Da Costa va me tuer, si je me foire. Et pas qu'au sens figuré… elle me terrifie, cette femme. Je le sens mal, Riv'.

— Compte sur moi !

— Merci. T'assures ! Je n'ai juste jamais compris pourquoi on appelait ça un semestre, si ça ne dure que quatre mois…

— Abus de langage.

— Tu es prêt, toi ? me demande Callum.

Je hausse les épaules.

— Exceller est ma seule option.

En m'engageant dans l'aile nord du château, je me fais la réflexion que je ne viens pas souvent ici. L'ensemble de l'édifice est accessible à tous les étudiants mais dans la pratique – et à de rares exceptions près comme la bibliothèque – chacun reste dans ses quartiers. L'auditorium n'a pas changé depuis l'année dernière. La scène est fermée par un

immense rideau en velours rouge tandis que les rangées de sièges sont vides… à l'exception de l'un d'eux. Une tête blonde dont le chignon serait reconnaissable entre mille ajoute de la vie dans ce paysage triste.

La moquette a beau absorber le bruit de mes pas, Églantine m'entend arriver puisqu'elle se dévisse la nuque pour m'observer. Elle s'est enroulé le cou et la moitié du visage dans une écharpe et à ses pieds, je découvre une casquette qui ne reflète en rien son style vestimentaire que j'ai découvert au fil des week-ends. Je me demande bien comment elle arrive à la mettre avec son chignon.

— Tu m'expliques ? lui demandé-je en m'asseyant à côté d'elle.

— Quoi ?

Je désigne la casquette et l'écharpe d'un air dédaigneux.

— Je sais qu'il y a des courants d'air au château mais il ne fait pas si froid, souligné-je.

D'autant que von Riedel a fait effectuer des travaux quelques années après sa prise de poste. L'ensemble des lustres chandeliers ont été modifiés pour diffuser de la chaleur à la manière de radiateurs, ce qui a permis d'homogénéiser les températures intérieures. L'isolation est toujours catastrophique mais il fait beaucoup moins froid, depuis.

Cela explique aussi pourquoi je suis allé déposer mon propre attirail dans ma chambre en rentrant de ma contemplation du lac gelé, avant de venir ici.

— Ben… c'est ton message, chuchote Églantine.

— Pourquoi tu chuchotes ? Il n'y a personne.

Elle sort son téléphone et me dévoile les mots que je lui ai rédigés sur Insta :

Riven

— Quand je disais « sois discrète », je voulais juste dire évite de venir ici en sautillant, en chantonnant et en tournoyant pour ne pas attirer l'attention, expliqué-je. Je ne t'ai pas dit de venir déguisée en agent secret du pauvre.

Églantine grimace et dénoue son écharpe.

— Tant mieux, je crevais de chaud là-dedans. Et désolée d'être de

nature joviale.

— Ne t'excuse pas ! C'est pas parce que ça me dérange que je t'ai demandé ça, c'est juste que…

Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule pour vérifier que personne ne nous entende. Même s'il n'est pas nécessaire de murmurer, la discrétion reste de mise.

— … je ne voulais pas te mettre en danger.

Les yeux d'Églantine s'arrondissent derrière ses binocles. Une mèche s'est échappée de son chignon et ondule le long de sa joue. L'envie de m'en emparer pour l'entortiller autour de mon index puis de la caler derrière son oreille me taraude. Ses cheveux ont l'air si doux… comme sa peau.

— Riven ?

Églantine agite la main sous mon nez.

— Houhou ? T'es avec moi ?

Je me racle la gorge.

— Pardon. Je… je repensais à un truc. Peu importe. Je me suis renseigné sur les élèves qui ont prétendument « déserté le cursus à cause de la pression ».

Églantine se redresse, attentive.

— Si tu veux mon avis, ils ne sont pas tous partis de leur plein gré… si tant est qu'ils soient partis tout court.

— Tu… tu crois qu'ils sont toujours au château ?

— Si c'est le cas, il y a plus de chances qu'on les retrouve au fond des douves que dans leurs chambres…

L'horreur déforme les traits d'Églantine. Elle se passe la main sur la nuque avec tant de délicatesse que sa fragilité transparaît. Pourtant, ce n'est pas ce que je vois quand je la regarde. Je vois plutôt une force de la nature. Une survivante. Comment est-ce possible qu'elle soit l'un et l'autre ? C'est mon domaine, ça. Je suis l'antonyme de moi-même. Le feu et la glace. Le blanc et le noir. L'invisible et l'omniprésent.

Jusqu'ici, je n'avais jamais rencontré quelqu'un d'aussi… paradoxal que moi. Cela ne s'exprime pas du tout de la même manière et pourtant, plus je passe de temps avec Églantine, plus j'ai le sentiment que nous sommes les deux faces d'une même pièce.

— Tu as découvert d'autres trucs ? me demande-t-elle.

— J'ai rassemblé leurs identités mais je n'en connais pas un seul, avoué-je. Ça ne m'a pas avancé à grand-chose.

— Montre !

Je sors mon téléphone pour dévoiler les fiches que j'ai créées sur chacun d'eux.

— Si mon compte est bon, ils sont huit à avoir disparu dans des circonstances mystérieuses ou avec une explication bancale qui ne m'a pas convaincu.

Églantine blêmit.

— Huit, répète-t-elle. Comme le nombre de pions sur un échiquier. Comme le nombre de pions dans Échecs Aimantent.

— Tu y as rejoué depuis…

Je ne prononce pas le prénom de Dario. L'évidence est de mise.

— Non. Je n'ai pas rouvert l'appli et je n'ai reçu aucune notification, me dit-elle en continuant de compulser les profils. Mais j'ai peur, Riven. La dernière fois que j'ai refusé de lui obéir, le Mastermind a joué mon tour à ma place. Et si mon seul moyen de le contrer était justement de jouer ? De réaliser des coups auquel il ne s'attend pas ?

— Respire ! Déjà, on n'a aucune certitude qu'il y ait un rapport entre cette application et les événements étranges qui se passent au château. Même si, je le concède, la coïncidence est bizarre.

— Je suis sûre de moi, Riven. Et j'ai un très mauvais pressentiment… huit élèves ont disparu, j'ai perdu tous mes pions. Dario est mort, il était ma tour. Ça va continuer, ce n'est qu'une question de temps et ima… STOP !

Je me fige. Églantine pince l'écran de mon téléphone pour zoomer sur la photo du dernier élève de ma liste, les yeux grands ouverts derrière ses binocles.

— Tu le connais ? demandé-je.

— Non, mais c'est lui qui étudiait avec nous à la bibliothèque, le soir où on a retrouvé Dario dans l'escalier.

— Tu es sûre de toi ?

— Mais oui ! Rappelle-toi ! Il avait étalé ses affaires partout. À un moment donné, il est parti chercher des livres dans les rayons et je ne l'ai jamais vu revenir. Ça m'a inquiétée quand on est partis tous les deux puis j'ai fait ce que je sais faire de mieux : j'ai douté de moi. Je me suis dit que je me faisais des films. J'ai zappé… et maintenant, je découvre qu'il fait partie des disparus. Si ça se trouve, c'est ce soir-là qu'on s'en est pris à lui. J'aurais pu le sauver, Riven…

Ses mains tremblent tellement que je me retrouve à les prendre dans

les miennes pour la rassurer. Sa peau est aussi brûlante que la mienne est gelée. Si nous étions sur scène, elle pourrait interpréter un dragon et moi, un vampire. En attendant, nous ne sommes pas des comédiens mais juste deux étudiants qui sont les seuls à savoir qu'un crime a été commis. À la lumière de cette information, il est logique de penser qu'un désaxé sévit dans les couloirs de Castelan…

Et c'est bien le cas.

22

Églantine

Assise par terre, le dos appuyé au mur en pierre, je m'attaque à mes fourches. Je ne sais pas ce que mes cheveux ont en ce moment, ils les accumulent. Non pas que ce sujet soit le plus prioritaire dans ma vie quand on sait qu'un tueur rôde dans les couloirs et que, si mon intuition est juste, ledit tueur m'a choisie parmi tous les étudiants du château pour jouer avec lui. Si quelqu'un est en pole position pour être la prochaine victime, c'est moi…

Mais à défaut, mes fourches sont moins anxiogènes alors je préfère me concentrer sur elles pour ne pas céder à la trouille.

Un problème pouvant en cacher un autre, de moindre importance néanmoins, cette semaine ont lieu les examens de fin de semestre. Dès que la porte face à moi s'ouvrira, je serai évaluée dans le cadre de l'analyse psychologique des adversaires, soit la matière dans laquelle je suis la plus nulle. Mes résultats sont excellents ailleurs mais je ne peux pas me permettre de me foirer ici. Car, même si une sale note ne peut pas me faire plonger au-dessous de 15, ce qui veut dire que je ne crains pas d'être renvoyée, il me faut au moins 17 de moyenne générale si je ne veux pas dire adieu à la compétition de fin d'année.

Un bruit de pas attire mon attention de l'autre côté du couloir. Je ne tarde pas à identifier Anya Butchkin qui abaisse sur moi un regard semblable à une guillotine. Si cette fille pouvait tuer rien qu'avec les yeux, elle ferait une suspecte idéale au poste de meurtrière qui rôde. Dans l'attente, elle est juste une camarade de promotion désagréable avec qui je n'aimerais pas me retrouver en tête à tête le soir de la Saint-Valentin et qui mérite allègrement son surnom.

Viennent ensuite Callum et Noah en grande discussion sur le match de rugby qui a opposé leurs pays respectifs, à savoir l'Écosse et la France. Noah et moi avons beau venir tous les deux de l'Hexagone, ça

ne nous a pas aidés à nous rapprocher. J'imagine qu'il me trouve bizarre, comme tous les autres. Je remarque surtout que son uniforme est couvert de taches blanches qui disparaissent au fil des secondes. Les chutes de neige se sont visiblement intensifiées. Callum ne devait pas être avec lui dehors puisque ses vêtements sont secs.

Ils s'adossent au mur, debout, près de moi. Lorsqu'il n'y a plus rien à dire concernant le rugby, Noah lance :

— Santiago devrait déjà être là, je sais pas ce qu'il fout ! S'il est en retard, je ne pourrai rien faire pour lui.

— Riven n'est pas encore là non plus, ajoute Callum. Mais t'inquiète ! Ils vont arriver.

Des tas de questions pourraient me polluer la tête, mais mes neurones se déconnectent à l'instant même où la porte s'ouvre. Mme Da Costa apparaît dans le chambranle, impériale dans son tailleur-jupe mauve. Elle nous toise tour à tour, puis s'efface pour nous inviter à entrer.

— Vos téléphones ne seront pas prélevés pour cet examen, nous informe-t-elle.

J'en déduis donc que la teneur de l'exercice n'implique aucune tricherie possible.

Dans la salle, des élèves sont déjà installés aux échiquiers avec une étonnante répartition : une seule personne par jeu. Il reste donc un siège vide face à chacun d'eux. Leurs visages me sont familiers, ils sont en troisième année. Si l'évaluation nécessite l'intervention d'étudiants plus âgés, je comprends pourquoi nous avons été conviés en demi-groupe : ils sont de fait moins nombreux que nous.

Dans un angle, Mme Verhoeven, la professeure assistante, est assise avec un ordinateur portable, prête à prendre des notes. Elle est toujours présente lorsque nous sommes évalués pour offrir un complément de notation aux enseignants. À mon sens, c'est une chance : elle s'avère bien plus chaleureuse et empathique que l'ensemble de nos profs. Si tant est qu'elle ait un impact sur nos notes, il est forcément positif.

— Églantine Laroche-Guyot ! m'interpelle Mme Da Costa.

Je me tourne vers elle. D'un geste de la main, elle me désigne la place que je dois occuper. Je me dirige vers la chaise libre face à un garçon dont le visage m'évoque quelque chose mais dont je ne me rappelle plus le prénom.

Son expression indéchiffrable dit tout ce qu'il y a à savoir sur la tournure que va prendre cet examen pour moi. Je sens le naufrage arriver. Il faut absolument que je me concentre et que je fasse appel à toute ma capacité de réflexion. Ce n'est pas le moment de laisser mon naturel prendre le dessus.

— Bien ! Tout le monde est installé ?

Un « oui madame » général retentit. Les escarpins de l'enseignante martèlent la pierre alors qu'elle sillonne les rangées en silence pour ménager le suspense. C'est un point commun que possèdent tous les personnages imbus d'eux-mêmes à qui on donne un peu de pouvoir : ce besoin absolu de tout contrôler jusqu'à faire de la rétention d'information dans des moments pareils.

— Chaque étudiant présent dans la salle a *gentiment* accepté d'offrir de son temps pour m'aider à vous évaluer.

À mon avis, mes camarades ont surtout eu peur de refuser quoi que ce soit à Mme Da Costa de peur de provoquer sa colère et d'en faire des cauchemars jusqu'à la fin de leurs jours.

— Ils ont individuellement une attitude spécifique à adopter ainsi qu'une stratégie que vous devrez décrypter. Au terme de votre partie, un minuteur se déclenchera. Vous aurez alors trente minutes pour me rédiger à la main un compte rendu détaillé des micro-expressions et du langage corporel de votre adversaire. Il va de soi que ce texte devra mentionner l'attitude et la stratégie que j'ai attribuées au préalable à la personne face à vous. Si vous ne trouvez pas au moins un des deux, n'espérez pas avoir la moyenne.

Avec la tempête de neige qui approche, les températures étaient déjà glaciales. Là, elles sont carrément devenues polaires.

— Des questions ?

Anya Butchkin lève la main.

— Oui ?

— La victoire importe-t-elle dans la notation ?

— Absolument pas. Que vous gagniez ou que vous perdiez, je m'en moque. Ce n'est pas le but de cet exercice. Je préfère que vous concédiez la victoire à votre adversaire afin de l'entraîner dans vos filets pour le percer à jour plutôt que de l'emporter à tout prix et de me pondre un compte rendu éblouissant de médiocrité.

— Madame ? demande Callum.

— Oui ?

— Si la partie s'éternise, on a quand même trente minutes après pour la rédaction ?

— Tout à fait. Peu importe que la partie dure une heure ou trois. À vous de faire en sorte que le temps joue en votre faveur.

Mme Da Costa s'approche de la porte pour la fermer puis déclare :

— Tout le monde est prêt ?

Face à l'approbation orale du groupe, elle ajoute :

— Alors c'est parti !

Les noirs étant étalés devant moi, je n'ai pas la main. C'est le garçon que j'affronte qui ouvre le jeu en avançant un premier pion blanc. Il s'empresse d'appuyer sur le bouton de la pendule pour arrêter le chrono de son côté.

OK ! Un style agressif et rapide. Dans un premier temps, il ne prend pas un instant pour analyser le jeu mais ça reste le début. Je ne dois pas tirer de conclusions hâtives. Je range ces premières impressions dans un coin de ma tête puis j'avance à mon tour un pion.

S'il sera préférable d'étirer mes tours par la suite pour avoir le temps de réfléchir et d'analyser, je ne crois pas que ce soit nécessaire pour l'instant. Lorsque nos soldats seront éclatés sur le plateau, j'aurai davantage de grain à moudre.

J'aurais dû songer à demander si on avait le droit de prendre des notes écrites mais autour de moi personne ne le fait. Dommage ! Ça m'aurait bien rendu service. J'ai peur d'oublier des détails importants…

Mon adversaire enchaîne les coups avec dextérité. Son regard implacable est ancré au mien et ne le lâche pas une seconde. C'est à peine s'il baisse les yeux pour observer l'échiquier. C'est une pointure, ça ne fait aucun doute. Pour autant, il ne s'est pas classé dans le top 10 de la compétition de l'an dernier, sinon son visage et son nom auraient été gravés dans ma mémoire.

Après une heure d'affrontement, la sueur perle à mon front. J'ai l'impression que le temps s'est arrêté dans la salle. Tout le monde est encore assis. Callum affronte l'un des seuls visages qui m'est familier : Sigrid Haugen. Elle s'est classée dans le top 10 de la compétition l'année dernière. J'admire beaucoup son style de jeu.

Je remarque seulement que Riven est arrivé entre-temps. Il a la place la plus près de la porte et affronte Angélique Vermeulen, une Belge dont je n'ai pas mémorisé le classement exact mais dont le style

est réputé pour être difficilement prévisible. Autrement dit, une adversaire encore plus coriace que le mien.

Et pourtant, Riven a le culot de se lever. D'où je me tiens, je peux voir qu'il a réussi à prendre le roi d'Angélique dont le visage s'est décomposé. Il se déplace jusqu'au bureau de Mme Da Costa et lui parle à voix basse. J'ai beau tendre l'oreille, je n'entends pas ce qu'il dit. En plus, c'est à moi de jouer… Je me hâte de déplacer mon cavalier que mon adversaire s'empresse de détruire à l'aide de son fou.

Sapristi de tralala !

Il faut que je me concentre, mais ma curiosité est piquée. La prof finit par arquer un sourcil puis par répondre avec clarté :

— Excellent travail, Riven. Ce sera un 20.

Le concerné hoche la tête, la remercie puis quitte la pièce. Sans même faire de compte rendu écrit.

Après avoir pivoté sur ses talons pour rejoindre la porte, Riven tourne la tête, juste le temps de m'adresser un regard et un hochement de tête.

Est-ce qu'il vient… de m'encourager ?

La seconde suivante, la porte se referme derrière lui. Ne reste que moi, face à mon destin. Et s'il se résume à cet examen, je ne donne pas cher de ma peau. Mon adversaire n'a pas cessé de me fixer depuis le début de la partie. Il doit se dire que je suis dissipée. Et bizarre. Ils se le disent tous. J'espère pour moi que la concentration n'est pas prise en compte dans la notation finale, sinon je suis cuite.

Je fais front à l'aide de mes fous pour tenter de gagner du terrain. Jusqu'ici, j'ai adopté une posture plutôt neutre dans l'espoir de cerner celle de mon opposant, sans grand succès. Si je veux mieux deviner ses intentions et les mécanismes dont il use, il faut que je le sorte de sa zone de confort. Qu'il soit obligé de trahir grossièrement sa stratégie.

C'est pourquoi de la neutralité naît l'agressivité. Je passe en mode bulldozer, prête à sacrifier les pièces qu'il faudra dans l'unique but d'emmagasiner des informations. J'ai l'impression de courir un risque énorme, car en agissant de la sorte, il y a peu de chances que je remporte la partie. Mais Mme Da Costa a signifié que la note ne subirait aucune influence de la défaite ou de la victoire.

Alors je me jette à corps perdu dans mon analyse. J'enchaîne les coups les plus aléatoires. Mon adversaire reste stoïque mais finit par me lâcher du regard pour mieux observer le plateau. Ce qui ne peut

signifier qu'une seule chose… ma manœuvre fonctionne. À quel point, je l'ignore.

Mais je progresse.

Mes camarades de promo sortent tour à tour de la salle pendant que ma partie s'éternise. Je me répète en boucle toutes les phrases que je ne dois pas oublier de restituer lorsque je serai devant ma page blanche. Mon cerveau va finir comme un flan : tout mou et déstructuré.

À ma droite, Callum en est à la phase de rédaction. Devant lui, Noah vient juste de récupérer sa feuille blanche. Anya Butchkin passe la porte. Je suis la dernière à être encore en pleine partie.

Mon cœur s'accélère.

Et si je prenais un carton ?

Et si ça faisait chuter ma moyenne générale ?

Et si on me refusait l'accès à la compétition annuelle ?

Inspire.

Expire.

Les règles de cette évaluation n'impliquent aucune limite de temps. Ce n'est pas celui qui sort le premier qui aura la meilleure note. Enfin, à l'exception de Riven qui a obtenu un 20 que toute la classe a pu entendre, sans même se fouler à écrire quoi que ce soit. Je finis même par me demander de quelle manière j'ai pu le battre en face à face, quand je vois à quel point il excelle dans tout ce qu'il entreprend. Il suffit de parler avec lui pour s'apercevoir de l'étendue de sa capacité d'analyse.

Il m'arrive de me sentir sotte à côté. Pourtant, lui ne fait rien pour que ce soit le cas. Au contraire. Dans ce château, il est sûrement le premier à ne jamais m'avoir fait me sentir différente. Il me traite normalement. C'est aussi réjouissant que frustrant.

Car j'ai eu beau m'entourlouper et me mentir à moi-même, je ne suis pas sûre d'avoir envie d'être n'importe qui pour lui…

— Échec.

La voix de mon adversaire me sort de ma rêverie. J'observe le plateau. L'évidence m'apparaît très vite. Je peux m'en sortir sur cinq tours maximum jusqu'à ce qu'il m'accule à nouveau et cette fois, il prononcera la sentence irrévocable. Je tente tout ce que je peux, mais ma prédiction se réalise.

— Échec et mat.

Une nuée de frissons me couvre la peau. Lors des compétitions officielles, personne ne prononce cette expression au terme d'une partie. En revanche, dans un cadre pédagogique et didactique, nous le faisons fréquemment pour baliser à voix haute la borne de fin. Je n'ai jamais su si c'était une coutume de Castelan ou un abus de langage mais tout le monde le fait, alors j'ai pris le pli.

Mon regard virevolte autour de moi. Je suis une des seules qui n'a pas réussi à l'emporter, je crois. Ça ne me rassure pas pour la notation mais je me fais violence pour rester concentrée. Plus je paniquerai, moins je parviendrai à restituer tout ce que j'ai accumulé dans ma tête concernant la stratégie de mon opposant.

Je vais chercher une feuille au bureau de la prof qui me toise.

— Je sais qu'il n'y a pas de temps imparti pour cette épreuve, Églantine, mais vous êtes bonne dernière, comme d'habitude. N'ayez pas en plus l'affront de me rendre une copie imbibée de votre médiocrité.

Alors que je déglutis, elle ajoute :

— Et par pitié ! Épargnez-moi les maudites fleurs dont vous décorez vos « i ».

En me rasseyant à ma place, je me recroqueville. L'échiquier a été déplacé à l'autre extrémité de la table, de sorte que j'aie de l'espace pour travailler. La dissertation n'est pas mon domaine de prédilection, alors je ne m'embarrasse pas de blabla. Je trace un point en début de ligne, puis je liste les mécanismes à l'œuvre dans la structure d'affrontement à laquelle j'ai dû faire face. Les micro-expressions et le langage corporel me posent bien des difficultés. J'ai peur d'écrire des idioties et de perdre des points là-dessus, mais je crains encore plus de manquer de choses à dire, alors je n'écrème pas : je rédige tout ce que j'ai vu.

** Clignement des yeux plus fréquents chaque fois que je changeais de stratégie : manifestation d'un stress palpable.*
** Pincement des lèvres face à une situation mal anticipée : prise de décision difficile.*
** Contraction des narines, plus ou moins rapide : frustration ou agacement.*

Je passe une ligne pour noter l'idée suivante qui s'est répétée à deux reprises seulement à partir du moment où j'ai réussi à le déstabiliser, rien qu'un peu.

** Regard furtif d'avant en arrière sur l'échiquier : modification du point d'attention involontaire.*

Mes doigts tapotent sur la table alors que je réfléchis à la manière d'articuler mon argument suivant pour arriver logiquement à ma conclusion. Il ne fait aucun doute que Mme Da Costa a demandé à l'élève face à moi de jouer de manière implacable, sans se laisser démonter, avec un excès de confiance en soi.

Pour autant, je ne suis pas certaine que mon analyse soit suffisamment précise…

Et alors que je suis au beau milieu de ma rédaction, mon téléphone vibre dans ma poche.

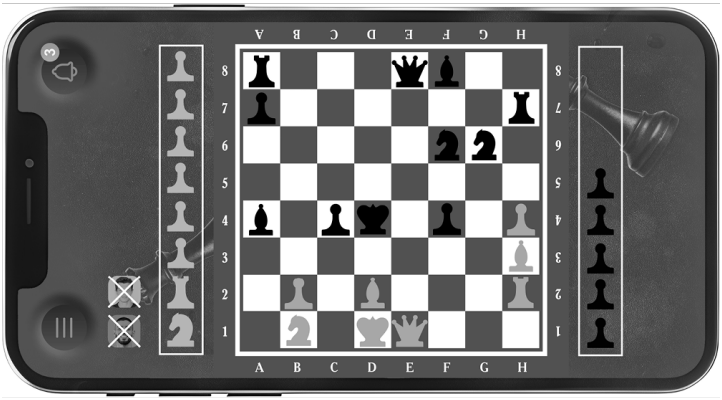
Une fois.

Deux fois.

Dix fois.

Il ne va jamais s'arrêter…

Je vérifie que personne ne me prête attention puis je le sors partiellement de ma poche pour observer la notification. Elle provient d'Échecs Aimantent. Je la fais coulisser pour la supprimer, mais mon portable l'ouvre et fait apparaître sous mes yeux ma partie contre le Mastermind. Même si j'ai refusé de jouer ces dernières semaines, il n'a pas l'air d'avoir l'intention de lâcher l'affaire. Sa reine sillonne le plateau jusqu'à mon cavalier pour le détruire. Celui-ci rejoint le flanc du plateau, là où se trouvent mes autres pièces hors jeu.



Un frisson me couvre la peau lorsqu'un visage apparaît dessus, suivi d'une croix rouge.

— Non… murmuré-je.

Ce visage aussi, je l'ai reconnu. Et la conversation qui a eu lieu dans le couloir avant le début de l'examen prend tout son sens. Car la nouvelle victime du Mastermind…

… c'est Santiago Ruiz.

23

Riven

Je ferme la porte derrière moi, puis je m'adosse au mur en face. Le couloir est vide. Encore un examen rondement mené et un 20 hautement mérité, même si ça a écorché la gueule de Da Costa de me l'accorder. Mon analyse était si précise qu'il ne manquait rien. À ce titre, elle n'a rien pu faire pour me contrer : ni m'octroyer une sale note, ni refuser mon discours oral alors qu'il s'agissait normalement d'un écrit. Elle a eu beau placer une pointure face à moi, ça n'a pas suffi à me déstabiliser ni même à m'empêcher de décrypter sa stratégie.

J'ai eu le temps d'observer les adversaires des autres. Da Costa a choisi l'une des plus douées pour me faire face. Angélique Vermeulen a terminé septième de la compétition annuelle l'an passé, alors qu'elle n'était qu'en deuxième année. Cela fait d'elle un élément hors pair de ce château. Je ne doute pas qu'elle soit en pole position pour emporter la prochaine édition.

Églantine a eu l'air… désemparée quand j'ai croisé son regard, juste avant de quitter la salle. J'espère qu'elle va s'en sortir. Une partie de moi sait de quoi elle est capable, puisqu'elle m'a battu alors que personne ne peut prétendre avoir mon niveau à Castelan. Et pourtant, son style de jeu aléatoire la fragilise lorsqu'il est question de rendre une analyse précise.

La porte s'ouvre une nouvelle fois sur Terminator qui me dévisage longuement. Ses longs cheveux bruns m'évoquent des ailes de corbeau, tout comme ses iris gris et incisifs. Soutenir son regard revient à accepter qu'elle vous découpe la peau avec des ciseaux de couture. Cette fille a l'air tout droit sortie d'un film d'horreur. Je suis sûr qu'un jour, elle finira par hanter mes cauchemars.

— Du grand Riven ! me lance-t-elle. Fournir un compte rendu oral

alors qu'un écrit a été demandé… il fallait le faire.

— C'est la loi de l'offre et de la demande.

Anya fronce les sourcils tandis que je dévisse ma bouteille d'eau pour en boire une gorgée. Une fois mon effet ménagé, je précise :

— Quand on est le seul à faire une offre hors du commun, on peut se permettre de faire ployer les demandeurs à sa guise.

Elle ricane en secouant la tête.

— Tu es aussi détestable que culotté, me dit-elle. Mais je crois que j'admire ça chez toi.

— Je ne pensais pas Terminator capable d'admiration.

Elle arque un sourcil.

— Ah oui ! ajouté-je. Tout le monde t'appelle comme ça, au château.

— Je sais. C'est moi qui ai lancé la rumeur autour de ce surnom. Ça n'a même pas pris quarante-huit heures avant de contaminer l'ensemble des promotions.

— Tu voulais qu'on t'appelle comme ça ?

— Évidemment. Je ne t'apprends rien en te disant que quand les gens ont peur de toi, ils commettent les pires erreurs.

Elle hausse le menton.

— Ne te repose pas trop sur tes acquis, Riven. Je te talonne et j'ai bien l'intention de t'infliger une raclée à la compétition de fin d'année.

— Tu sais que Freya Lindqvist deale, à l'occasion ?

— Et ?

— Il paraît qu'elle a reçu des benzodiazépines. Tu devrais lui passer une commande.

Face à l'air toujours plus perplexe d'Anya, je conclus :

— Ça t'aidera à dormir. Il n'y a que dans tes rêves que tu aurais une chance de me battre.

Elle se renfrogne et s'éloigne dans le couloir d'un pas agacé. Sa disparition est ponctuée par la sortie de Noah, suivi de près par Callum.

— Je ne suis pas fâché que ce soit passé, lance ce dernier. Je n'ai aucune idée de la note à laquelle je peux prétendre mais j'ai tout donné.

Il s'approche de moi.

— Vingt ? En chuchotant ton argumentaire à l'oreille de la prof ? T'es vraiment mon idole, mec.

Un sourire me gagne.

— Da Costa t'a observé sortir de la classe, poursuit Callum. Si elle avait eu des poignards à la place des yeux, tu te serais vidé de ton sang avant de franchir le seuil.

— Elle ne m'a jamais aimé.

— De toute façon, elle n'aime personne d'autre que son reflet, mais il faut admettre que tu ne fais rien pour te rendre agréable.

Je hausse les épaules.

— Je ne suis pas là pour me faire des amis.

Callum pivote pour retenir Noah par l'épaule. Ce dernier a l'air encore plus négligé que d'ordinaire, avec son nœud de cravate jamais assez noué et ses boucles brunes désordonnées.

— Et toi, ça s'est bien passé ? lui demande mon coloc'.

— Je sais pas… j'ai été distrait. Je ne comprends pas ce que fout Santiago. Ce n'est pas son genre de louper un exam'…

— Il est peut-être malade ?

— On s'est réveillés en même temps, ce matin. Et… il allait très bien. Même très très bien, si tu vois ce que je veux dire.

Mon coloc' éclate de rire.

— Au temps pour moi. Je ne sais pas, il a peut-être eu un coup de mou entre-temps. Ça arrive.

— Je ne sais pas, murmure Noah. J'ai un drôle de pressentiment…

Il a peut-être raison d'avoir un drôle de pressentiment. Après tout, le tueur est toujours en liberté dans le château…

D'autant que la direction ne prend pas au sérieux ce que nous lui avons rapporté, Églantine et moi. Trois semaines se sont écoulées depuis que Torres nous a envoyés en « TIG » après la disparition du cadavre de Dario.

Il en a forcément parlé à von Riedel, même s'il a prétendu ne pas nous croire. Et pourtant, en dépit des moyens dont dispose la direction pour vérifier si Dario est bien parti de lui-même ou s'il lui est arrivé quelque chose, rien n'a été mis en place. Von Riedel a opté pour le mensonge, qu'il a diffusé à travers le corps enseignant.

— Je vais retourner dans notre chambre voir, nous informe Noah. On se retrouve plus tard.

Callum jette un coup d'œil dans ma direction. Il n'a pas besoin de verbaliser son intention pour que je la comprenne. J'opine du chef et lui lance :

— Suis-le !

Il me sourit puis s'éloigne en compagnie de Noah. Je patiente devant la porte en attendant qu'Églantine sorte. Tous les élèves quittent la pièce au compte-goutte sans que la seule qui m'intéresse se manifeste. Lorsqu'enfin elle entre dans mon champ de vision, je remarque que la salle est vide. Elle est la dernière. Il ne reste que Da Costa et Verhoeven, en grande discussion. Elles doivent déjà se mettre d'accord sur les notes qu'elles comptent attribuer.

Églantine marche d'un pas fébrile vers moi. Son teint est blafard, son regard hagard. On dirait qu'elle a vu un fantôme.

— L'examen s'est mal passé ? lui demandé-je.

Elle vacille. Je me précipite vers elle pour la rattraper avant qu'elle défaille. Je l'aide à s'asseoir par terre puis je m'accroupis devant elle.

— Tiens ! Bois un peu d'eau…

Son chignon s'est défait dans le mouvement, libérant sa longue chevelure mêlant nuances de châtains et de blonds. Ses immenses binocles n'ont plus rien d'un accessoire fantaisiste : ils lui servent de barricade. Je sens qu'elle se cache derrière.

— Ce n'est qu'un exam', Églantine. Tu auras l'occasion de te rattraper.

Elle secoue la tête après avoir bu et m'avoir rendu ma bouteille.

— Ce… ce n'est… ce…

Ses lèvres tremblent tellement qu'elle ne parvient même pas à aligner une phrase. Je lui prends les épaules puis j'ancre mon regard au sien.

— Respire ! Tout va bien. Tu es en sécurité. Tu ne crains rien.

Elle acquiesce. Les couleurs reviennent progressivement sur son visage.

— Ce n'est pas l'examen, Riven, articule-t-elle à voix basse.

Il me faut presque tendre l'oreille pour l'entendre.

— Comment ça ?

— Le… le Mastermind… il a… il a recommencé.

Mon sang se fige. Églantine gigote pour récupérer son téléphone dans la poche de son pantalon d'uniforme, puis me le tend. Je découvre l'application Échecs Aimantent et, près de la tour attribuée à Dario, j'identifie un cavalier à l'effigie de Santiago.

Je relève la tête. L'expression horrifiée d'Églantine prend tout son sens.

— Il a recommencé, murmuré-je en retour.

— Il faut… il faut qu'on prévienne la direction.

— Ça ne sert à rien ! On ne nous écoute pas… ce qu'il faut, c'est retrouver le…

Je n'arrive pas à croire que je vais dire ça.

— Le corps de Santiago, articulé-je la gorge nouée.

— Mais qu'est-ce qu'on fera de plus ? S'il est déjà mort… et… et on ne nous croira toujours pas.

— Sauf si l'un de nous deux reste près du cadavre.

— Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée, Riven.

Je me lève puis lui tends la main pour l'aider à se lever.

— Églantine ! Tu es la seule avec qui le Mastermind communique. On ne peut pas rester les bras croisés. Si ça se trouve, il essaie juste de nous faire peur. Il nous balade et Santiago va très bien.

— Tu crois ?

Non.

Je n'ai pas envie de lui mentir mais lui dire la vérité la heurterait. Alors je botte en touche.

— Viens ! lui dis-je en lui tendant la main. On avisera le moment venu.

Je ne sais pas vraiment pourquoi j'ai esquissé ce geste. Au moment où la peau d'Églantine coulisse le long de la mienne, une décharge d'électricité statique s'infiltre en moi. Je ne romps pas le contact pour autant. Parce qu'une étonnante chaleur accompagne le moment. Je n'ai jamais été très généreux en démonstration d'affection et autres situations dans lesquelles il faut se toucher.

Là, j'ai l'impression d'avoir réussi un exploit. Et la récompense s'avère à la hauteur. Je ne veux pas que ça s'arrête.

En dépit de l'horreur qui gagne du terrain à Castelan, une source de lumière étincelle dans ma poitrine. Ses rayons percent les ténèbres et m'octroient une sensation de bien-être dérangeante. Parce que le moment est très mal choisi. Je ne devrais pas ressentir ça.

C'est plus fort que moi. Ça me prend au ventre. C'est viscéral, fulgurant et inexplicable.

Églantine et moi débouchons au bout du couloir dans le Grand Hall. Le froid reprend toute la place quand elle me lâche la main. Son regard furète à gauche et à droite, mais il n'est pas à la recherche d'un corps : il fixe les gens autour de nous.

A-t-elle peur que quelqu'un nous voie, main dans la main ? Elle ne devrait pas, c'est stupide. Ça ne veut rien dire. C'était juste un réflexe parce qu'elle allait mal et que je voulais l'encourager.

Ou peut-être simplement qu'elle a peur de me faire honte parce que je suis vu en sa compagnie. C'est arrivé à plusieurs reprises ces derniers temps qu'elle s'efface en public ou qu'elle fasse attention à son timbre de voix, à ses manières exagérées et à son enthousiasme. Elle devient une pâle copie d'elle-même, une ombre fade qui entrave sa véritable nature.

Ces idées disparaissent face à l'urgence. Nous fouillons le Grand Hall, puis l'aile ouest réservée à l'administration sans toutefois pouvoir entrer dans les pièces. Viennent ensuite les salles de classe.

— Et si on jetait un coup d'œil dehors ? me propose Églantine en réajustant ses binocles. Ou à l'auditorium ? On n'a pas encore fait les autres ailes du château.

— Je ne vois pas pourquoi il aurait caché le corps là-bas. Ce sont surtout les étudiants du cursus littérature et théâtre qui s'y rendent. Non ! Le Mastermind a une dent contre les joueurs d'échecs. Il veut qu'on le voie. On peut déjà éliminer tous les endroits où nous n'allons pas fréquemment.

— Et pour les espaces communs ?

— Le Grand Hall, les jardins, le lac et les tours, pourquoi pas, évoqué-je. Ça reste des lieux où il y a un passage plus ou moins fréquent. D'autant que Dario était dans l'escalier du Grand Hall…

— Mais Santiago n'y est pas.

Je secoue la tête. Faute d'une meilleure idée, nous décidons de nous attaquer aux environs extérieurs. La neige nous oblige à nous vêtir en conséquence pour pouvoir sillonner les jardins et faire le tour du lac.

En vain.

De retour dans la chambre d'Églantine où elle a suspendu son manteau trempé, je me frotte les bras pour me réchauffer.

— Dix minutes de plus et je me changeais en statue pour l'éternité, grommelé-je. Ou en iceberg.

Églantine me dévisage. Une lueur s'est allumée dans ses prunelles.

— Quoi ? demandé-je.

— Et si on montait au quatrième étage ? me propose-t-elle.

— Du château ? Les salles sont inutilisées depuis longtemps. Ce n'est pas assez spectaculaire.

— Je sais. Mais c'est ce que tu viens de dire qui m'a donné cette idée.

Les sourcils froncés, elle essuie les verres de ses lunettes.

— Je me rappelle y être allée une fois avec Alma, pour se ficher la trouille. Il y a des statues entreposées dans les alcôves devant les fenêtres dont celle de Rousseau qu'affectionne tant von Riedel.

— Et tu me dis ça, parce que… ?

Églantine déglutit. Elle vient encore de perdre une teinte.

— L'une des statues représente un cheval.

Cheval.

Cavalier.

Santiago.

Les éléments se connectent instantanément.

— Allons-y !

Nous nous précipitons hors de la chambre pour rejoindre le quatrième étage, celui où personne ne va jamais. L'accès n'est pas interdit mais il n'y a tellement rien de notable que personne ne perd son temps à s'y rendre. Et en plus, il y a toujours eu des rumeurs selon lesquelles le couloir serait hanté. Je suis trop cartésien pour croire à ces conneries d'esprits et autres fantômes, mais beaucoup d'étudiants n'ont pas ma jugeote.

Nous progressons pas à pas. La lumière est feutrée car les carreaux des fenêtres ne sont plus entretenus depuis des années, filtrant le passage de la lumière du jour.

La première alcôve dévoile un buste de style gréco-romain. La seconde, une amphore égyptienne. La troisième abrite la fameuse statue grandeur nature de Jean-Jacques Rousseau.

— C'est celle-ci !

Églantine désigne la quatrième alcôve. D'où je me tiens, j'aperçois seulement les pattes arrière du cheval de bronze. Mais lorsque nous nous approchons, la vérité se dévoile : quelqu'un le chevauche.

Mes jambes sont plus lourdes que du plomb.

Mon cœur tambourine.

Un pas après l'autre, je fais le tour de la statue.

Santiago a été ligoté à la statue à l'aide de fil barbelé qui perfore sa peau. Du sang séché macule son visage et ses

vêtements. Une flaque écarlate s'est formée sous le simulacre d'animal. Des cure-dents ont été enfoncés dans les paupières de notre camarade puis dans la peau de ses sourcils pour lui maintenir les yeux grands ouverts.

Dans la chair de son front, un mot a été gravé en lettres capitales à l'aide d'une lame.

Cette fois, le doute n'est plus permis : le Mastermind a recommencé. Et il vient de clamer à l'ensemble du château que ce n'est pas juste un meurtrier.

C'est un tueur en série.

missive anonyme

Je veux qu'ils meurent. Tous.
Je n'arrive pas à croire que j'écris ces mots. Ça ne me ressemble tellement pas de penser un truc pareil...
Je ne me reconnais plus. Depuis que je vis dans ce château, je suis devenu quelqu'un d'autre. Mon reflet a pris la fuite. Il n'est qu'un vulgaire quidam.
Comme moi.

24

Églantine

Mon souffle court me fait galérer à monter les marches. Ça n'a pourtant rien à voir avec l'effort physique que je dois fournir ; je n'arrive juste pas à me défaire de l'image de Santiago, ligoté à la statue de cheval. Autant Dario était une ordure et sa mort m'a quand même touchée, autant Santiago était plutôt sympa. Je n'ai dû lui parler que deux ou trois fois en dehors du cadre des cours, mais ça représente un miracle quand on connaît le vide abyssal de ma vie amicale.

Il ne méritait pas ce qui lui est arrivé.

— Je jure devant Dieu, Églantine, que si nous arrivons au dernier étage et qu'il n'y a pas de corps, comme la dernière fois, je ne serai pas tendre.

M. Torres bondit d'une marche à l'autre comme un chien de garde extatique et guilleret de revoir son maître après une longue absence. Il n'a pas perdu l'habitude d'aboyer ces derniers jours non plus.

Riven a proposé d'aller à son bureau requérir son aide mais j'ai préféré m'y rendre moi-même. L'idée de rester seule avec le cadavre dans ce couloir hanté me fichait une peur bleue. C'est sûrement ridicule de penser à des esprits quand on sait qu'il y a eu un vrai mort…

Au terme de notre ascension, nous nous dirigeons vers Riven, qui n'a pas bougé. C'est horrible… mais je ressens du soulagement lorsque Torres s'arrête pour constater le spectacle. Cette fois, le corps est toujours là. Rien n'a bougé, rien n'a été nettoyé.

Le surveillant en chef en perd sa mâchoire. Son décimètre lui glisse des doigts et tinte contre la pierre dure. Il reste paralysé quelques secondes à contempler l'horreur. Riven ne dit rien. Il a les bras croisés sur la poitrine.

— C'est… c'est vous qui avez fait ça ? lance Torres.

Il pointe un doigt accusateur en direction de Riven qui arque un sourcil.

— Ne soyez pas ridicule ! Si j'avais été le coupable, pourquoi serais-je resté pour vous attendre ? Votre intellect est à la hauteur de votre partialité.

L'index de M. Torres tremble.

— Changez de ton, monsieur Broadley !

— Ah ! On repasse au nom de famille ? Je vois que vous avez le sens des priorités. Un deuxième élève a été tué dans ce château et vous avez refusé de nous croire la première fois. Un meurtrier est en liberté. À tout moment, il va recommencer. Peut-être devriez-vous vous pencher sur cette question ?

M. Torres brûle de lui sauter à la gorge, mais après mille et une grimaces, il renonce. Il sort son téléphone de sa poche puis le colle à son oreille.

— Monsieur ? Nous… nous avons un problème.

— […]

— Aile est, quatrième étage. Celui où est entreposée votre statue de Rousseau.

La dernière phrase balaie tout doute quant à l'identité de son interlocuteur : Albrecht von Riedel.

— […]

— Bien sûr, monsieur. De toute façon, les élèves ne viennent jamais ici… à l'exception de deux d'entre eux, visiblement.

Il raccroche.

— Le directeur arrive, nous informe-t-il. Ne bougez pas ! Il aura sûrement des questions à vous poser.

M. Torres pivote sur ses talons.

— Où allez-vous ? lui demandé-je.

— M'assurer que personne d'autre n'a l'intention d'accéder à cet étage.

D'un pas agité, le surveillant en chef s'éloigne. Ne restent que Riven, le cadavre de Santiago… et moi. Je fais le tour pour me placer près de mon binôme. C'est étrange de le désigner par ce mot, mais ces derniers temps, je me suis sentie plus proche de ce garçon que de n'importe qui d'autre à Castelan. Je doute que ce soit réciproque, alors je ne le verbalise pas. Je préfère vivre dans mon illusion plutôt que de

retourner à la réalité, si c'est pour qu'elle m'explose le crâne contre le sol.

— Ils vont appeler la police, tu crois ?

— Sûrement, me répond Riven. Et prendre d'autres mesures de sécurité. Peut-être même fermer l'académie…

— T… tu penses ?

— Pour la sécurité des élèves, ce sera sûrement évoqué à un moment ou à un autre.

Je me mordille la lèvre.

— Je ne veux pas mourir, murmuré-je. Mais je ne veux pas rentrer chez moi, Riven.

Il pose la main sur mon épaule.

— On est deux.

Ses prunelles bleues se sont assombries, rien que le temps de prononcer ces trois mots. Un bruit de pas qui se rapprochent nous interrompt.

Albrecht von Riedel est là, flanqué de Miguel Torres. Le directeur nous observe à travers son monocle d'un autre temps, puis reporte son attention sur le corps de Santiago. Rien ne bouge sur son visage, comme s'il n'était qu'un robot. Ou qu'il avait fait tellement d'injections que ses traits n'étaient plus capables de la moindre expression.

J'oublie parfois que cet homme n'a pas juste été directeur dans sa vie. Il est un ancien prodige des échecs qui aurait pu faire une immense carrière si un scandale n'avait pas ruiné toutes ses chances. Je n'ai jamais eu les détails de cette affaire et ça ne fait que contribuer à l'aura de mystère que trimballe cet homme derrière lui.

Von Riedel rajuste la cravate de son costume trois pièces anthracite.

— Je vois, déclare-t-il.

C'est tout ? Un étudiant a été froidement assassiné. Il s'est vidé de son sang à l'intérieur du château sur une statue de cheval dans un couloir où personne ne se rend jamais… et *il voit* ?

— Torres ! Vous vous chargez de tout. Prenez les mesures qui s'imposent ! ordonne von Riedel.

Il se tourne vers Riven et moi.

— Quant à vous deux, suivez-moi ! Nous allons discuter dans mon bureau.

— Mais vous allez appeler la police, quand même ? interrogé-je.

— Ne vous en faites pas ! La situation est sous contrôle. Suivez-moi !

Nous emboîtons le pas au directeur qui nous fait emprunter l'escalier central. Des tas d'étudiants fourmillent dans un sens comme dans l'autre, ignorant tout de ce deuxième corps sans vie que Riven et moi avons découvert. Leurs vies à tous sont en danger mais ils n'en ont pas la moindre idée. J'ai l'impression de vivre dans une réalité parallèle, comme si je n'étais qu'un spectre et eux de vrais humains.

Dans le couloir réservé à l'administration, nous nous engageons vers l'ultime porte qui abrite le bureau du directeur. Cette pièce fait couler beaucoup d'encre à Castelan : tout le monde aimerait savoir ce qui se cache à l'intérieur, mais bien peu sont ceux qui en ont eu le privilège. Ou le malheur… en général, être convié dans ce bureau n'augure rien de bon.

La première chose qui me frappe, ce sont les murs. Ces derniers sont recouverts de bibliothèques labyrinthiques grâce à des étagères dont l'alignement, loin d'être géométrique, renforce l'effet de profondeur. À force de tenter de suivre un chemin, j'ai l'impression de ne jamais trouver la sortie, comme si le nombre de livres présents ici était illimité. Les plus grands drames classiques et contemporains qui ont été adaptés à Castelan se trouvent derrière le bureau en bois massif.

Moi qui m'attendais à découvrir un fauteuil en cuir de PDG, la surprise m'accable. Le cuir est bel et bien au rendez-vous, mais sous une forme inattendue : un siège de metteur en scène. Les accoudoirs sont gravés de motifs me rappelant *Macbeth* et *King Lear*. Mes connaissances sur Shakespeare n'allant pas plus loin, je n'identifie pas les autres mais je ne doute pas qu'ils puisent leur source au même endroit.

Enfin, c'est l'échiquier en marbre noir et aux pièces sculptées dans l'ébène qui me captive. Ce dernier est posé sur le bureau du directeur. Une partie a été entamée mais chaque élément de l'échiquier est encore présent.

— Installez-vous !

Riven s'assoit sur l'une des deux chaises face au siège de metteur en scène. Je fais de même. Un silence de plomb s'abat sur nous. Il pèse tellement sur ma cage thoracique que même respirer devient un effort.

— Bien ! Maintenant que nous sommes au calme, relatez-moi l'ensemble des faits sans rien omettre.

Riven me jette un regard entendu. J'opine du chef pour lui laisser la

parole. Son côté *control freak* et sa minutie seront sûrement plus efficaces que mes élucubrations ponctuées de fantaisie. Encore que, vu l'état émotionnel dans lequel je suis, je doute de parvenir à incarner ma facette la plus excentrique, même si je m'y essayais.

Riven raconte la manière dont nous avons trouvé le corps de Dario Salvatori, sans hésiter à entrer dans le moindre détail au point de me donner la nausée rien qu'à me remémorer le mot « SADIQUE » inscrit dans sa peau sectionnée. Vient ensuite notre conversation avec M. Torres ainsi que les « travaux d'intérêt général » qui y ont succédé.

— J'espère, d'ailleurs, que vous prendrez les mesures qui s'imposent pour rectifier cette injustice, précise Riven. Ne pas avoir été crus dans un moment aussi traumatisant… M. Torres fait honte à sa profession.

— Surveillez votre langage, monsieur Broadley ! Vos résultats exemplaires ne vous donnent pas tous les droits. M. Torres a réagi comme il a pu en fonction des éléments à sa disposition. Il n'a jamais vu le corps que vous avez décrit, aussi le doute est-il permis.

— Vous ne nous croyez pas non plus ?

— Force est de constater, après avoir trouvé le corps sans vie de Santiago Ruiz, que vous dites vrai, répond posément von Riedel. Mais poursuivez ! Comment en êtes-vous arrivés à monter au dernier étage et à tomber sur lui ?

Riven tourne la tête dans ma direction. Les pensées se bousculent dans ma tête. Je n'arrête pas de me dire que la situation échappe à tout contrôle. Au début, ce n'étaient que des disparitions. Puis le Mastermind est entré dans une sorte de frénésie. Il a tué Dario au milieu de la nuit. Maintenant, Santiago en plein jour. De manière abjecte, en faisant des cadavres des œuvres d'art funestes…

Il prend la confiance. Il n'a plus peur de rien, il se sent tout-puissant. Qui sait ce qui nous attend la prochaine fois ?

— Il y a une chose que je devrais vous dire, monsieur, annoncé-je. En fait, je… si on était au dernier étage, c'est parce que quelq…

— On n'a pas très envie que ça s'ébruite, me coupe Riven.

Interloquée, je le dévisage. Lui fixe le directeur.

— Églantine et moi, on est… un peu plus qu'amis, si vous voyez ce que je veux dire. Et on avait besoin de se retrouver à l'abri des regards.

Une onde de chaleur converge dans ma poitrine. C'est le mensonge le plus agréable que j'aie jamais entendu. Si tous les poisons du monde

ont cette saveur, qu'on les laisse m'emporter dans la tombe…

— Et on ne tient pas à ce que ça se sache, précise Riven.

Von Riedel nous scrute, les doigts pressés les uns contre les autres. Il m'évoque le cliché d'un psy comme on les dépeint dans les séries. Encore que le monocle me donne plus l'impression qu'il est un magicien prêt à trancher son assistante en deux à l'aide d'une scie.

— Très bien. Avez-vous autre chose à me relater, concernant cette affaire ?

Riven et moi secouons la tête. J'ignore pour quelle raison il m'a empêchée de parler d'Échecs Aimantent et du Mastermind, mais je me range à son avis. Il est du genre à savoir ce qu'il fait.

— Je me charge de tout, conclut le directeur. Ne vous inquiétez de rien ! Considérez que le problème est déjà réglé maintenant que je suis au courant. Profitez des deux semaines de break avant le début du deuxième semestre pour peaufiner votre technique. Rien d'autre ne doit vous préoccuper que l'excellence. Le reste n'est pas de votre ressort.

Von Riedel nous raccompagne à la porte, puis referme derrière nous.

Riven et moi marchons un moment dans le couloir, mais avant de rejoindre les parties communes où traînent des oreilles indiscrètes, je lui demande :

— Tu crois qu'il va mettre quoi comme mesure en place ?

— Aucune idée. Il avait l'air sûr de lui et pas soucieux le moins du monde, mais ça ne m'a pas rassuré pour autant. On aurait dit que ce qu'il a vu n'était pas grand-chose…

— J'ai eu la même impression. Comme s'il était déjà au courant. Comme si…

Riven est suspendu à mes lèvres. Les mots ne sortent pas.

— J'y ai pensé aussi, admet-il. Von Riedel pourrait être l'assassin. Mais quel mobile aurait-il ? Il est directeur de Castelan depuis des années. Cette académie représente tout pour lui. Ça n'a pas de sens.

J'opine du chef.

— Je me fais juste des idées. Je deviens parano… il faut que je me calme.

Je me frotte la nuque. Des frissons me traversent encore rien qu'à repenser au cadavre de Santiago ligoté à ce cheval grandeur nature.

— Tu rentres chez toi pendant le break ? me demande Riven. L'avis de tempête a été momentanément écarté, les transports sont possibles.

— Pour l'instant. On sait ce que ça veut dire ici… quand une tempête recule, une seconde, plus violente encore, se prépare.

Je soupire. L'avenir s'assombrit.

— Pour répondre à ta question, je n'ai pas très envie de retrouver ma famille.

— Moi non plus, me confie Riven. Ce qui veut dire qu'on fait partie des rares à rester au château ces deux prochaines semaines.

— Et ça ne me rassure pas, avoué-je. Si le Mastermind décide de passer à l'action, les chances que ça tombe sur nous sont démultipliées.

Sans parler du fait que c'est avec moi qu'il communique depuis le début. Il doit y avoir une raison à cela et la simple idée de la découvrir me tord les boyaux.

— N'y pense pas, me dit Riven. La direction est au courant maintenant. Reste à espérer qu'ils prennent les mesures adéquates. Dans l'attente… si tu veux qu'on révise ensemble ces prochains jours, on peut se retrouver à la bibliothèque.

« Églantine et moi, on est… un peu plus qu'amis, si vous voyez ce que je veux dire. »

Cette phrase me hante encore. Je sais que Riven a menti pour servir nos intérêts, mais je ne peux m'empêcher d'espérer qu'une toute petite partie de lui le pensait.

Rien qu'un peu.

— Avec plaisir. Je… je peux te poser une question, Riven ?

Il acquiesce et, comme chaque fois qu'il déploie son attention sur moi, il fronce les sourcils. Ces derniers sont plus foncés que ses cheveux qui mêlent des nuances de blonds, parfois clairs, parfois sombres dans une joyeuse pagaille bouclée. Sa beauté est irréelle.

— Pourquoi tu n'as pas voulu parler de l'application à von Riedel ?

Sans l'ombre d'une hésitation, il répond :

— L'avertissement du Mastermind était clair. Si tu en parles à qui que ce soit, tu te mets en danger, Églantine.

Riven se gratte le menton, pensif.

— Moins il y a de personnes au courant, mieux on se porte. Et de toute façon, même si tu avais fourni cette information au directeur, ça n'aurait pas aidé à faire avancer la situation. Les éléments qu'il a en sa possession sont suffisants pour prendre des mesures draconiennes. Inutile de te faire courir plus de risques que nécessaire.

— Tu… tu as peur pour moi ? demandé-je d'une toute petite voix.

— Bien sûr que j'ai peur pour toi, Églantine.

La clarté de son regard me liquéfie les jambes.

— Mais je croyais que les gens te laissaient indifférents ?

— Tu n'es pas les gens.

Son regard fuit le mien, rien qu'une seconde. Lorsqu'il le retrouve, il est accompagné d'une mince esquisse, au coin de ses lèvres.

— Enfin… tu ne l'es plus.

25

Riven

Le réfectoire n'est jamais aussi vide que pendant le break entre les deux semestres. L'année dernière, c'était déjà la même chose.

La première fois que je suis venu ici, j'ai été frappé par le caractère atypique de cette salle. Elle ne ressemble en rien à ce qu'on s'imagine être l'endroit où des étudiants prennent leur repas. *Exit* les cantines et autres cafétérias aseptisées. C'est une véritable salle de spectacles qui nous accueille : des tables de différentes formes sont installées à intervalles réguliers, permettant à chacun de profiter des divertissements qui s'offrent à nous sur la scène. Celle-ci se trouve au fond, sur une estrade, dissimulée par deux grands rideaux ocre. Quand les étudiants du cursus théâtre ont besoin de s'entraîner et d'avoir des retours, ils viennent librement ici répéter quelques scènes.

Le comptoir latéral où est exposée la nourriture en libre-service est constitué d'un amoncellement de livres, nous donnant l'impression de nous servir dans les étagères d'une bibliothèque. De temps à autre, nous avons même droit à des trompe-l'œil pour le dîner. J'avoue avoir hésité une fois entre *Romeo et Juliette* qui cachait un fondant au chocolat, *La Divine Comédie* qui servait de couverture à un tiramisu et *Don Quijote* qui cachait une tarte aux pommes revisitée.

Sans surprise, je n'ai jamais rien pris.

À travers les immenses vitraux latéraux, d'énormes flocons blancs s'échouent. Le ciel et la terre s'affrontent dans une bataille de neige géante. Visiblement, le premier l'emporte puisque le second ne réplique pas. J'ai essayé d'aller me balader au lac miroir hier : c'était peine perdue. On n'y voit pas à dix mètres et le froid m'a pénétré les os.

Depuis une table où elle est installée seule, Églantine gesticule pour attirer mon attention. Je ne m'explique pas pourquoi cette attitude ne

m'agace pas. J'ai toujours eu horreur des gens qui attirent l'attention, sûrement parce qu'on m'a reproché toute mon enfance de prendre trop de place. J'ai fini par devenir la quintessence de la discrétion. Je sélectionne mes mots prudemment, j'en utilise le moins possible pour transmettre un maximum d'idées.

Églantine fait tout l'inverse. Elle en utilise le maximum pour… ne rien dire du tout. Et pourtant, ça ne me dérange pas. Je crois que j'admire son esprit libre. Malgré les réflexions qu'elle se prend à longueur de temps, les regards de travers et autres formes de harcèlement, elle garde la tête haute. Elle reste elle-même, avec son look improbable et ses manières uniques.

Au fond, je l'envie. Parce qu'elle a réussi à faire front face à la tempête. Elle n'a pas vendu son âme parce que les autres ont voulu l'y contraindre.

Moi, j'ai sacrifié la mienne sur l'autel de la survie. Parfois, je le regrette. À d'autres moments, je me dis que ce que je suis devenu est mon véritable moi. À quoi bon lutter ?

Je m'installe face à Églantine dont le sourire n'a pas la même chaleur que d'habitude. Les récents événements l'ont atteinte.

— J'ai fait un rêve trop bizarre, cette nuit, me dit Églantine. Tu étais là, toi aussi. Et il y avait le directeur. Et ma mère. Et ma grand-tante Gertrude. On portait tous des costumes de licorne arc-en-ciel et on faisait un concours pour savoir qui avait le plus étincelant.

— Laisse-moi deviner : tu as gagné ?

— Évidemment ! Toi tu étais bon dernier. Ton costume n'était pas rose, il était gris. Une licorne grise, t'as déjà vu ça ? Même dans mes rêves, tu n'arrives pas à te lâcher. C'est fou, ça.

Un sourire me gagne.

— Je dois comprendre que je suis coincé ?

— Coincé, ce n'est pas le mot, nuance-t-elle. Disons que… un potentiel de drôlerie doit être dissimulé à l'intérieur de toi. Le seul problème, c'est que je n'ai jamais affronté quelqu'un d'aussi doué à cache-cache. Ça fait dix-neuf ans qu'il est dans sa cachette…

Mes lèvres s'étirent davantage.

— Donc tu me trouves chiant.

— Mais noooon ! Tu es… sérieux et appliqué, voilà tout. Mais n'hésite pas à te lâcher, quand même ! C'est hyper bon pour les rides.

— Je suis pas très inquiet de ce côté-là. J'ai le temps.

Églantine fait la moue tout en croquant à pleines dents dans un pain au lait à l'intérieur duquel elle a glissé une barre de chocolat. Mon estomac se débat dans mon ventre et un excès de salive m'emplit la bouche.

J'ai l'habitude.

Je gère.

— Tu ne manches rien ? me demande Églantine la bouche pleine.

— Je n'ai pas très faim.

Au lieu de quoi, je bois une gorgée d'eau. Églantine me dévisage, comme si elle savait que je mentais. Elle ouvre la bouche pour parler, marque un temps d'arrêt… puis se lance :

— Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi fidèle que toi à cette bouteille d'eau. Elle en a de la chance. T'as déjà songé à la demander en mariage ? Je suis sûre qu'elle serait flattée.

Elle allait dire autre chose, j'en suis certain. Mais je ne m'en plains pas. Ça me facilite la tâche pour dévier la conversation, comme je le fais chaque fois que je me retrouve dans cette posture.

— Églantine ?

— Hmm ?

— Tu n'as pas besoin de faire semblant.

— Semblant de quoi ?

— D'aller bien.

Elle s'arrête en pleine mastication.

— Je ne fais pas juste semblant… ça m'aide d'être positive. Enfin, ça ne marche pas beaucoup mais ça vaut le coup d'essayer.

— Et si tu me disais plutôt comment tu te sens vraiment ?

Églantine dédaigne la fin de son pain au lait. Elle observe l'ensemble du réfectoire où nous sommes moins d'une dizaine, ce qui dénote avec l'atmosphère habituelle qui règne ici. Les discussions, les rires et les cris rythment la vie de cette salle. Là, chacun se contente de murmurer. La bibliothèque doit être verte de jalousie.

— J'ai peur, Riven. Tout le temps. J'essaie de passer en revue toutes les personnes qui vivent au château pour démasquer le Mastermind mais il y a trop de monde et j'ai si peu d'indices. Sa méticulosité le rend plus glissant qu'une anguille dans une friteuse.

Malgré l'effroi auquel elle fait référence, je trouve le moyen de sourire. Je trouvais ce genre de métaphores si niaises au début et maintenant, je leur découvre un charme fou. Églantine n'est peut-être

pas juste une joueuse d'échecs hors pair, en fin de compte. Elle est aussi une magicienne. Dans l'ombre, elle agite sa baguette et altère en profondeur ma perception du monde.

Je pense de plus en plus à elle, dans les moments qui s'y prêtent le moins. L'image qui me revient le plus est la fois où nous nous sommes tenu la main. C'était un geste d'une simplicité banale qui a pourtant laissé une empreinte indélébile dans ma mémoire. Parfois, je sens encore la chaleur de sa paume contre la mienne.

Mon indifférence chronique a dû prendre un congé sans solde… car je brûle d'envie que ça se reproduise.

— J'ai peur d'être la prochaine sur sa liste… von Riedel n'est jamais revenu vers nous. Il prétend faire ce qu'il faut mais on n'est au courant de rien. Et puis, le château s'est vidé. Que veux-tu qu'il fasse ?

— Justement ! Le château s'est vidé, ce qui signifie que le Mastermind n'est sûrement plus ici.

— On ne peut pas en être certains, Riven.

— Je sais. Mais statistiquement, c'est plausible. Et probable.

Églantine soupire.

— Je passe mon temps à regarder par-dessus mon épaule et à taper des accélérations dans les couloirs, de peur qu'on me suive. Quand il fait nuit, c'est encore pire.

Elle retire ses lunettes pour les placer sur sa tête et enfouir son visage dans ses mains. Sa vulnérabilité réveille deux choses en moi : une coulée de lave dans les veines et une boule au creux du ventre.

— Tu as eu des nouvelles du Mastermind ? Est-ce qu'il a joué depuis ?

Son visage refait surface. Ses binocles retrouvent leur place.

— Deux coups, m'informe Églantine. Mais aucune pièce n'est sortie de l'échiquier. Je… je ne comprends pas pourquoi c'est avec moi qu'il a décidé de jouer. Ça a forcément un sens, ça ne peut pas être un hasard.

Bien que j'opte pour le silence, je reconnais la légitimité de ses questions. Il est normal qu'elle se demande pourquoi elle et pas quelqu'un d'autre. Mais je ne peux pas répondre à sa question. Une chose demeure néanmoins certaine : au vu des inscriptions laissées sur le front des victimes, le Mastermind ne tue pas par hasard.

— Je ne dors plus depuis qu'Alma est rentrée chez elle. Je passe mon temps à vérifier que j'ai bien fermé à double tour et les ombres…

j'ai l'impression qu'elles bougent.

— Tu veux qu'on travaille ensemble à la bibliothèque, aujourd'hui ? Ça te changerait les idées. Et puis, comme ça, tu ne seras pas seule.

Sa bouche se replie dans un coin. Cette esquisse me fait craquer. À chaque fois.

— Je veux bien.

26

Églantine

Les lignes se dédoublent. Je retire mes lunettes pour me frotter les yeux. Je ne me rappelle pas depuis combien de temps nous avons commencé à réviser mais il faut reconnaître que Riven avait raison : ça m'a permis de focaliser mes pensées. Mes ruminations ont cessé le temps de combler mes lacunes en analyse psychologique des adversaires. Je crains déjà le pire quand Mme Da Costa va me rendre ma copie au début du prochain semestre. Je ne donne pas cher de ma peau : je suis certaine que ça va saper ma moyenne générale.

Les autres matières sont un jeu d'enfant pour moi. Je retiens l'ensemble des informations avec une facilité déconcertante. J'ai toujours été scolaire. Mais tout ce qui relève de l'intuition et des relations humaines… ce n'est pas mon fort. Riven ne manque pas non plus de lacunes sur le sujet. On ne peut pas dire qu'il est le type le plus chaleureux, agréable et tactile que je connaisse. Et pourtant, passer les autres au crible pour les comprendre est aussi simple pour lui que respirer. Il a beau me donner des conseils, je pars de si loin que j'ai l'impression de ne pas en voir le bout.

En parlant du loup… Riven s'étire de tout son long. Son pull glisse le long de sa peau, dévoilant l'os de son bassin et ses côtes en relief. Leur définition est telle que j'ai l'impression de les observer avec un zoom.

Mon cœur se serre.

La bouteille d'eau qu'il ne quitte jamais. Le fait que je ne le voie jamais manger ou toujours des quantités infimes. Qu'il affirme ne jamais avoir faim. Son absence le jour du dossier demandé par M. Nakamura.

Quand on voit mes résultats en analyse comportementale, on comprend sans mal pourquoi j'ai mis autant de temps à connecter tous

ces éléments. Riven a un problème. J'aimerais le mettre en confiance pour qu'il ressente l'envie de me parler sans se sentir jugé mais, de peur d'être maladroite, je n'ose rien faire. Loin de moi l'idée de le brusquer ou de paraître intrusive. J'aimerais juste trouver une manière de lui offrir une main tendue.

Riven jette un coup d'œil à sa montre.

— Il est tard ! me lance-t-il. On y va ?

Tout en ramassant mes affaires, je geins :

— Je te jure que cette matière aura ma peau.

Nous quittons la bibliothèque, plus déserte que jamais. Le silence me tranche la peau aussi efficacement qu'une lame de rasoir alors que nous arpentons les couloirs vides. Je me fais violence pour ne pas sursauter toutes les trois secondes ni même regarder dans tous les sens. Riven garde la tête haute, les épaules droites. Je ne sais pas comment il fait pour ne pas être terrifié.

J'ai même considéré l'idée de rentrer chez moi, pour une fois. Mais après avoir pesé le pour et le contre, j'ai préféré rester ici. Me retrouver dans un environnement où je suis choyée et traitée comme une petite chose fragile est au-dessus de mes forces. C'était agréable, au début. Avec le temps, c'est devenu invivable au point d'attaquer mon estime de moi comme un acide corrosif.

Les souvenirs vénéneux reviennent au premier plan. J'essaie de les chasser mais ils refusent. Les ténèbres alentour se nourrissent du mal-être à l'intérieur de moi.

Les marches de l'escalier principal ne m'ont jamais paru aussi interminables. Mon rythme cardiaque accélère au moment de passer près du balustre en forme de tour… où il n'y a rien ni personne. Pourtant, je suis capable de restituer en détail la posture de Dario. Je pourrais même en dessiner les moindres contours les yeux fermés. Je n'oublierai jamais le moindre élément de cette découverte macabre.

Je respire un peu mieux lorsque nous nous engageons au deuxième étage. Riven me raccompagne jusqu'à ma porte. Les pensées me martèlent le crâne. Elles me harcèlent. J'aimerais crier pour qu'elles arrêtent mais ça ne servirait à rien.

— Je vais attendre que tu aies verrouillé avant de partir, me dit-il.

J'ouvre la porte, franchis le seuil… puis me retourne pour observer Riven sans toutefois refermer. Une idée me court après depuis un moment. Ça pourrait être la solution à mes problèmes. Un pansement

plus efficace que tous ceux que j'ai testés jusqu'ici.

Et si Riven profitait de moi ? Et s'il me faisait du mal ?

Non.

Riven est différent. Il l'a prouvé. Tout ce qu'il a toujours fait, c'est me protéger alors même que je ne représentais rien pour lui. Je crois que je peux lui faire confiance.

J'en ai envie.

J'en ai besoin.

Alors dans un murmure, j'articule :

— Reste.

Riven incline la tête. À la lueur de la torche de son téléphone, j'observe ses sourcils se froncer.

— S'il te plaît…

Il considère l'idée un long moment avant de hocher la tête. Je m'efface pour qu'il entre. Pour la toute première fois, je découvre un Riven mal à l'aise. Lui qui a toujours les mains dans les poches, le regard arrogant et la tête haute, se départ de tout ce à quoi il m'a habitué. Il se tient dans l'entrée de ma chambre, si près du mur qu'il donne l'impression d'avoir envie de fusionner avec. Comme s'il ne voulait pas prendre trop de place. Comme s'il ne voulait pas déranger.

N'écoutant que mon instinct, je lui prends la main et l'entraîne en direction de mon lit.

— Dors ici, lui proposé-je.

— Églantine, je n…

— J'ai juste dit « dormir ». Je ne veux pas rester seule, Riven. J'ai peur…

Une lueur passe dans ses prunelles. Elles ont perdu de leur clarté. Sûrement est-ce à cause du faible éclairage nocturne ou bien du souci qui s'y reflète.

Riven déglutit puis acquiesce. Nous nous allongeons sur mon lit par-dessus les couvertures, l'un face à l'autre. Le temps s'étire à l'infini tandis que nos regards sont ancrés l'un à l'autre. Je pensais avoir terriblement sommeil mais je n'ai pas envie que ce moment se termine. J'ai un peu froid… et très chaud. Je crois que j'ai de la fièvre.

Les souvenirs abjects tentent de forcer mon barrage mental pour venir tout gâcher en distillant leur poison dans l'instant présent, mais je me bats. De tout mon être. Je les repousse aussi loin que je le peux.

Riven ne me fera jamais de mal. Je ne saurais expliquer la nature de

cette conviction mais force est de reconnaître qu'elle est là.

Le break entre les deux semestres n'implique pas de revêtir l'uniforme, mais Riven porte une chemise blanche et un pantalon de costume noir. Bien que je l'aie vu le jour de nos TIG avec un pull rose, j'ai toujours du mal à l'associer avec des vêtements casual. Même son style vestimentaire reflète son sérieux à toute épreuve, comme s'il devait être au top en toutes circonstances. Comme si la vie ne pouvait pas être peinte de nuances et qu'il fallait choisir entre deux extrêmes.

Riven est l'excellence. L'intelligence. Le talent. L'ardeur au travail.

Sans juste milieu. Dans la démesure, comme si sa survie en dépendait. Et à observer ses avant-bras dénudés par les revers sur ses manches et striés de veines saillantes, je repense à tous les éléments que j'ai associés. L'envie de l'interroger à ce sujet me taraude. Non pas par curiosité malsaine mais pour lui venir en aide. Parce que je sens qu'il est en souffrance et que mon intuition me souffle qu'il affronte ça seul.

Combien de fois est-il venu à ma rescousse ces derniers mois ? À commencer par le moment où il m'a sauvée des griffes de Dario. S'il n'était pas intervenu, je ne m'en serais pas relevée. Pas une deuxième fois.

C'est mon tour d'être sa béquille.

— Riven… est-ce que je peux te poser une question ? chuchoté-je.

Il se contente de me fixer. Je n'ose pas le faire tant qu'il ne m'en a pas donné l'autorisation.

Puis il opine.

— J'ai… j'ai remarqué que tu buvais beaucoup d'eau.

Son attention est rivée sur moi. Il ne bronche pas.

— Et que tu mangeais peu, voire pas, la plupart du temps. Et puis… tu te rappelles le soir où tu m'as sauvée de Dario, tu étais très faible. Tu as eu des vertiges, tu as dû t'arrêter en me portant…

Je repousse mes lunettes sur le sommet de mon nez et ajoute :

— Si tu me dis que c'est parce que je suis lourde, je te pousse du lit et je te chatouille jusqu'à ce que mort s'ensuive. C'est clair ?

Un sourire apparaît au coin de ses lèvres.

— Tu oses me menacer ?

— Plutôt deux fois qu'une ! Et si ça ne suffit pas, je t'assommerai au cours de la bataille de polochons la plus sanglante que tu aies jamais vue.

L'amusement brille dans ses prunelles, rien qu'une poignée de secondes. Puis le sérieux reprend ses droits. Son corps se raidit. Il a compris où je voulais en venir… mais il ne va pas m'aider.

— Voilà, je… je me demandais si peut-être… tu avais des problèmes avec la nourriture.

Les mâchoires de Riven se contractent. Et s'il m'envoyait bouler ? Et s'il hurlait, m'insultait et claquait la porte en affirmant ne plus jamais vouloir me parler ? Et si j'étais trop frontale ? Trop brutale ? Trop invasive ?

— Tu n'es pas obligé de répondre, m'empressé-je d'ajouter. C'est juste une main tendue. Tu m'as dit que tu t'inquiétais pour moi et tu n'es pas le seul. Moi aussi, je m'inquiète pour toi. Je n'aime pas l'idée que tu puisses aller mal, tout seul dans ton coin. J'aimerais… j'aimerais être là pour toi.

Je préfère ne pas lui parler de son corps, dont j'ai aperçu les reliefs lorsque son haut s'est soulevé. Si la discussion prend la tournure que j'imagine, Riven doit avoir un rapport compliqué avec son apparence physique. Pointer ça du doigt serait maladroit et blessant.

— Ça fait tellement longtemps que je garde ça pour moi, avoue-t-il à voix basse.

Il ne me regarde plus. Ses paupières sont closes.

— Je ne suis pas sûr que ce soit utile d'en parler.

Je n'ose pas intervenir de peur de le couper dans son élan mais il ne poursuit pas.

Alors je réponds :

— Au contraire. La personne la plus intelligente que je connaisse m'a dit que quand on affronte quelque chose de difficile, on a peur de le verbaliser, comme si ça allait rendre la chose plus réelle. Mais elle est déjà réelle. La taire ne la fera pas disparaître.

— Je suis la personne la plus intelligente que tu connaisses ? relève-t-il.

— Tu n'as aucune compétition.

Riven rouvre les yeux quelques secondes le temps de m'observer. Puis il les ferme à nouveau.

— Je crois que j'ai un peu honte, avoue-t-il.

— Honte de quoi ?

— De moi. De mes travers. Je fais tout ce que je peux pour être le plus irréprochable possible, pour n'avoir aucun défaut, pour être

parfait sur tous les plans. Mais je n'y arrive pas. Ce… truc me ronge de l'intérieur. Et j'ai beau lutter, il est plus fort que moi.

Un rire lui échappe, sans joie ni légèreté.

— On m'a toujours dit que j'avais une volonté de fer. Si les gens savaient, ils ne me regarderaient plus de la même manière. Je n'ai pas de volonté du tout.

— Riven… si tu as un trouble du comportement alimentaire, ce n'est pas une question de volonté. C'est une maladie.

Son visage se crispe. Mon cœur se tord. J'ai l'impression de l'avoir frappé. La dernière phrase m'a échappé, je n'ai pas songé qu'elle pouvait être heurtante.

— Je ne veux pas être malade, Églantine. Ni différent.

Son ton a tout de la supplication. Une partie de moi a envie de franchir la distance qui nous sépare pour prendre Riven dans mes bras mais je ne sais pas comment il l'accueillerait. Alors je reste à ma place et je l'observe. C'est la première fois que je peux détailler son visage angélique sans me sentir troublée par l'intensité de son regard. Ses cils sont si longs qu'ils l'agrandissent, quand il a les yeux ouverts. La courbe droite de son nez me conduit tout droit à ses lèvres pleines.

— Être malade ne définit pas qui tu es, Riven. Tout comme être une victime ne définit pas qui je suis. C'est une caractéristique parmi d'autres et, quand on la subit, on ne peut pas en être tenu pour responsable.

Il rouvre enfin les yeux. L'innocence qui éclabousse son visage me dévoile l'enfant qu'il a été.

— J'en serai forcément tenu pour responsable, me dit-il. Tout est ma faute. Tout est *toujours* ma faute.

Riven fixe le néant, perdu dans les méandres de ses pensées.

— Ma mère est… exigeante. Elle veut le meilleur pour moi. Rien de ce que je fais n'est jamais assez bien parce que je peux toujours faire mieux, selon elle.

— C'est pour briller à ses yeux que tu excelles partout ?

— Mon ego a envie de te répondre que non. Mais si je regarde la vérité en face… bien sûr. Tout ce que j'ai jamais voulu, c'est la rendre fière. Qu'elle me regarde pour une fois comme le fils qu'elle aime et pas comme une œuvre en construction.

— Est-ce qu'elle essaie de vivre ses rêves à travers toi ?

— Je ne sais pas. Je ne dirais pas ça. Elle exerce un métier hors du

commun : secrétaire d'État à l'Intérieur du gouvernement britannique. Comment pourrait-elle avoir d'autres aspirations et espérer que je les réalise à sa place ? Non, elle n'admet juste pas d'avoir un enfant raté. Elle aurait voulu pouvoir parler de moi aux autres et se vanter de mes accomplissements. Mais je ne suis pas à la hauteur.

Ma salive reste bloquée dans ma gorge.

— Pas à la hauteur ? Riven, tu es le garçon le plus brillant que j'aie croisé de ma vie. Si tu faisais un test de QI, tu exploserais sûrement l'échelle de mesure. Tu as un sens de l'observation hors-norme et une prestance qui fait que tout le monde se tait quand tu parles. Tu es charismatique, performant et ambitieux. Tu es de loin le meilleur étudiant de cette école et ce, depuis plusieurs générations.

— Tu es plus douée en flatterie qu'en analyse psychologique, rétorque-t-il malicieusement.

Ma bouche s'ouvre grand.

— Oser me clasher alors que je te remonte le moral ! Tu devrais avoir honte.

— Je n'ai honte de rien. Enfin… tu m'as compris.

La conversation sous-jacente à propos de ses troubles du comportement alimentaire et de ses problèmes de rapport à son corps flotte dans l'air. Je ne crois pas qu'il ait essayé de la fuir, j'ai l'impression que tout ce qu'il me confie va servir à expliquer comment il en est arrivé là.

— Je ne te flattais pas, Riven. J'énonçais juste des faits. Et si tu refuses de l'admettre, alors tu as deux fois moins de jugeote que je ne t'en prêtais.

— Me piéger pour que je sois obligé d'abonder en ton sens. Tu es maligne, je le reconnais.

— Et encore, ce n'est qu'une de mes nombreuses qualités.

Je tente d'imiter un geste de prétention en voulant rejeter mes cheveux derrière mon épaule… sauf qu'ils sont noués dans un chignon. Autrement dit, je n'ai repoussé que du vent, ce qui était ridicule… mais a le mérite de nous faire éclater de rire.

L'hilarité se dissipe aussi vite qu'elle est apparue.

— Quand j'étais gamin, elle me disait que j'étais toujours trop maigre. Trop petit. Trop chétif. Trop en retard. Trop fragile. Trop lent. Elle décidait de tout pour moi. Je n'avais aucun contrôle sur ma vie et… je crois que c'est comme ça que tout m'a échappé avec la

nourriture. J'ai commencé à manger beaucoup pour me réconforter mais j'ai vu les conséquences sur mon corps et je ne l'ai pas supporté. Alors j'ai sauté un repas, puis deux, puis trois. Au fil du temps, j'ai arrêté de m'alimenter pendant une journée, puis deux.

Il marque une pause.

— Voir les résultats de ces périodes de jeûne sur mon corps… ça me rendait tellement euphorique. Et fier de moi. Enfin, je contrôlais un truc. Mais une face sombre a vite fait son apparition. J'ai indexé ma valeur à ma minceur. Dès que je mangeais un truc trop sucré ou trop calorique, je culpabilisais. Je me flagellais. J'avais une estime de moi tellement au ras du sol…

Il se pince les lèvres.

— *J'ai* une estime de moi tellement au ras du sol…

L'envie de lui répondre que ça ne se voit pas du tout m'effleure, mais je la rejette. Ça ne l'aidera pas d'entendre ça. Et une autre interrogation, plus forte que toutes les autres, me hante. Je ne suis pas certaine d'avoir le droit de demander ça.

— Riven, il y a quelque chose que…

— Pose ta question, Églantine. Si je n'avais pas eu envie de me confier à toi, je ne serais pas resté allongé sur ton lit. Je serais parti.

— Tu es sûr ?

Il fronce les sourcils. Je me lance.

— Tu te fais vomir ?

Il secoue doucement la tête.

— Non, Églantine. Je ne me fais pas vomir. Je ne l'ai jamais fait.

Comme s'il anticipait les questions qui pouvaient suivre, il enchaîne :

— Les gens pensent à tort que cette maladie implique forcément de se faire vomir. En fait, il existe différentes formes. Certains prennent des laxatifs, ce que je n'ai jamais fait non plus. J'ai tendance à faire beaucoup de sport pour compenser, seul dans ma chambre. Mais mon truc à moi… c'est d'arrêter de m'alimenter sur des périodes prolongées.

Le sang dans mes veines est tellement froid qu'il pourrait se changer en glace. J'ai le bide liquéfié d'entendre l'enfer que Riven s'inflige juste pour se persuader qu'en étant mince, il est à la hauteur.

— Tu n'as pas besoin d'être mince pour avoir de la valeur, murmuré-je. Tu mérites d'être aimé, Riven. S'il te plaît, ne te mets

plus en danger…

Ses prunelles brillent mais il bat des cils et ça disparaît. Ai-je rêvé la naissance de ses larmes ?

Ses explications confirment tous mes soupçons. C'est pour ça qu'il n'était pas en état de venir en cours, le jour où j'ai ajouté son nom sur mon dossier réclamé par M. Nakamura. Il a dû tellement se pousser dans ses retranchements qu'il n'était même pas en état de tenir debout.

— Si je le dis à voix haute, tu me promets que ton regard ne changera pas ? me demande-t-il d'une toute petite voix.

— Je te le promets.

Il déglutit. Le silence tisse sa toile entre nous. Je ne sais pas combien de temps nous restons l'un face à l'autre, à nous regarder sans parler, sans certitude que Riven va aller au bout de sa démarche.

Lorsqu'il ouvre enfin la bouche, j'ai presque l'impression de rêver.

— Je suis anorexique, Églantine.

Sa voix a déraillé sur mon prénom, ébréchant mon cœur au passage. Au fond de moi, je puise la force de lui sourire.

— Je suis fière de toi, Riven.

Ses yeux s'embuent une nouvelle fois. Une perle saline glisse sur sa joue et s'échoue sur sa lèvre supérieure.

— Mon corps me dégoûte. Je me dégoûte… je me dégoûte tellement.

Les craquelures se propagent. Et il se brise. Mon cœur. En mille morceaux. Aucun mot n'aurait le pouvoir d'apaiser une telle détresse mais je ne peux pas rester silencieuse. Poussée par mon instinct, je me déplace jusqu'à lui sur le matelas et avance mon visage jusqu'au sien. Nos nez se frôlent. Le bout du sien est humide. Son souffle tiède me caresse la peau et altère ma fièvre.

Ma voix n'est qu'un murmure quand je lui dis :

— Moi, tu ne me dégoûtes pas.

Comme pour sceller cette promesse, je dissipe l'espace qui nous sépare. Ma bouche se presse contre la sienne avec la douceur d'un nuage. La trouille empoisonne mes organes dans l'attente qu'il me repousse. Pourtant, c'est loin d'être sa réaction. Car, non seulement il n'émet aucun geste de rejet mais mieux…

… il me rend mon baiser.

27

Riven

Appuyé à la rambarde de l'escalier principal du Grand Hall, je fixe la double porte ouverte. La plupart des étudiants de Castelan ont regagné le château hier soir pour le début du deuxième semestre. Mais certains ne sont pas pressés de reprendre les cours. C'est le cas de Callum qui a…

Je jette un coup d'œil à ma montre.

… vingt minutes pour se pointer s'il ne veut pas qu'on soit en retard en cours.

Me tenir debout est un calvaire. J'ai tenté de manger un croissant au réfectoire. C'était une sorte de défi. Et puis, je crois que j'en avais envie aussi. Mais il est mal passé. Mon estomac se cabre. J'ai l'impression d'avoir pris cinq kilos. Dans mon pull, je me sens bien plus serré qu'hier.

Des gens passent devant moi. Derrière moi. Près de moi. Je sais ce qu'ils se disent : que je suis flasque et énorme et maigre. Ça n'a pas de sens mais ça en a un.

Je passe le bras en travers de mon abdomen, en guise de soutien. À manger si peu de nourriture grasse et riche, mon système digestif n'y est plus habitué. C'est un calvaire pour lui de la digérer.

— Tu es parfait dans le rôle de femme de militaire, attendant patiemment le retour de son grand amour sur le quai d'un train.

Je relève la tête. Callum marche dans ma direction, un grand sourire aux lèvres. Ses cheveux sont couverts de neige et trempés. Il glisse un mot à son majordome pour qu'il gère le déplacement de ses bagages jusqu'à notre chambre puis me rejoint, les bras grands ouverts. Je lui rends son étreinte, heureux de le retrouver.

Tandis qu'il me tient à bout de bras pour m'observer, je lui dis :

— C'est moi la femme de militaire ?

— Ça te sied à merveille. T'es tout pâle !

— Il fait pas beau.

— Même la neige est moins blanche, et pourtant, je n'en ai jamais vu autant tomber de toute ma vie. Bientôt, on va vivre dans un igloo. Par contre, toi, je vais te filer de l'auto-bronzant ou bientôt, on verra à travers ta peau.

Je secoue la tête sans pouvoir contenir un sourire. Églantine passe derrière lui. Nos regards se croisent, je me rigidifie. Un réflexe stupide me prend : je lui adresse un signe de la main. Elle tourne la tête et disparaît à l'orée du couloir nord.

Callum, qui s'est retourné, n'en a pas raté une miette.

— Oh là là ! C'est la guerre froide, entre vous ?

— Pas du tout. Elle ne m'a juste pas vu.

— Pas vu ? Mec, elle t'a mis un gros vent.

— T'es devenu malvoyant en Écosse ? Avec tous tes cousins là, je me doutais que cette consanguinité finirait par avoir des répercussions sur ta santé.

— Ha ha ha ! Hilarant.

Callum passe son bras autour de mon cou et m'entraîne à sa suite, en direction de notre salle de classe.

— Bon allez ! Raconte-moi ce que tu as fait pendant mon absence. T'as été sage ?

— Comme une image. Et ça ne va pas être glamour : j'ai bossé.

— J'aimerais jouer la carte de l'étonnement mais tu ne sais faire que ça, Riv' ! Bosser, bosser, bosser. Tu sais que c'est pas interdit de s'amuser ? Regarde-moi ! Ma collection de cartes Pokémon s'est bien étoffée et j'ai pu en échanger un tas avec mes potes du lycée.

— S'amuser est une perte de temps.

Callum soupire.

— Moi qui pensais que vous en auriez au moins profité pour vous rapprocher, Églantine et toi.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Tu plaisantes ? Je ne t'ai jamais vu t'intéresser à personne d'autre qu'à moi et tu n'as jamais eu envie de profiter de mon corps dénudé dans ton lit.

— Je n'ai jamais dit que je voulais ça avec Églantine.

— Tes yeux l'ont dit pour toi.

Je secoue la tête. Continuer de me battre avec mon meilleur ami sur

un tel sujet ne peut me conduire qu'à la défaite. J'ai essayé de lutter de toutes mes forces pour ignorer ce qui s'est passé entre Églantine et moi, il y a quelques jours, en vain. Je repense sans arrêt à ce baiser qu'on a partagé. Les instants qui ont suivi ont été emprunts de… gêne. J'ai pris le premier prétexte que j'ai trouvé et, après m'être assuré qu'elle se sentait suffisamment en sécurité, je suis retourné dans ma chambre.

Depuis, silence radio. Je m'en veux. Je ne suis qu'un imbécile doublé d'un trouillard. Elle doit penser que je regrette de m'être laissé embrasser alors qu'il n'en est rien. Au contraire, même. Ce que j'ai ressenti m'a… terrifié. Le contrôle m'a échappé et j'ai actionné le frein à main de toute urgence.

La conversation que nous avons partagée était tellement intime. Les phrases qu'elle m'a dites tournent en boucle dans ma tête mais je n'arrive pas à accepter qu'elle puisse les penser. Le dégoût que j'éprouve à mon égard est tellement intense qu'envisager que les autres ne le ressentent pas en me regardant m'est impossible, en dépit de toute la conviction qu'Églantine y a mise.

— C'est qui, eux ? me demande Callum.

Il me désigne les trentenaires qui portent un costume blanc immaculé et patrouillent d'un pas martial dans les couloirs du château.

— Von Riedel a embauché des sbires pour assister Torres dans le maintien de la discipline à Castelan, expliqué-je. On a reçu un mail pour nous expliquer leur rôle. Apparemment, ils sont habilités à contrôler notre identité et à nous fouiller quand ils le veulent.

— Super ! Castelan devient un établissement pénitentiaire. Et ils sont obligés de s'habiller comme le jour de leur mariage ? On ne voit qu'eux dans l'atmosphère sombre du château, c'est gênant.

Je hausse les épaules.

Même si la direction a décidé de renforcer l'équipe disciplinaire, elle ne s'inquiète pas au point de faire un communiqué sur les deux meurtres et de fermer l'académie. Et maintenant que les cours reprennent, le péril est imminent.

Le Mastermind va frapper à nouveau. C'est une certitude.

28

Églantine

L'effervescence est à son comble dans le Grand Hall. La même chose s'était produite au retour du break de Noël, l'an passé. Sauf qu'à ce moment-là, ma seule crainte résidait dans l'idée de ne pas avoir les 15 de moyenne nécessaire à ne pas être renvoyée de Castelan.

Cette fois, l'enjeu monte d'un cran : si je n'ai pas au moins 17 de moyenne générale au terme de l'année, je n'accéderai pas à la compétition annuelle.

Et aussi paradoxal cela puisse-t-il paraître à la lumière de tout ce qui se passe en ce moment, oui, je m'inquiète pour mes résultats académiques. Parce que c'est la seule chose à laquelle je puisse me raccrocher. Si je me concentre sur mes cours et sur mes examens, alors je parviens à museler l'angoisse qui tente de m'entraîner dans ses bas-fonds pour me noyer.

Autour des panneaux d'affichage installés pour l'occasion, une masse d'étudiants est réunie. Et cette fois, l'homogénéité des uniformes me frappe. À gauche, les résultats du cursus littérature rassemblent un essaim rouge. À droite, les résultats du cursus théâtre contrastent avec un troupeau jaune moutarde.

Et au milieu, on retrouve les miens. Enfin, si tant est que cette phrase soit grammaticalement correcte puisque personne n'a jamais voulu de moi et que je suis une *outsider*. Je me mêle néanmoins aux uniformes bleu marine, me laissant entraîner par le mouvement. Contrairement à d'autres, je n'ose pas jouer des coudes pour me frayer un chemin.

Alors je patiente, mon cœur me fracassant les côtes à l'idée d'avoir en dessous de 17. Ou pire… en dessous de 15. Si tel était le cas, je n'aurais plus qu'à prendre la porte. Je serais officiellement renvoyée de Castelan.

Les jambes tremblantes, le souffle court, je parviens enfin au tableau.

— Ha ha ! Comment aurait-il pu en être autrement ? claironne Alma de sa voix tonitruante.

— T'as eu combien ? lui demande Elena.

— 18,1.

— Moi j'ai eu 16,9.

Je réajuste mes lunettes d'une main tremblante, puis reporte mon regard sur la liste. Celle-ci est présentée de la même manière à tous les semestres. En bas, sous la ligne rouge, se trouvent les étudiants qui ont obtenu en dessous de 15 et sont renvoyés tandis qu'au sommet, on retrouve la meilleure moyenne et donc le meilleur élève.

Et sans surprise, je lis « Riven Broadley ». Comme le semestre précédent et celui d'avant. Il a obtenu 19,3. Juste en dessous, on retrouve Anya Butchkin avec 19,1.

— Je ne suis pas loin derrière toi, Riven ! lance-t-elle d'ailleurs en s'écartant de la foule. À ta place, je me méfierais.

Je tourne la tête pour apercevoir Riven qui observe le panneau, les mains dans les poches. Il a obtenu les meilleurs résultats et pourtant, c'est lui qui fait le moins de bruit. Son intelligence démesurée n'a d'égale que sa discrétion. Sa grandeur ne cessera jamais de m'impressionner.

Arrête d'atermoyer, Églantine !

Tous les prétextes sont bons pour ne pas affronter la réalité. Je prends une grande inspiration, puis je parcours la liste depuis le sommet. À chaque nouveau nom qui n'est pas le mien, le nœud autour de mon estomac se resserre.

Jusqu'à ce que je soupire de soulagement.

« Églantine Laroche-Guyot : 16,7. »

Je ne serai pas renvoyée. Toutefois, ma joie s'avère de courte durée quand je calcule qu'il me faudra minimum 17,3 au deuxième semestre si je veux obtenir une moyenne générale de 17 sur l'année. Mais je peux le faire. J'en suis certaine !

— Bravo, Églantine ! me glisse Callum avec un sourire sincère.

Il colle son index à la feuille pour trouver sa propre note.

— 15,8. Heureusement que Riven m'a aidé à réviser, sinon je crois que j'aurais pu préparer mes valises…

Alors que je m'apprête à lui répondre, un bruit de talons martelant

la pierre attire mon attention.

Mme Da Costa écarte la foule comme Moïse la mer Rouge, d'un simple geste de la main. Elle analyse les résultats généraux, ne devant connaître que les notes de sa propre matière.

— 16,7, Églantine, commente-t-elle avec les sourcils en accent circonflexe. Je ne vous cache pas mon étonnement, considérant la note catastrophique que je vous ai mise en analyse psychologique des adversaires. Votre copie était d'une médiocrité insultante.

Je me recroqueville. Mme Da Costa ne revient toutefois pas à la charge puisqu'elle s'en prend ensuite à Callum, puis à Aarav, puis à Elena. Voyant que personne n'échappe à cette hécatombe, je décide de prendre la fuite avant qu'elle ne me sape le moral pour de bon.

Non, ma « médiocrité insultante » ne m'empêchera pas de l'obtenir, mon 17 de moyenne générale sur l'année. Quoi que Mme Da Costa en dise.

Debout au fond de la classe en attendant que M. Viklund nous répartisse à sa guise aux échiquiers, j'observe Riven du coin de l'œil. Les mains dans les poches, il se tient en retrait, adossé au mur. Callum parle avec Noah. Freya et Elena se murmurent des confidences à l'oreille. Anya et Aarav sont chacun dans leur coin.

Pourquoi Riven me fuit-il comme la peste ? L'ai-je mal embrassé ? J'aurais peut-être dû moins appuyer mes lèvres ou être un peu moins douce et plus directe. Ou alors il s'attendait à ce que je mette la langue et que la soirée finisse autrement ? Je n'étais pas prête pour ça.

Je ne *suis* pas prête pour ça.

C'est stupide. Riven est parti en courant après ça, donc je fais fausse route. Peut-être que j'ai juste mal choisi mon moment, après la teneur de ses confidences. Je n'ai pas réfléchi, j'ai suivi mon instinct. Riven était vulnérable, j'ai voulu le réconforter et lui montrer qu'il n'y avait rien chez lui qui évoquait le dégoût.

Je ne lui plais sûrement pas. La voilà, la conclusion. Inutile de chercher plus loin : ça ne servirait qu'à me bercer d'illusions.

Quand même… ce n'est pas parce que je ne l'attire pas qu'on est

obligés de s'ignorer. On aurait pu rester amis. Ce n'est pas comme si j'avais l'embarras du choix, dans ce domaine-là.

La porte claque, coupant court à mes pensées. M. Viklund marche jusqu'au centre de la classe de sa démarche dégingandée. À chaque pas, ses genoux menacent de lâcher et de projeter une rotule dans une des vitres. Déjà que l'appellation « fenêtre à guillotine » me donne froid dans le dos, mais si en plus elle se fait lapider à grand renfort d'os humain, je vais rendre l'âme. Tout est glauque dans ce château mais je ne me rends pas service avec mon imagination fertile, alimentée par la peur.

— Bonjour à toutes et à tous. Bon retour à Castelan ! Nous n'avons pas de temps à perdre ce deuxième semestre. Pour rappel, la compétition annuelle commence dans un peu plus de quatre mois et s'étalera sur deux semaines. Si vous nourrissez l'aspiration de devenir l'un des grands de ce monde, il est plus que temps de tout mettre en œuvre pour y parvenir.

Il plisse les yeux.

— Dans le cas contraire… que faites-vous ici ?

Il y a plus de pression sur mes épaules que dans les pneus de ma voiture. OK ! Je n'ai pas de voiture donc disons dans celle d'Eddie, qui techniquement appartient à ma famille qui ne la conduit jamais.

— Par ailleurs et avant d'entamer la leçon du jour, j'ai un message de la direction à vous transmettre. Comme vous avez pu le constater, les chutes de neige se sont intensifiées ces dernières semaines et un avis de tempête est à nouveau déclaré.

À côté de moi, Freya chuchote à Elena :

— On ne va pas y échapper, à celle-là.

Pendant le break, j'ai eu le temps d'effectuer des recherches. La dernière tempête qui a secoué l'académie aussi violemment que celle annoncée a eu lieu dans les années 1970.

— Pas de panique, les murs de Castelan sont solides. Nous ne craignons absolument rien à l'intérieur du château. En revanche, des règles sont à respecter. À partir de maintenant et jusqu'à nouvel ordre, l'accès aux jardins à la française et au lac miroir est strictement interdit. Pour les étudiants fumeurs, il est toujours possible de sortir sur le parvis, pour l'instant.

— J'ai bien fait d'arrêter la clope l'été dernier, me glisse Alma.

Ah ! Elle me reparle ?

Je tourne la tête vers elle. Au temps pour moi : ce n'était que le temps d'une phrase. Elle est de nouveau absorbée par l'écran de son téléphone. D'où je me tiens, j'aperçois l'application message mais je n'arrive pas à lire le nom de son interlocuteur. De toute manière, vu le grand mystère qu'elle en fait, elle a dû lui attribuer un nom de code dans son répertoire. Je ne comprends toujours pas pourquoi elle en fait un secret d'État.

— Si l'envie te prend de me partager ta vie sentimentale avant l'Ehpad, n'hésite pas, lui fais-je remarquer. Quand je serai vieille et fripée, je ne suis pas sûre que les ragots m'intéresseront toujours.

— Tu plaisantes ? Plus les années passent et plus tu aimes ça, souligne Alma. Et à juste titre : les ragots, il n'y a que ça de vrai.

Sa capacité à botter en touche frôle l'irréel. Quand je le lui fais remarquer, elle me répond :

— Je te l'ai déjà dit : « Pour vivre heureux, vivons cachés. »

Je capitule et me concentre sur le cours.

— J'aimerais bien que M. Viklund nous appaire. Comme ça, on aurait l'occasion de s'affronter.

— Hmm.

Alma se contente de ce bruit de gorge.

— Tout va bien, les filles ?

Nous tournons la tête vers Mme Verhoeven qui nous observe avec inquiétude.

— M. Viklund peut répondre à toutes vos questions, précise-t-elle. Ou si vous êtes plus à l'aise, posez-les-moi.

— Tout va bien, madame, assure Alma. Églantine a su éclairer ma lanterne.

Mme Verhoeven nous adresse un sourire, opine du chef, puis se dirige vers Anya, Freya et Elena qui la bombardent d'interrogations.

Le prof se lance enfin dans la répartition des binômes et le drôle de sens de l'humour du destin frappe une nouvelle fois.

— Églantine et Riven.

La mort dans l'âme, je rejoins l'échiquier désigné par M. Viklund. Riven s'installe face à moi, les prunelles voilées de nuages. Et contrairement à toutes ces fois où il a conservé le silence pendant des heures, il ne tarde pas à le briser.

— Bravo pour ton 16,7. C'est une excellente moyenne.

— Qui fait pâle figure à côté de ton 19,3.

— Ça ne sert à rien de se comparer.

Facile à dire quand on est le meilleur. Je retiens toutefois cette réplique cinglante. Je sais que Riven ne pense pas à mal. Je suis juste agacée par son silence radio des derniers jours.

— Je sais que je t'ai un peu évitée.

Comme si on venait de me retirer ma chaise, j'ai l'impression de tomber dans un puits sans fond. Ma chute est interminable, lente et douloureuse. Il faut que je dise quelque chose. N'importe quoi.

— Je suis désolée de t'avoir embrassé.

Riven fronce les sourcils.

— Ne le sois pas. Je ne regrette pas.

— Ah… ah bon ?

Il soupire.

— C'est moi qui suis désolé. J'ai pris peur et j'ai fait ce que je sais faire de mieux : me replier dans ma coquille. Du grand Riven. Les émotions, ce n'est pas trop mon fort mais je ne t'apprends rien. L'affection, encore moins. Toi, au contraire, tu assures sur ce plan-là. Ça a l'air si facile pour toi d'être tendre, à l'écoute, sensible…

Riven n'a jamais aligné autant de mots en quelques secondes. Je m'apprête à le lui faire remarquer quand une autre idée me traverse la tête.

— Tu veux dire que… tu reconnais ma supériorité dans un domaine ?

Le malaise se dissipe. Un sourire joueur apparaît sur les lèvres de Riven. Il passe sa langue sur ses incisives, comme chaque fois que je le pique et qu'il s'apprête à revenir à la charge.

— Détends-toi, quand même ! C'est bien le seul.

— Ça reste à prouver, nuancé-je. Tu veux qu'on reparle de la raclée que je t'ai collée le premier jour ?

Sa mâchoire se décroche.

— Je vois que madame sort l'artillerie lourde.

— Tu m'as ignorée pendant des jours, Riven. J'ai eu le temps de faire un stock énorme de punchlines à te mettre dans la figure. Même le Père Noël ne remplit pas sa hotte aussi vite.

Si ma remarque semble d'abord l'amuser, il se rembrunit. Puis il se penche par-dessus l'échiquier pour me murmurer :

— Le Mastermind a joué, ces derniers jours ?

Je jette un regard autour de nous pour vérifier que personne ne

nous prête attention.

— Oui. Il y a eu trois coups chacun de joués mais aucune pièce n'est sortie du jeu. Je n'arrive pas à savoir à laquelle il compte s'attaquer ensuite et… j'ai…

Autant le lui montrer. Je fouille dans mon sac pour en sortir un papier que je lui glisse par-dessous la table. Tandis que Riven en prend connaissance, je me remémore ce que j'ai fait la nuit passée, lorsque le sommeil me fuyait. Mon cerveau tournait à plein régime alors je l'ai employé à bon escient. J'ai cherché à associer chacune de mes pièces restantes à des élèves de Castelan, en fonction de leurs atouts. Factuellement, les deux victimes du Mastermind sont des étudiants de deuxième année. Par conséquent, j'ai puisé dans ma promotion pour remplir l'échiquier.

Anya Butchkin est tellement terrifiante et douée que je la vois bien en reine. Et puis, sans la présence de Riven, elle serait majore de promotion. C'est forcément elle. J'ai mis Alma sur un fou et pour le second, j'y ai mis Callum. Pour des raisons totalement différentes, mais dans ma tête, le fou est une pièce atypique. Alma et Callum se démarquent des autres étudiants de notre promotion, par leur personnalité singulière et leur style de jeu. Ça me semble cohérent.

Le cavalier restant pourrait être Noah ou bien Aarav et la tour restante, Freya ou Elena. J'ai été moins inspirée pour cette partie-là.

Il reste alors la pièce maîtresse.

Le roi…

— Moi ? murmure Riven interloqué.

Il lève les yeux de la feuille.

— Tu penses que je suis le roi ?

— Tu es le meilleur élève de cette académie. Ça ne peut être que toi…

Riven se frotte le menton, pensif.

— Il faut qu'on analyse plus en détail l'échiquier et qu'on essaie de deviner qui le Mastermind va attaquer ensuite. Peut-être qu'on aura une chance de protéger sa victime.

— En considérant que je ne me suis pas trompée dans ma répartition. On navigue dans le brouillard, Riven. Et je n'aime pas du tout cette sensation…

Une moue énigmatique lui déforme les lèvres tandis que son regard fixe le néant.

— Moi non plus.

missive anonyme

Ne laisse pas ta tête te faire croire que tu n'as personne. Je suis là. Je serai toujours là. Tu peux te confier à moi, je ne te jugerai pas. Jamais.
Tu es assez. Tu suffis.
Ce reflet te ment. Ce que je vois quand je te regarde n'a pas d'imperfection.
Accroche-toi, s'il te plaît…

29

Riven

— Très bonne riposte, Églantine ! exulte Viklund en prenant des notes sur son vieux calepin.

Il a raison : elle a réussi à anticiper le coup fourré que je préparais pour m'empêcher de le mener à bien. Tout le monde ne serait pas capable d'une telle prouesse. Églantine est bien plus douée qu'elle ne le pense. Certaines matières spécifiques lui font croire que son niveau est bancal juste parce qu'elle ne détient pas telle ou telle compétence mais c'est stupide. Lors d'un affrontement, ce n'est pas la théorie qui compte : c'est la pratique.

Églantine n'est peut-être pas la meilleure pour déchiffrer le langage corporel de ses adversaires mais son style unique et aléatoire en fait une adversaire coriace. Et imprévisible. C'est ce qui explique pourquoi personne ne me donne du fil à retordre comme elle le fait.

Ce qui ne m'empêche pas de l'emporter.

— Mat.

Églantine observe le plateau encore un instant, relève la tête puis me sourit.

— Bien joué.

— Tout à fait, renchérit Viklund. Excellent travail, Riven. Comme toujours.

Il se tourne vers Églantine.

— Nous avions évoqué lors d'un précédent cours le « baiser de la mort ». Vous vous en souvenez ?

— Je voulais prendre le temps d'approfondir mes recherches sur le sujet, mais je me suis laissée déborder.

— Le cours est terminé, mais si vous avez cinq minutes, je peux vous illustrer ce coup. À mon sens, il conviendra parfaitement à votre style de jeu, Églantine. Ce serait une arme redoutable entre vos mains.

— Merci, monsieur.

Je me lève et lui adresse un signe.

— On se retrouve plus tard.

Elle acquiesce. Je quitte la salle sur les talons de Terminator, qui semble avoir écrasé Noah. Le sourire supérieur qu'Anya affiche dit tout ce qu'il y a à savoir sur le sujet. Une partie de moi aimerait que quelqu'un d'autre l'évince lors de la compétition annuelle, ça me faciliterait la tâche et ça m'enlèverait un poids. Cette fille est une des seules adversaires que je crains.

Et en même temps, où serait le plaisir dans tout ça ? Je ne doute pas de mon talent. Je suis capable de l'anéantir.

Assis par terre dans le couloir, Callum réconforte Noah. Enfin, j'imagine. Ce n'est pas mon point fort de faire tampon des émotions des autres, dans la mesure où je trime déjà à gérer les miennes. Néanmoins, son bras passé autour de ses épaules me met la puce à l'oreille.

— Que se passe-t-il ? demandé-je en m'accroupissant devant eux.

— Je n'ai plus de nouvelles de Santiago depuis plusieurs semaines, avoue Noah. Juste avant le break, il a arrêté de venir en cours. Quand je suis retourné à la chambre, il n'y avait plus ses affaires. Il ne m'a pas laissé de mot, rien. Je le harcèle sur les réseaux, je l'appelle : aucune réponse.

Mon estomac se tord.

— J'en ai parlé à l'équipe pédagogique, on m'a répondu qu'il avait abandonné le cursus. Mais c'est ridicule, je connais Santiago ! Il peut être paresseux, des fois. Sauf qu'il va toujours au bout de ce qu'il entreprend. Toujours !

Un véritable dilemme s'impose à moi. Dois-je lui révéler qu'il a raison, que Santiago n'a pas quitté Castelan, du moins pas de la manière dont l'équipe pédagogique le prétend ?

Noah ne mérite pas de se torturer mentalement, mais je doute que connaître la vérité l'apaise. Von Riedel aurait pu choisir de prévenir tout le monde afin d'éviter le danger, mais psychologiquement, c'est un risque énorme. Lorsque la peur se répand dans un groupe, il devient impossible de le maîtriser.

— Tu as essayé de contacter les parents de Santiago ? demande Callum.

— Ils ne savent pas que j'existe. Il ne leur a jamais parlé de sa

sexualité et je ne veux pas l'outer. Et puis, je ne les connais pas, je n'ai aucun moyen de les contacter même en me faisant juste passer pour un pote.

Noah soupire.

— Vous croyez que c'est sa manière de me larguer ? Il s'est barré de Castelan juste parce qu'il ne supportait plus notre relation mais ne savait pas comment y mettre un terme ?

Je m'en veux d'entrer dans ce jeu-là, mais je demande :

— Il y avait de l'eau dans le gaz entre vous ?

— Comme dans tous les couples, on s'engueulait parfois. Mais on n'a jamais parlé de se séparer. Je suis peut-être juste un gros lâche qui refuse d'affronter la vérité. Il s'est barré, c'est tout.

Alors que Callum s'apprête à parler, une multitude de sonneries se déclenchent dans le couloir. Je sors mon téléphone en même temps que les gars. Une vidéo apparaît en plein écran. Mon meilleur pote tourne son portable : la même chose est affichée sur le sien. *Idem* pour Noah.

Le clip se déclenche, dévoilant Isabella Da Costa en close-up. Les plans sont courts, elle ne porte jamais les mêmes tenues, signe que le montage a été réalisé avec des extraits de plusieurs moments différents. Réputée pour son franc-parler, notre enseignante n'y va pas de main morte quand il s'agit de remettre un élève à sa place. La vidéo s'apparente à une compilation des commentaires les plus acerbes qu'elle a pu émettre. Et c'est seulement en entendant tout ça coup sur coup que je prends conscience de la gravité de ses propos.

— Elle est timbrée, grogne Noah.

— C'est clair, renchérit Callum les yeux exorbités. C'est du harcèlement moral. En plus, elle a ses boucs émissaires. C'est toujours les mêmes qu'elle humilie.

Le rythme de la vidéo ralentit. Da Costa toise un élève qu'on ne voit pas de l'angle où c'est filmé. En revanche, on déguste bien l'acidité de son regard. D'une voix cinglante, elle assène :

— Je ne peux pas me couper en deux pour materner un étudiant bête à manger du foin qui n'a rien à faire dans cette académie. Castelan défend l'excellence, pas la débilité congénitale.

L'extrait me fait bouillir. L'écran devient noir. Puis en lettres de sang, une inscription apparaît :

Une nuée de frissons dévale ma colonne vertébrale. Je n'ai pas le temps d'ouvrir la bouche qu'Églantine sort de la classe, affolée.

— Riven ! V… viens !

Son ton ne laisse place à aucune contradiction. Ça ne lui ressemble pas du tout. Derrière ses immenses binocles, son teint est blafard et ses yeux exorbités. Je laisse les gars qui commentent la vidéo pour suivre Églantine un peu plus loin dans le couloir, à l'abri des oreilles indiscrètes.

— Regarde !

Elle me tend son téléphone ouvert sur Échecs Aimantent. Le Mastermind vient de détruire son premier fou qui a quitté le plateau et se retrouve entouré des autres pièces déjà sorties.

Mon cœur s'arrête quand je découvre le visage plaqué sur le fou.

— Da Costa, murmuré-je.

Églantine acquiesce. Elle déglutit bruyamment puis ajoute :

— Tu as vu ? Il n'y a pas encore de croix !!

— C'est la première fois qu'il y a un temps de battement. Pas vrai ?

— Oui, me confirme Églantine.

— Alors on a peut-être une chance d'intervenir…

Je plisse les yeux sur l'écran. Mon regard passe de Dario à Santiago plusieurs fois d'affilée.

— C'est aussi la première fois que le Mastermind compte s'en prendre à un prof, souligné-je.

— Tu crois qu'on a combien de temps avant qu'il élimine Mme Da Costa ?

— Aucune idée mais ça a déjà commencé.

— Qu'est-ce qui a commencé ?

— Tu n'as pas reçu la vidéo ?

L'air perplexe d'Églantine me répond. Je sors mon propre portable pour la lui montrer, et au moment où le message en lettres de sang apparaît, un hurlement déchire l'atmosphère.

Nos têtes se tournent d'un même mouvement en direction de Callum et Noah qui ont eu le même réflexe.

— Ça semble venir de là-bas ! lancé-je.

Je me précipite en direction du cri, talonné par les trois autres. Les portes du château sont ouvertes lorsque nous parvenons au Grand Hall. Les étudiants affluent par dizaines à l'extérieur, en dépit de l'avis de tempête et de l'interdiction formelle de quitter l'enceinte du bâtiment. Les surveillants en blanc tentent de les en empêcher, mais ils ne sont pas assez nombreux face à la cohue générale.

— Pourquoi tout le monde sort ? interroge Callum hébété.

— Aucune idée mais on ferait bien d'aller voir, répond Noah.

Les deux passent en tête de file. Églantine et moi leur emboîtons le pas. Le froid me mord la peau à l'instant où je pose un pied dehors. La neige tombe à gros flocons et le vent projette de violentes bourrasques qui me sifflent dans les tympans. Mes pas s'enfoncent dans la poudreuse et je croise les bras sur la poitrine pour me protéger. Déjà que j'ai tout le temps froid parce que je ne mange pas assez… là, j'ai l'impression de profiter d'un avant-goût de mon purgatoire personnel.

Un amoncellement d'étudiants est réuni sur le flanc du château, à quelques mètres de la falaise, et observent dans une même direction.

— Qu'est-ce qu'ils regardent ? s'écrie Callum.

Le son de sa voix me parvient de loin, hachuré par l'intensité du vent. Nous nous joignons à la masse pour découvrir ce qui la fascine. Du haut du troisième étage, Isabella Da Costa est penchée par une fenêtre à guillotine. Sa tête et son cou dépassent de l'ouverture dans la

pierre. Les intempéries sont trop féroces pour que je puisse garder les paupières grandes ouvertes. Au lieu de quoi, je me retrouve à laisser un mince interstice qui m'empêche de distinguer les détails.

Est-ce qu'elle crie ? A-t-elle peur ?

Je colle ma bouche à l'oreille d'Églantine pour y murmurer :

— J'ai peut-être le temps de la sauver.

Sans attendre de réponse, je m'élance en direction du château. Sur le chemin, je croise d'autres étudiants attirés par la singularité de l'événement. Je reconnais les couleurs des uniformes des cursus littérature et théâtre. L'ensemble de Castelan semble avoir mis sa vie en pause pour assister à l'horreur en direct.

Je m'engage dans l'aile ouest, réservée à l'administration, et grimpe une volée de marches quatre à quatre pour atteindre le troisième étage, où se situent visiblement d'anciennes salles de classe, inutilisées depuis belle lurette. Dans le couloir, j'aperçois deux types qui cognent contre une porte.

— Madame ! Madame, ouvrez-nous !

Aucune trace de von Riedel ni de Torres. Je rejoins les deux autres étudiants et tente de les aider à enfoncer la porte : en vain. Celle-ci est bien trop solide.

— Ça fait trois fois qu'on essaie, m'informe Rachid.

Si ses vêtements jaune moutarde trahissent son appartenance au cursus théâtre, je le reconnais surtout parce qu'il s'est déjà assis à côté de moi en cours de culture générale.

Quant à l'autre : il s'agit d'Hiroshi Tanaka qui fait partie de ma promotion. Je ne peux plus poser les yeux sur lui sans me rappeler qu'il était là, le soir où Dario a tenté de violer Églantine. Il a observé la scène sans bouger. Et il n'avait pas l'air paralysé, il avait l'air de se régaler.

Je contiens la nausée qui me vient pour me concentrer sur l'urgence.

— L'armature de la porte est trop solide, commenté-je. Il nous faudrait un bélier ou quelque chose pour l'enfoncer.

— Il y en a un dans le matos de spectacle, m'informe Rachid On l'a utilisé il y a un mois pour une représentation notée entre nous. Il doit être dans la réserve de l'auditorium.

— Va le chercher ! Vite !

Sans discuter mon ordre, il part en courant. J'ignore la présence d'Hiroshi pour me pencher vers le trou de la serrure et tenter d'y voir

quelque chose. L'espace est mince mais me permet d'obtenir une vision partielle de l'intérieur de la salle de classe. Da Costa est ligotée avec du barbelé à la fenêtre à guillotine, son cou bel et bien passé à travers.

Cette fenêtre n'a jamais aussi bien porté son nom : une lame de boucher y a été ajoutée. Si elle se referme, Da Costa aura la tête tranchée. Le mécanisme a été verrouillé à l'aide d'une corde au-dessous de laquelle a été placée une bougie.

Au niveau de la flamme, le nylon a battu en retraite sur quatre-vingt-dix pour cent de sa surface.

À présent, ce n'est plus une corde qui retient l'instrument mortel.

Ce sont des filaments.

30

Églantine

Mon corps tout entier n'est qu'un muscle contracté. Mes dents claquent si fort que je vais finir par m'ébrécher une molaire. La puissance du vent et l'épaisseur des flocons m'obligent à placer une main en visière sur le front pour observer Mme Da Costa en travers de la fenêtre. Il ne me reste qu'un bras libre pour me tenir l'abdomen et serrer le pull de mon uniforme contre moi pour conserver une bribe de chaleur. Mes doigts sont tout bleus mais je m'en moque.

Mon cœur menace d'éclater. Je n'ose pas regarder mon téléphone pour voir si le Mastermind a ajouté une croix rouge sur mon fou.

— C'est quoi, ce bordel ?!

Dans le cataclysme météorologique qui nous entoure, le brouhaha demeure lointain. Il n'y a qu'une personne dont la voix s'avère capable d'être claire et distincte malgré les intempéries : Alma. Ma coloc' arrive à mon niveau et suit le regard de tout le monde.

— Qu'est-ce que…

Elle n'achève pas sa phrase. Elle se tourne vers moi et cligne à répétition des yeux pour chasser les flocons qui se logent dans ses cils.

— On ne sait pas, geins-je. On dirait que Mme Da Costa va tomber m-mais elle ne bouge pas…

D'où je me tiens, les détails de son visage sont flous. Je ne distingue même pas si elle ouvre la bouche. Peut-être même qu'elle hurle pour que quelqu'un la sorte de là, mais le son ne parvient pas non plus jusqu'à nous.

— En temps n-normal, j'aurais c-cru à une blague, me confie Alma dont les dents claquent à leur tour. Mais si tout le monde est là, d-dans le blizzard, c'est que ce doit être grave, non ?

L'inquiétude n'est pas une émotion que j'ai l'habitude de voir sur le visage de mon amie. Ses traits sont tirés, son teint paraît plus pâle que

d'ordinaire. Ses cheveux blonds ont perdu de leur lumière.

— Riven est p-parti voir au troisième étage, l'informe Callum que son air épouvanté rajeunit de dix ans.

Ce dernier se frotte les mains et souffle dedans pour se tenir chaud. Dans un moment pareil, je rêverais d'avoir une carrure aussi massive que la sienne. Frêle comme je suis, je n'ai pas la résistance nécessaire pour survivre dans la tempête bien longtemps. Et d'après mon application météo, le cauchemar ne fait que commencer…

Je m'apprête à demander si quelqu'un a eu des nouvelles de Riven, quand une voix vocifère à ma droite.

— QUE SE PASSE-T-IL ICI ?!

Torres a des défauts mais force est d'admettre qu'en s'époumonant, il arrive à se faire entendre aussi bien qu'Alma. Tout le monde tourne la tête vers le nouvel arrivant, flanqué de Mme Verhoeven et de M. Pradhel, un prof du cursus littérature à la réputation soporifique.

Un étudiant plus vieux que moi a le réflexe de tendre le bras pour désigner Mme Da Costa.

Les trois enseignants blêmissent. Leurs lèvres tremblent. Affolé, Torres regagne le château au pas de course.

— Il arrivera peut-être à t-temps, suggère Alma.

— J'en doute, rétorque sombrement Callum.

— Quelqu'un a vu l-le directeur ? interroge Noah.

Je n'ai pas le temps de répondre qu'un cri me coupe l'herbe sous le pied. Les décibels sont tels qu'ils résonnent jusque dans mes os, imprimant dans mon ADN une détresse à l'intensité inédite.

Tous les regards se braquent vers là-haut. La fenêtre se referme, tranchant net la tête de Mme Da Costa. Elle se sépare de son corps, chute dans le vent et, à la manière d'un ballon de football, roule dans la neige qu'elle macule d'un filet de sang sur son passage. Une clameur horrifiée se répand dans la foule.

Sur le front de la tête décapitée, il y a une inscription gravée dans la chair.

31

Riven

Le Mastermind a fait une troisième victime.

En dépit de toute sa bonne volonté, Rachid, l'étudiant de théâtre parti chercher le bélier, n'est pas revenu à temps. J'ai tout vu à travers le trou de la serrure.

Les derniers fils de la corde qui cèdent.

La fenêtre à guillotine qui embrasse sa destinée.

Le cri de détresse du fou qui a entendu son requiem et qui a compris.

Qu'il allait mourir.

Et il est mort.

Enfin, *elle* est morte.

Isabella Da Costa. La prof qui nous enseigne l'analyse psychologique des adversaires depuis un an et demi. Elle ne m'a jamais porté dans son cœur, sûrement qu'elle me trouvait trop arrogant alors que c'est un trait que nous avions en commun, elle et moi.

Cette femme n'était pas un ange. Il suffit de voir la vidéo que nous avons tous reçue quelques minutes avant son exécution publique. Et ce mot, gravé sur son front…

« BOURREAU. »

Plusieurs personnes ont eu le réflexe macabre de prendre la tête en photo, ce qui a permis à Callum de la récupérer et de me montrer ce que j'avais manqué, depuis le troisième étage. Entre-temps, le directeur est arrivé, le bélier aussi. Nous avons ouvert mais il était trop tard. Personne n'a eu le droit d'entrer dans la salle de classe désaffectée afin de ne pas altérer les traces ADN. La police a dû être contactée…

Le flot de mes pensées est interrompu par l'arrivée d'Églantine qui me tend un gobelet de café fumant. D'un simple coup d'œil et à

l'odeur, je sais que le sien est parfumé à la vanille. Dans d'autres circonstances, je sourirais de la savoir si constante. Là, je n'ai pas la force de penser à autre chose qu'aux drames qui s'enchaînent à Castelan.

— Je savais que je te trouverais là, me dit Églantine.

Sa voix est douce. Elle contraste avec la violence qui se débat dans mon corps.

Violence que je m'impose.

Violence que je subis.

— Comment ?

— Le lac miroir n'est plus accessible à cause de la tempête et c'était ton endroit préféré pour réfléchir, m'explique-t-elle. Je me suis dit que la seule autre option pour canaliser tes pensées, c'était de jouer aux échecs. Physiquement.

Elle a retenu. Que je m'affronte toujours dans ma tête lorsque j'ai un moment de libre et l'espace mental pour. Ce qui n'est actuellement pas le cas.

— Et vu les circonstances, j'ai pensé que tu serais venu dans la salle de compétition. Pour brainstormer. Ce n'est pas ce que tu fais ?

Avec le cavalier blanc, je dérobe la tour noire, puis je fais pivoter le plateau sur son axe pour incarner l'autre couleur.

— C'est précisément ce que je fais, avoué-je.

Églantine s'assoit face à moi et observe les gradins vides autour de nous. Elle sirote son café en silence, respectant mon besoin d'espace tout en étant présente. Je n'aurais jamais pensé possible pour cette fille d'être invisible tant son excentricité éclabousse tout autour d'elle. Encore une erreur de jugement de ma part. Ça ne m'arrive jamais. Elle est la seule personne qui m'a détrompé à plusieurs reprises. Elle est l'énigme la plus complexe et la plus excitante que j'aie jamais eu à résoudre.

— Tu sais, murmure-t-elle au bout d'un moment, si tu partageais ce que tu penses à voix haute, ça ferait de la place dans ta tête. Je le fais toujours quand j'ai plein, plein, plein de pensées qui s'accumulent comme dans la caverne d'Ali Baba. Ça fait des montagnes et des monticules et des valons et des vallées et d…

— Églantine !

— Oui ?

— J'ai compris.

— Oh…

Je prends une grande inspiration puis, sans quitter l'échiquier du regard, je résume :

— On sait désormais que le Mastermind ne s'en prend pas qu'à des élèves : les profs sont en danger aussi. Il inscrit un mot précis sur le front de ses victimes.

— « Sadique », « hypocrite » et « bourreau », énumère Églantine.

— Pas très étonnant pour Dario.

— Ni pour Mme Da Costa.

J'acquiesce et enchaîne :

— On sait aussi que le Mastermind a un goût prononcé pour la mise en scène. Au début, c'était un peu plus discret. On a retrouvé les corps de nuit ou cachés mais là, il prend la confiance : une exécution publique.

— Il n'a pas peur de se salir les mains, renchérit Églantine. Le point commun que je vois à chaque fois, c'est le barbelé. D'après ce que tu m'as rapporté, Mme Da Costa n'y a pas échappé non plus. Donc il en a utilisé pour ses trois victimes. Ça ne peut pas être un hasard…

— En effet.

Tour en B5. Fou en C4. Mes doigts s'agitent d'eux-mêmes sur les pièces, comme chaque fois que je suis possédé par la fièvre des échecs.

— Plus le temps passe et plus j'en reviens à ce que je m'étais dit au tout début concernant Dario, me confie Églantine. La mort de Santiago a brouillé les pistes, mais on dirait bien… une vengeance.

Concentrée, elle poursuit :

— Je n'ai jamais discuté plus que de raison avec Santiago, mais il n'a jamais été méchant avec moi. Ce n'était pas une ordure comme Dario.

— « Sadique ». Et « hypocrite ». On ne leur reproche pas la même chose.

— Qui aurait pu leur en vouloir à tous les deux ainsi qu'à Da Costa ?

En silence, j'observe Églantine.

— Je ne vois vraiment pas le lien qui les unit, tous les trois, reprend-elle. Ce qui me chiffonne, c'est la vidéo sur Mme Da Costa. Le dernier extrait était de loin le plus violent. Mais je n'ai pas réussi à voir à qui elle s'adressait.

— Tu crois que ça pourrait être cet élève, le point commun ?

Cavalier en H6. Tour en E5.

— Il y a eu plusieurs extraits mais celui-ci a été gardé pour la fin, rappelle Églantine. Et surtout, elle a distinctement dit : « Je ne vais pas me couper en deux. » L'écran est devenu noir et la phrase utilisée ensuite, c'était : « Ah ! Tu ne peux pas te couper en deux ? » À nouveau, on ne peut pas parler de hasard. J'avoue avoir été distraite par le fait qu'elle ait été…

Elle ne termine pas sa phrase, le mot « décapitée » refusant de franchir le seuil de ses lèvres.

— C'était certainement l'intention, déclaré-je. « Tu ne peux pas te couper en deux, alors je vais te prouver le contraire. » Mais le lien avec la phrase du dernier extrait et cet étudiant n'est pas inintéressant. Je pense que tu tiens quelque chose…

— Il faudrait qu'on arrive à savoir de qui il s'agit. Si ça se trouve, c'est lui le Mastermind.

— Mais comment ? On n'a aucun indice à part ses mains et un bout de manche bleu marine.

Et comme tout le monde porte l'uniforme à Castelan et qu'on sait déjà qu'il s'agit d'un étudiant du cursus échecs, ça ne nous avance pas à grand-chose.

Tour en E4. Fou en E5.

— Et si on la regardait avec un œil neuf ? propose Églantine. Je l'ai déjà fait une dizaine de fois de mon côté et je n'ai rien remarqué de plus. Mais peut-être qu'à deux, on serait plus efficaces.

Elle se lève pour venir se poster à côté de moi, penchée sur la table. Puis elle sort son téléphone et déclenche la vidéo.

Il s'écoule bien vingt minutes durant lesquelles Églantine ne cesse de remettre l'enregistrement au début pour le révisionner. À chaque nouvelle tentative, elle verbalise l'élément sur lequel elle va se concentrer : le mobilier, le bruit environnant, les mots qu'on distingue en arrière-plan, le mouvement de la caméra.

Jusqu'à ce qu'en plein milieu d'une énième lecture, elle mette pause.

— Là ! s'exclame-t-elle.

Je plisse les yeux.

— Là quoi ?

— Sur la trousse beige, il y a un pin's. Je suis certaine de l'avoir déjà vu quelque part… mais où ?

En douceur, je prends le téléphone de ses mains pour approcher l'écran de mes yeux. Dans l'angle, on distingue en effet un bout de

trousse beige et un pin's jaune représentant un koala.

— Ça devait appartenir à quelqu'un qui n'est pas passé en deuxième année, exposé-je.

— Sapristi de tralala !

La sonnerie d'appel retentit dans le château et nous coupe en pleine réflexion. Celle-ci est exclusivement utilisée pour réunir les étudiants dans le Grand Hall.

Églantine et moi échangeons un regard.

— Von Riedel va sûrement prendre la parole… c'est la psychose à Castelan, couine-t-elle.

Nous quittons la salle de classe pour rejoindre la foule déjà amassée dans l'entrée de l'édifice. Dans l'escalier central, Nakamura, Viklund et Torres se tiennent sur les marches. Il y a une dizaine d'autres personnes que je ne connais pas, sûrement des enseignants des autres cursus que j'ai dû vaguement apercevoir dans les couloirs. Leurs visages me sont tous plus ou moins familiers.

Les murmures vont bon train dans l'assemblée. Tout le monde commente ce qui s'est passé plus tôt dans la journée. Si la plupart des étudiants accusent le choc en débitant tout ce qui leur passe par la tête, d'autres restent mutiques et certains encore ont l'air de trouver divertissant qu'il se produise un tel événement à Castelan. Je secoue la tête face à tant de stupidité.

Églantine redresse le dos. Je comprends pourquoi lorsque j'aperçois von Riedel apparaître derrière le rideau en velours rouge qui dissimule le balcon royal. Ses mains agrippent le garde-fou tandis qu'il toise la foule à travers son monocle.

Les ragots s'estompent. Les murmures aussi. Ne reste qu'une peur résiduelle de la tournure des prochains événements, après avoir assisté en direct à l'exécution barbare de Da Costa.

— Chers étudiants, chères étudiantes !

L'attention générale converge vers le directeur.

— Vous me voyez navré de convoquer cette assemblée dans pareilles circonstances. Croyez bien que j'aurais préféré vous réunir pour de moins sombres nouvelles. Je ne vais pas tourner autour du pot. Comme chacun le sait, l'une de nos enseignantes émérites, Isabella Da Costa, a été assassinée plus tôt dans la journée.

Une clameur se répand parmi la foule, comme si certains l'apprenaient alors que tout le monde ne parle que de ça. Le nombre

de témoins sur place était glaçant et je ne parle même pas de ceux qui ont pris des photos et des vidéos. Même ceux qui ont échappé à l'horreur ont fini par voir le meurtre à travers quelqu'un d'autre.

— Malheureusement… il nous est impossible de faire appel aux forces de l'ordre.

Cette fois, c'est un hoquet qui secoue la masse.

— En effet, la tempête a pris une nouvelle ampleur ces dernières heures et la couverture réseau a été endommagée. Il est impossible de passer le moindre appel vers l'extérieur du château, ni même d'avoir accès à Internet. En d'autres termes…

— Attendez ! s'écrie une grande rousse que je ne connais pas. Vous voulez dire qu'on est… coupés du monde ?

Un frisson se déploie aux quatre coins de mon corps. C'est exactement ce que cela signifie. Castelan est isolé et nous offre une réalité à double tranchant : le Mastermind ne peut pas s'échapper. Et ses futures victimes ne pourront pas lui échapper non plus…

— Ne cédez pas à la panique ! tonne von Riedel.

Sa voix résonne dans l'immensité du Grand Hall. Sur le palier menant au premier étage, l'Œil du château a bougé sur son vitrail. Ai-je rêvé ?

Pendant que je cligne des yeux, un simulacre de calme revient.

— Le réseau interne à l'académie fonctionne toujours. Vous pouvez vous en servir pour vous contacter les uns les autres. Néanmoins, tout autre service est momentanément indisponible. Dès que la tempête sera calmée, le réseau sera rétabli et nous pourrons contacter la police.

Églantine se penche près de mon oreille et murmure :

— Ce n'est pas juste à cause du réseau que nous sommes coupés du monde. Il doit y avoir trop de neige maintenant pour pouvoir quitter le château ou même essayer d'y accéder.

— Je me suis fait la même réflexion, admets-je.

Dans tous les sens du terme, l'Académie Castelan est prise au piège.

— Tout est mis en œuvre pour retrouver le coupable, assure von Riedel. Un tel crime ne restera pas impuni. Castelan est l'académie de l'excellence. La justice est une des clefs de voûte de nos valeurs les plus chères.

Je ne peux m'empêcher de jeter un coup d'œil à Torres qui n'a aucune idée de la définition du mot « justice ». Ce dernier n'a pas l'air revêche, il a l'air… soucieux. Apeuré, même.

— Dans l'attente d'arrêter le coupable, il serait contre-productif de mettre nos vies en pause. Cela reviendrait à céder au terrorisme et je m'y refuse. Ne laissons pas la peur avoir le dessus. Continuez à faire ce pour quoi vous êtes ici : exceller.

Von Riedel échange un regard entendu avec l'ensemble de ses professeurs, massés dans l'escalier central.

L'Œil du château me fixe.

— Dans cette perspective, les cours sont maintenus.

L'indignation se répand comme une traînée de poudre autour de moi.

— Avec l'arrivée de notre équipe de nouveaux surveillants, la sécurité avait déjà été renforcée avant le commencement du second semestre, ajoute le directeur. Et elle le sera davantage. J'annonce un couvre-feu à effet immédiat. À 21 heures tapantes, chaque étudiant devra être dans sa chambre, enfermé à double tour. Ne craignez pas pour votre vie. Dès que la tempête sera calmée, les forces de l'ordre seront acheminées au château et une investigation approfondie sera conduite. Et en attendant, une enquête interne est déjà lancée. Je vous le garantis : nous ferons toute la lumière sur cette affaire.

La foule entre en ébullition.

— C'est n'importe quoi !

— Vous plaisantez ? On va continuer à aller en cours alors que quelqu'un a été tué ?

— Vous n'avez aucune considération pour nous. Honte à vous !

Von Riedel hausse le menton pour toiser la foule.

— Vous n'êtes pas assez stupides pour avoir oublié que Castelan est le meilleur tremplin pour votre avenir et qu'il peut complètement le transformer.

— Transformer égale crever ! rétorque l'étudiant qui avait pris la parole en deuxième.

Von Riedel réajuste son monocle, puis un sourire lui étire le coin des lèvres.

— Monsieur Petrova, commente-t-il. Je vous colle un zéro.

— Quoi ? Dans un moment pareil, c'est à ça que vous pensez ?

— Je peux en ajouter un second, propose le directeur. Mais entre nous, on sait tous les deux que vous ne pourrez pas avoir 17 de moyenne si tel était le cas. À vous de voir si vous voulez renoncer à la compétition d'échecs de fin d'année.

Le concerné serre les mâchoires et se tait.

— Alors c'est ça ? intervient un autre garçon à l'uniforme jaune moutarde. Vous avez l'intention de nous réduire au silence ?

— Monsieur Bacchus. Je m'étonnais de ne pas encore vous avoir entendu, vous qui aimez tant être sous le feu des projecteurs et tenir le premier rôle. Mais peut-être désirez-vous y renoncer ?

Je tourne la tête pour observer celui qui a pris la parole après l'échec de son prédécesseur. Callum m'a parlé de lui : il est l'un des comédiens phares de la pièce de théâtre annuelle qui est jouée devant l'ensemble de l'académie et quelques invités spéciaux triés sur le volet. Maintenant que j'y songe, je me rappelle avoir vu son visage en photo dans *Coulisses*, le journal numérique de Castelan.

Von Riedel nous tient tous : chacun a trop à perdre.

— Quelqu'un à d'autres revendications ? demande-t-il.

Un silence éloquent lui répond.

— Bien. L'assemblée est dissoute.

Tandis que la foule s'éparpille autour de nous, Églantine m'adresse un regard inquiet.

— Pourquoi n'ont-ils pas mentionné les deux autres meurtres ?

— Ils craignent d'accentuer la panique générale. Si ça reste un cas isolé aux yeux de tous, ça paraîtra moins terrifiant que de savoir qu'un tueur en série sévit au château.

— Peut-être… mais j'ai un mauvais pressentiment, Riven. Le Mastermind est plus frénétique que jamais et maintenant, on est coupés du monde.

Elle baisse les yeux et dans un souffle quasi inaudible, conclut :

— Cette histoire va mal finir.

32

Églantine

Assise au bord de son lit, les jambes croisées, Alma s'observe dans son miroir de poche. Elle applique son mascara avec tant de minutie que même Riven fait pâle figure quand il joue aux échecs. Et pourtant, je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi concentré.

— C'est un tyran, protesté-je. Nous menacer pour qu'on n'ouvre pas notre bouche, c'est une honte.

— Comme si toi, tu allais ouvrir ta bouche, ricane Alma. On sait toutes les deux que tu n'as pas l'étoffe d'un leader. Et c'est OK. Il faut de tout pour faire un monde.

Je croise les bras sur la poitrine.

— Peut-être que je ne suis pas du genre à me manifester publiquement mais je trouve ça injuste pour ceux qui l'ont fait. Castelan peut définir notre avenir, c'est trop facile de nous tenir en laisse.

Et pourtant, nous venons tous de familles ultra-riches et privilégiées. L'argent et les opportunités ne manqueraient pas, même si nous n'allions pas au bout de ce cursus. En dépit de cela, il faut reconnaître que cette académie a le pouvoir d'ouvrir des portes qui restent hors de portée, même pour nos parents. Parce qu'ils sont essentiellement dans la politique et le business, et que Castelan domine les arts.

Certains pourraient sauver les meubles en connaissant des producteurs et en étant castés par piston. Mais rien ne remplacerait l'expérience qu'on accumule ici. Un mois de cours à Castelan équivaut à un an dans n'importe quelle autre école d'art en termes de compétences acquises. Quant aux portes qui s'ouvrent au terme du cursus, le réseau d'alumni a la mainmise sur les meilleures places qu'il est possible de briguer dans nos domaines.

Autrement dit… même si nous sommes riches et puissants, grâce à

nos familles, nous avons trop à perdre en sabotant notre année. Von Riedel le sait et il a actionné les leviers nécessaires pour nous réduire au silence.

— Moi je ne le trouve pas tyrannique, finit par me dire Alma.

Elle délaisse son pinceau à mascara pour appliquer son blush.

— Au contraire ! Il a eu raison de sévir, sinon il y aurait eu des émeutes. La panique fait perdre tout bon sens aux gens. Et puis, Da Costa était cruelle. Je trouve qu'elle ne l'a pas volée. Sa mort, je veux dire.

Ma mâchoire se décroche.

— Alma ! Tu ne peux pas penser un truc pareil.

— Non seulement je le pense, mais je le dis.

Avant que je puisse revenir à la charge, elle enchaîne :

— Mais tu interprètes toujours tout de travers. C'est comme quand Dario t'a agressée et que tu pensais que je ne te croyais pas. Alors que je n'avais jamais dit ça.

Mon corps tout entier se crispe en entendant les mots « Dario » et « agressée » dans la même phrase.

Merci pour le trigger warning.

— Je ne soutiens pas le meurtre, précise-t-elle. Je dis juste que je ne le condamne pas. Nuance. Et je te signale que Da Costa était particulièrement cruelle avec toi. C'est à se demander pourquoi tu la défends.

— Je ne défends pas son attitude. Mais personne ne mérite d'être froidement assassiné comme ça. Devant tout le monde en plus, c'était…

Un frisson me parcourt. Je ne finis pas ma phrase. À quoi bon ? Nous avons toutes les deux assisté à cette exécution à la guillotine.

Alma doit estimer que la conversation est close puisqu'elle se met à chantonner, guillerette. Tout le monde est à cran dans ce château mais elle trouve le moyen d'accéder à la légèreté.

Or il n'y a qu'une émotion suffisamment forte pour faire reculer la peur : l'amour.

— Tu sors ?

— Oui. Et je ne rentre pas dormir.

Mon estomac se noue.

— Tu es sûre que c'est bien sérieux ? Il y a un couvre-feu, maintenant. Les surveillants en blanc sont à cran. Tu n'as pas peur

qu'ils te posent problème ? Et puis… il y a un meurtrier en liberté dans le château.

— Doucement, Églantine. Ce n'est pas un tueur en série, non plus. Il s'en est juste pris à une prof. Je ne crains rien. Et je ne suis pas la seule à le penser. Les discussions vont bon train sur l'intranet de Castelan et on est une majorité à le dire. Le corps enseignant pourrait être visé à nouveau, mais les étudiants sont hors de danger. Et les sbires de von Riedel ne me font ni chaud ni froid. Ils sont ridicules dans leur costume de mariés.

Je me mordille la lèvre. Comment lui faire comprendre que sa sécurité pourrait être compromise sans lui révéler ce que je sais à propos de Dario et de Santiago ? Et de tous les autres élèves qui ont disparu. En l'absence de ces informations, Alma tire des conclusions erronées qui mettent sa vie en péril.

Sans parler de mes hypothèses concernant la répartition de l'échiquier grandeur nature. Pour moi, Alma a le potentiel d'être mon fou restant. Le danger plane au-dessus de sa tête tel un nuage noir et je ne sais pas comment la protéger.

Si je lui confie ce que je sais et que le Mastermind l'apprend, c'est moi qui y passerai. Et si je meurs, personne d'autre que moi n'aura accès à Échecs Aimantent. Je ne sais pas pourquoi j'ai été désignée pour jouer cette partie, mais je le vois comme une mission : il est de mon devoir d'arrêter cette boucherie avant que trop de sang ne soit versé.

Pas le choix : je dois me taire.

— En tout cas… je file le parfait amour, m'avoue Alma. Je sais que je suis discrète ces derniers temps, c'est juste que je n'ai pas envie de sortir de ma bulle. Mais je vois bien ton regard inquiet.

Ma coloc' me rejoint sur mon lit. Elle s'assoit à côté de moi et m'embrasse sur la joue.

— Tu n'as pas besoin de t'en faire, Églantine. Je suis une grande fille. Et je suis heureuse.

Son regard de glace ne connaît aucune fonte, même lorsqu'elle parle d'amour. Alma est née pour être un iceberg.

— Alors je suis heureuse, articulé-je. Juste… fais attention à toi, s'il te plaît.

— Promis.

Alma sautille jusqu'à son armoire pour enfiler une jupe en velours

verte. Avec ses collants noirs et ses talons, elle sait se mettre en valeur. Elle n'a d'ailleurs pas de grands efforts à fournir pour ça : elle est tellement belle au naturel. Si seulement j'avais autant de charisme…

— Un jour tu me diras de qui tu es tombée à ce point amoureuse ?

— Quand je me sentirai prête, tu seras la première au courant. Allez ! Je file. Bisous !

Comme un courant d'air, Alma quitte la chambre. Je m'empresse de fermer à double tour derrière elle. Puis j'en profite pour ouvrir Échecs Aimantent. Je passe une bonne heure à observer le plateau comme s'il allait me livrer tous ses secrets. En vain. Je maintiens la répartition que j'ai confiée à Riven l'autre jour. Pour moi, elle est logique et cohérente. Mais encore une fois, je ne suis pas dans la tête du Mastermind et il pourrait avoir un tout autre raisonnement que le mien. D'autant que vu les mots qu'il grave dans la chair du front de ses victimes, je doute qu'il se base uniquement sur les compétences des joueurs. Il y a une question de personnalité, là-dedans… et d'actes, probablement.

Le froid s'intensifie dans ma chambre. Je ne cesse de jeter des regards dans les recoins enténébrés, comme si quelqu'un allait en surgir pour me sauter à la gorge.

Je ne peux pas rester seule. Je m'empresse de passer par l'intranet du château pour envoyer un message à Riven.

Moi

Mon téléphone vibre dix secondes plus tard.

Riven

Mon cœur se réchauffe. Je ne sais pas à quel moment j'ai placé ma confiance et mon sentiment de sécurité en ce garçon, mais je ne m'imagine plus un instant sans lui. C'est même à se demander comment je survivais dans ce château avant qu'on se rapproche.

Riven hante mes pensées du matin au soir. Quand je bois de l'eau, je

le vois avec sa bouteille. Quand je déplace une pièce sur l'échiquier, je me demande ce qu'il ferait. Quand quelqu'un glisse ses mains dans ses poches, son visage apparaît à la place. Tout me le rappelle. La palette du monde a gagné mille et une couleurs depuis qu'il est dans ma vie.

On frappe à la porte.

Sursaut.

Peur.

Calme. On respire. Ce doit être Riven.

Mais au moment de déverrouiller la porte, mon instinct de survie se déclenche. Ma main reste en suspension dans les airs au-dessus de la poignée.

Et si quelqu'un d'autre se trouvait derrière ?

— Qui est là ? énoncé-je d'une voix claire.

Mon cœur tambourine.

— C'est moi. Riven.

Impossible d'imiter cette voix grave dont lui seul a le secret. Je tourne la clef deux fois, les gonds pivotent. Riven apparaît sur le seuil, sans son uniforme. Il porte un pull au col roulé noir et un jean baggy qui tombe sur une paire de baskets blanches. Ses cheveux blonds sont ébouriffés entre les boucles, quelques fourches et une pagaille sans nom. C'est bien la seule chose qui soit désordonnée chez ce garçon et cet air sauvage lui sied.

Ça le rend plus humain, moins lisse.

— Églantine…

À l'instant où il prononce mon prénom, je n'ai plus d'yeux que pour ses lèvres. Elles sont si pulpeuses, si envoûtantes… l'idée de m'assurer qu'elles soient aussi douces que la dernière fois m'obsède. Il suffirait que…

— Entre !

Je m'efface pour laisser Riven passer. Nous nous asseyons sur mon matelas. Lui en tailleur au milieu, moi le dos contre la tête de lit.

Ma respiration saccadée, mon corps tendu et mon visage crispé trahiraient mon état même à celui qui fermerait les yeux.

— Parle-moi, murmure-t-il.

— Il n'y a rien que tu ne saches déjà. Je suis à bout de nerfs, Riven… et Alma est sortie. Je… je ne me vois pas passer la nuit seule.

Sa bouche s'entrouvre.

— Tu veux que je reste ? me demande-t-il.

— Tu as envie de rester ?

— Seulement si je sais que toi tu en as envie.

— J'en aurai envie seulement si je sais que toi, tu en as envie.

Nous nous observons un moment puis nous sourions de concert.

— On est vraiment bizarres, commente Riven.

— On était faits pour se rencontrer.

Je prends conscience de ce que je viens de dire.

Feu dans mes joues.

Fébrilité dans mes jambes.

Palpitation dans ma poitrine.

— En tout bien tout honneur, évidemment. Je veux dire, toi et moi on est des rivaux et si on ne s'était pas rencontrés, je n'aurais pas autant progressé dans mon art. Et en même temps on se comprend facilement même si on est très différents, comme si on était chacun une moitié perdue du puzzle de l'autre. Sapristi de tralala ! Je m'emmêle les pinceaux mais je veux juste dire qu'on est faits pour bien s'entendre, sans qu'il y ait de sous-entendu et d'ailleurs j'ai l…

— Églantine ?

— Oui ? lâché-je, à court de souffle.

Riven franchit la distance qui nous sépare pour me rejoindre, près de la tête de lit. Son regard azuré est plongé dans le mien. Sa main se pose sur ma joue avec la douceur d'une plume et lorsqu'il se penche pour capturer mes lèvres, je ne pense plus à rien. L'adrénaline et l'euphorie pulsent dans mes veines, projetant le superflu hors de mon corps. L'angoisse et la peur n'ont plus leur place.

Riven recule et m'observe avec une tendresse que personne ne lui connaît. Personne d'autre que moi. Ses lèvres sont gonflées par notre baiser.

— Tu te poses trop de questions.

— Reste dormir. S'il te plaît.

Il me sourit.

— Je vais rester.

Profitant de ce que les émotions qui me freinent le plus n'ont pas eu le temps de revenir en moi, je retire mes lunettes, m'allonge sur le lit et laisse ma tête reposer sur le torse de Riven. L'oreille collée à son pull, j'entends les protestations de son estomac. Il n'a pas dû manger depuis un moment…

Je lui en parle ?

Je me tais ?

Je ne veux pas le braquer. Le moment est si pur, si doux. Au fond, ce serait contreproductif de lui dire qu'il se met en danger, il le sait déjà. Le mieux que je puisse lui offrir, c'est mon soutien. Ma présence.

Option deux : je me tais.

Mes nombreuses réflexions finissent par reprendre leurs droits dans ma tête. Elles sont omniprésentes, elles me bouffent.

— Riven, je… je crois que je devrais parler à la direction du Mastermind et d'Échecs Aimantent.

— Pas question !

— J'avais presque oublié que tu étais autoritaire.

— Loin de moi l'idée de ne pas respecter ton libre arbitre, mais je ne te laisserai pas te mettre en danger inutilement. Von Riedel fait de la rétention d'informations et je n'arrive pas à cerner son positionnement par rapport à ce qui se passe au château. Même si tu lui disais ce que tu sais, j'ai l'impression qu'il n'en ferait rien. Tu perdrais l'accès à ton téléphone et à l'application. Au moins, tant qu'elle reste entre nos mains à tous les deux, on peut anticiper les moves du Mastermind. Enfin, essayer…

— T'es enquiquinant.

— Il n'y a bien que toi pour utiliser ce mot. Allez ! Je me prête au jeu : pourquoi donc suis-je *enquiquinant* ?

— Tu as contré tous mes arguments avant même que je les expose.

Il sourit. Je ne le vois pas, mais j'en suis sûre. Alors je redresse un peu la tête pour m'en assurer. C'est drôle de découvrir son visage à l'horizontale. C'est comme si j'observais une toute nouvelle personne.

Et j'avais raison. Il sourit. Ça explique sûrement pourquoi j'ai aussi chaud dans la poitrine.

33

Riven

Je suis allongé avec Églantine sur son lit. Sa tête repose sur mon torse. Maladroit, je ne sais pas trop si je peux jouer avec ses cheveux ni même lui caresser la nuque.

Ce n'est pas un rêve. C'est réel.

J'ai du mal à m'y faire.

Et je l'ai embrassée. Moi, Riven Broadley, j'ai fait le premier pas alors que je m'étais juré de ne jamais m'y résoudre. Parce que l'amour est une perte de temps. Un moyen de baisser la garde pour mieux se faire poignarder quand on s'y attend le moins. Et puis, je ne ressens jamais rien pour personne, ce qui m'a toujours sauvé la mise.

Jusqu'à cette fille que tout le monde trouve bizarre et excentrique.

Comme si elle pouvait entendre mes pensées, elle chuchote :

— Je suis désolée de t'avoir embrassé l'autre jour. Je sais que tu m'as rassurée quelques jours plus tard, mais j'ai gardé une impression de malaise et… j'ai toujours l'impression d'avoir fait quelque chose de mal.

— Églantine ?

— Hmm ?

— Je viens de t'embrasser. Je t'ai donné l'impression d'avoir un pistolet sur la tempe ?

Elle prend une grande inspiration et l'expire en soupirant.

— Personne ne s'intéresse jamais à moi pour les bonnes raisons. C'est soit pour se moquer, soit par intérêt. Ma personnalité repousse tout le monde, Riven. Sauf toi.

— Tu découvres seulement maintenant que je suis plus intelligent que la moyenne ? Je suis vexé.

Un rire la secoue.

— Ce n'est pas parce que les gens ne m'apprécient pas qu'ils sont

tous stupides. Il doit y avoir un truc qui cloche chez moi.

— Si j'entends cette phrase encore une fois, tu découvriras à quoi je ressemble quand je suis en colère. Et tu n'en as pas envie, crois-moi sur parole.

Elle tressaille, rien qu'un peu, comme si elle prenait la pleine mesure de ce que je venais de dire. Pourtant, elle dédaigne l'idée que mes mots puissent être littéraux, au profit du second degré.

— T'en fais pas, je l'ai déjà découvert et j'ai une mémoire intacte ! L'échiquier du cours de Viklund en pleure encore la nuit.

— Ha ha ha !

Mû par mon instinct, je lui chatouille les côtes. Églantine gigote pour se libérer tout en riant aux éclats. Lorsque le calme revient, je précise :

— Pour ta gouverne, c'était un moment d'égarement.

— Ou alors tu as montré ton vrai visage.

— Ehhh !

Je repars à l'assaut pour la faire taire et rire. Je me surprends à remarquer que c'est devenu une de mes mélodies favorites, avec le temps. Églantine sait se divertir de pas grand-chose. Sa compagnie me rend la vie légère, à moi qui ai une tendance pathologique à tomber dans la morosité quand je m'isole. Je ne suis pas particulièrement négatif, c'est juste que je me terre vite dans ma grotte et la solitude ne me rend pas des plus gais.

— Je ne voulais pas me flageller, tu sais, me confie Églantine. Je n'ai pas l'intention de changer. Pour personne. Mais peut-être que je pourrais juste moduler un peu. Rester la même avec un peu moins d'intensité. Peut-être que les gens ont raison et que je suis… trop.

Je me redresse sur le lit, l'obligeant à faire de même. En tailleur, l'un face à l'autre, je prends le temps de l'observer comme si je la voyais pour la première fois. Je saisis ses lunettes qu'elle a posées à côté d'elle pour les replacer sur son visage.

Voilà.

Rien ne dénote. De ses immenses binocles à ses boucles blondes en passant par ce maquillage noir qui ne cesse de s'intensifier autour de ses yeux, au fil du temps. Son nez discret me guide à sa bouche timide qui elle, m'invite à la rêverie.

— Églantine…

Elle me fixe, silencieuse, apeurée.

— Rien n'est trop, si tout est toi.

Ses lèvres se dessoudent. Ses prunelles s'arrondissent. Puis brillent. Une perle s'en détache pour glisser le long de sa joue. Elle s'empresse de l'essuyer à l'aide de sa manche.

— Il y a du pollen dans ma chambre, précise-t-elle.

Un sourire me gagne.

— Évidemment. Jamais tu ne reconnaîtras que je viens de te faire chialer ?

— Pourquoi je reconnaîtrais un truc faux ?

— T'es la reine de la mauvaise foi.

Églantine joue l'ingénue, ce qui ne manque pas d'accentuer mon hilarité.

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Tu viens de pleurer comme un gros bébé, lui rappelé-je.

— Ah ! Il n'y a que les gros bébés qui pleurent, maintenant ? Le patriarcat 1, Riven 0.

— Moi, tant que ça te fait réagir, je peux mettre toutes mes valeurs de côtés.

Églantine me saute dessus pour me chatouiller à son tour. Sa vengeance s'avère bien plus intense que mon coup d'essai et si je ris avec elle au début, sentir ses doigts le long de mes côtes m'inflige un électrochoc.

Mon corps entier se paralyse.

Je ne ris plus.

Je ne parle plus.

Je reste figé telle une statue.

— Ça ne va pas ?

Elle semble tellement soucieuse d'avoir fait quelque chose de mal que je trouve en moi la force de fuir l'inertie pour répondre :

— C'est juste que… je n'aime pas trop qu'on touche mon corps. Enfin, surtout certaines parties. Ce n'est pas contre toi, hein, j…

— Heureusement que ce n'est pas contre moi, me coupe-t-elle en prenant un ton théâtral. Tu veux que je te rappelle qui te touchait ? La reine de la mauvaise foi. Alors OK, le titre est pas terrible mais je reste une reine. Tu devrais t'estimer chanceux.

Et comme ça, en un battement de cils, le malaise se dissipe. Parce qu'elle a compris. Tout de suite.

La glace fond dans ma poitrine.

— Ouais, enfin avec une dénomination pareille, j'aimerais bien voir la tronche de ton royaume, raillé-je. Ça doit être aussi bordélique et aléatoire que toi.

— Ehh ! C'était gratuit ça, rétorque-t-elle, un grand sourire aux lèvres. D'autant que je te trouve bien culotté, parce que vu tes petites attentions, ton attitude et ce baiser que tu m'as volé, je te trouve bien troublé par ma couronne.

Sa main glisse dans mes cheveux pour les ébouriffer.

— Allez, avoue : tu es fou de la reine !

— Même sous la torture, je n'avouerais pas un truc pareil.

Nos regards s'affrontent vaillamment.

— Je te propose un deal, me dit-elle alors. Imagine qu'on se retrouve tous les deux en finale de la compétition annuelle d'échecs.

— Tu sais que ça a bien peu de chances de se produire ? Déjà parce que deux deuxièmes années en finale, ce n'est pas arrivé depuis 1997 et en plus, ça voudrait dire qu'on ne serait pas tombés l'un contre l'autre lors d'une phase antérieure. Les probabilités ne sont pas de notre côté.

— Peu importe ! Si je gagne, tu avoues.

— J'avoue quoi ?

— Que Sa Majesté Riven Broadley, l'organisé, le minutieux, la tête froide et pensante, a craqué pour Son Altesse Sérénissime Églantine Laroche-Guyot, ici présente.

Je ris.

— Même pas en rêve.

— Donc tu admets avoir peur de perdre. Sinon, tu accepterais le pari dans la seconde.

Elle m'a piégé. Maligne…

— T'es diabolique. Tu le sais ça ?

— Je me défends, admet-elle avec une moue hilare. Alors ?

— Très bien ! Si tu me bats, je reconnaîtrai devant tous les élèves de Castelan que je suis fou de la reine de la mauvaise foi.

— Ehh ! C'est pas ce que j'ai demandé.

— C'est exactement ce que t'as demandé. Maintenant si je gagne, tu reconnaîtras publiquement qu'il n'y a aucun excès chez toi. Et que si les gens ne t'aiment pas, ce n'est pas parce que tu es trop, c'est parce qu'ils ne sont pas assez.

L'esquisse étirée de ses lèvres s'efface d'un coup de gomme.

— Riven… je ne pourrai jamais dire ça devant tout le monde. Je ne le pense même pas.

— Moi oui. Et tu devrais aussi.

Mon regard est rivé sur elle. À l'inverse, Églantine fuit le mien. Je ne peux pas la forcer à voir ce qui est évident pour moi, et pourtant, ce n'est pas l'envie qui m'en manque.

— Tu sais ce que j'ai toujours rêvé de faire ? s'empresse-t-elle de me demander.

— Tu as un vrai problème avec le silence.

— Je sais. Merci de remuer le couteau dans la plaie. Je suis gênée, d'accord ? G-Ê-N-É-E. Églantine est gênée par cette conversation !! C'est bon ? On peut passer à la suivante ?

Je ris.

— Accordé.

— Trop aimable, monseigneur, raille-t-elle. Bon ! Je veux qu'on s'allonge sur le lit, tête-bêche. Comme dans les films.

— Je sais pas pourquoi, ça ne m'étonne pas que tu aies toujours rêvé de faire ça.

Églantine m'ébouriffe à nouveau.

— Allez ! ordonne-t-elle. Moins de blabla et plus d'action.

Je m'exécute. S'attaquer à mes cheveux est peut-être sa manière de ne pas toucher mon corps dans des zones sensibles. En tout cas, c'est comme ça que je le ressens.

— C'est quand même sacrément nul, la gêne, me confie Églantine. Je sais pas pourquoi on a inventé ça. Et crois-moi ! J'en connais un rayon sur le sujet, je me sens gênée pour tout et pour rien.

— Et tu rougis beaucoup, précisé-je.

— Ehh ! C'est ma fête encore ? On parlait de toi, je te signale.

Je n'y peux rien, je ris à nouveau. Parce que tout ce qui sort de la bouche de cette fille prête à la légèreté. C'est comme si elle passait chacun de ses mots dans le kaléidoscope de l'humour. Elle a le pouvoir de rendre drôle même ce qui ne l'est pas. Et à mes yeux, il n'existe aucun talent égalable.

— Du coup… ça va si je te touche les cheveux ?

— Oui, Églantine. Ça me va si tu me touches les cheveux, prononcé-je solennellement.

Je le fais plus pour elle que pour moi. Je sens qu'elle a besoin d'entendre les choses.

— Est-ce qu'un jour… tu me laisseras te toucher ailleurs ?

J'incline la tête sur ma gauche pour l'observer. Le mont Vésuve a élu domicile dans ses pommettes.

— Sapristi de tralala ! C'est pas du tout ce que je voulais dire hein. Je ne parlais pas de… enfin tu vois, de…

Avec sa main, elle désigne très largement des zones du corps, sans pour autant faire preuve de la moindre précision. Alors je m'en donne à cœur joie.

— Là j'ai juste l'impression que tu nettoies une table avec de l'essuie-tout.

La voir s'enfoncer est un plaisir que je savoure.

— Riven ! Sors-moi de là…

— Sexe. Ce n'est pas un gros mot, tu sais ?

— Je sais, grommelle-t-elle. C'est juste que… dans ma famille, ce n'est pas un sujet très libre et… enfin voilà.

Les deux derniers mots sont sortis de sa bouche avec précipitation. Ce n'est pas la première fois que je vois un moment de flottement concernant ce sujet. La dernière fois, c'était après que Dario l'avait agressée. Une partie de moi a déjà compris sur quel terrain elle m'emmènera, le jour où elle se sentira prête. Et ça me déchire.

— Je parlais donc de te toucher pour se chamailler, conclut-elle.

— Pour te répondre, je n'en ai aucune idée. Mon rapport avec mon corps évolue tous les jours, à la manière d'un yo-yo. Il y a des moments où ça va, d'autres où c'est l'enfer. C'est compliqué.

— Je comprends. Et je ne te brusque pas, évidemment. Si tu me laisses t'ébouriffer dès que j'en ai envie, c'est une arme qui devrait me satisfaire un bon bout de temps.

— Doucement, quand même ! Je la soigne, cette crinière, le matin. J'ai besoin de rester impeccable en toutes circonstances.

— Ouh ! Quel est donc ce parfum qui flotte sous mes narines ? Mais oui, c'est un mélange de vanité et d'ego. C'est signé Riven Broadley, je n'en doute pas.

Je joue de la main pour lui chatouiller le flanc. Elle se cabre en riant pour lutter contre mon assaut.

Le calme reprend ses droits, l'espace de quelques instants. Je ne songe à rien. C'est si rare que j'en profite. Je me sens juste connecté à l'instant présent. Je ne dirais pas « léger » parce que le poids de mes tourments et de mes inquiétudes ne s'allège jamais. Mais je respire

correctement. Et le train de mes pensées ne file pas à mille à l'heure.

— C'est quoi, ta couleur préférée ? me demande Églantine sans préambule.

— Le blanc.

— J'aurais pu le parier.

— Comment ? Ce n'est pas une couleur que je porte beaucoup à Castelan, avec l'uniforme. Et puis, l'hiver s'y prête moins.

Églantine tourne la tête vers moi. La branche de ses binocles se retrouve sous pression entre le matelas et son crâne, faisant bouger la monture de manière… loufoque.

— J'ai remarqué que tu jouais beaucoup plus les blancs que les noirs, aux échecs. Et surtout, le blanc, c'est la couleur de l'immaculé. De la perfection. De l'absence de défaut. Tout est propre, lisse. Impénétrable aussi. Et si je peux me permettre, ça m'évoque aussi la douceur. La sécurité. La paix. Ça te ressemble.

Sa manière de me percevoir se rapproche de la façon dont j'essaie de me présenter au monde. Sauf pour la dernière partie. Je ne sais pas comment Églantine voit tout ça. Je ne suis même pas sûr d'y correspondre.

— Et toi ? Non, attends. Laisse-moi deviner ! C'est forcément une couleur chaude. Et flashy. Je dirais le jaune ?

— Oui. C'est le jaune, le rose et le rouge. Trop dur de faire un choix ! Puis j'aime bien l'orange et le violet aussi.

— Ouais ! Toutes, quoi. Toi et les décisions, c'est une grande histoire d'amour.

— On est peut-être encore au stade d'*enemies*, admet Églantine. Mais je travaille dessus. On finira bien par devenir *lovers*. Tu verras ! Un jour je ferai des choix comme ça, en un claquement de doigts.

Elle tente de joindre le geste à la parole. Ses doigts glissent l'un contre l'autre sans produire le moindre son. Il ne m'en faut pas plus : j'éclate de rire.

— T'es vraiment pas cool de te moquer.

— Je te jure que je me moque pas, c'est juste que tu es hilarante. Et le pire, c'est que tu ne fais même pas exprès.

— Je devrais m'estimer chanceuse, souligne-t-elle. Je suis la seule personne de ce château capable de te faire rire. Je crois qu'avant qu'on se rapproche, je ne t'avais même jamais vu sourire. Tu devais payer pour avoir ce droit ?

— Hilarant ! C'est juste que je n'aime pas laisser les gens entrer dans ma vie. Moins on s'attache, moins on a de points faibles. Moins on est vulnérable. Enfin, c'est ce que dit toujours ma mère.

Pour la toute première fois, j'ai eu l'impression que ces mots ne m'appartenaient pas en les prononçant. Je me les suis pourtant appropriés à force de les répéter au fils des ans.

Là, il y a eu une distance. Comme si je récitais le discours d'un autre.

— Ta mère côtoie le roi d'Angleterre avec son travail ?

Je hoche la tête.

— Tu l'as déjà rencontré, toi ?

— Jamais. À mon avis, ma mère dit qu'elle n'a pas d'enfant.

Églantine se tourne vers moi.

— Pourquoi ça ?

— Tu te rappelles ce que je t'ai raconté l'autre jour, à propos de l'anorexie ? Des règles de ma mère, de son besoin perpétuel d'excellence ? Je ne suis pas à la hauteur de ce qu'elle aimerait. Alors elle ne doit jamais parler de moi.

— C'est triste. Parce que si moi je parlais de toi, je ressentirais de la fierté.

Une onde de chaleur se diffuse dans ma poitrine.

— Vraiment ?

— Tu dis que j'ai une perception erronée de moi, mais ça nous fait un sacré point commun. Il n'y a que toi qui ne te vois pas tel que tu es vraiment. Ta mère a l'air de t'avoir empoisonné la tête avec des idées noires. C'est comme si tu te regardais avec des lunettes de soleil. Ce que tu vois n'est pas vrai. Tu es l'élève le plus brillant que cette école ait connu depuis plusieurs décennies. Tu es promis à un grand avenir. Mais par-dessus tout, en dépit de ce que tu as traversé et des brimades que tu as subies dans ta famille, tu es une bonne personne. Parfois, tu es un peu brutal dans ton besoin d'être factuel. Mais tu as le cœur pur et un sens aigu de la justice. Pour tout ça, je suis fière que tu m'aies laissée entrer dans ta vie. Et que tu m'aies aménagé une place pour y rester.

Mon portrait est loin de s'avérer aussi blanc qu'elle le pense. Les nuances de gris s'y mêlent et certaines sont si sombres qu'elles en paraissent noires.

Nos mains se cherchent d'un même mouvement. Nos doigts

s'entremêlent. Je trace des cercles avec mon pouce dans la paume de sa main. Car si le silence la gêne, il semblerait qu'il soit mon refuge. Ma carte joker quand je ne sais pas quoi dire avec des mots.

Je rassemble mon courage pour réussir à répondre :

— Merci de t'être accrochée. La plupart des gens me fuient parce que je leur donne toutes les raisons de le faire. Mais pas toi. Je t'ai testée, pourtant.

— Je me rappelle, confirme Églantine.

Sa voix ensommeillée paraît lointaine.

— Le lendemain de mon agression, quand je t'ai remercié, tu m'as dit que tu ne m'accordais aucun intérêt et que pour toi, je n'étais personne.

Mon cœur se serre. J'ai tellement l'habitude de mes mots acides que je suis devenu insensible. Je les prononce comme je dirais « oui », « bonjour » ou « merci ». Jusqu'à ce qu'on me les jette à la figure et que je me rappelle à quel point ils heurtent.

Je pourrais lui dire que je suis désolé, mais je ne le suis pas. Au moment où j'ai prononcé ces phrases, je les pensais.

— Au début, ça m'a fait mal. Puis j'ai observé ton visage et il n'y avait aucune ironie, aucune véhémence. Et j'ai compris. Que ça n'avait rien à voir avec moi mais tout avec toi. Si j'étais restée vexée, je me serais sûrement éloignée comme tous ces gens que tu mentionnes. Mais je n'ai pas vu un ennemi qui me fait du mal, j'ai vu un garçon qui se protège. Crois-moi, je sais tout ce qu'il y a à savoir sur la méchanceté et les insultes gratuites.

N'importe qui d'autre aurait pris mon discours d'une autre manière. Mais ce jour-là, ce n'est pas n'importe qui qui est venu me remercier. C'est cette fille un peu décalée que tout le monde repousse et que j'avais sauvée la veille qui s'est présentée à moi. Sa bizarrerie me mettait sur mes gardes et maintenant, c'est ce que je préfère chez elle. Son excentricité m'est devenue tellement familière ces derniers mois que je n'imagine plus mon quotidien sans.

Pourtant, quand je nous imagine tous les deux côte à côte, nous ne pourrions pas être plus mal assortis. Nous n'avons rien en commun, si ce n'est ce lien inexplicable qui s'est tissé entre nous. Chacun de nous a colmaté les fissures de l'autre.

— Tu crois qu'on se serait rapprochés si on s'était rencontrés dans un autre contexte ? murmuré-je.

Face à l'absence de réponse d'Églantine, j'incline la tête. Ses paupières sont closes et son petit nez se retrousse de manière régulière. Seule sa respiration emplit l'espace de la chambre.

Elle s'est endormie.

Le sommeil me paraît si loin. Alors je fixe le plafond et laisse mes pensées m'envahir. Les moments que je passe avec Églantine sont comme une digue qui les retient. Mais dès qu'elle n'est plus là, mon naturel revient au galop. J'ai toujours eu un cerveau qui réfléchit très vite et si c'est mon plus grand atout, c'est aussi ma plus grande faiblesse. La nature a dû compenser mon quotient intellectuel par l'absence de répit. Mes neurones ultra-performants sont une bénédiction quand je m'en sers et une malédiction quand ils se servent de moi.

Chaque minute d'inactivité où je ne leur offre pas de quoi déployer leur énergie est une invitation à ressasser mes tourments. Et je rumine, rumine et rumine encore. Toujours. Inlassablement. Ma tête est un chaos inaliénable. Il n'existe aucune solution pour m'en prémunir. Pas de guérison, pas d'antidote.

Seule la lumière d'Églantine me permet de reprendre mon souffle.

Les heures passent mais je n'arrive pas à arrêter mon cerveau.

Mastermind.

Meurtres.

Dario. Santiago. Da Costa.

Les mots gravés sur le front.

La vengeance. Quel meilleur moteur pourrait-il y avoir ?

La trousse. Le pin's.

Le seul indice capable de trahir le Mastermind. Ou une fausse piste brillante pour induire en erreur. Pour brouiller les pistes et éloigner de la vérité.

— Arrête !

Je sursaute, coupé dans mes réflexions. Églantine s'agite près de moi sur le lit. Son front luit de sueur.

— Arrête ! S'il te plaît…

Je retire ses lunettes pour qu'elle ne les abîme pas dans l'agitation de ses mouvements.

— Antoine ! Arrête !!

Son buste se soulève d'un coup, ses yeux s'ouvrent et elle prend une énorme inspiration comme si elle était en apnée depuis des heures.

— Tout va bien, murmuré-je. Tu… ce n'était qu'un cauchemar.

Églantine tremble comme une feuille. Sa poitrine continue de se soulever de manière frénétique. Son regard s'accroche à moi et transpire la méfiance.

Sans réfléchir, je pose la main sur mon torse pour me désigner.

— C'est Riven, pas Antoine. Tu es dans ta chambre, à Castelan. Et tu es en sécurité. Tu ne crains rien.

— Riven… Riven… Castelan.

Elle acquiesce puis tâtonne autour d'elle. Je lui tends ses lunettes.

— Tiens !

Elle s'accroche aux branches comme si sa vie en dépendait puis les glisse par-dessus ses oreilles. Elle me fixe avec intensité.

— Riven, murmure-t-elle.

— Oui.

— Désolée, j'ai… j'ai juste fait un mauvais rêve.

— Je sais. Tu veux m'en parler ?

Elle secoue la tête.

— Est-ce que je peux faire quelque chose ? proposé-je.

— Serre-moi fort !

Je m'approche d'elle pour la prendre dans mes bras. Elle se blottit contre mon torse et enfouit son nez dans mon pull, au niveau de mes clavicules. Elle doit sentir à quel point elles sont saillantes.

Est-ce que ça la dégoûte ?

Peut-être qu'elle se force à rester contre moi alors que je la dégoûte.

Non. Elle m'a dit que je ne la dégoûtais pas.

Mais peut-être qu'elle a menti pour ne pas me faire de mal ?

Un sanglot me libère de mon supplice intérieur. Églantine pleure. Son corps se secoue contre le mien.

— Tu es sûre que tu ne veux pas me dire ce qui se passe ?

Même si au fond, j'ai compris. Inutile d'être Sherlock Holmes pour faire le lien entre toutes les pièces du puzzle.

— N… non. J'ai juste b… besoin de dormir.

— Dans cet état, tu ne vas jamais retrouver le sommeil.

Églantine se libère de mon étreinte.

— Je sais. Je… je vais prendre un anxiolytique.

Elle fouille sous son oreiller et en sort une plaquette… vide.

— Je vais aller t'en chercher un à l'infirmerie.

— Ce n'est pas la peine, réplique-t-elle. J'en ai une boîte d'avance

dans la commode, là-bas…

Elle me la désigne du doigt. Je me lève du lit à baldaquin pour traverser la chambre et m'approcher du meuble en bois sombre. Le même se trouve dans les chambres des garçons. Alors que j'ouvre l'un des tiroirs, Églantine me lance :

— Non ! Ça, c'est celui d'Alma. L'autre, à gauche.

Trop tard. Car dans l'interstice que j'ai créé, un objet attire mon attention. Alors je tire pour confirmer mon intuition.

— Églantine…

Je sors l'objet et me retourne pour le lui montrer.

— La trousse beige, lâche-t-elle sous le choc.

Puis son visage reprend en vigueur et elle ajoute :

— Mais oui ! C'était là que je l'avais vue. Bon sang ! C'était la trousse d'Alma, au premier semestre, l'an passé. Elle s'est lassée depuis. Elle passe son temps à changer d'affaires.

Églantine bondit du lit et titube jusqu'à moi.

— Le pin's de wombat, j'aurais dû me rappeler. C'est son animal préféré !

— Je croyais que c'était un koala.

D'ailleurs, à l'observer, ça me fait toujours penser à un koala.

— Peu importe, Riven. Tu sais ce que ça veut dire ?

Je reste stoïque tandis qu'elle conclut :

— Ma coloc' sait qui est l'élève que Da Costa a humilié sur la vidéo.

34

Églantine

La respiration régulière de Riven me chatouille la nuque. Ses bras sont enroulés autour de mon corps et il n'y a aucun autre endroit au monde où je voudrais être. Parce qu'à défaut de m'aider à trouver le sommeil, Riven a au moins le mérite de me faire me sentir en sécurité. Je jette moins de coups d'œil en direction de la porte et je ne vérifie plus cinquante fois si j'ai bien fermé à double tour.

J'ai l'impression d'être la seule à prendre la pleine mesure de ce qui se passe dans ce château. Enfin, à quelques exceptions près. D'après un message d'Alma, deux élèves de première année en cursus littérature ont essayé de partir malgré la tempête. La direction a fait envoyer trois personnes pour partir à leur recherche et les a trouvés moins d'un kilomètre plus loin, évanouis et partiellement ensevelis sous la poudre blanche. Leur pronostic vital a été engagé mais l'une des deux est sortie de l'infirmerie hier, apparemment.

Certains pensent que l'exécution de Mme Da Costa n'était qu'un incident isolé et qu'en plus, comme c'est une prof, ça ne touchera pas les élèves. D'autres encore ne percutent pas du tout qu'un meurtre a été commis devant tout le monde. Perplexe, je m'interroge. Est-ce que l'ensemble de Castelan est dans le coup et essaie de me faire passer pour folle ? Ce serait un sacré tour de force. On ne peut pas dire que je sois particulièrement appréciée ici, en plus.

Enfin, inutile de tomber dans la paranoïa. Ça me paraît peu crédible.

Autre hypothèse : on est tellement matrixés par les réseaux sociaux et les informations glauques qui passent à la télé que ça a fini par nous insensibiliser. Encore que je dis « nous », mais je ne me sens pas concernée. Je reconnais toutefois que j'ai accès à une plus grande portion du puzzle : les meurtres de Dario et Santiago. Et Échecs Aimantent.

J'ai ouvert l'application vingt fois cette nuit, profitant de ce que Riven dormait à poings fermés. Aucune pièce n'a bougé. J'ai cherché un moyen de contrer le Mastermind en bougeant mes pièces d'une manière à laquelle il ne s'attendrait pas mais c'est peine perdue. Je ne suis pas vraiment son adversaire, juste une simple spectatrice. Il veut que je me tienne aux premières loges de l'horreur qu'il dissémine à Castelan. Mais pourquoi moi ? Quel rapport puis-je bien avoir avec cet élève humilié par Mme Da Costa ?

C'est bien simple : je ne connais personne et personne ne me connaît. Voilà qui résume ma vie sociale au sein de ce château.

J'ai également envoyé des tas de messages à Alma dans l'espoir qu'elle me réponde au plus vite afin de pouvoir l'interroger. Sans succès. Après m'avoir confié les ragots concernant la tentative de fuite des deux élèves, elle est passée en mode silence radio. Elle doit être avec son amant secret dont elle ne veut toujours pas me dévoiler l'identité. Un moment donné, j'ai même fini par me dire qu'il s'agissait de Callum. Mais si c'était le cas, Riven serait au courant et me l'aurait dit.

Lorsqu'une clef tourne dans la serrure, mon corps entier se contracte. Les gonds pivotent, une version floue d'Alma apparaît dans l'embrasure.

— Qu'est-ce que…

Elle fronce les sourcils.

— Riven ? Mais vous avez… mais vous êtes… *mais non* ?!

Alma, d'habitude si intelligible et articulée dans ses propos aux nuances cinglantes, en perd son langage. Elle bredouille plusieurs mots en allemand que je ne comprends pas, puis reprend ses esprits en même temps que Riven se réveille.

Il se redresse dans le lit, me libérant de son étreinte.

Il a honte de moi.

Il ne veut pas que ça se sache.

Sans la moindre gêne, Alma marche vers mon lit et nous toise. Je m'empresse de récupérer mes lunettes pour les enfiler.

— Vous êtes ensemble ?

— Ben… en fait on… pas vraim…

— Oui, me coupe Riven. Bien que je ne voie pas en quoi ça te concerne.

Interloquée, je tourne la tête dans sa direction. Ses cheveux blonds

sont plus ébouriffés que jamais. La clarté de ses prunelles renvoie davantage de glace que l'aura d'Alma qui culmine pourtant déjà haut. Les deux s'affrontent du regard comme si leurs vies en dépendaient.

Et moi, je reste ébahie par ce que je viens d'entendre. J'ai le cœur qui bat très vite. Et très fort. Un fil invisible tire sur mes lèvres. Je n'ai jamais autant eu envie de sourire niaisement de toute ma vie.

— Églantine est mon amie, je prends soin d'elle, c'est tout.

— Avec des amis comme toi, elle n'a pas besoin d'ennemis.

Ma mâchoire se décroche. Celle d'Alma aussi. Elle serre les poings le long de ses hanches. C'est étonnant de voir du feu sortir de ses yeux. Mais ne dit-on pas que rien ne brûle davantage que la glace ?

— Ça veut dire quoi, ça ?

— Tu le sais très bien, rétorque sèchement Riven. Tous tes commentaires caustiques, tes remarques sur son apparence, sur ses lunettes, sur sa façon d'être. Quand on aime les gens, on n'essaie pas de les changer.

— Ah parce que tu l'aimes, maintenant ?!

— Ce n'est pas ce que j'ai dit.

Mon cœur se cabre. J'assiste, impuissante, à ce ping-pong verbal sans trouver d'interstice pour en placer une.

— Donc tu avoues ne pas l'aimer. Tu te fous de sa gueule en fait, comme tous les autres.

— La ferme ! Tu ne sais pas de quoi tu parles.

Alma croise les bras sur sa poitrine. Son visage a repris en vigueur et elle prend un malin plaisir à tenir la dragée haute à Riven. Ce dernier n'a pas la stupidité de se lever pour aller se coller à elle, front à front. Malgré son tempérament parfois tempétueux, Riven fait preuve de beaucoup de sang-froid dans les moments cruciaux. Je comprends mieux ce qu'on veut dire quand on parle des gentlemen britanniques.

— Explique-moi, puisque tu as l'air si sûr de toi, insiste Alma.

— Ce qu'Églantine et moi vivons ne te concerne ni de près ni de loin. Et si j'apprends que tu as essayé de t'en mêler, je te garantis que tu le regretteras.

Il a presque chuchoté la fin de sa phrase au point de me donner un frisson. La menace a fait mouche. Je connais Alma : elle garde fière allure mais ça l'a ébranlée.

— Églantine mérite mieux que toi, crache-t-elle.

Pour ne pas perdre la face, elle tourne les talons et quitte la

chambre.

— Alma ! Attends ! m'écrié-je.

La porte s'est déjà refermée, avalant ma voix dans le mouvement. Je m'élance pour la rouvrir et la retenir, mais elle a déjà disparu du couloir.

— Sapristi de tralala, geins-je en refermant. Ce qu'elle peut avoir mauvais caractère… je n'ai même pas pu l'interroger sur la trousse.

— Vu la crise qu'elle nous a tapée, même si elle était restée, elle aurait été capable de ne pas répondre, nuance Riven. Juste pour nous agacer.

— Elle n'est pas si vicieuse, tu sais.

Son regard dit tout ce qu'il y a à savoir sur ce qu'il en pense, mais il a l'élégance de ne rien ajouter.

— J'étouffe dans cette maudite chambre, murmuré-je. J'en ai marre de penser, marre de réfléchir. Je…

Riven marche vers moi et m'entoure de ses bras.

— Tu as cours d'anglais, non ? Ça va t'aérer un peu l'esprit. Retrouve-moi dans ma chambre après, si tu veux. J'essaierai de te distraire comme je peux.

— D'ailleurs, c'est injuste que tu sois dispensé de ce cours parce que l'anglais est ta langue maternelle.

Un sourire lui étire le coin des lèvres.

— Que veux-tu que je vienne faire dans un cours qui brasserait ce que je sais déjà depuis que j'ai 3 ans ?

Je fais la moue. Il a raison.

— On se retrouve plus tard ? me lance-t-il. Et si l'un de nous croise Alma d'ici là, il essaie de la cuisiner.

— Ça marche. À toute !

Jamais un cours d'anglais ne m'aura paru aussi long. Si en ce moment mes pensées sont accaparées par les tragédies qui se sont enchaînées au château ces dernières semaines, pour une fois, il a trouvé une nouvelle forme de répit. Enfin, je ne suis pas certaine qu'on puisse parler de répit puisque ça m'absorbe tout entière mais à défaut,

ça a le mérite de me distraire.

Riven m'a invitée dans sa chambre. Et je suis curieuse de voir à quoi ressemble son lit. Sa table de chevet. Son armoire. OK ! Le mobilier est le même dans toutes les chambres de Castelan, mais la décoration est personnelle. Et on en apprend beaucoup sur quelqu'un quand il nous invite dans son intimité.

Ou peut-être devrais-je dire « intimidée ». Parce que c'est ce que je suis alors que je marche dans le couloir des garçons. Les mots que Riven a dits à Alma me hantent. J'ai cru qu'il allait nier ce qui se passait entre nous ou le minimiser. Ne pas assumer. Me rejeter. C'est ce que tout le monde a toujours fait, alors pourquoi cela aurait-il été différent, cette fois-ci ?

Et pourtant, ça l'a été. Car il a été frontal. Et il a dit que nous avions une relation.

Moi, Églantine Laroche-Guyot, j'ai une relation avec Riven Broadley. Ça paraît tellement improbable que j'ai du mal à y croire.

La main tremblante, je frappe à sa porte et chasse ces sombres pensées de mon esprit. Les gonds pivotent, Riven s'efface pour me laisser entrer. À première vue, les chambres des garçons sont en tout point similaires à celles des filles. D'autant que nous sommes juste à un étage d'écart et que nos vitraux donnent sur la même façade du château.

— Alors, ce cours d'anglais ? me demande Riven.

— Long. Très long.

Mes mots sont lointains car mon cerveau est en ébullition avec toutes les informations visuelles qui s'offrent à lui.

Sur la table de chevet de Riven, je découvre un cadre qui me le dévoile enfant. Ses cheveux étaient plus blonds encore qu'ils ne le sont aujourd'hui. Ils ont bruni avec le temps. À sa tenue et au trophée qu'il tient dans ses mains, je devine qu'il venait de remporter une compétition.

Lorsque je le lui fais remarquer, il me confie :

— C'était la compétition annuelle de taekwondo dans le Northamptonshire.

— Et tu as gagné.

— Je gagne toujours.

Aucune joie n'émane de lui alors qu'il me dit cette phrase. Aucune fierté non plus. Si je le connaissais moins bien, je pourrais croire à une

manifestation de son ego. Ce n'est pourtant pas de cela qu'il s'agit.

Dans la bouche de Riven, ce n'est qu'un fait. Un fait aseptisé dont il ne tire pas le moindre bonheur. Ça me brise de voir à quel point on a fait de lui une machine à accumuler les victoires. L'enfant sur cette photo est seul. Personne ne célèbre sa réussite avec lui.

L'adulte à côté de moi est déshumanisé. Je ne sais pas si un jour il arrivera à se délester de ce mécanisme de défense qui s'apparente à un fardeau dont le poids l'écrase un peu plus chaque jour qui passe. Mais si je peux l'y aider, alors je le ferai.

— Pourquoi tes parents ne sont pas sur la photo ? lui demandé-je.

— Je n'ai pas de père.

— Oh…

— Je suis un accident de capote avec un coup d'un soir, couplé à un déni de grossesse. Mon existence même est un miracle. Ou une malédiction, je ne sais pas.

Mon cœur se tord.

— Et ta mère… pourquoi elle n'est pas avec toi sur la photo ?

— Elle n'est jamais venue à un seul de mes combats. Elle chargeait un de nos employés de maison de m'y emmener à chaque fois. Ma vie ne l'intéresse pas. Tout ce qui compte pour elle, c'est que j'excelle suffisamment pour ne pas lui faire honte.

— Je suis désolée, Riven. Tu ne mérites pas ça. Aucun enfant ne mérite ça.

Il hausse les épaules. Le mouvement dure une éternité tant le poids du monde repose dessus. Et ça me brise.

— Tu sais… ça m'a beaucoup touché ce que tu as dit devant Alma.

— C'est-à-dire ?

— Ben… qu'on est ensemble, tous les deux.

— C'est la vérité.

— Oui mais… tu aurais pu ne pas assumer. Trouver un prétexte pour expliquer pourquoi tu étais là.

— Je vois difficilement comment on aurait pu expliquer ce que je faisais sous tes draps, dans ton lit, avec les cheveux en pagaille, mais je comprends où tu veux en venir. Il n'existe aucun monde dans lequel j'aurais honte de toi, Églantine.

Il marque une pause et ajoute :

— Tu m'évoques beaucoup d'émotions différentes. Mais sûrement pas celle-ci.

35

Riven

— Ah oui ? Et… quel genre d'émotions je t'évoque, Riven ?

Mon regard est captif du sien. Les confins d'un univers indicibles sont dissimulés au cœur de ces prunelles qui me liquéfient les jambes.

— Je crois que tu sais très bien de quelles émotions je parle, Églantine.

Sa bouche se meut en un sourire. Cette simple esquisse me transperce la peau de mille aiguilles. Je ne suis pas sûr de comprendre à quel moment mon corps a récupéré de telles sensations. Ça fait si longtemps que je me crois mort à l'intérieur, incapable de ressentir le désir dont tout le monde parle comme d'un trésor.

L'anorexie en est largement responsable. Sans parler de ma tendance pathologique à l'indifférence afin de me protéger. Il est normal que personne ne m'attire.

Alors pourquoi Églantine s'apparente-t-elle à un bug dans mon système si bien rodé ? Et surtout, pourquoi suis-je aussi grisé de découvrir ce bug ?

Je devrais être terrifié. Prendre mes jambes à mon cou. Céder à la colère ou à n'importe quelle autre émotion sur laquelle je peux avoir un semblant de contrôle. Ou en tout cas, en donner l'illusion.

Mais c'est loin de ce que je ressens. Très très loin.

J'ai toujours été le roi du contrôle, ce n'est plus un secret pour personne.

Et je ne sais pas ce qui me prend, mais une violente envie d'abdiquer mon trône me taraude. Alors je lâche la rampe.

J'embrasse Églantine.

Peut-être un peu brutalement et avec maladresse. Mais avec fièvre aussi, mû par le besoin impérieux de la sentir contre moi. S'il était humainement possible de se lover dans un nuage, je n'imaginerais pas

la sensation différemment. Églantine repousse au loin tout ce que je me suis toujours imposé pour me protéger : la rigidité, la froideur, la martialité.

Chirurgical. Militaire.

En me répétant toujours ces deux mots, j'ai pu me constituer un masque plus efficace que tous les remparts du monde. Mon cœur à vif est mieux abrité que les châteaux forts du Moyen Âge.

Mais là… là… je ne ressens pas le besoin d'ériger mon bouclier. J'ai envie de le poser par terre à mesure que mes pieds s'élèvent.

Car je lévite. Oh ! Ça oui. C'est l'effet Églantine : bouleverser les lois de la physique.

La pesanteur ? Très peu pour elle.

Nos lèvres se couvent, nos corps se découvrent. Littéralement. Son pull glisse le long de ses bras, le bout de mes doigts frôlant la douce surface de son épiderme. Elle frissonne à mon contact, tandis que je déboucle ma ceinture et retire mon pantalon. Même si je n'apprécie pas de voir mes jambes, elles ne représentent pas ce qui me dégoûte le plus chez moi, alors je prends une grande inspiration et continue.

Son pantalon déclare forfait à son tour, ne laissant au front que nos sous-vêtements.

Et mon T-shirt.

Églantine s'agrippe aux pans inférieurs du tissu. Je me pétrifie.

— Je… je ne préfère pas, articulé-je à la va-vite.

Elle m'observe avec de grands yeux ronds.

— Je ne veux pas que tu voies mon… je ne veux pas que tu voies ça.

Je ne sais pas quelle intonation avait mon ultime mot mais j'ai eu l'impression d'avoir giflé Églantine.

— Ça me brise que tu puisses porter un regard aussi dur sur toi alors que tu es parfait.

Je la crois. En d'autres circonstances, j'aurais sûrement pensé qu'elle le disait juste pour me faire du bien, pas parce qu'elle le pensait. Mais son regard transpire la sincérité à la manière d'une aiguille qui me transperce le cœur. Elle ne ment pas.

Mais mon cerveau refuse de partager son avis.

J'embrasse Églantine, encore, encore et encore. Sa peau est douce, son odeur enivrante. Mon désir d'ordinaire fluctuant est évident. La nécessité de la toucher me brûle l'épiderme. Ce n'est pas une simple envie… c'est un besoin. Un besoin impérieux et vital.

À court de souffle, j'articule :

— Tu es sûre de vouloir continuer ?

Dans mon regard, le sien coule et une éternité s'écoule. Pourtant, je demeure convaincu que sa réponse n'a pas vacillé une seule seconde.

— Oui. Et toi ?

J'opine du chef. Mes lèvres s'étirent d'un bout à l'autre de mon visage. Églantine s'approprie mon sourire avec une satisfaction teintée d'espièglerie. Elle dégrafe son soutien-gorge, puis retire sa culotte.

Mes mains s'arriment à ses hanches pour la faire basculer à ma place.

— Tu me fais confiance ? murmuré-je.

Églantine m'observe une éternité pendant laquelle elle ne semble pas réfléchir. C'est comme si elle connaissait la réponse depuis le départ, mais qu'elle avait besoin d'un temps pour apprécier le moment.

— Tu es le seul en qui j'aie confiance, Riven.

Un frisson dévale mon épine dorsale. J'approche ma bouche de son intimité que je savoure du bout de la langue. D'abord lentement, puis plus vite. Puis j'arrête et je reprends. Cette alternance entre dextérité et célérité devient un jeu addictif. Au fil des secondes, je me laisse guider par ses halètements, testant les limites de sa patience en refusant de lui donner ce qu'elle veut.

Et elle me supplie. Encore. Et encore.

— Riven…

Mon prénom n'a jamais revêtu plus belle mélodie que dans sa bouche.

Lorsque ses mains englobent mes joues, je marque un temps d'arrêt. Ai-je trop abusé de sa patience ? Mes prunelles s'ancrent aux siennes.

— Ne t'arrête pas, s'il te plaît !

Jamais je n'ai senti mes lèvres s'étirer autant. Je ne suis pas le génie de la lampe, mais je ne rêve de rien d'autre qu'exaucer le vœu d'Églantine. Son corps se cabre, ses doigts s'agrippent aux draps. Sa gorge vibre et chante l'orgasme que je lui offre.

À court de souffle, elle s'enfonce un peu plus dans le matelas, le regard rivé sur le plafond. Puis elle trouve le mien. Je ne dis rien. Parce qu'il n'y a pas de mots pour exprimer ce que je ressens. Et parce qu'Églantine est si belle que prendre la parole serait une insulte à ma contemplation.

C’est elle qui finit par me dire :

— On inverse ?

À peine ai-je eu le temps d’acquiescer qu’elle se redresse pour échanger nos positions. Ses mains pressent mes épaules à travers le tissu, alors je me laisse tomber sur l’oreiller sans plus lutter. Mon dos s’enfonce dans le matelas moelleux.

L’envie est là. L’évidence aussi. Et en dépit de mes peurs, je sais que la seule chose qui importe, c’est de sentir son cœur vrombir au même rythme que le mien.

Ses doigts agiles agrippent l’élastique de mon boxer et le font glisser le long de mes jambes.

Elle observe mon sexe tendu d’un regard cryptique que je ne parviens pas à décoder. Et ce qui devait arriver arriva.

Je me sens ramollir. Embarrassé, je me redresse.

— D… désolé, je…

Les mots me manquent. Ça ne m’arrive jamais. Mais éprouver du désir non plus, ça ne m’arrive jamais. Enfin, ce n’est arrivé qu’à deux reprises par le passé. Deux corps à corps fiévreux dont je garde un souvenir plutôt neutre… et ça s’est arrêté là. J’ai d’ailleurs cru que ça ne se reproduirait plus.

Jusqu’à ma rencontre avec Églantine.

— Ce n’est pas grave, me dit-elle avec un sourire si sincère qu’il chasse mes peurs. Tout va bien. En tout cas, moi, je me sens bien.

Elle le pense. Je l’entends. Même si au fond de moi, une petite voix me murmure qu’elle n’est pas complètement à l’aise. Je la sens à la fois connectée et ailleurs. Mais cela n’a rien d’anormal : je ne suis pas super à l’aise, moi non plus.

Avant que je puisse répondre, Églantine capture ma bouche d’un geste plein d’ardeur et de fièvre. La surprise me happe, le désir me fauche. Je m’érige à nouveau.

Elle se détache, rit et me glisse :

— Tu vois ! Il n’y avait pas de quoi s’inquiéter.

Sa langue découvre mon gland sensible, ce qui me tire un soupir. Je me laisse de nouveau tomber sur le matelas, hypnotisé par les sensations qui me traversent à mesure que les lèvres d’Églantine se referment autour de ma chair. Ses mèches blondes virevoltent dans mon champ de vision au rythme du va-et-vient de sa tête, comme si des centaines d’étoiles s’étaient donné rendez-vous pour scintiller au-

dessus de notre lit.

Cloué par un sentiment longtemps égaré, je m'oublie dans le moment. Je ne sais plus où je suis, ni qui je suis. L'ai-je déjà su ?

Alors que je suis sur le point de m'enfoncer trop loin dans ce territoire aux mille délices, Églantine s'interrompt. Mon regard capture le sien. Son regard captive le mien.

Puis elle me dit :

— Est-ce que… tu as envie de plus, toi aussi ?

Elle semble hésitante mais après plusieurs secondes, elle ajoute un hochement de tête pour me rassurer. Mes lèvres s'étirent alors en un sourire et je réponds :

— J'en ai même très envie.

Toutefois, à l'orée du chemin vers de plus vastes délices, l'évidence me saute aux yeux.

— Je n'ai pas de préservatif…

Églantine se mordille la lèvre, pensive.

— Callum n'en a pas ?

Mon meilleur ami n'est pas très porté sur le sexe mais il reste un garçon prudent. Maintenant que j'y pense, il doit bien avoir une boîte quelque part.

— Regarde dans sa commode !

Églantine se lève en souplesse pour sillonner la pièce. Je reste hypnotisé par les courbes sensuelles de son corps qui se meuvent avec un naturel rappelant les vagues de l'océan. Tout ça n'est qu'un rêve, pas vrai ?

Églantine revient vers moi, un emballage carré et rouge en main.

Non.

C'est bien réel.

— Trouvé !

Elle ouvre l'emballage et déroule son contenu délicatement le long de mon sexe. Mon regard est ancré au sien, il m'est impossible de le lâcher. Parce qu'il n'y a qu'elle. Que je vois. Que je veux. Ma vie était une énigme jusqu'à ce qu'elle y entre. Maintenant qu'elle est à mes côtés, tout a un sens.

Églantine est une magicienne. Elle m'a jeté un sort, c'est sûr…

Elle se place à califourchon au-dessus de moi et me guide pour que j'entre progressivement en elle. Chaque millimètre ricoche sur ma respiration qui s'accélère.

J’ai chaud.

J’ai froid.

J’ai de la fièvre.

Lorsque je suis entièrement en elle, je lui tends les bras. Elle fait basculer son corps contre le mien pour sombrer dans mon étreinte. Je m’agrippe à elle comme à une bouée de sauvetage. Églantine n’est pas seulement la beauté des vagues sur lesquelles chatoient les rayons du soleil. Elle est aussi les profondeurs insondables, la tempête et les marées les plus imprévisibles.

Et il n’existe qu’une seule manière de survivre dans le chaos de sa splendeur létale.

Lâcher prise.

36

Églantine

Je m'en veux presque d'avoir le cœur aussi léger alors que Riven et moi marchons main dans la main en direction de ma chambre. Il se passe des horreurs dans ce château mais une intense euphorie refuse de me quitter. Mon cerveau est inondé d'ocytocine et de dopamine depuis la veille… et ça me fait un bien fou. Même si je culpabilise un peu.

À mon réveil, Riven était déjà debout et habillé. Le lit de Callum n'était pas défait. Quand je l'ai fait remarquer à Riven, il m'a dit que ça lui arrivait de découcher.

Au beau milieu du couloir, nous tombons nez à nez avec deux des surveillants en blanc. Ils nous toisent tels des automates, sans la moindre expression dans le regard. Leur manque d'humanité me glace le sang.

— Contrôle d'identité ! lance celui de gauche.

Maintenant que je les observe tous les deux, ils pourraient presque être frères. Il faut dire qu'aucun signe distinctif ne permet de les différencier. Ils ont un visage quelconque, une coupe de cheveux militaire et portent le même costume immaculé.

Riven soutient leur regard. Une partie de lui meurt d'envie de leur tenir tête, juste par fierté. Mais il vaut mieux que ça, ce qui explique pourquoi il sort sa carte d'identité de sa poche. Les modèles britanniques ne ressemblent pas du tout aux français, ce qui attise ma curiosité.

Le surveillant en blanc de droite observe longuement la carte de Riven, puis passe à la mienne. Ils avisent nos tenues, sûrement en quête d'un sac à fouiller… ce que nous ne possédons pas. Si je n'avais pas su qu'on me passait au crible pour cette raison, j'aurais été terriblement mal à l'aise. Ils me donnent l'impression de me

déshabiller du regard.

— Circulez !

Je ne me fais pas prier. Riven me suit sans opposer de résistance.

— Riven Broadley qui obéit à un ordre… on aura tout vu, glousse-je.

— Je note surtout que la direction a pris de vraies mesures, cette fois.

Pour déverrouiller la porte de ma chambre, un tour de clef suffit. Alma est assise sur le bord de son lit. Son regard d'oiseau de proie nous fixe dès lors que nous passons le seuil.

— Décidément ! Vous êtes inséparables, vous deux.

— T'es de meilleure composition qu'hier ? lui lance Riven. On aimerait te demander quelque chose.

— Tu peux courir si t'as besoin que je te rende service.

Voyant que Riven s'apprête à répliquer, je m'interpose :

— Temps mort ! Temps mort, temps mort, temps mort. On arrête ! OK ? Il se passe suffisamment de trucs graves dans ce château pour qu'on évite de s'entretuer.

Je me tourne vers Alma.

— Tu as reçu mes messages, hier ?

Elle hoche la tête.

— Tu m'as inquiétée, d'ailleurs. Il se passe quoi ?

Je bondis du lit pour me diriger vers la commode d'où je sors la trousse beige.

— Depuis quand tu fouilles dans mes tiroirs ?! s'insurge Alma.

— C'est moi, intervient Riven. Je me suis trompé en cherchant…

Il m'observe un instant, incertain de ce qu'il doit dire.

— … autre chose.

J'apprécie sa prévenance, bien qu'Alma sache que je prends des anxiolytiques. Nous vivons ensemble depuis plus d'un an et demi. Elle m'a entendue faire un paquet de cauchemars et, par la force des choses, je lui ai expliqué que je prenais des cachets quand j'en avais besoin.

— Évidemment ! Tu ne te servirais pas d'Églantine pour fouiner dans mes affaires, à tout hasard ?

Riven demeure impavide.

— Je ne vais même pas répondre.

— On se concentre, tranché-je. Le sujet est important ! C'est bien ta

trousse, Alma ?

— Ouais ! C'est celle que j'utilisais au début de l'année dernière mais j'ai bien changé quatre fois depuis. Pourquoi cet intérêt soudain pour mon matériel scolaire ?

Je récupère mon téléphone pour lancer la vidéo que nous avons tous reçue avant l'exécution de Mme Da Costa, puis je fais un arrêt sur image lorsqu'on aperçoit la trousse en arrière-plan.

— C'est la même, on est d'accord ?

— Si ta question c'est « est-ce que j'étais là ? », la réponse est oui. Tu veux savoir quoi ?

— Qui est l'élève que Mme Da Costa a incendié ?

— Elias McCormick, m'apprend-elle alors.

Je me fige. Riven ne dit rien. Il se frotte le menton, pensif.

— Elias n'est pas resté longtemps à Castelan, poursuit Alma. Il a abandonné le cursus et il est rentré chez lui, comme beaucoup d'autres. C'était un peu le mouton noir de la promo, l'année dernière. D'ailleurs, son prénom est inscrit sur le mur des boulets.

C'est bien à ce garçon que j'ai pensé lorsque j'ai lu « Elias » dans les fameuses toilettes où m'a emmenée Alma. Mes souvenirs le concernant me reviennent.

Riven et moi échangeons un regard.

— Pourquoi vous me demandez ça ?

— Oh ! Pour rien.

Alma n'y croit pas une seule seconde. Elle m'arrache sa trousse des mains pour la remettre dans le tiroir où je l'ai trouvée.

— C'est la dernière fois que vous vous servez sans demander ! C'est clair ? Et dorénavant, j'apprécierais de savoir quand quelqu'un vient dormir ici. Après tout, c'est ma chambre aussi et il y a mes affaires. On n'est jamais trop prudents.

Riven lève les yeux au ciel. Je lui attrape la main puis nous quittons la chambre avec précipitation.

— On va où ? me demande-t-il.

— Je ne sais pas, je voulais juste sortir pour qu'on puisse discuter.

Mon estomac gargouille.

— Mais je crois qu'un tour au réfectoire ne me ferait pas de mal. Je meurs d'envie de petit-déjeuner.

Un rapide coup d'œil à ma montre m'incite à ajouter :

— Et justement le réfectoire vient d'ouvrir.

À certains moments, j'ai du mal à trouver l'appétit vu les circonstances. À d'autres, les sensations naturelles de mon corps me reviennent. Je ne cherche plus à comprendre : je suis mes besoins.

Riven et moi quittons le couloir pour descendre l'escalier.

— Elias McCormick, énonce-t-il. Je vois vaguement qui c'est, même si je ne lui ai jamais adressé la parole. Je sais juste qu'Alma a raison : il avait peu d'amis. Et les autres prenaient un malin plaisir à le torturer.

— Il m'aimait bien, avoué-je. Il me l'avait dit… mais ce n'était pas réciproque. J'avais oublié qu'il avait étudié à Castelan quelques mois… jusqu'à revoir son prénom sur le mur des boulets.

Les images de la vidéo passent en boucle dans ma tête. Elias a dû se sentir très seul dans l'enceinte de ce château. Moi non plus, je n'avais personne et pourtant, ça ne nous a pas rapprochés.

— C'est quoi, le mur des boulets ?

J'explique à Riven ma découverte de cette splendeur du château, le jour où Alma m'y a entraînée pour me parler une énième fois de mes lunettes qui ne me vont pas.

— Donc si on résume, tout converge en direction de notre hypothèse première, évoque Riven. Elias est sur le mur des boulets car il a passé de sales moments ici. On peut supposer qu'il est revenu à Castelan en secret pour se venger et que c'est lui qui a tué Dario, Santiago et Da Costa. Il doit se cacher quelque part…

— Alors ce serait lui le Mastermind, murmuré-je.

Riven m'observe sans acquiescer. Mais je crois qu'il est d'accord.

En chemin, nous croisons plusieurs étudiants sur le qui-vive. Leurs regards nerveux et leur façon de vérifier en permanence à gauche et à droite me font relativiser ce que j'ai pensé la veille. Peut-être qu'il y a moins de gens insensibles que je ne le pensais mais ces derniers font plus de bruit que les autres. Les populaires ont toujours eu le pouvoir d'invisibiliser la masse.

— Je pense toujours qu'on devrait en parler à la direction, Riven…

— Pas question !

— Maintenant qu'on sait qui est l'élève de la vidéo, on doit partager cette information. Tu crois vraiment qu'à nous deux, on a le pouvoir de l'arrêter ?

— Ce n'est pas tant la question, Églantine. J'ai l'impression d'être en boucle sur le sujet mais le Mastermind t'a menacée. Et on sait que ce

ne sont pas des paroles en l'air.

— Alors ne parlons pas d'Échecs Aimantent, juste de notre trouvaille.

— Je ne sais pas…

Par réflexe, j'ouvre l'application. Mon cœur s'arrête. Mes jambes aussi. Riven se stoppe à son tour dans son élan quand il remarque que je ne bouge plus.

— Que se passe-t-il ?

— Le Mastermind est en train de jouer…

Riven a tout juste le temps de revenir derrière moi pour observer mon écran. Une tour adverse dérobe mon cavalier qui sort de l'échiquier.

— Regarde ! On dirait qu'il joue une deuxième fois !

La pièce se déplace de nouveau pour détruire ma deuxième tour. Celle-ci est éjectée à son tour.

— Quelle horreur, murmuré-je. Ça recommence…

Calme. *Respire* Églantine. Me laisser submerger par l'émotion ne rendra service à personne. Je dois me couper de ce que je ressens pour laisser ma tête me piloter.

— Si mes pronostics sont bons, Noah est mon cavalier, énoncé-je la gorge serrée. Il est en danger.

— Et pour la tour, tu pensais à qui, déjà ? me demande Riven les sourcils froncés.

— Freya ou Elena.

Un cri interrompt notre réflexion. Nous levons la tête d'un même mouvement puis nous pressons le pas pour bifurquer à l'angle du couloir. Devant la porte à deux battants ouverte du réfectoire, un attroupement est massé.

Nous essayons de nous agglutiner à la foule pour apercevoir quelque chose. Je reconnais Callum non loin et entraîne Riven dans sa direction.

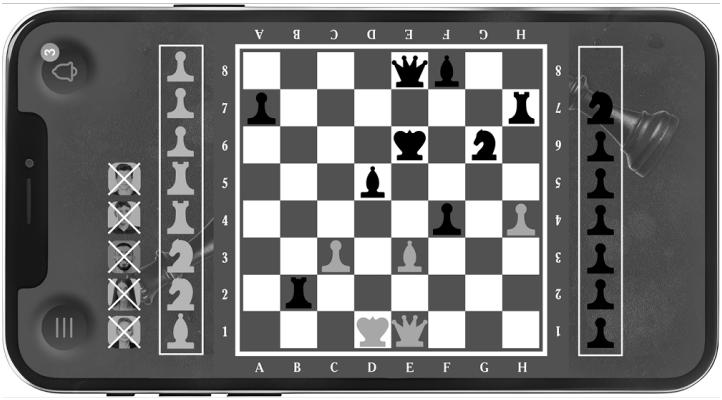
— Il se passe quoi ? demande ce dernier.

— Apparemment, quelqu'un a vu du sang sur le seuil et il y aurait des morts à l'intérieur…

Une sueur froide me passe. Une nouvelle fois, nous arrivons trop tard. Riven joue des coudes pour se frayer un chemin à travers les corps. Je le suis tout en fixant mon téléphone. Quelqu'un pourrait me voir mais sous l'effet du choc, je m'en moque. Ce n'est pas la priorité.

Je ne peux pas croire qu'il y ait eu de nouvelles victimes…

Et avant même de découvrir le carnage de mes propres yeux, une vibration attire mon attention. Sur le cavalier, c'est le visage de Freya qui apparaît. Je me suis trompée en l'associant à la mauvaise pièce mais j'ai eu raison de songer qu'elle allait être prise pour cible. Quant à la tour… mon souffle se coupe. Car c'est Miguel Torres, le surveillant en chef, qui se dévoile. Deux croix rouges se superposent la seconde suivante.



Je lève la tête. Riven place son bras en travers de mon corps pour m'empêcher d'avancer. Cela s'avère bien inutile, puisque l'horreur se contemple d'où je me tiens. Debout l'un face à l'autre près d'une table du réfectoire, les deux victimes ont été empalées par une seule et même lance, fixée dans le mur. Celle-ci traverse leurs corps de part en part, lesquels continuent de déverser une marée écarlate par les brèches formées.

Je plaque une main tremblante contre ma bouche.

Comme si le tableau n'était pas assez macabre, les deux sont nus… et il manque un fragment de chacun d'eux par lequel leur fluide vital s'est aussi déversé. En levant les yeux, je m'aperçois qu'un fil barbelé a été fixé au lustre. Les testicules et le clitoris des deux victimes pendent à leurs côtés.

Une lame de fond acide me retourne l'estomac.

Sur le front de Freya et de M. Torres, deux mots ont été respectivement inscrits dans la chair :

PERVERSE
OBSCURANTISTE

37

Riven

Tout se passe au ralenti. Des bras se referment autour de moi et m'attirent en arrière. Il y a du bruit, mais il est lointain. C'est comme un rêve qui n'arrive pas à garder consistance. Tout est flou, malléable et insubstantiel.

Jusqu'à ce qu'une voix m'ancre au réel.

— Riven ! On doit faire quelque chose…

Églantine me fixe. La terreur émane de son regard. Son teint est devenu blafard.

— Si c'est Elias, il faut qu'on trouve l'endroit où il se cache, ajoute-t-elle.

Plusieurs membres de l'équipe pédagogique, appuyés par des surveillants en blanc, forment une barrière humaine devant le réfectoire pour empêcher les étudiants de passer tandis que d'autres sont entrés à l'intérieur, le directeur en tête de file. Ce dernier apparaît brièvement dans le chambranle.

— SILENCE !

Sa voix tonitruante prend tout le monde de court… et ça fonctionne. Un silence de plomb s'abat dans le couloir.

— Merci de bien vouloir regagner vos chambres et de ne pas en sortir jusqu'à nouvel ordre. Nous prenons en charge la situation. Pour la sécurité de tous, aucune contestation ne sera tolérée.

Von Riedel disparaît de nouveau dans le réfectoire. Des protestations s'élèvent malgré tout mais avant que le mouvement de foule ne devienne trop violent, Églantine et moi nous éloignons.

— Où va-t-on ?

— On sera mieux dans ma chambre, proposé-je.

Je ne suis pas d'humeur à supporter la compagnie d'Alma.

Je sors mon téléphone pour vérifier si le réseau est revenu mais non.

La tempête fait toujours rage, le château est bloqué au sommet de la montagne. Personne ne peut entrer ni sortir, la police est injoignable.

Au moment où nous arrivons à la chambre que je partage avec Callum, ce dernier débarque et nous nous enfermons à double tour.

— Je n'arrive pas à y croire, nous dit-il d'une voix chevrotante.

Ses mains tremblent et son regard fixe le néant. Son air hagard reflète celui d'Églantine.

— Vous… vous avez vu quelque chose ?

Nous opinons du chef.

— Tout, articulé-je. On a tout vu.

Je m'assois sur le bord de mon lit. Églantine s'installe à côté de moi. Je l'observe un moment puis murmure :

— On peut faire confiance à Callum. Il faut tout lui raconter… à trois, on aura plus de chance de trouver une solution.

Perplexe, elle dévisage mon meilleur ami comme si un « bonne idée » ou un « mauvaise idée » magique allait apparaître en lettres fluorescentes au-dessus de sa tête.

— Qu'est-ce qui se passe ? finit par demander Callum, comme personne ne prend la parole.

Je ne dis rien et m'en remets à Églantine. C'est à elle de prendre cette décision.

Elle tourne la tête vers moi pour m'interroger une ultime fois du regard. J'acquiesce pour l'encourager.

— Il y a quelques mois, une appli s'est installée toute seule sur mon téléphone, explique-t-elle.

Callum vient s'installer sur mon lit avec nous. Églantine lui montre l'application en question tout en détaillant :

— Les graphismes sont rudimentaires et en apparence, ça ressemblait juste à une partie d'échecs contre quelqu'un qui se fait appeler le Mastermind. Au début, je me suis un peu méfiée mais après, je me suis dit que ça me divertirait.

Aucun de nous ne résiste jamais à une partie d'échecs ou à un défi. Sa réaction est compréhensible et logique.

— Comme dans n'importe quelle partie, ce sont surtout des pions qui sont sortis d'abord. De mon côté comme du sien. Puis le Mastermind m'a pris une première tour.

Églantine clique pour dévoiler les pièces qui ne sont plus présentes sur l'échiquier. Celles-ci possèdent toujours le visage des victimes

barré d'une grosse croix rouge.

— Mais… c'est Dario, murmure Callum.

Soudain, ses yeux s'exorbitent et sa bouche s'ouvre grand.

— Santiago !! s'exclame-t-il. Et… et Mme Da Costa. Et M. Torres. Et Freya. Qu'est-ce que ça veut dire ? C'est la personne contre laquelle tu joues qui s'en est prise à eux ? Mais pourquoi c'est toi qui l'affrontes ? Et tu n'as aucune idée de qui il s'agit ? Et… oh mon Dieu !

Callum pointe un index tremblant vers le téléphone.

— Mais s'il y a Mme Da Costa, M. Torres et Freya… ça veut dire que Dario et Santiago sont morts, eux aussi ?

Églantine et moi échangeons un regard grave.

— Oui, confirmé-je.

Callum plaque sa main contre sa bouche. Ses yeux n'ont pas quitté l'écran, comme s'il ne pouvait plus se défaire de l'horreur qu'il vient de découvrir.

— On… on a retrouvé leurs corps, expliqué-je. D'abord celui de Dario, puis celui de Santiago.

— Pourquoi tu ne m'as rien dit ?! s'écrie Callum.

Une veine pulse sur son front.

— Santiago était mon ami. J'avais le droit de savoir. Et Noah… il est mort d'inquiétude depuis des semaines. Vous ne pouvez pas garder ça pour vous !

— Le Mastermind menace de faire d'Églantine sa prochaine victime si elle parle, lui confié-je. Elle a pris un risque immense en se confiant à moi puis maintenant à toi. On ne peut pas le crier sur tous les toits, ce serait trop dangereux.

— Ce n'est pas à moi qu'il fallait raconter ça, mais à la direction ! Il faut que von Riedel fasse quelque chose.

— On l'a déjà prévenu, explique Églantine. Quand on a trouvé Dario, on est allés chercher M. Torres. Sauf qu'à notre retour, le corps avait disparu et il n'y en avait plus aucune trace.

— Et pour Santiago, poursuis-je, l'un de nous est resté avec son corps pour être sûr qu'il ne disparaisse pas pendant que l'autre allait chercher Torres. Von Riedel est venu aussi. Ils nous ont assuré qu'ils allaient tout mettre en œuvre pour trouver le responsable et que tous les élèves soient en sécurité, mais j'ai l'impression qu'ils n'ont rien fait. Ils se sont contentés d'étouffer l'affaire et de renforcer l'équipe de surveillants.

— Je comprends l'intention de ne pas créer de panique générale, ajoute Églantine, mais là ils ne se sont vraiment pas bougés. D'autant qu'on pense qu'il y a eu d'autres victimes… tous les pions que le Mastermind m'a supprimés avant de s'en prendre à mes pièces complexes. On…

Églantine s'en remet à moi.

— On pense que ça pourrait correspondre à des élèves qui ont soi-disant abandonné le cursus en cours d'année à cause de la pression, complété-je.

— Mais tous les ans, il y a plein d'étudiants qui abandonnent, souligne Callum.

— C'est vrai ! Sauf que ce sont surtout des premières années. Là, on a constaté des disparitions chez les deuxièmes et même chez les troisièmes années. C'est ce qui nous a mis la puce à l'oreille.

Callum se prend la tête dans les mains.

— Mon crâne va exploser, geint-il. C'est un cauchemar…

Il soupire, puis enchaîne :

— Et la direction qui n'intervient pas… Je ne vais pas jouer la carte de l'étonnement, la justice n'a jamais eu sa place à Castelan. On sait tous que Torres ferme les yeux quand ça l'arrange… enfin, *fermait*.

L'image de son cadavre empalé avec celui de Freya me revient en mémoire. Les mises en scène sont de plus en plus violentes, encore que celle de Da Costa s'est déroulée en direct devant un public.

— Remontrez-moi l'application, demande Callum.

Églantine lui remet son téléphone afin qu'il puisse analyser le plateau en détail.

— Si je comprends bien, Freya était un cavalier et M. Torres, une tour. Santiago, un cavalier aussi, Dario la première tour. Et Mme Da Costa, un fou.

— C'est ça, confirmé-je. Il ne reste à Églantine qu'un fou, sa reine et son roi.

— Et vous avez une idée de qui pourrait correspondre à ces pièces ?

Églantine se recroqueville comme si elle cherchait à disparaître. Mais Callum ne semble pas décidé à abandonner cette question, puisqu'il la fixe jusqu'à ce qu'elle prenne la parole.

— C'est à prendre avec des pincettes, dit-elle d'une petite voix. Je me suis trompée sur pas mal de choses jusqu'ici.

— Mais tu as aussi eu raison concernant Freya, renchéris-je.

Même si elle ne l'a pas associée à la bonne pièce, celle-ci se trouvait bel et bien sur l'échiquier.

— On n'a compris qu'à partir du meurtre de Mme Da Costa que les profs aussi pourraient être pris pour cible. Mais si on s'en tient à mon hypothèse de base, pour moi le roi serait Riven et la reine, Anya.

— Et le fou ? demande Callum.

— Alma, avoue Églantine. Ou toi…

Un silence de plomb s'abat dans la chambre. Un frisson glacial se faufile le long de ma colonne vertébrale. J'ai l'habitude d'avoir froid comme je mange peu… mais là, c'est différent.

J'attrape ma bouteille d'eau au pied du lit pour boire plusieurs gorgées.

— Donc je suis en danger, conclut Callum.

Sa tête dodeline, comme s'il cherchait à accepter cette réalité.

— Un cinglé joue une partie d'échecs géante avec les étudiants de Castelan… mais pourquoi ?

Je lui partage la découverte récente de notre suspect principal : Elias McCormick.

— Je me souviens de lui, évoque Callum d'un air pensif. Il traînait toujours seul, l'année dernière. Il me faisait de la peine.

Je cherche le regard d'Églantine et lis précisément ce que je m'attendais à y trouver : de la culpabilité. Cette émotion, je la partage. Pas grand-chose n'échappe à ma vigilance dans ce château. Je savais ce qu'Elias subissait, comme beaucoup d'autres, et je ne me suis pas interposé en me cachant derrière ce mantra que je m'impose : l'indifférence.

Un nœud coulisse autour de mon estomac. Mes actes font-ils de moi un monstre ?

— Alors pour vous, Elias serait le Mastermind ?

Je ressors la vidéo envoyée à tout le château avant le meurtre de Mme Da Costa pour la visionner à nouveau tous les trois, tout en pointant la trousse beige avec le pin's de wombat. Églantine prend le relais pour relater l'identification de la trousse d'Alma en passant les détails entre les deux.

— C'est elle qui nous a révélé que l'élève sur la vidéo était Elias McCormick. Parmi tous les extraits, le sien était le dernier parce qu'il était le plus violent. Et c'est la phrase à son encontre qui a été utilisée pour le message en lettres de sang juste après.

— Et quand on prend du recul, complété-je, ce sont souvent les éléments les plus évidents qui répondent aux questions les plus intrigantes. Tout ça ressemble à une vengeance.

— Si je résume, selon vous, Elias McCormick serait revenu en catimini au château pour se venger de tous les gens qui l'ont harcelé ?

— C'est ce qu'on pense, confirmé-je. Ça expliquerait aussi les mots gravés sur le front des victimes. Pour Dario, Da Costa et Freya, c'est logique.

— Il y avait quoi sur le front de Dario ?

— « Sadique », révèle Églantine.

— Ce qui nous laisse plus perplexes, c'est Santiago et Torres, poursuis-je. Pour Santiago, il y avait « hypocrite ». Et tout le château sait que sur le front du surveillant en chef il y avait « obscurantiste ».

Callum se met à faire les cent pas.

— Santiago n'était pas du tout hypocrite, ça n'a aucun sens, dit-il.

— Pour toi, peut-être, nuancé-je. Mais on ne peut pas exclure qu'il a pu avoir un différend avec Elias et que ce dernier voit les choses d'un autre œil.

— Pour obscurantiste, j'ai peut-être une idée, suggère Églantine. J'ai regardé plusieurs définitions sur Internet et ce qui revient de manière universelle, c'est l'opposition à la diffusion du savoir. Si on s'éloigne du prisme intellectuel, c'est sûrement une façon de dire que M. Torres cachait des informations.

Callum acquiesce.

— C'est forcément ça. On sait tous qu'il avait ses chouchous et ses boucs émissaires. Il fermait les yeux sur beaucoup de choses. Et puis…

Comme la suite ne vient pas, je demande :

— Et puis ?

— J'ai entendu une rumeur, juste avant le break entre les semestres. Vu ce qu'on vient de découvrir, je commence à me dire que ce n'était peut-être pas juste une rumeur…

Callum cesse de marcher puis nous observe, les mains sur les hanches.

— Il paraîtrait que lui et Freya…

Une grimace plus tard, il conclut :

— … enfin vous voyez, quoi.

— Mais non ?! s'exclame Églantine. Le surveillant en chef ? Avec une élève ?

— Ça expliquerait aussi pourquoi ils ont été tués ensemble, évoqué-je en me frottant le menton. Nus, en plus. Leurs parties génitales découpées…

— Bon ! Qu'est-ce qu'on fait ? tranche Callum en passant une main dans ses cheveux. Si on sait qui est le coupable, il suffit de le retrouver, non ? Elias n'est officiellement plus élève ici, donc il doit se terrer dans des recoins du château où personne ne va jamais. Peut-être au quatrième étage, au sous-sol ou dans la Tour des Ombres, qui sait ?

— Je crois qu'on ferait mieux de parler à la direction, lance Églantine.

Je m'apprête à la contredire mais elle lève la main pour m'en empêcher.

— Je sais ce que tu vas dire, Riven. Mais si j'en reparle, c'est parce que ça me pèse. Et cette fois, je ne peux plus me taire. Je n'arriverai pas à me regarder dans une glace en sachant que j'ai caché des informations qui auraient pu aider à arrêter le Mastermind, même si on menace ma vie…

Elle se lève du lit.

— Je vais y aller maintenant.

Je serre les poings. L'envie furieuse de me mettre à hurler pour l'en dissuader me taraude mais le regard appuyé de Callum m'arrête.

— Elle n'a pas tort, Riv'. Le danger est déjà là, de toute façon. Le Mastermind pourrait très bien tuer Églantine même si elle ne parlait pas.

Mes iris s'ancrent à ceux de mon meilleur ami, l'espace d'une brève seconde.

— Alors je t'accompagne, lancé-je à l'intention d'Églantine.

— Quand vous reviendrez, on sortira en douce pour chercher Elias, propose Callum. Si seulement je pouvais fouiller les réseaux sociaux pour en apprendre plus sur lui et mieux le cerner… Ce n'est pas grave, faute d'avoir Internet, je vais trouver une autre idée.

Les couloirs de Castelan sont déserts. Pas un bruit, pas un étudiant, pas âme qui vive. C'est comme si tout le monde était déjà mort.

Nous progressons à pas de loup, conscients que les surveillants en blanc arpentent les couloirs pour s'assurer que le confinement est respecté. Et en dehors de nous, chacun a l'air de le prendre au sérieux puisque nous ne croisons pas un rebelle.

Le double meurtre de Torres et Freya a dû convaincre les derniers sceptiques qui pensaient que l'exécution de Da Costa était un cas isolé. Ou que seuls les profs étaient en danger. Si le péril n'était pas omniprésent, je rirais du ridicule. Il faut avoir un ego surdimensionné pour prétendre ne pas avoir peur alors qu'un tueur sévit.

— Riven !

Églantine me coupe dans mon élan. Sa voix a vacillé en prononçant mon prénom. Je me tourne vers elle.

— Mon… mon téléphone a vibré.

Elle le sort devant moi, mais soupire de soulagement. Je me place à côté d'elle pour observer l'écran. Ce n'est pas une notification du Mastermind mais un message de l'administration.

— Les cours sont suspendus, lis-je à voix haute. Le couvre-feu devient un confinement total avec une interdiction de sortir de nos chambres.

— Les seuls déplacements autorisés concernent les repas : on devra se déplacer en groupe à des heures fixes. Il y a trois créneaux : un par cursus. Les trois années mélangées.

— Il n'y aura jamais assez de place pour tout le monde au réfectoire…

— Ils ont dû décider ça dans la précipitation.

Dans l'aile ouest, nous accélérons la cadence jusqu'à la porte du bureau du directeur. Églantine et moi nous consultons du regard une dernière fois. Je ne verbalise pas ma pensée, mais c'est ma manière de lui demander si elle est bien sûre de ce qu'elle fait.

Comment est-il possible que cette fille brimée par la masse soit en réalité bien plus courageuse que chacun de ses bourreaux ? Ses longs cheveux ondulent sur ses épaules et ses binocles siègent à leur place. Là où je voyais une ingénue décalée il y a encore quelques mois, je vois une femme apeurée mais déterminée. Une survivante qui ne se laisse pas paralyser par la menace. Et je prends conscience d'une chose… je n'ai pas juste un faible pour Églantine. Je crois qu'il y a un peu plus que ça. Et surtout…

Je l'admire.

C'est la toute première fois de ma vie que je ressens cette émotion pour quelqu'un de tangible. Jusqu'ici, ce n'était arrivé que pour quelques idoles que je n'aurai sûrement jamais l'opportunité de rencontrer. Des gens dont je fantasme la personnalité et l'existence. J'ai toujours cru que l'admiration était le fruit de mon imagination fertile et voilà qu'Églantine me prouve le contraire. L'admiration est juste rare… comme cette fille.

Et les deux vont de pair.

Églantine lève la main puis frappe plusieurs coups. La porte ne tarde pas à s'ouvrir sur Albrecht von Riedel. Son sempiternel monocle ne le quitte pas, mais son regard d'ordinaire plein de maîtrise dévoile un vent de panique qu'il tente de dissimuler derrière la colère.

— Madame Laroche-Guyot et monsieur Broadley ! Je peux savoir ce que vous fabriquez à l'administration en dépit du confinement que j'ai ordonné !

Sans attendre de réponse de notre part, il se penche dans le couloir afin d'observer qu'il n'y a personne d'autre, puis il nous attire à l'intérieur de la pièce. La porte se referme.

Cette fois, il ne nous invite pas à nous asseoir. Nous restons dans l'entrée, debout face à lui.

— Monsieur, nous avons quelque chose d'urgent à vous dire, lancé-je.

L'attention de von Riedel se reporte sur moi, mais je n'ai pas l'intention d'assurer davantage que l'introduction. Ce n'est pas mon choix, pas ma décision. Alors je me terre dans le silence et fais ce que je n'ai jamais appris à faire : lâcher prise.

Églantine sort son téléphone pour dévoiler Échecs Aimantent puis explique la même chose qu'à Callum. Le récit se déroule de manière chronologique, tout en comprenant nos doutes, nos hypothèses et nos craintes. Le directeur ne l'interrompt pas une seule fois.

— … décidé d'interroger Alma, explique Églantine. Et elle l'a reconnu. Elle a reconnu l'élève de la vidéo.

Comme pour effectuer une piqûre de rappel, elle montre le clip puis ajoute :

— Elias McCormick. C'est l'élève qu'on voit se faire maltraiter par Mme Da Costa.

— « Maltraiter » est un bien grand mot, nuance von Riedel. Isabella Da Costa était l'une de nos plus illustres professeures. L'excellence de

cette académie ne serait rien sans sa contribution.

— Face à de tels extraits, il est difficile de nier qu'elle allait trop loin dans ses propos, interviens-je.

Von Riedel m'observe un instant à travers son monocle. Je ne bronche pas.

— Monsieur, reprend Églantine. On pense qu'Elias est revenu et que c'est lui qui se venge de tout ce qu'il a subi l'année dernière.

— C'est impossible, rétorque von Riedel.

— Qu'en savez-vous ? grincé-je. Jusqu'ici, on ne peut pas dire que votre investissement ait été palpable sur le sujet. Vous pourriez au moins vous donner la peine de considérer notre hypothèse au lieu de la rejeter de but en blanc.

Von Riedel se met à faire les cent pas dans son bureau. Des grimaces déforment les traits de son visage jusqu'à ce qu'ils reviennent se planter devant nous.

— C'est impossible, répète-t-il. Elias McCormick ne peut pas être ce… « Mastermind ».

Perplexe, je fronce les sourcils.

— Et pourquoi pas ?

— Parce qu'il est mort.

38

Riven

— Il est mort ? répété-je.

Églantine me fixe, ahurie. Von Riedel s'éloigne en direction de la fenêtre par laquelle il regarde, nous tournant le dos. L'envie de le presser me taraude mais je ne m'adresse pas à un étudiant. C'est du directeur qu'il s'agit. Le respect de l'autorité n'a jamais été ma passion mais j'ai horreur de perdre. Si pour l'emporter, il me faut jouer la carte de la patience afin de tirer les vers du nez de la plus haute figure d'autorité de Castelan, qu'il en soit ainsi.

— Ça s'est passé l'année dernière, finit par dire von Riedel.

Il persiste à nous tourner le dos, comme s'il ne voulait pas affronter la vérité en face.

— Elias a été retrouvé pendu dans sa chambre.

— P… pendu ? bredouille Églantine.

L'image s'infiltre dans ma tête, puis les connexions logiques se font.

— Si Elias est mort et qu'il s'est pendu à cause du harcèlement, il serait logique de conclure que ce n'est pas lui qui tue mais quelqu'un qui venge sa mort, murmure Églantine d'un air absent.

Ainsi Elias était l'un des boucs émissaires favoris de Castelan au point qu'il s'est donné la mort. Les quelques scènes que j'ai pu observer par-ci par-là n'étaient certainement que la partie émergée d'un immense iceberg.

— C'est moi qui ai décroché son corps, confirme le directeur. Ce n'est pas tout…

Je n'ose pas bouger d'un millimètre de peur que le moindre mouvement le fasse changer d'avis et qu'il cesse ses confidences.

— Elias McCormick s'est pendu avec du fil barbelé.

La mâchoire d'Églantine se décroche.

— Ce garçon s'est suicidé à cause du harcèlement qu'il subissait,

non seulement d'autres étudiants mais aussi du corps enseignant, asséné-je. Tout ça, c'est votre faute.

Von Riedel se retourne. Son visage rubicond dévoile une veine turgescente qui pulse sur sa tempe.

— Ma faute ? Ma faute ?!

— Vous dirigez cette académie ! rétorqué-je sans me laisser démonter. Bien sûr que c'est de votre responsabilité. Vous saviez très bien comment fonctionnait Mme Da Costa et elle n'était pas la seule. Sans parler de M. Torres qui n'a jamais puni un coupable de sa vie. Votre laxisme ne fait pas seulement honte à l'excellence de Castelan que vous prônez à qui veut l'entendre : il fait honte au genre humain.

Von Riedel serre les poings.

— Vous n'avez aucune idée de ce à quoi ressemble la gestion d'une telle école, lâche-t-il entre ses dents serrées. La pression, les comptes à rendre… je n'ai pas un dixième des libertés que vous semblez me prêter.

À demi-mot, il avoue enfin ce que tout le monde a toujours su sans jamais le verbaliser en public : Castelan est tenu en laisse par certains parents d'élèves triés sur le volet. Les riches parmi les riches, les influents parmi les influents et les puissants parmi les puissants. L'élite écrémée pour former une élite plus select encore.

— Il y a une chose dont je suis sûr, en revanche, rétorqué-je. Toutes les victimes avaient un truc à se reprocher. Vous comprenez ce que cela signifie ?

Face au silence de von Riedel, je proclame :

— Quelqu'un est en train de faire le ménage à votre place.

— Sortez de mon bureau !! fulmine le directeur. Et regagnez vos chambres sans délai !

Églantine m'observe d'un air étrange. Ses lèvres tremblent quelques instants avant qu'elle reporte son attention sur von Riedel et demande :

— Vous allez faire quelque chose pour arrêter ces meurtres, au moins ?

Notre interlocuteur ne semble pas enclin à se justifier… et pourtant, il précise :

— Nous faisons tout notre possible pour rétablir les lignes de communication en dépit de la tempête. Même la couverture réseau d'urgence ne fonctionne pas, ici. Mais nous sommes sur le coup. Et

nous travaillons à la sécurité de chaque étudiant. Qui que soit ce… « Mastermind », il sera arrêté.

— Reste à savoir s'il ne sera pas trop tard à ce moment-là, conclus-je.

Sans attendre de réponse, je tourne les talons et quitte le bureau. Églantine marche à mes côtés dans le couloir pour gagner le Grand Hall.

— Quelqu'un essaie de venger Elias, me glisse-t-elle à voix basse.

— Je sais. Mais d'après toi, de qui s'agirait-il ? Alma et Callum nous ont tous les deux dit qu'il était toujours tout seul.

— Il faut faire des recherches. Il n'avait pas d'amis, mais peut-être qu'il avait un frère ou une sœur.

— Il ne faut pas non plus perdre de vue la partie d'échecs, rappelé-je. Il te reste un fou, ta reine et ton roi. Si on s'en tient à tes hypothèses, alors Callum ou Alma pourraient être en danger, puisque le prochain coup logique serait d'éliminer le fou. Les deux autres pièces viendront après. Même si, entre nous, je ne vois pas de quoi Callum pourrait être coupable. Il ne ferait jamais de mal à personne.

— Je suis d'accord, admet-elle.

Églantine me fixe, les yeux plissés derrière ses binocles. Durant un instant, j'ai même l'impression qu'elle ne me reconnaît pas. Comme si elle observait un inconnu.

— Quelque chose ne va pas ? lui demandé-je.

Elle se mordille l'intérieur de la joue.

— C'est juste que… tu n'as pas l'air paniqué par tout ce qui se passe.

— Je n'ai jamais été très expressif.

— C'est vrai. Mais tu as peur toi aussi, n'est-ce pas ?

Elle me suspecte. Je le lis dans ses yeux.

— Qu'est-ce que tu veux vraiment savoir, Églantine ? Pose ta question.

Elle hésite.

— Je… enfin… je ne voudrais pas donner l'impression que je sais tout ou que je suis sûre de moi alors que ce n'est pas le cas et d'ailleurs je n'arrête pas de réfléchir et je trouve q…

— Églantine ! Va droit au but.

Elle se mordille la lèvre.

— Je ne peux pas m'empêcher de repenser au soir où on a trouvé Dario mort. Tu es arrivé essoufflé à la bibliothèque et ensuite… je t'ai

vu pianoter sur ton téléphone à plusieurs reprises. Il y a aussi ce que tu as dit… tu sais… qu'il méritait de mourir. Et puis… ce matin, quand Freya et M. Torres ont été retrouvés assassinés à leur tour, je me suis réveillée seule dans le lit. Tu étais déjà debout… habillé. Tu as aussi entendu Mme Costa m'incendier devant tout le monde, le jour de l'affichage des résultats du premier semestre. Et je suis d'accord, tout ça, ce ne sont que des détails. D'ailleurs, je n'y pensais pas vraiment, ils étaient juste dans un coin de ma tête… mais tout est remonté quand je t'ai entendu dire…

Elle déglutit.

— Quand je t'ai entendu dire au directeur que quelqu'un est en train de faire le ménage au château à sa place.

Je me raidis.

— Juste pour être clair, Églantine : tu es en train de m'accuser d'être le tueur en série de Castelan ?

— Non ! s'empresse-t-elle d'ajouter. Je ne t'accuse pas, je te soupçonne.

Ses yeux et sa bouche s'arrondissent quand elle se rend compte de ce qu'elle vient de dire.

Ça revient au même.

— Je n'arrive pas à croire que tu puisses imaginer une seconde que je suis le Mastermind, lâché-je dans un souffle. Toi et moi, on n'a plus rien à se dire.

Sans attendre de réponse de sa part, je tourne les talons et m'éloigne en direction de l'escalier pour rejoindre le troisième étage. Mon cœur tambourine contre mes côtes. L'adrénaline me fait trembler les jambes.

Il est grand temps de mettre un point final à toute cette histoire.

Mon cerveau tourne à plein régime.

C'est peut-être pour ça que je ne prête pas attention à cette ombre qui me suit. Et quand un bruit suspect attire enfin mon attention, il est trop tard : une névralgie irradie dans mon crâne…

… et tout devient noir.

missive anonyme

Je suis fatigué. Et j'ai peur. J'ai peur tout le temps. Quand je marche. Quand je pense. Quand je respire. Quand je dors. Mais je ne dors pas. Je ne dors plus.

À moins que...

Il me reste peut-être une chance de dormir.

Pour l'éternité.

39

Églantine

Le cœur plus alourdi que jamais par mes doutes concernant Riven, je monte les marches en direction de ma chambre. La nausée me secoue l'estomac.

Pourquoi ai-je dit ça à Riven ? Maintenant que je me retrouve seule après son départ précipité par la déception et une colère sourde que j'ai cru deviner dans son regard, je me sens stupide. Sur le coup, tous les éléments que j'ai cités m'ont paru logiques.

À bien y réfléchir, ce ne sont que des détails. Et la phrase de Riven à propos de faire le ménage à Castelan n'était sûrement qu'une tournure maladroite. Enfin, Riven n'est pas réputé pour sa maladresse mais je commence à le connaître. Il est cash. Tout ce qu'il a sûrement voulu dire, c'est que quelqu'un fait régner une forme de justice que ni lui, ni moi, ni von Riedel ne cautionnons, tout ça parce que la direction n'agit pas. C'est censé être son rôle de préserver l'ordre.

Je m'en veux…

Quand j'entre dans la chambre, Alma sursaute en se dépêchant de refermer la porte de son armoire.

— Pardon ! Je ne voulais pas te faire peur.

— Ce n'est rien, me répond-elle de son sempiternel ton glacial.

Ça a beau n'être rien, je la sens mal à l'aise dans sa démarche. Elle ne sait pas comment se tenir ni comment agir, comme un enfant pris la main dans la jarre à bonbons.

— Enfin, il faut bien dire que je ne suis plus sereine maintenant que j'ai appris que tu fouilles dans mes affaires quand je ne suis pas là.

— Je ne fouille pas dans tes affaires, Alma…

— Ah non ? Et la trousse que vous m'avez agitée sous le nez, comme si vous aviez trouvé l'arme du crime sous mon oreiller ? T'as une idée de ce que j'ai ressenti quand vous m'avez prise entre quatre yeux avec

ton *mec* ?

Mon cœur loupe un battement. Je n'avais jamais pensé à ce mot en songeant à Riven et moi.

— Tu t'es bien gardée de me partager votre relation. Un peu culotté quand on sait à quel point tu me harcèles pour savoir avec qui je sors.

Tous mes organes se contractent.

— « Harcèle » ? répété-je. Enfin, Alma, tu es mon amie. Ma seule amie, même… je n'ai jamais cherché à te mettre mal, je voulais juste m'intéresser à ta vie. Et partager ce qui te rend heureuse. Je suis sincèrement désolée si tu as eu cette impression…

— Oui, bon ! Tu sais bien comment je suis, j'y vais toujours fort sur les mots. Disons juste que tu ne m'as pas lâchée avec ça et ça m'a gonflé. Je n'ai pas envie d'en parler. C'est mon droit, non ?

— Bien sûr.

Le silence qui s'installe me donne envie de jeter un coup d'œil par réflexe à l'armoire dans laquelle Alma vient de ranger quelque chose. Cela ne lui échappe pas, puisqu'elle assène :

— Tu dis rouge mais tu penses bleu. Puisque ta curiosité est insatiable : oui, ce que je viens de cacher, ce sont des affaires qu'on m'a prêtées. Madame est satisfaite ?

— Ne le prends pas comme ça, s'il te plaît, dis-je à voix basse. Tu me fais toujours passer pour la méchante alors que j'essaie juste de bien faire. Je suis peut-être maladroite parfois, mais je t'assure que je respecte ta vie privée et ses limites.

— Prouve-le ! Et arrête de me poser des questions.

J'opine du chef.

— D'accord.

— Et ne fouille plus jamais dans mes affaires. C'est clair ?

— Très clair.

Alma s'affale sur son lit, la tête en appui sur son poing. Puis elle me fixe et me dit :

— Allez ! À table ! Raconte-moi tout à propos de Riven. Comment t'as réussi ce braquage, dis-moi ?

Comme si elle venait de me jeter à la figure un explosif à triple retardement, je subis chaque onde de choc tour à tour.

1) Je ne suis pas assez bien pour Riven.

2) Si je pose des questions sur la vie amoureuse d'Alma, je suis une harceleuse mais si elle le fait en retour, c'est normal.

3) Alma n'a pas l'air inquiète le moins du monde par rapport à ce qui se passe au château.

Le temps que je recouvre mes esprits, ma coloc' enchaîne :

— Houhou ! Églantine, t'es avec moi ? Reste pas plantée dans l'entrée de la chambre : viens t'asseoir sur mon lit !

Je m'exécute.

— Alors, Riven ?

— Il n'y a rien à dire, je crois, murmuré-je. On s'entend bien.

— Ça a l'air d'être un peu plus que ça. Vous avez dormi dans le même lit ! Et tu as découché la nuit dernière. J'imagine que vous n'avez pas joué aux échecs sous les draps.

— On… on n'a rien fait.

Pourquoi lui dirais-je la vérité ? Elle me cache tout. Et puis… le moment d'intimité que nous avons partagé avec Riven est trop précieux. Je veux le garder rien que pour moi.

— T'as pas peur qu'il se barre, toi.

Mes lèvres s'entrouvrent.

— S'il part parce que je ne couche pas avec lui, c'est qu'il n'est pas sincère, Alma. Ce serait douloureux mais au moins, je saurais à quoi m'en tenir.

— Les mecs ont des besoins, tu sais, Églantine.

Un frisson se déploie aux quatre coins de mon corps. Cette phrase résonne en boucle dans ma tête mais au fur et à mesure, elle descend les octaves jusqu'à ce que ce ne soit plus la voix d'Alma. C'est celle d'Antoine qui a pris le relais et qui ne me lâche pas.

Les mecs ont des besoins, tu sais, Églantine.

Les mecs ont des besoins, tu sais, Églantine.

Les mecs ont des besoins, tu sais, Églantine.

Un tremblement incontrôlable me secoue le corps.

— Je n'ai pas très envie d'en parler.

— Comme tu veux.

Alma soupire, puis ajoute :

— Qu'est-ce qu'on se fait chier avec ce maudit confinement ! J'hésite à sortir.

— Tu ne vas pas faire ça ? Alma, les gens meurent. C'est pour notre sécurité qu'on nous a enfermés ici.

— Ça ne t'a pas empêché de te balader entre la découverte des corps au réfectoire et maintenant. T'étais où, d'ailleurs ?

L'idée de lui raconter que nous étions dans le bureau du directeur pour parler de l'application et de nos hypothèses me traverse l'esprit, mais je la rejette. Car plus le temps passe et plus je me rends compte qu'Alma n'est pas digne de ma confiance. Elle exige des choses qu'elle ne me donne pas en retour et passe son temps à me faire des remarques qui ébrèchent ma confiance en moi déjà fragile et morcelée.

J'ai trop longtemps fait l'autruche. Il est temps pour moi de sortir du déni.

— J'étais avec Riven, me contenté-je de dire.

— Tiens donc ! Vous êtes inséparables en ce moment.

Une question ne cesse de me tarauder. Je cherchais le moyen de l'amener de manière discrète mais il n'y a rien à faire : Alma conduit cette conversation à sa guise. Je n'arrive pas à la rediriger, alors je jette un pavé dans la mare.

— Est-ce que tu t'en es prise à Elias McCormick l'année dernière ?

— C'était un peu mon souffre-douleur, ouais, admet Alma. Mais pas plus qu'un autre. D'ailleurs, il ne se défendait jamais, donc je me suis lassée.

Le feu se répand dans mes veines. Comment fais-je pour être amie avec une si mauvaise personne ? Et pourquoi ça ne me saute aux yeux que maintenant ?

Alma arque un sourcil face à ma réaction.

— Fais pas cette tête ! Tout le monde lui en mettait plein la gueule. Je suis loin d'être la seule. Et pourquoi tu me demandes ça, d'ailleurs ?

Ma coloc' est la prochaine sur la liste, c'est sûr et certain. Le Mastermind va la tuer à la première opportunité. Je n'ai pas intérêt à la lâcher d'une semelle si je veux m'assurer qu'il ne lui arrive rien.

La colère crépite au bout de mes doigts. Je m'apprête à invectiver Alma en lui révélant que c'est parce que les gens s'en sont pris à Elias qu'ils meurent à tour de rôle, lorsqu'une vibration dans ma poche me coupe dans mon élan.

J'ouvre Échecs Aimantent, la boule au ventre. Les graphismes se mettent en mouvement. La reine du Mastermind se projette en diagonale pour éliminer mon dernier fou restant. Celui-ci apparaît sur le flanc du plateau, aux côtés de mes autres pièces éliminées.

— Non, murmuré-je. Non. Non ! Non !!

Je bondis sur mes pieds tandis qu'Alma me demande ce qui se passe.

Je n'ai pas le temps de lui répondre, je cours à la porte vérifier qu'elle est bien fermée à clef. C'est le cas. Comme une furie, je fouille l'intégralité de la chambre : sous les lits, dans la salle d'eau, dans les armoires.

— Eh ! Je croyais t'avoir demandé de ne plus fouiller dans mes affaires ?

— Ce n'est pas ce que je fais, d'accord ?! m'insurgé-je. Tu es en danger, alors arrête de m'apostropher et laisse-moi faire !

Prise au dépourvu par ma toute première rébellion, Alma reste bouche bée. Rien. Il n'y a personne dans cette chambre et ma coloc' n'est ni en train de boire ni en train de manger. Donc elle ne sera pas empoisonnée.

Par quel autre moyen le Mastermind pourrait-il s'en prendre à elle dans la chambre, si celle-ci est fermée ?

Puis une pensée me traverse l'esprit. En ouvrant l'armoire, j'ai vu que c'est un sac qu'Alma a rangé dans le bas. Et s'il contenait une bombe ?

Je me mets en mouvement pour aller vérifier lorsqu'une seconde vibration m'interrompt.

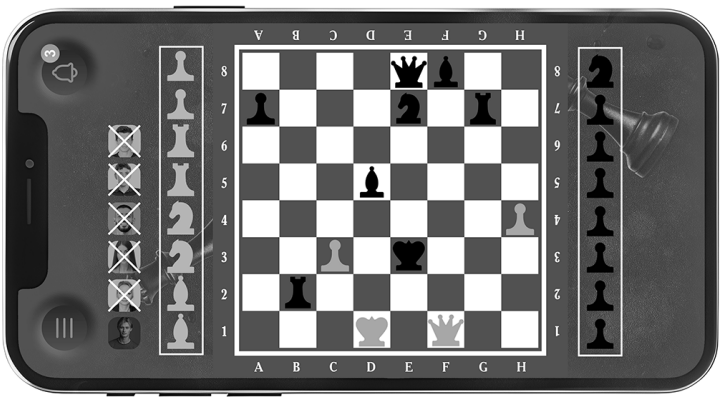
L'air s'expulse de mes poumons quand un visage apparaît sur mon fou.

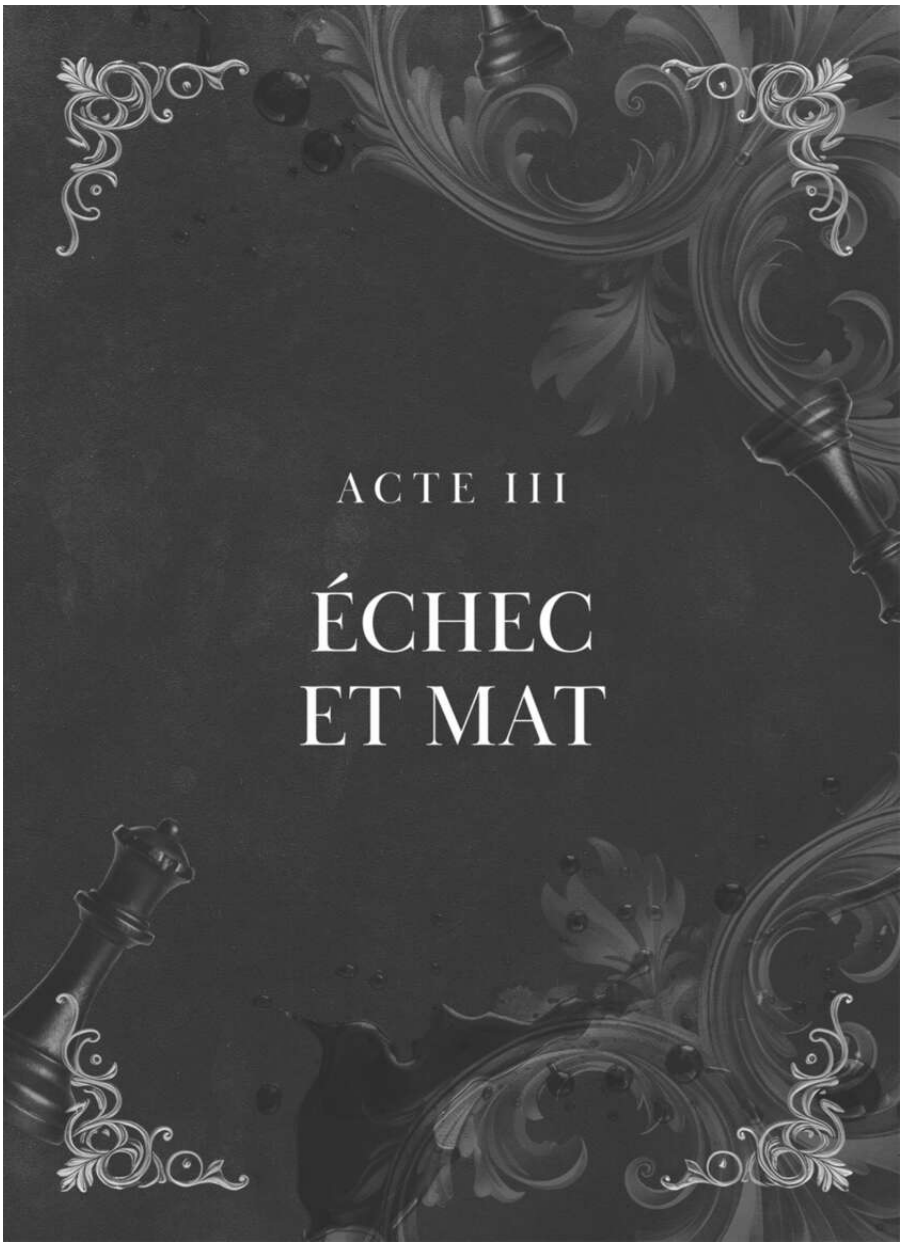
Le sol se dérobe sous mes pieds.

J'ai encore commis une erreur.

Et celle-ci s'annonce irréparable. Car ce n'est pas du tout Alma qui se dévoile sous mes yeux.

C'est Riven.





ACTE III

ÉCHEC ET MAT

40

Églantine

Mon ultime fou n'est pas Alma : c'est Riven.

Comment ai-je pu passer à côté ? Tout se mélange dans ma tête.

Comment ai-je pu douter de Riven ? Comment ai-je pu croire un instant qu'il était capable d'assassiner des gens de sang-froid ? Tous les doutes que j'ai eus, toutes les questions que je lui ai posées… il a toujours fourni des réponses logiques.

Et dans le reste de mes réflexions, Riven étant le meilleur joueur d'échecs de Castelan, je ne voyais pas plus logique que lui pour incarner le roi et pourtant, je me suis fourvoyée. Quelle que soit la logique du Mastermind derrière la répartition de son échiquier, je ne l'ai visiblement pas percée à jour.

Si quelqu'un venge bel et bien Elias, pour quelle raison s'en prendrait-on à Riven ? Je ne le vois pas du tout être attaqué pour se faire graver l'un des mots qu'on a retrouvés sur les précédentes victimes. Ces derniers mois, nous avons passé tellement de temps ensemble que je suis en mesure d'affirmer qu'il est une bonne personne. Et la dissipation de mes ultimes doutes le confirme plus que jamais.

Je ne l'imagine pas un instant contribuer au harcèlement d'Elias ni même à son ostracisation.

— Églantine ! Attends !

La voix de ma coloc' résonne dans mon dos, dans le couloir infini. Je n'y prête pas attention. Tout ce qui compte pour moi, c'est de retrouver Riven. Il n'y a pas encore de croix rouge sur son visage. Si je me dépêche, j'ai peut-être une chance de le sauver, non ?

Je n'arrive pas à faire taire la voix pessimiste dans ma tête. Celle qui me susurre que je n'ai réussi à sauver personne car jusqu'ici, le Mastermind a commis un sans-faute, ce qui relève du miracle. C'est à

se demander s'il est humain. Personne ne peut monter un plan pareil sans qu'il y ait d'accrocs. On peut sûrement considérer que la vidéo diffusée avant l'exécution de Mme Da Costa était un risque : c'est grâce à elle que nous avons compris le mobile.

Pour ce qui est des meurtres… je ne suis jamais arrivée à temps.

Jamais.

Jamais.

Jamais.

Mon esprit me répète ce mot, deux ou trois fois. Ou deux cent trois, je ne sais pas. Je ne sais plus. C'est le brouillard dans ma tête. Je n'entends même pas les sons qui se diffusent autour de moi. Tout ce sur quoi je parviens à me focaliser, ce sont les mouvements de mon corps et mon objectif : trouver Riven. Rien d'autre ne compte. Personne d'autre ne compte.

Mon cœur se brise.

Personne d'autre ne compte. Ce n'était pas une pensée anodine. Je me suis attachée à Riven bien plus que ce que j'aurais cru. Une partie de moi en avait envie, sinon je n'en serais pas là. L'autre a tout fait pour freiner ce genre de sentiments et voilà que je réalise qu'ils se sont installés au moment où je m'apprête à le perdre.

C'est injuste.

La vie est injuste.

Castelan et sa loi du silence sont injustes.

Mes poumons me brûlent lorsque j'entame ma descente des marches quatre à quatre. L'envie de hurler « Riven » me taraude mais je n'arrive même pas à ouvrir la bouche.

— Églantine !

Cette fois, ce n'est pas Alma. Je ne ralentis pas, mais une silhouette arrive à mon niveau.

— Tu es sûre que Riven est le prochain ? me demande Callum alarmé.

« Riven ». « Fou ». « Mastermind ». Voilà les trois mots que j'ai envoyés dans la précipitation au meilleur ami de Riven. Là, je n'ai pas le temps de lui répondre. Chaque seconde compte. Je cours. Je cours. Je cours. Puis…

… je me stoppe net.

Mes jambes se liquéfient. Mon estomac fait un saut périlleux. Je plaque ma main contre ma bouche.

Face à moi se trouve le corps de Riven, ligoté à un balustre en forme de fou à l'aide de fil barbelé. Sa peau est percée à différents endroits, exactement comme l'était celle de Dario. Du sang s'écoule des multiples plaies.

Le sol se dérobe sous mes pieds. Au ralenti, comme si toutes les forces de la nature me repoussaient, je me jette sur le corps de Riven en pleurs, implorant son nom comme si ça allait le faire revenir.

— Nooooon ! Pitié…

Des bras se referment autour de moi et m'écartent du corps. Je me bats comme je le peux mais Callum insiste. Je me laisse tomber à genoux sur le tapis qui recouvre la pierre, la vue brouillée, des sanglots plein la gorge.

J'entrevois deux Callum qui pressent leurs doigts sur le cou de deux Riven.

— Il est vivant !

Leurs mots me font l'effet d'un électrochoc.

— Q… quoi ?

Je me sèche les yeux en faufilant mes doigts sous mes lunettes. Les deux Callum redeviennent un.

— Je vais chercher l'infirmière. Reste avec lui ! m'intime-t-il.

Si je suis d'abord paralysée, je reviens à moi quand Riven gémit. Je m'approche de lui sans oser le toucher à nouveau de peur que les barbelés s'enfoncent davantage dans sa chair meurtrie. Il a perdu tellement de sang que son corps en est devenu pâle comme la mort.

— Accroche-toi ! Riven, je t'en prie… ne me laisse pas… ne m'abandonne pas, toi aussi…

Ses lèvres se meuvent. Au début, ça ressemble à un son inintelligible. Jusqu'à ce que je comprenne qu'il cherche à articuler un mot. Alors je colle mon oreille à sa bouche.

— P… pr… promis.

Une nuée de frissons se répand dans mon corps. Mes yeux s'embuent de nouvelles larmes. Mes joues sont mouillées. Mon menton aussi. Et puis mon cou.

Riven perd connaissance. Moi, c'est l'esprit que je pourrais perdre si je ne me canalisais pas. Il faut que je me concentre, que je repousse la tempête. Et pour ça, je dois faire appel à l'ennemi

de l'émotion : l'intellectualisation.

Pas de sentiments. Rien que des faits.

J'observe à nouveau Riven et remarque un détail qui m'avait échappé dans la panique. Un mot a commencé à être gravé sur son front mais visiblement, le Mastermind a dû s'interrompre en pleine action pour une raison obscure, puisqu'on n'en lit qu'une partie… mais on comprend le reste.

Le début d'un « i » se devine mais pas davantage. « Inhumain ». Qui pourrait penser ça de Riven ? Ce n'est pas toujours la personne la plus douce et délicate que je connais, mais il ne correspond sûrement pas à ce mot.

Tu réfléchis de travers, Églantine.

Je me rappelle la réaction de Callum lorsqu'il a appris pour Santiago et le terme « hypocrite ». Ça n'avait aucun sens pour lui tout comme la situation présente n'en a aucun pour moi. Mais pour le Mastermind, ça en a. Dans son esprit tordu, Riven est inhumain. Reste à savoir ce qu'il a bien pu faire pour générer une telle réaction.

Et si Riven n'est pas le roi de l'échiquier, qui symbolise cette pièce dans l'esprit tordu du Mastermind ?

Il ne me reste qu'elle et ma reine. Anya Butchkin est peut-être en danger… il faut que je la prévienne. À moins que je fasse encore fausse route ? On ne peut pas dire que j'ai été très perspicace jusqu'ici. Il faut que je reprenne tout depuis le début. J'étais persuadée qu'Alma pouvait être le fou et je me suis fourvoyée. Mais elle pourrait bien être la reine. Et Callum le roi. Ça se tient…

Et pourtant, je ne vois pas Callum causer du tort à qui que ce soit, ce qui invaliderait sur-le-champ sa présence sur l'échiquier.

Je suis complètement paumée.

Dans un tourbillon d'actions successives, Callum est de retour avec Mme Barbosa ainsi que le directeur. Ils se chargent de libérer Riven de l'entrave sanglante tout en prenant garde à ne pas ouvrir davantage ses plaies. L'infirmière colmate chacune d'elles de manière temporaire afin qu'il puisse être déplacé jusqu'à l'infirmerie. Mon corps déambule tout seul à travers le château, comme si c'était moi qui avais été prise

pour cible et que je n'étais plus qu'un spectre, désormais.

— Restez ici ! nous ordonne von Riedel sur le seuil de l'infirmerie.

— Je m'occupe de lui, assure Mme Barbosa. Ne vous en faites pas.

Quand la porte se referme, mon destin est scellé. J'ai voulu me croire plus maligne que le Mastermind et j'ai eu tort.

Échec.

Faire les cent pas.

Qui a inventé cette expression stupide ? J'ai passé le million il y a un bon moment maintenant. Au début, je comptais puis j'ai perdu le rythme. Ça fait des heures que je suis là… ou des jours ? Je ne sais plus. Callum n'a pas bougé de ce couloir non plus.

Tout le monde est confiné dans sa chambre et ne peut en sortir que pour les repas. Les déplacements se font en groupes définis sur des créneaux précis pour s'assurer que personne ne soit jamais seul et éviter une nouvelle tragédie. Je ne sais pas combien de temps nous allons tenir ainsi…

En faction devant la porte, deux surveillants en tenue blanche immaculée surveillent le va-et-vient dans le couloir.

La tempête fait toujours rage à l'extérieur du château. Le réseau n'est pas revenu. Les lignes de communication n'ont pas pu être rétablies.

Les jours passent et nous sommes toujours isolés du monde, au sommet de notre montagne.

— Il va s'en sortir, hein ? me demande Callum.

Sa voix me sort de mes pensées. Ça fait déjà sept fois qu'il me pose la même question en utilisant les mêmes termes. Alors je réponds ce que j'ai répondu à chaque fois.

— Bien sûr qu'il va s'en sortir.

Comme si je venais de prononcer une formule magique, la porte s'ouvre sur Mme Barbosa. Ses traits sont tirés et l'âge n'est pas le seul responsable : elle n'a pas dormi depuis au moins vingt-quatre heures.

— Il est tiré d'affaire, nous annonce-t-elle.

Le soulagement et l'euphorie m'engloutissent C'est sûrement ce qui

explique comment je me retrouve dans les bras de Callum qui me soulève de terre et me serre de toutes ses forces. Quand il me lâche, il y a une seconde de flottement pendant laquelle des picotements me traversent le visage. Je tire sur les manches de mon pull tout en réfrénant l'envie de me dandiner.

Puis je me rends compte que je me suis peut-être fait un ami. Et tout ça, une nouvelle fois, c'est grâce à Riven.

— On peut le voir ? demandé-je.

— Il se repose mais, d'ici deux heures, vous pourrez y aller à tour de rôle.

— Comment va-t-il ? interroge Callum.

— Il est très faible, nous explique l'infirmière. Il a perdu beaucoup de sang. Et son système est encore en train d'éliminer le sédatif qu'on lui a injecté. Il doit se reposer mais, en dehors de ça, son pronostic vital n'est plus engagé. Il s'est réveillé et a demandé de vos nouvelles à deux reprises. Je lui ai intimé de dormir. Je viendrai vous chercher quand il sera de nouveau conscient.

L'infirmière referme la porte derrière elle. Les larmes coulent de nouveau sur mes joues mais je ne peux m'empêcher de sourire.

Le temps me semble interminable avant que la porte s'ouvre de nouveau. Mme Barbosa a enfilé un gilet.

— Je vais dîner, nous informe-t-elle. Je serai de retour dans une heure. Riven est réveillé, vous pouvez aller le voir mais à tour de rôle. Je compte sur vous !

Elle s'éloigne dans le couloir. Je meurs d'envie de ne pas respecter cette consigne mais l'infirmière nous fait confiance. Je n'aime pas trahir les gens qui me pensent à la hauteur de leurs attentes. Ils sont si peu nombreux que je n'ai pas le luxe de me permettre de les décevoir.

— Vas-y ! lancé-je à Callum.

— Tu es sûre ?

J'opine du chef. Il ne reste pas plus de dix minutes à l'intérieur d'après mon téléphone, mais ça me paraît une éternité. Savoir que je peux enfin y aller mais que je dois attendre est un supplice.

— J'ai fait au plus vite, me dit Callum en sortant. Je crois qu'il a très hâte de te voir.

Il m'adresse un clin d'œil.

— On se retrouve plus tard !

Sans attendre ma réponse, il s'éloigne dans le couloir. C'était quoi,

ce clin d'œil ? Est-ce qu'il est au courant pour Riven et moi ? Une onde de chaleur m'envahit la poitrine à l'idée que son meilleur ami ait pu lui parler de moi. De nous. Même si nous n'avons jamais pris le temps de définir ce que « nous » est. Enfin sommes.

Enfin bref…

Les surveillants ne m'adressent pas un regard quand je passe entre eux pour pénétrer dans l'infirmerie pour la toute première fois depuis que je vis à Castelan. L'odeur me frappe en premier : un mélange entêtant de camphre et d'éthanol qui flotte dans l'air comme un parfum d'ambiance vieux de trois cents ans. L'endroit semble figé dans une époque révolue où la médecine se résumait à quelques potions et autres onguents préparés par un apothicaire.

L'éclairage tamisé donne une allure inquiétante à l'espace. Les lustres en fer forgé distribuent la lumière de manière irrégulière, projetant des ombres tordues sur la pierre et sur les rideaux dont la blancheur n'a pas bien vécu le passage des années. Les lits sont alignés avec une rigueur militaire qui dissuaderait même un mourant de tomber malade. Un vieux bureau en chêne dévoile une pile de livres mentionnant les mots « antidotes », « analgésiques » et « remèdes oubliés ». Dans le fond de la pièce, des armoires cadenassées doivent contenir les médicaments que l'infirmière distribue à sa convenance.

Riven est étendu sur le lit le plus proche du mur. Le premier détail qui me saute aux yeux est qu'il n'est pas torse nu sous les couvertures, il porte un T-shirt. Un paravent le sépare des autres mais c'est inutile car il est le seul patient, ici. Nos regards s'accrochent dès que je me tiens dans sa ligne de mire.

— Hey ! me lance-t-il.

La faiblesse de sa voix m'ébrèche le cœur. Son visage blafard et ses yeux mi-clos me ramènent en pleine figure à la réalité : il a failli mourir.

Vraiment mourir.

Je m'approche sans mouvement brusque et sans faire de bruit, de peur que ça lui aspire de l'énergie. Je ne veux pas être un poids. Une fois à son chevet, je reste debout et je l'observe. La beauté de Riven est immaculée, même dans un moment pareil, et les plaies sur son front ne l'altèrent en rien. Ni les premières lettres d'un mot qui ne reflète pas un instant ce que ce garçon représente. Parce que ce n'est pas juste son visage angélique et ses traits ciselés qui le rendent hors

du commun. C'est son génie, sa force de caractère et sa résilience.

Il est le seul à avoir échappé au Mastermind.

Mais alors l'évidence me frappe : l'assassin va recommencer. Il ne laissera jamais l'une de ses victimes s'en sortir. Plus que jamais, Riven est en danger.

Je refuse de le verbaliser. Il a besoin de reprendre des forces. Je me promets de veiller sur lui en faisant le guet devant la porte. Personne d'autre que Mme Barbosa n'entrera ici sans mon approbation.

Riven me tend la main. Mes doigts s'enroulent autour des siens. Il m'attire à lui pour que je m'assoie sur le bord du lit.

— Riven… je m'en veux tellement d'avoir pensé que tu pouvais être le Mastermind.

Il m'observe, l'air cryptique. Je peine à soutenir son regard tellement j'ai honte. Le fuir est plus facile.

— Dans la panique, je me suis mise à douter de tout et de tout le monde. Je n'étais pas rationnelle. Je t'assure qu'en y repensant, moi-même je n'y croyais pas vraiment. J'ai… j'ai été en dessous de tout. Je comprendrais si tu décidais de ne plus m'adresser la parole. Déjà que tu ne parles pas beaucoup en temps normal et que tu l'économises, ta parole. Alors ce serait logique que tu ne veuilles plus t'en servir avec moi et puis j'ai été trop loin, surtout q…

— Églantine ! m'interrompt-il. Je vais bien. Je ne t'en veux pas. Et je ne vais nulle part, d'accord ?

Ma poitrine est lourde. Il y a du feu dedans.

— Tu ne m'en veux pas du tout, du tout ?

— Je ne t'en veux pas du tout, du tout, me répond-il avec le plus grand sérieux. Ça m'a blessé sur le coup mais je comprends ce qui t'a amenée à penser ça. Et puis, le climat qui règne à Castelan pousse tout le monde à la paranoïa.

Je rassemble mon courage pour le fixer, droit dans les yeux.

— Tu m'autorises à te disputer ?

Ses lèvres s'entrouvrent… et il ne peut s'empêcher de sourire. J'imagine sans mal ce qu'il se dit : « Il n'y a bien qu'Églantine pour formuler une telle demande dans un moment pareil. »

— Tu as ma bénédiction, confirme-t-il.

— Ne me refais jamais une peur pareille !!

Mes épaules s'affaissent. Ce cri du cœur m'a échappé.

— Promis, murmure-t-il.

Son air devient plus sérieux encore et il ajoute :

— On a enfin quelque chose.

— Quelque chose ? répété-je les sourcils froncés.

— Ça m'est revenu tout à l'heure. Avant que le Mastermind m'assomme, je me rappelle avoir senti un parfum… c'était musqué. Je n'arrête pas d'y penser, et ça ressemblait à un mélange de bergamote et de noix de muscade. Tu sais ce que ça veut dire ?

Si j'avais été d'humeur plus légère, j'aurais répondu en bon français « que ça schlinguait ? » mais je n'ai pas le cœur à rire. Je peine à écouter les investigations de Riven. Et puis, il m'aurait fallu traduire ma phrase en anglais et expliquer ce qui signifie le mot « schlinguer » en argot français.

Comme je ne réponds rien, il enchaîne :

— C'était un parfum masculin. Le Mastermind est un homme… et il porte une fragrance super rare.

Il fronce les sourcils.

— Je suis certain de l'avoir déjà sentie quelque part mais impossible de me rappeler où… Je l'ai là, sur le bout de la langue.

— Je n'en ai rien à faire du Mastermind, Riven. Tu as failli mourir… tu… tu as failli ne plus être là. Ne plus être à Castelan, sur cette Terre, dans ma vie et… et je…

Il m'observe avec de grands yeux ronds et m'attrape les épaules. Son regard est profondément enfoncé dans le mien quand il me dit :

— Je vais bien, Églantine.

Une nouvelle larme glisse sur ma joue. Il la cueille avec son pouce.

— Je suis vivant, tu n'as plus besoin de t'inquiéter.

— Plus besoin de m'inquiéter ? Tu es la première victime à en réchapper. Ça m'étonnerait qu'il s'arrête là et je ne supporterais pas qu'il t'arrive quelque chose.

— Ce moment est beaucoup trop dramatique, lâche-t-il sur un ton railleur pour adoucir l'atmosphère. Il ne manquerait plus que tu me sortes « je ne peux pas vivre sans toi ».

— Je peux vivre sans toi, Riven. Mais je n'en ai pas envie.

Sa bouche s'entrouvre. Une éternité s'écoule pendant laquelle on se regarde comme pour la première fois, sans barrière, sans pudeur, avec tant de candeur que même mes vêtements ne m'empêchent pas de me sentir nue.

Je me penche pour l'embrasser avec toute la fureur qui parcourt

mon corps : ma rage contre le Mastermind qui a presque réussi à l'éliminer, ma colère contre Riven d'avoir failli m'abandonner, ma culpabilité de l'avoir soupçonné et de ne pas avoir compris qu'il allait être pris pour cible.

Ses mains glissent dans mes cheveux. Riven approfondit le baiser. L'ardeur de ce contact m'apaise. Il est moins faible qu'il en a l'air.

Grisée par ce cocktail aux mille émotions, ma langue se délie.

— Tu sais… j'ai beaucoup repensé à ce que tu m'as dit après le départ d'Alma.

— Quoi donc ?

— Qu'il n'existait aucun monde dans lequel tu aurais honte de moi.

— C'est la vérité, Églantine. Je ne suis pas Antoine.

Mon cœur s'arrête. Les lèvres de Riven restent entrouvertes à la fin de sa phrase.

— Je ne voulais pas te mettre mal à l'aise, s'empresse-t-il d'ajouter.

Mon corps vibre de la tête aux pieds. Une nuée de frissons se déploie sous ma peau. Je croise les bras sur la poitrine pour accuser le froid qui m'envahit.

— Comment tu as compris ?

Je n'ai jamais dit à Riven qu'Antoine était mon ex. Pour lui, ce n'était qu'un prénom qu'il m'a entendu crier dans mon lit.

— Églantine… se contente-t-il de répondre.

— Question bête, admets-je.

Je parle au roi de l'observation. Celui qui analyse les comportements humains mieux que personne. Comment j'ai pu croire un instant que mes petits secrets allaient rester intacts en me rapprochant de Riven ?

— Ce n'est pas une invitation à parler de lui, précise-t-il. C'était juste une remarque, comme ça. Elle m'a un peu échappé, si je suis honnête.

— Un excès de mots a échappé au grand Riven Broadley ? raillé-je. Fais attention, je commence à déteindre sur toi.

Il secoue la tête tout en essayant de masquer un sourire au coin de ses lèvres. Ce bref moment d'allégresse fiche le camp en un battement de cils. Parce que la vérité tambourine dans ma poitrine. Elle a besoin de sortir. Je ne peux plus la retenir.

— Riven, il y a quelque chose que j'aimerais t'avouer…

41

Riven

Je fronce les sourcils, attentif.

— Tu peux tout me dire, tu sais.

Églantine se couche sur moi. Enfin, son buste. Ses jambes sont toujours en position assise. Ses cheveux détachés forment une couronne dorée qui tranche sur le blanc angoissant de la literie de l'infirmerie.

Mon cœur bat si fort… je me demande si elle l'entend, comme son oreille est collée à ma poitrine. Son regard est tourné en direction du vitrail tandis que je n'ai d'yeux que pour elle. Bien que mon instinct soit rarement dédié à la douceur, l'envie de glisser mes doigts dans ses mèches pour l'apaiser me prend. Alors j'y cède.

Lorsqu'elle m'a fait part de ses suspicions en sortant du bureau de von Riedel, j'ai vrillé. Ça m'a heurté qu'elle puisse m'imaginer capable de commettre des actes aussi atroces. Mais au fond, je n'ai pas réussi à lui en vouloir bien longtemps.

Déjà parce qu'être en colère contre cette fille m'est impossible. Ce que je ressens pour elle est trop fort. Ça supplante tout. Et comme je le lui ai dit pour la rassurer, le climat de paranoïa qui règne au château l'excuse. Des gens meurent à tour de rôle, on ne sait toujours pas qui se cache derrière le pseudonyme du Mastermind.

Il y a de quoi perdre la raison…

— Ce secret, j'ai tellement pris l'habitude de le taire que ça me terrifie de l'exprimer à voix haute, me confie-t-elle.

Silence.

Long silence.

Peut-être attend-elle que je lui tende la main pour lui faciliter les choses ? Car au fond, j'ai compris depuis un bon moment ce qu'elle ne m'a jamais dit. Je pourrais me tromper mais il y a un faisceau

d'indices concordants qui m'emmène sur cette piste.

— Antoine et moi, on s'est rencontrés au lycée. On était dans la même classe, en première. C'était le seul à ne pas me traiter comme une fille cheloue. Au début, en tout cas. Il m'a mise en confiance par sa gentillesse et sa douceur mais très vite, quand on était juste tous les deux, il a changé de visage. Il me faisait des remarques, me rabaissait, me laissant entendre que je ne serais jamais à la hauteur. Que j'étais trop bizarre et trop farfelue pour que quelqu'un d'autre puisse tenir à moi. Que j'avais de la chance qu'il m'aime et que je devais m'en rendre compte.

Ma gorge se noue.

— C'est avec lui que j'ai fait ma première fois. Et les suivantes.

Elle renifle. Puis, les dents serrées, elle précise :

— Je n'en ai pas eu envie une seule fois.

Mon cœur éclate. Un incendie se déclare dans mon sang et se répand à travers mes veines.

— Pourquoi c'est si dur de le dire ? poursuit-elle d'une voix fantomatique.

Je suis tétanisé sur ce lit inconfortable. Même si je voulais me mouvoir, je n'y arriverais pas. Au fond de moi sommeille l'idée stupide que si je ne bouge pas d'un millimètre, alors, peut-être, la conversation s'arrêtera là. Je n'entendrai pas ce mot que j'ai deviné il y a bien longtemps et qui, pourtant, est en train d'arracher mon âme à mon corps.

Et si je bougeais… ô ! Si je bougeais… J'aurais peur que la rage qui crépite au bout de mes doigts libère une fureur que je n'arriverais pas à museler. Églantine n'a pas besoin de mon ressentiment, elle a besoin de mon soutien. De mon calme, de ma tendresse.

Alors, c'est ce que je lui donnerai.

— Antoine m'a violée, Riven.

Le monde vole en éclats. La douceur, la joie, la beauté. Le rire, l'allégresse, la légèreté. Le souvenir enténébré d'Églantine les a tous emportés.

— À chaque rapport. Je lui avais dit que je n'étais pas prête, que je ne voulais pas. Enfin, au début. Au bout d'un moment, j'ai pris sur moi. Je fermais les yeux et je rêvais au jour où j'entrerais à Castelan pour prendre ma revanche sur la vie. Ça a duré un an et demi.

Mes poumons expulsent l'oxygène qu'il leur restait. Respirer ? Je ne

sais plus faire.

— Parfois, il était violent. Parfois, il prenait le temps de me faire croire que j'en avais envie aussi. Mais je savais. J'ai toujours su. Que c'était sa voix dans ma tête et pas la mienne.

Églantine place son visage au-dessus du mien. Ses cheveux nous encerclent en formant un halo qui s'apparente à une barrière. Un mur de lumière si chaude, si positive, que la noirceur du monde ne peut le pénétrer.

— Si je te dis tout ça, c'est parce que j'ai confiance en toi, Riven. Toutes ces années, j'ai cru que je n'arriverais jamais à placer à nouveau ma foi en quelqu'un. Ni ma famille, ni des amis, ni personne d'autre. Et pourtant, tu es arrivé et tu as bouleversé toutes mes croyances. Avec toi, je ne me sens pas bizarre, je me sens originale. Je ne me sens pas bruyante, je me sens extatique. Je ne me sens pas possédée, je me sens libre. Et valorisée.

La tiédeur d'une vague qui s'échoue dans ma poitrine m'arrache une nuée de frissons.

— Et pour la toute première fois de ma vie, j'ai commencé à ressentir du désir, poursuit Églantine. J'ai eu envie de toi, Riven. J'ai eu envie de découvrir ce que ça voulait dire, faire l'amour. En avoir envie et le pratiquer. Et pour ça, tu n'imagines pas combien je te serai toujours reconnaissante…

Avec la légèreté d'une plume, je lui caresse la joue. Elle clôt les paupières pour apprécier le contact.

— Je n'ai pas eu beaucoup de moments de bonheur dans ma vie, murmuré-je à mon tour. Ça, tu l'as compris. Et pourtant, t'entendre me confier ton plus noir secret, te voir choisir de m'accorder ta confiance… les mots me manquent. Tu sais, le sexe, ce n'est pas non plus quelque chose d'évident pour moi. L'absence de désir sexuel est un des symptômes de l'anorexie. Quand je suis dans des périodes de grande détresse, je suis comme mort à l'intérieur.

Tous mes organes sont contractés. Je ne pensais jamais prononcer ces mots à voix haute un jour.

— Je comprends mieux pourquoi je t'ai trouvée un peu… ailleurs quand on l'a fait.

— Ne t'en veux de rien, s'empresse-t-elle de me dire. Tu as été doux et… tendre et… à l'écoute. J'étais peut-être un peu ailleurs, je l'admets. Mais j'étais connectée aussi. Et je n'aurais jamais pensé l'être

autant pendant un tel acte. C'est grâce à toi.

Églantine relève la tête. Elle ravale les larmes que je devine dans ses yeux, renifle puis me sourit.

— Je vais rester dormir avec toi, ici, décrète-t-elle.

— Tu serais plus à l'aise dans ton lit. Et puis, elle fait flipper, cette infirmerie.

— Ce n'était pas une question, Riven. Je vais rester dormir avec toi, ici.

J'ouvre la bouche pour rétorquer, par réflexe. Puis je la ferme au profit d'une esquisse qui se fait miroir d'Églantine.

Un sourire.

42

Riven

J'observe Églantine que l'infirmière a autorisée à dormir ici, après son retour. En conséquence, la voilà tout habillée sur le lit voisin. Son étiquette sort de son col et ses cheveux sont en pagaille, ce qui ne manque pas de me faire sourire. Certaines de nos confidences étaient douces, tendres. Je ne pensais même pas que ces émotions existaient en moi. On m'a tellement conditionné pour devenir aussi rigide qu'un mur de fer que j'en ai oublié qu'il existe d'autres facettes de ma personnalité, enfouies quelque part.

D'autres encore étaient sombres. Déchirantes. La force et la résilience de cette fille m'impressionnent. La confiance qu'elle place en moi me bouleverse.

Couché sur le flanc, j'essaie de bouger le moins possible. Mes blessures me font souffrir à certains endroits plus qu'à d'autres. Par moments, j'ai même l'impression d'encore sentir les pointes du fil barbelé enfoncées dans ma peau. J'essaie de me remémorer le moment où j'ai été agressé mais il ne me reste que des bribes. Je doute que mes souvenirs m'apprennent davantage que ce que je sais déjà.

Le parfum.

Je le respire nettement comme s'il flottait autour de moi, dans l'infirmerie. Je suis certain d'avoir déjà senti cette fragrance mais pas si souvent, visiblement, puisque je n'arrive pas à savoir à qui elle appartient.

Un homme. C'est une certitude. Lequel ?

Églantine bat des cils et ouvre les paupières. Sans ses lunettes, son visage est différent mais rien ne la rendrait moins belle. Son aura s'avère si singulière que même un cataclysme ne serait pas en mesure de l'altérer. Elle m'adresse un sourire qui ne monte pas jusqu'à ses yeux. Une émotion bien particulière en transparaît : la peur.

Ses inquiétudes me percutent de plein fouet. Elle a raison. Je suis la première victime du Mastermind à en réchapper. Il n'y a aucune chance pour qu'il renonce, il va forcément recommencer. Je réfrène l'envie de passer la pulpe de mes doigts dans les lettres tracées en relief sur mon front. Je ne veux pas faillir devant Églantine. Car même si je suis terrifié, il faut que je reste solide. Nous sommes toujours isolés du monde, nous ne pouvons pas appeler à l'aide en prévenant les autorités.

Notre seule chance de nous en sortir est de ne pas rester passifs. Il nous faut démasquer le Mastermind et nous n'avons jamais été si près du but. Nous savons à présent qu'il s'agit d'un homme et qu'il venge Elias McCormick pour tout ce qu'il a subi l'an passé. Et surtout, il commence à perdre les pédales puisqu'il n'a pas réussi à me tuer. Il doit être dans un état de fureur tel qu'il va forcément commettre de nouvelles erreurs.

Nous devons absolument capitaliser dessus…

— Bien dormi ? murmuré-je.

— Comme une chauve-souris dans un hamac.

Elle m'adresse un nouveau sourire qui, lui, revêt une étincelle de sincérité. Ce n'est plus la peur que je lis au fond de ses prunelles, c'est le souvenir de ce qui s'est passé hier soir.

— Tu regrettes ? lui demandé-je. De m'avoir parlé.

Elle secoue la tête.

— Ça faisait bien longtemps que je ne m'étais pas sentie aussi légère, avoue-t-elle.

Son regard se perd dans le vide un instant. Puis elle me dit :

— Je sais que je te l'ai un peu laissé entendre hier soir… mais j'ai besoin de revenir sur le sujet. Ça faisait longtemps que j'avais envie de me réapproprier mon corps et mes désirs, me confie Églantine. Je ne pensais pas y arriver. Et pourtant, grâce à toi, c'est devenu possible.

Elle tend le bras vers moi pour faire disparaître le gouffre qui existe entre nos deux lits. Ma main glisse le long de la sienne pour entremêler nos doigts.

— Merci, Riven.

— Merci de quoi ?

— Merci de ne pas être ce que les autres sont. Et merci d'être ce qu'ils ne sont pas.

Des bulles de joie éclatent partout dans mon ventre.

— J'en ai marre de rester ici, lui glissé-je.

— Tu dois te reposer, c'est important.

— Je savais que tu dirais ça. Laisse-moi au moins me reposer dans ma chambre, alors.

— L'infirmière est d'accord ?

— Je suis un grand garçon, Églantine. Je n'ai pas besoin de son accord. Elle a dit que j'étais hors de danger.

Avec les plus grandes difficultés, je me redresse sur le matelas puis je m'étire de tout mon long. La douleur irradie de chaque plaie au moindre millimètre que je bouge mais je n'en peux plus d'être ici. Je récupère les vêtements que Callum m'a laissés hier soir pour les enfiler. Si on m'avait dit qu'un jour, il me faudrait vingt minutes pour enfiler le pantalon, la chemise, le pull et la cravate qui constituent mon uniforme, je n'y aurais jamais cru.

Églantine est assise sur le bord de son lit, les jambes croisées, un miroir de poche dans une main et un rouge à lèvres sombre dans l'autre. Même dans des moments aussi extrêmes, elle conserve ce genre d'habitudes. Certains trouveraient ça ridicule, d'autres décrieraient son sens des priorités. Moi, je vois un être humain capable de diffuser de la lumière même dans les ténèbres les plus épaisses.

Et pour ça, j'admire Églantine.

— Tu es prêt ? me demande-t-elle.

J'acquiesce.

— Tu sais, c'est déjà un sacrifice pour moi d'aller dans ma chambre, lancé-je. Je ne rêve que d'une chose : aller au bord du lac miroir me ressourcer.

— Toujours plus ! Tu veux mourir dans le blizzard ?

— J'ai pas dit que j'allais le faire. J'ai dit que j'en rêvais.

— Ton lit, ce sera très bien !

— C'est nouveau, ce côté autoritaire ? Deux fois en deux jours, ça ne passe pas inaperçu.

— Peut-être. Ça te plaît ?

Un sourire me gagne.

— Peut-être.

Main dans la main, nous sortons de l'infirmerie. Je fais un pas dans le couloir… et mon univers bascule. Car les murs tout autour de moi sont tapissés de clichés à tel point qu'on ne distingue plus la pierre du

château.

Mes battements de cœur sont inexistants.

Des fourmillements agitent mes jambes.

La nausée me consume le ventre.

Tant bien que mal, je déplace mes jambes coupées par le choc pour voir l'horreur de plus près.

Les photos dévoilent toutes le même sujet : moi. Enfin, mon corps. Maigre. Moche. Horrible.

De face. De profil. De biais. Encore un peu plus de biais. Puis un peu moins.

Et on voit tout. Mes côtes saillantes. Mon bourrelet en bas du dos. Ce n'est pas vraiment un bourrelet, c'est plutôt un pli de peau. Mais il est énorme. Enfin pas vraiment. Mais on ne voit que ça.

Il crie. Il hurle.

« JE SUIS GRAS ! »

« JE SUIS LÀ. »

Ce sont les selfies que je prends avec mon téléphone dès que je m'observe dans le miroir mais que j'ai peur qu'il me mente. Alors, par sécurité, je vérifie en prenant des photos pour m'imaginer ce que les autres verraient de moi si j'enlevais mes vêtements.

L'humiliation ne s'arrête pas là. En lettres de sang, les mots « maigre » et « anorexique » ont été estampillés partout sur et entre les clichés.

Un bourdonnement sourd résonne dans mes tympans. Ma vision se brouille.

Je marche. Non… je chancelle. Je titube.

Je ne sais même pas comment j'arrive au bout du couloir. Il me semble entendre Églantine m'appeler dans mon dos mais le bruit est trop lointain, trop diffus. Il n'a pas l'air réel. Tout comme ces photos. Et pourtant… le couloir suivant aussi est tapissé. Les trophées dans les vitrines en sont devenus invisibles, masqués par mon corps difforme et repoussant.

Quand je n'ai plus d'énergie, je m'arrête net. Même le plus noir de mes cauchemars, je ne l'imaginais pas ainsi. Mes jambes flageolent, je n'ai plus de force. Mes genoux percutent la pierre. La douleur se répand partout en moi. Je l'accueille comme une bénédiction : elle me distrait de mes tourments.

— Riven ! Riven…

La voix d'Églantine s'est clarifiée. J'entends mieux. Elle est près de moi, accroupie. Et je comprends. Mon plus noir cauchemar n'est pas de découvrir mon corps affiché à la vue de tous. Non. Il est dans les yeux d'Églantine.

De la pitié.

Voilà ce que je lis quand je trouve le courage d'affronter son regard. Et c'en est trop. Je me relève tant bien que mal, elle m'attrape le bras. Je me défais de son étreinte.

— Lâche-moi ! m'écrié-je. Laisse-moi tranquille, tu… je…

Je serre les dents de toutes mes forces pour ne pas dire de mots que je risque de regretter.

Seul.

J'ai besoin d'être seul.

Alors je pars m'enfermer dans ma chambre.

43

Riven

Recroquevillé, les bras enroulés autour des jambes, je me balance d'avant en arrière. Je n'arrive pas à savoir si j'ai envie de pleurer ou de crier. On ne m'a pas appris à faire le premier alors je suis tenté de me laisser aller au second. Sauf que Callum est là et que je n'ai pas envie de le déranger. Il me connaît bien. Il sait que quand je suis en état de détresse – ce qui arrive très rarement –, il faut me laisser tranquille.

Sauf que ça fait déjà trente minutes qu'il m'observe depuis son lit. Comme nous sommes confinés dans nos chambres, il n'y a rien à faire. Non pas que braver cet interdit ne me soit pas déjà arrivé à plusieurs reprises, mais mon meilleur ami l'a respecté jusque-là. Nous devions le transgresser pour partir en quête d'Elias jusqu'à ce que tout bascule.

D'abord von Riedel qui nous apprend qu'Elias est mort. Conclusion : ce n'est pas lui qui tue mais quelqu'un qui le venge.

Ensuite la tentative de meurtre sur ma propre personne. J'en ai réchappé de peu mais le Mastermind n'a pas décidé de me laisser tranquille. Puisque m'assassiner a échoué, m'humilier était le seul créneau restant. Et je dois dire que dans cet art, il excelle. Car je suis paralysé par la houle d'émotions qui me submerge. Moi qui ai l'habitude de conserver la tête froide dans les situations les plus extrêmes, j'ai l'impression de me trahir. J'aurais déjà dû réussir à me réguler et à reprendre le dessus…

— Riv' ! Parle-moi, s'il te plaît… ça me tue de te voir si mal.

Callum se lève pour me rejoindre. Il s'assoit dos au mur, à mes côtés.

— Je t'ai laissé tranquille autant que j'ai pu mais je ne peux pas continuer à te regarder sans rien faire. Ce que tu as vécu… ça a dû être traumatisant. L'idée de te perdre… de perdre mon meilleur ami…

je n'imagine même plus ma vie sans toi.

Dans d'autres circonstances, ses mots m'auraient réchauffé le cœur. Là, il y a trop de ténèbres dans ma poitrine. La constriction des ombres est telle qu'aucune lumière ne filtre.

— J'aimerais te promettre que tu es en sécurité, murmure-t-il. Mais je refuse de te mentir. Ce cinglé rôde toujours. À défaut, ici, tant que la porte reste fermée, tu ne crains rien. Et puis, dès que le réseau sera rétabli, on appellera les flics et tout sera terminé.

Silence. Les mots refusent de franchir le seuil de mes lèvres. Mon esprit est l'otage d'une réalité parallèle depuis laquelle il observe mon corps.

La tempête ne semble pas décidée à se calmer. Les météorologues avaient annoncé la plus grosse intempérie que les Alpes suisses aient connue depuis trois décennies… ils n'avaient pas exagéré.

— Riv' ! S'il te plaît…

Callum pose la main sur mon épaule. La pression de ses doigts contre le tissu de mon pull me ramène à moi. Je relève la tête et la tourne vers lui.

— Ce n'est pas ça, Cal'… enfin, oui j'ai peur. Je mentirais si je prétendais le contraire. Mais je suis aussi déterminé à retrouver cette ordure et à lui faire payer.

Mon coloc' plisse les yeux.

— Alors, qu'est-ce qui te met dans cet état ?

Je fuis son regard. Je pensais ne jamais confier mon secret à personne. Parce que j'ai honte. Parce que je suis repoussant et que je ne veux pas m'aliéner le peu de gens que je laisse m'approcher.

Et pourtant, il y a d'abord eu Églantine. Et maintenant Callum. Il est temps de le lui dire. J'ai cru que conserver le silence me protégeait : il n'en est rien. Je me suis terré dans le déni en pensant que ça effacerait mon trouble mental.

J'ai manqué de discernement.

— Je suis anorexique.

Les mots sont si tranchants que j'ai du sang plein la gorge. Je n'arrive plus à déglutir.

Contre toute attente, Callum me sourit. Ce n'est pas un grand sourire de joie, d'euphorie ou d'hilarité. C'est un sourire franc, apaisé et rassurant.

— Je suis fier de toi.

Ce sont les seuls mots qu'il me dit. Et puisqu'un phénomène extraordinaire ne se produit jamais seul, mes joues sont mouillées. J'y passe le doigt.

On dirait bien que je pleure.

Callum passe un bras autour de mon cou et je me laisse basculer contre son épaule.

— Ça ne te choque pas ?

— Pourquoi est-ce que ça me choquerait, Riv' ?

— Je… je ne sais pas. J'ai vécu avec ça tout seul pendant si longtemps. Je n'ai jamais eu de modèle à qui m'identifier. Personne n'en parle. J'avais peur que si je le disais à voix haute, ce serait la seule chose qui me définirait et que je ne serais plus jamais rien d'autre que « l'anorexique ».

— Pour être honnête avec toi, j'avais remarqué que tu avais des galères avec la nourriture. J'ai essayé de ne jamais te mettre mal à l'aise avec ça et si ça a été le cas, je te présente mes excuses.

— Tu n'as à t'excuser de rien.

Mes larmes tarissent à la faveur du silence.

— Et… pourquoi ça te tourmente à ce point, tout à coup ?

— À cause du Mastermind…

Je lui raconte ce que j'ai trouvé en sortant de l'infirmerie.

— Tu veux que je sorte tout retirer ? Je te promets qu'en moins d'une heure, ce ne sera plus qu'un mauvais souvenir. Si je me dépêche, peut-être que j'aurai le temps de tout enlever avant que la cloche sonne pour que le premier groupe aille au réfectoire.

— Non ! rétorqué-je farouchement. Je ne te laisserai pas te mettre en danger, Cal' ! C'est sûrement ce que le Mastermind cherche, d'ailleurs. Outre sa volonté de m'humilier, il doit vouloir me distraire avec ces affiches. Et me faire sortir de ma tanière. Peut-être pour que je baisse ma garde afin qu'il puisse m'achever, cette fois. Mais je ne tomberai pas dans le panneau.

— Ton rapport à ton corps ne définira jamais qui tu es, Riv'. D'accord ?

J'opine du chef. C'est dur pour moi d'accepter cette idée mais je nourris l'espoir d'y parvenir un jour.

— Si tu sors de cette pièce, je veux que tu gardes la tête haute, me dit-il. Peut-être que tout le monde te regardera, mais leur jugement sera le reflet de qui ils sont. Pas de qui tu es.

— Si seulement la sagesse de tes mots avait aussi le pouvoir d'agir comme un bouclier.

J'ai beau être d'accord avec les paroles de mon meilleur ami, ça reste de la théorie. En pratique, quand je devrai me rendre au réfectoire et que tout le monde aura vu mes photos dénudées, je sais comment je me sentirai. Comme de la chair à canon. Comme un corps chétif sous la pluie de balles d'une centaine de regards qui le fusillent.

— Parle-moi d'autre chose, lui demandé-je. N'importe quoi ! Rien que deux minutes.

— Euh… j'ai parlé à Noah et il est au fond du gouffre. Pardon, ce n'est peut-être pas très joyeux mais il m'a brisé le cœur. Il vit super mal ce qu'il pense être l'abandon de Santiago alors qu'il est… il a été… enfin t'as compris.

Callum grimace. Le mot « mort » devient si difficile à prononcer une fois que la notion qu'il véhicule revêt une allure concrète.

— Je me déteste de lui mentir pour protéger Églantine, avoue-t-il à mi-voix.

— Tu as promis, m'empressé-je de répondre.

— Je sais. Mais… j'ai réfléchi.

Sa voix a perdu une octave. Toutes mes pensées se dissipent. Je suis suspendu à ses lèvres.

— Je n'arrête pas de me demander pourquoi Églantine est la seule à avoir accès à l'application bizarre pour affronter le Mastermind. Enfin, pourquoi elle et pas quelqu'un d'autre ?

Je me redresse contre le mur, Callum retire son bras.

— Où veux-tu en venir ? l'interrogé-je.

— Ça ne va pas te plaire, Riv'…

— Dis-le ! ordonné-je d'un ton sec.

Le sang me bat aux tempes. Parce que j'ai compris. Et que je ne veux pas l'entendre. Mais je refuse de fuir cette conversation.

— Tu ne t'es pas déjà fait la réflexion que… peut-être… Églantine pourrait être le Mastermind ?

— C'est ridicule !

Ma réplique est partie du tac-au-tac.

— Si tu es le seul à ne pas être mort, poursuit Callum, c'est parce qu'elle n'a pas réussi à aller au bout de son projet. Parce qu'elle est tombée amoureuse de toi et qu'elle n'avait pas prévu ça.

Je serre les poings de toutes mes forces. Céder à la colère ne va pas

me rendre service. Ce n'est pas un ennemi que j'affronte mais mon meilleur ami avec qui je discute.

Si je conserve mon calme, il reviendra à la raison.

— Ça n'a aucun sens.

— Ça ne me fait pas plaisir de te dire ça. Moi aussi j'ai fini par l'apprécier, cette fille, à force de passer du temps avec elle. Mais réfléchis, Riv' ! Églantine était comme Elias, l'année dernière. Et cette année aussi, si tu fais exception de nous deux. Le harcèlement, elle connaît sur le bout des doigts. On peut facilement se dire qu'entre outsiders, elle et Elias ont fini par se lier d'amitié. Peut-être même plus…

Je bondis sur mes pieds.

— Là tu vas trop loin, Callum !

La rage crépite jusque dans mes paupières au point de troubler ma vision. En quatre enjambées, je rejoins la porte que je déverrouille. Juste avant de la claquer dans mon dos, je lâche :

— Je me tire avant de dire des trucs que je regretterai.

44

Églantine

Tirer. Arracher. Froisser.

Rage. Colère. Frustration.

Chacun de mes gestes est le reflet d'une émotion que je ne parviens pas à canaliser. Depuis que Riven m'a laissée dans le couloir après avoir découvert les photos volées de lui exposant son corps et ce secret qui le hante, j'ai la boule au ventre. Son rejet n'était pas dirigé directement contre moi… Enfin je ne crois pas… à moins que ?

Je ne suis pas suffisante.

Et paradoxalement, je suis…

Trop. Beaucoup trop.

Dans ma furie, j'arrache un maximum de clichés possibles du mur pour les fourrer dans un sac-poubelle que j'ai débusqué à l'infirmerie. Je ne sais pas depuis combien de temps j'ai commencé mais le Mastermind a dû y passer la nuit entière pour pouvoir en accrocher autant. À moins qu'il ait reçu de l'aide ? Ou que derrière ce nom cryptique se cachent plusieurs assassins qui travaillent main dans la main ?

Un frisson me couvre les bras de chair de poule. Les questions se multiplient. Les réponses se raréfient. Plus nous nous rapprochons du Mastermind et plus il nous file entre les doigts. Il est pareil à une poignée de sable : insaisissable. Voué à nous échapper.

Pourtant, grâce à Riven, nous savons maintenant qu'il s'agit d'un homme, ce qui innocente environ cinquante pour cent du château. Reste à savoir comment nous pourrions nous rapprocher encore davantage de lui.

Au terme du couloir, je découvre que l'humiliation continue sur les murs du suivant.

— Sapristi de tralala !

Soupir. Poings serrés.

J'accélère la cadence pour tout retirer dans celui-ci aussi, laissant derrière moi des bouts de papier mal arrachés, mais tant qu'on ne reconnaît pas le corps ni le lien avec Riven, ce n'est pas grave. Je dois gagner en efficacité si je veux que personne ne voie ça au moment du transfert vers le réfectoire.

Une fois ma besogne achevée, je regagne ma chambre, la mort dans l'âme. J'ai beau actualiser mon téléphone toutes les vingt secondes, Riven ne m'a envoyé aucun message. Je n'ose pas faire le premier pas de peur de ne pas respecter son besoin d'air et d'espace. Pourtant, je crève d'envie de lui signifier que je suis là, qu'il n'est pas seul. Qu'il n'est pas le moindre adjectif qualificatif dont il s'affuble lorsqu'il s'agit de décrire son corps.

Le moment que nous avons partagé dans son lit était doux. Tendre. Depuis Antoine, je pensais que mon corps était trop sale pour que quelqu'un ait envie de le toucher à nouveau. Et moi… je ne pensais jamais être capable de ressentir de désir pour un garçon. Et pourtant, avec Riven, c'est revenu progressivement. Chaque fois que nos peaux se sont frôlées, chaque fois qu'il m'a souri, chaque fois qu'il a froncé les sourcils pour se concentrer. Notre complicité a fait émerger ce que je pensais disparu à jamais et a ramené sur le devant de la scène un besoin impérieux : me réapproprier mon intimité et mes envies sexuelles.

Pendant l'acte, des souvenirs abjects ont tenté de remonter à la surface mais, plutôt que de lutter, j'ai lâché prise. Je les ai laissé entrer comme on laisse une télévision allumée en fond sonore. Puis je les ai ignorés. J'ai fait comme s'ils ne me dérangeaient pas. Comme si leur présence ne me brûlait pas la peau.

Et l'étreinte de Riven a tout absorbé. Il a fini par ne rester que lui. Que nous. Et ce plaisir fulgurant – loin d'entrer dans la catégorie « performance » dont j'ai toujours eu horreur – galvanisé par la pureté d'un trésor qui n'aura jamais d'égal : le partage.

En entrant dans la chambre, je fais sursauter Alma. Sa voix glaciale ne tarde pas à m'ensevelir sous une avalanche d'invectives.

— Ah ! C'est toi ? Tu m'as fait peur. T'étais où ? Je me suis inquiétée pour toi.

Elle se lève de son lit pour se placer au centre de la chambre, les bras croisés sur la poitrine. Ses cheveux blonds paraissent translucides

à la lumière du lustre chandelier qui éclaire la pièce de manière disparate. L'objet est sublime mais peu pratique.

— J'étais à l'infirmerie. Avec Riven.

— J'ai appris ce qui lui est arrivé. Il va bien ?

— Il est tiré d'affaire. J'ai eu tellement peur…

— Et moi donc ! Y a des gens qui meurent, dans ce château, Églantine. Et toi, tu te balades comme si nous n'étions pas confinés et que tu n'étais pas en danger. Tu réalises le sang d'encre que je me suis fait pour toi ?

Je réajuste mes lunettes sur l'arrête de mon nez.

— Parce que tu prends enfin conscience de la gravité de la situation ?

— Je m'en suis toujours rendu compte, rétorque-t-elle sèchement. Je faisais juste semblant d'avoir l'air détachée pour me donner contenance.

Cet aveu me prend de court. Ça ressemble tellement à Alma que je me demande pourquoi je n'y ai pas pensé toute seule. À toujours vouloir jouer les dures, ce n'est pas étonnant que même dans une période aussi trouble, elle continue de préserver les apparences, juste pour que son image sociale n'en pâtisse pas. Ses parents œuvrant dans la politique en Allemagne, elle a grandi dans un monde où, ce qui compte davantage que la vérité, c'est ce que les gens croient.

— Et toi ? me lance-t-elle. Quand est-ce que tu vas arrêter de faire semblant de croire que Riven s'intéresse à toi ?

L'air s'expulse d'un coup de mes poumons. Je ne sais plus respirer, plus m'exprimer. Je me rappelle à peine comment je m'appelle.

— Enfin Églantine ! Sois sérieuse ! Tu l'as vu ? Et tu t'es vue ? Tu es très jolie, attention. Mais vous ne jouez pas du tout dans la même cour. Riven est l'un des meilleurs partis de Castelan et probablement le meilleur de notre cursus. Et il t'aurait choisie, toi ?

— Moi, quoi ? répliqué-je la voix tremblante. Précise ta pensée.

— Tu sais bien. Je t'adore avec ton extravagance mais ce n'est pas ce qui plaît aux garçons. Eux, ils préfèrent des femmes qui savent ce qu'elles veulent. Qui ont du caractère.

— Parce que j'ai des énormes binocles, que j'aime chantonner et prendre les choses à la légère quand elles n'ont pas une importance capitale, je ne suis pas une femme qui sait ce qu'elle veut ?

Je serre les poings le long des hanches.

— Tu m'excuseras, Alma ! Mais je crois que tu confonds « avoir du caractère » et « être mal élevée et impolie ». Un tempérament fort n'est pas une excuse pour manquer de respect aux gens.

Un rire plein d'amertume lui échappe.

— Et à qui aurais-je manqué de respect comme ça ? Éclaire donc ma lanterne.

— Laisse tomber ! Je refuse de m'embrouiller avec toi.

Et pourtant, ce n'est pas l'envie qui m'en manque. La tempête d'émotions qui gronde en moi est telle que je n'arrive toujours pas à l'endiguer et que le moindre exutoire pourrait me permettre de tout décharger. Sauf que ce serait injuste, alors je muselle cette rage qui crépite au bout de mes doigts.

Je vaux mieux que ça.

— On ne s'embrouille pas, on discute. Mais t'as raison, autant s'arrêter là. Reste dans le déni ! Si tu préfères croire que Riven Broadley s'intéresse vraiment à toi…

Alma éclate de rire.

— C'est d'un ridicule. Il se fout de ta gueule avec une grossièreté palpable et toi, tu repousses les limites de la naïveté en tombant dans son panneau.

Je ne suis pas assez bien pour Riven.

Qu'est-ce qu'il me trouve ?

Il a peut-être pitié de moi…

— Jusqu'à interpréter le rôle du grand blessé pour que tu joues l'infirmière à son chevet. Jusqu'où tu vas le laisser aller avant de réagir, Églantine ?

Le feu se répand dans mes veines.

— Il doit tout raconter à ses potes dès que tu as le dos tourné et ils se foutent de ta gueule tous ensemble. J'imagine ce qu'ils disent de toi…

Ça brûle. Dans mon sang. Dans ma poitrine.

— « Alors Riven, ça fait quoi de vouloir dépuceler la petite binoclarde à la voix de crécelle ? »

Un bourdonnement strident résonne dans mes tympans. Ma vision est trouble.

— « Je les connais, les comme elles. Faut les encourager un peu, sinon elles pensent qu'elles n'en ont pas envie alors qu'elles n'attendent que ça, qu'on les bour… »

— TAIS-TOI !!

Un silence de plomb s'abat dans la chambre. Mon cri a explosé en mille échos sous la voûte irrégulière. Alma reste interdite.

— Nan mais ça va pas de me parler comme ça ?! s'insurge-t-elle. Mais t'es complètement folle, ma pauvre. Est-ce que c'est ma faute si t'es stupide au point de penser que le type le plus séduisant de Castelan s'intéresse sincèrement à toi ? On récolte ce que l'on sème. Faut se réveiller, hein !

— Arrête, murmuré-je.

— Quoi ? Tu n'aimes pas entendre la vérité ?

— Arrête, articulé-je plus fort.

Alma se rapproche de moi. Son regard d'oiseau de proie ne me lâche pas. Ses mots tranchants non plus.

— Tu n'es pas à la hauteur, Églantine. Ni de cette académie, ni de Riven. Je suis ta seule amie, je me dois d'être honnête avec toi, sinon je serais comme tous les autres. Et puis, je te trouve un peu malhonnête de prétendre t'intéresser à Riven alors qu'une nuit sur deux, tu gémis un autre prénom que le sien.

Alma se met à singer un orgasme tout en criant :

— Antoine ! Antoine ! Ohh ! Antoine !

Tout explose.

Je me précipite vers son lit pour en arracher la couverture et la balancer au loin. Les deux oreillers suivent la même trajectoire.

— T'es malade ?! hurle Alma. Qu'est-ce qui te prend ?

Elle se met en travers de mon chemin. Je la pousse. Elle trébuche et s'écroule.

— Il se passe que j'en ai MARRE ! MARRE, PUTAIN !!

D'un revers du bras, je balaie les bibelots présents sur sa table de chevet. Certains explosent en morceaux, d'autres rebondissent. Je m'attaque ensuite à la commode dont je retire les tiroirs les uns après les autres sous le regard médusé de ma coloc'.

— J'ai toujours su que t'étais dérangée, mais à ce point-là…

Elle ne s'est pas relevée. Assise sur la pierre dure, elle me fixe comme si j'avais perdu l'esprit. Ses affaires volent dans tous les sens.

— J'en ai marre de toi ! De tes pulls ! De tes photos ! De tes bijoux ! De tes uniformes qui sont mieux que ceux de tout le monde alors qu'ILS SONT STRICTEMENT SIMILAIRES !

Je ne contrôle plus rien. Une rage aveuglante guide chacun de mes

pas, chacun de mes mouvements. Le trop-plein d'énergie en moi m'oblige à l'utiliser avant qu'elle ne me consume de l'intérieur et que j'en meure.

Alors je crie. Je hurle. Je m'époumone. Je balance tout. Je casse. Je brise.

— J'EN AI MARRE DE TE SUPPORTER ! TU ES TOXIQUE ! T'ENTENDS ?!! TOXIQUE !!

Alma se recroqueville. Je ne l'ai jamais vue dans cet état. Cela ne suffit toutefois pas à me calmer. Un chaos indescriptible règne dans la chambre et je suis loin d'avoir eu mon compte. Je m'élance vers l'armoire dont j'aurais arraché les portes si le bois n'avait pas été aussi noble. Mon regard s'arrête sur le fameux sac remis par son amant mystère dont elle refuse de parler. Je l'attrape et le vide à mes pieds. Ce sont des fringues. Un jean noir, une écharpe et une chemise bleu marine oversize.

Mais alors que je m'apprête à lancer une nouvelle salve pleine d'acide à l'encontre d'Alma, ma colère se dissipe.

D'un coup. D'un seul.

Car une odeur bien spécifique flotte sous mes narines. Un mélange si rare qu'il est impossible de se méprendre.

Bergamote et noix de muscade.

Mon sang se fige. Alors l'amant d'Alma serait…

Oh mon Dieu !

Je fais volte-face. Alma s'est levée et se dirige vers moi, les yeux exorbités.

— Lâche ça !!! vocifère-t-elle.

Elle m'arrache le sac vide des mains et s'accroupit pour ramasser les affaires qu'elle remet dedans.

— À qui appartient ce sac, Alma ? demandé-je d'un ton anormalement calme.

— Ça ne te regarde pas ! Je te l'ai dit cent fois !!

— Alma ! Dis-moi qui c'est. C'est une question de vie ou de mort…

Elle fronce les sourcils.

— T'es complètement désaxée, ma pauvre. Fais-toi soigner !

Ses bras entourent le sac comme s'il s'agissait de son bien le plus précieux. Et j'ai beau passer en revue notre promotion, je n'arrive pas à savoir avec qui Alma pourrait entretenir une relation secrète.

Tout se mélange, tout se brouille.

Dario. Santiago. Mme Da Costa. Freya. M. Torres.

Riven a failli y passer… le Mastermind l'a humilié mais je doute qu'il s'arrête là. Il est en danger plus que jamais, tout comme nous tous dans ce château.

L'urgence fait vrombir mon cœur.

— Alma ! Je ne plaisante pas !

— Moi non plus, je ne plaisante pas. Je crois… je crois que tu as besoin d'aide, Églantine. Tu me fais peur.

Je vrille.

— Mais PUTAIN c'est ton mec qui tue TOUT LE MONDE dans ce château !! hurlé-je. Alors arrête de tourner autour du pot et crache son prénom !! Alma, je ne plaisante pas.

Pas après pas, elle recule.

— T'es complètement cinglée…

Elle pivote sur ses talons puis quitte la chambre en trombe. Je veux m'élancer à sa suite mais elle claque la porte derrière elle. Le temps que je l'ouvre, je n'ai pas vu de quel côté du couloir elle est partie.

— FAIT CHIER !

Je referme à clef derrière moi et me laisse glisser contre la porte en bois. Les larmes embuent mes yeux. Mon cerveau n'est pas assez puissant pour traiter toutes ces informations. Il y a trop de choses, il va imploser…

Mais cette odeur… je ne me trompe pas. Je suis certaine d'avoir identifié la fragrance particulière que s'est rappelée Riven. Ça ne fait aucun doute : le petit ami d'Alma et le Mastermind sont une seule et même personne. Peut-être même qu'elle est dans le coup et que ça expliquerait pourquoi elle n'avait pas l'air terrifiée ?

Je bondis sur mes pieds pour faire les cent pas.

Non, je ne peux pas croire ça. Alma a ses défauts et elle est toxique. De là à l'imaginer assassiner des gens, il y a une marge.

En revanche, elle est du genre à tout exhiber comme un trophée pour faire parler d'elle. Le fait de cacher sa relation ne lui ressemble pas du tout. Ce qui ne peut signifier qu'une chose : c'est son partenaire qui lui a demandé de garder le silence. Et s'il a fait ça, c'est qu'il aurait trop à perdre si leur relation était découverte.

Parce qu'il est le Mastermind.

Je sursaute quand on frappe à la porte. Alma doit enfin être calmée. Je franchis la distance qui me sépare du seuil pour lui ouvrir, tandis

que ma poche vibre. J'ai tout juste le temps de voir la notification d'Échecs Aimantent. Je clique pour lancer l'appli mais avant de regarder ce qui m'attend, je dois satisfaire une pulsion : inonder Alma du sarcasme qui me démange la langue.

— C'est bien beau de partir comme une furie, m'écrié-je en tournant la clef dans la serrure. Mais la prochaine fois…

Les gonds pivotent.

— … tu me feras le plaisir de prendre tes clefs avec toi, ça m'évitera de dev…

La fin de ma phrase reste coincée dans ma gorge. Mon téléphone glisse de mes doigts. Car face à moi ne se trouve pas Alma mais une personne dont l'odeur et le regard meurtrier ne laissent planer aucun doute quant à son identité : le Mastermind.

Et je suis sa prochaine victime.

45

Riven

À faire les cent pas dans le couloir, je ne trouve pas le repos de l'âme. Point positif : le Mastermind ne s'est pas attaqué aux murs de cet étage. Autrement dit, mon corps n'y est pas affiché aux yeux de tous. L'idée de descendre pour arracher toutes les affiches me taraude mais une partie de moi ne peut s'empêcher de penser qu'il s'agit d'un leurre. Une distraction qui limiterait mes facultés d'analyse pour me barrer la route.

Je ne peux pas laisser ma vulnérabilité devenir mon point faible. Être anorexique n'a rien de honteux, en dépit de ce que les médias essaient souvent de faire croire. Je vaux mieux que ça. Tant pis si les gens le savent. Et au pire… tant mieux s'ils me cataloguent ainsi. Me sous-estimer ne peut que leur causer du tort.

À moi de tirer mon épingle de ce jeu aux dés pipés et dont les règles m'échappent.

Églantine est le Mastermind.

Églantine n'est pas le Mastermind.

Ces deux idées s'affrontent vaillamment dans ma tête. La première est surréaliste. Intangible. Tirée par les cheveux. J'ai beau essayer d'y accorder de l'énergie et de l'intérêt de manière purement scientifique, ça ne sert à rien. Ce n'est pas crédible.

Le truc… c'est que les explications de Callum tiennent debout. Son raisonnement est juste et, s'il s'agissait d'une autre personne qu'Églantine, peut-être que je me serais rangé à son hypothèse. Mais je ne peux pas. Pas après tout ce que j'ai partagé avec cette fille. J'ai mes propres faiblesses et mes propres failles, mais je ne me trompe jamais sur les gens. Mon instinct n'a jamais failli.

Et si c'était mon ego qui parlait ? Et si mon instinct m'avait déjà failli mais que je refusais de voir la vérité en face pour préserver une

image de moi qui n'existe déjà plus ?

Non.

Églantine ne peut pas être le Mastermind. Je ne sais pas pour quelle raison elle est la seule à avoir accès à Échecs Aimantent mais il doit y en avoir une. Une qui n'implique sa culpabilité ni de près ni de loin.

Je passe mes doigts dans les sillons encore profonds dans la chair de mon front. Mme Barbosa m'a garanti que ça devrait s'estomper et que, si ça ne disparaissait pas, une simple chirurgie plastique pourrait effacer pour toujours les traces de mon agression. Je me vois mal me balader avec le début du mot « inhumain » sur le visage.

D'ailleurs… pourquoi ce mot ? Je sais que je ne suis pas le type le plus chaleureux de la terre. De là à être qualifié d'inhumain…

Oui, je manque de tact. De sympathie. De considération, parfois. Mais je ne suis pas quelqu'un de méchant. Je ne cause pas de tort aux autres, je me contente de mener mon existence dans mon coin sans tenir compte du monde autour. Est-ce un crime ? J'ai beau fouiller ma mémoire, je ne me revois pas avoir eu d'interactions avec Elias McCormick.

Alors quoi ? Nous nous serions trompés sur ce point-là aussi ? La vengeance du Mastermind n'aurait aucun rapport avec lui ? Dans ce cas, on pourrait considérer qu'un élève brimé qui vit toujours au château se cache derrière le tueur en série et qu'il lave son propre honneur.

Je ne sais plus quoi penser. C'est le bordel dans ma tête.

Ce qui est sûr, c'est que le mobile des crimes est la vengeance. Les mots gravés dans la chair des victimes ne laissent planer aucun doute sur la question. Quant au parfum que j'ai senti avant de perdre connaissance, je n'arrive toujours pas à le remettre. Je suis sûr de l'avoir senti à plusieurs reprises ces derniers mois, mais pas suffisamment pour que ça me revienne d'instinct…

Si seulement mon meilleur ami n'avait pas soufflé sur les braises de mes doutes préexistants. Moi aussi je n'arrête pas de me demander quel est le taux d'implication d'Églantine et pourquoi elle est l'adversaire du Mastermind. Cette fille est bien trop douce et gentille pour être mise dans le même panier que les victimes du tueur. Je ne vois même pas quel crime on pourrait graver sur son front. Sans parler de ses soupçons à mon encontre. Pourquoi les aurait-elle nourris si elle avait quelque chose à voir avec tout ça ?

Je glisse mes doigts dans mes cheveux et tire dessus. La douleur contrôlée me distrait un instant.

Il faut que je parle à Églantine. Je dois en avoir le cœur net et éliminer toute bribe de doute pour mettre la main sur le Mastermind.

À grandes enjambées, je fais fi du confinement et descends d'un étage pour gagner le couloir des filles. Mais alors que j'arrive au niveau de la chambre qu'Églantine partage avec Alma, je découvre la porte entrouverte. Mon rythme cardiaque s'emballe. Prudent, je jette un coup d'œil dans mon dos pour vérifier que personne ne me suit, puis je pousse le vantail avec mon pied. L'ouverture s'agrandit mais il ne semble y avoir personne à l'intérieur.

Je passe une tête, les jambes tremblantes. Mon intuition se confirme : la pièce est vide.

Tandis que je fais demi-tour, un élément anormal attire mon attention. Au sol, je reconnais le téléphone d'Églantine et le ramasse en m'apercevant qu'il est allumé. Bien que l'écran ait été fissuré par ce qui semble être une chute brutale, le tactile fonctionne encore.

L'application Échecs Aimantent est ouverte. Mon cœur se tord. Le roi et la reine d'Églantine ont été massacrés par le Mastermind et ont rejoint le flanc du plateau. Et lorsque je découvre quels visages ont été ajoutés dessus, la vérité prend la forme d'une épée de Damoclès et me transperce le crâne.

Car le roi n'est autre qu'Albrecht von Riedel, le directeur de Castelan.

Et la reine… Églantine.

46

Riven

Églantine. Von Riedel. Danger.

Mort.

Mort.

Mort.

Les pensées s'entrechoquent dans ma tête dans un brouhaha à réveiller les morts. Le vacarme secoue mon oreille interne et me fait chanceler. Je me rattrape de justesse au chambranle et ferme les paupières, rien qu'un instant, pour recouvrer mes esprits.

Je lève l'écran du téléphone d'Églantine pour le placer sous mes yeux. Il n'y a pas de croix rouge, ni sur son visage ni sur celui du directeur. Mon cœur s'emballe. Il reste une lueur d'espoir…

Ni une ni deux, je fouille la chambre. Le chaos qui y règne, la porte entrouverte ainsi que le téléphone abandonné et fissuré sont autant d'indices convergents : Églantine a été enlevée par le Mastermind. Il ne va pas tarder à l'éliminer, mais où ?

Si je comprenais de quelle manière il compte commettre son meurtre, peut-être que j'arriverais à le localiser. Da Costa a été guillotinée, ce qui nécessitait une fenêtre et un public. Problème : il y a tellement de fenêtres au château que c'est un peu mince. Santiago a été retrouvé sur une statue de cheval. Je ne me rappelle pas avoir déjà vu la même chose à l'effigie d'une reine, même en guise de décoration. Les balustres de l'escalier central représentent seulement des fous et des tours. Quant à ceux des autres escaliers du château, on y retrouve des symboles des deux autres arts enseignés à Castelan.

C'est une impasse.

Je sors dans le couloir pour marcher en réfléchissant. Il n'y a toujours personne. Le premier groupe censé se rendre au réfectoire pour manger pendant le confinement ne devrait pas être appelé avant

une bonne heure. Point positif : il est plus difficile de se cacher quand l'espace ressemble à une zone fantôme que de se fondre dans la masse. Ça joue en ma faveur. Je dois me retrousser les manches et fouiller le château. Mais l'espace est immense et ça me prendrait des heures, tout seul…

J'arpente l'aile consacrée aux échecs en courant sans apercevoir ni assassin ni Églantine. Les minutes défilent sur ma montre au point que mon bracelet me brûle la peau. Le temps me meurtrit les chairs et me hurle dans toutes les langues son inimitié.

Au rez-de-chaussée, il me vient une autre idée : le bureau du directeur n'étant pas loin, je ferais mieux d'aller y jeter un coup d'œil.

Porte fermée. Je frappe. Pas de réponse.

Je n'ai plus une seconde à perdre, alors j'actionne la poignée… les gonds pivotent. Mon sang se fige lorsque j'aperçois une silhouette étendue au sol. Je me précipite vers elle et me laisse tomber à genoux.

Von Riedel est en train de convulser, couché près de son imposant bureau. Son monocle a glissé de son visage et explosé en mille morceaux sur la pierre.

— Monsieur le directeur ! Monsieur ! Vous m'entendez ?

Son teint déjà pâle à la normale est cireux et revêt des reflets bleuâtres. Ses lèvres et le contour de ses ongles révèlent des nuances bleu sombre. Ses paupières grandes ouvertes comme si quelqu'un tirait dessus abritent deux yeux exorbités et injectés de sang. Des dizaines de vaisseaux sanguins ont explosé dans ses globes oculaires rougis. Son souffle est saccadé et erratique, ses muscles ne cessent de se contracter et un excès de salive s'échappe de sa bouche en formant une écume blanchâtre dont l'odeur familière flotte sous mes narines.

À la va-vite, je m'empresse d'énumérer :

— Convulsions, difficultés respiratoires, signes évidents d'un manque d'oxygène, odeur caractéristique d'amande amère presque sucrée…

Mes neurones s'agrippent les uns aux autres pour former une chaîne de connaissances.

Puis je comprends.

— Cyanure de potassium ! Il me faut un remède. Réfléchis, Riven ! Réfléchis, réfléchis, réfléchis…

Où ai-je vu ce genre d'empoisonnement ? Ça devait être dans un livre. Mais lequel ? Mes souvenirs sont d'immenses sables mouvants

où je m'enfonce sans être sûr d'en ressortir vivant un jour.

Les convulsions de von Riedel s'aggravent. Je m'élance hors de son bureau et traverse le couloir à la vitesse de l'éclair pour rejoindre le réfectoire. Je passe par-dessus les présentoirs réfrigérés pour gagner les cuisines qui se dissimulent derrière. C'est la première fois que je viens ici mais je n'ai pas le temps de me concentrer sur ma curiosité. J'ouvre un frigo, puis deux, puis trois.

Bingo !

Chargé d'une bouteille de lait et de barrettes de sucre, je fais le chemin en sens inverse et m'empresse de mélanger les ingrédients dans une tasse que je trouve sur le bureau de von Riedel. Puis je verse la mixture dans la bouche de l'empoisonné. La réaction est sans appel : un haut-le-cœur saisit le directeur qui redresse partiellement le buste, se tourne sur le flanc et tousse à s'en décoller les poumons. Une partie du mélange est projetée en gouttes éparses sur la pierre et sur le tapis. Un sifflement rauque s'exfiltre de la gorge de von Riedel qui continue de suffoquer, les muscles toujours aussi contractés. Ses paupières s'alourdissent au point de se figer en position mi-close. Son regard devient flou et perdu dans le néant.

Je quitte à nouveau le bureau de von Riedel pour rejoindre l'infirmerie. La solution que je lui ai fait ingérer n'avait pour but que de ralentir l'absorption du cyanure de potassium par son corps, le temps que le véritable antidote lui soit administré. Si j'étais d'abord allé chercher Mme Barbosa, je ne suis pas sûr qu'il aurait tenu, le temps qu'elle se déplace et trouve ce dont j'avais besoin. Là, je lui ai donné les meilleures chances de survivre… bien qu'elles demeurent minces et qu'il s'agisse d'un énorme coup de poker.

Ça passe… ou ça casse.

Je trouve l'infirmière en train de trier une de ses armoires à pharmacie.

— Le directeur a été empoisonné ! lancé-je d'une voix forte mais voilée par l'urgence.

Mme Barbosa fait volte-face et m'observe, l'air ahurie.

— Em… empoisonné ?

— Au cyanure ! Dépêchez-vous, il convulse. J'ai fait ce que j'ai pu pour ralentir la progression du poison mais dites-moi que vous avez un antidote…

Comme si le mot « antidote » avait été un coup de tonnerre sorti

tout droit d'un amoncellement de nuages, il agit comme un électrochoc. L'infirmière balance un tas de boîtes par terre d'un revers de bras tout en fouillant dans le placard le plus proche de la fenêtre. Une fois le produit trouvé, elle attrape une seringue, un garrot élastique puis elle me suit à toutes jambes jusqu'au bureau du directeur. Mme Barbosa n'est plus toute jeune mais l'adrénaline semble lui avoir conféré des capacités d'athlète olympique.

L'état de von Riedel s'est dégradé. Il n'a même plus les yeux ouverts et le sifflement de sa gorge est si diffus que je me demande si je ne l'imagine pas. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, l'infirmière place le garrot, enfonce l'aiguille et injecte le produit.

— C'est de l'hydroxocobalamine, m'explique-t-elle une fois son œuvre achevée.

Elle m'aurait parlé russe ou mandarin, ça n'aurait pas fait de différence. Je m'apprête à le lui faire remarquer mais, au fond, je ne crois pas qu'elle cherchait à m'enseigner la médecine. Elle a simplement parlé à voix haute pour se rassurer et remplir le silence angoissant.

— C'est le remède le plus efficace pour un empoisonnement au cyanure. Espérons juste que je sois arrivée à temps pour l'administrer…

— Comment saura-t-on si ça a fonctionné ?

— Les symptômes physiques vont s'estomper progressivement.

Comme pour illustrer ce propos, le teint cireux du directeur revient vers une nuance plus naturelle, quoique pâle et moite. Le sifflement dans sa gorge cesse, sa respiration passe de haletante à régulière. Les spasmes sont de plus en plus espacés et de moins en moins violents.

Von Riedel ouvre les yeux.

— Albrecht ? Albrecht, vous m'entendez ? C'est Antonella.

— S… s…

Le directeur répète ce son évoquant le bruit du serpent jusqu'à réussir à articuler :

— Soif.

Sa voix est plus rauque qu'à la normale.

— C'est une conséquence du cyanure, explique Mme Barbosa. Riven, allez me chercher un verre d'eau !

J'emprunte les toilettes du personnel, à côté, pour remplir la tasse utilisée pour le lait et le sucre, que je veille à bien rincer, puis je

regagne le bureau du directeur. L'infirmière lui tient la tête pour l'aider à aspirer une gorgée, faute de trouver une paille dans les parages.

— Qui vous a agressé, monsieur ? demandé-je quand il pose les yeux sur moi.

— Je… je ne sais pas. Rien… rien vu.

Le directeur n'est plus que l'ombre de lui-même. Sans son monocle iconique et son air indéchiffrable, je reconnais à peine le symbole de Castelan. On peut reprocher beaucoup de choses à cet homme, mais depuis des années, il incarne la figure de proue de cette académie. Et bien qu'il ne soit ni le premier ni le dernier à diriger cette école, il est entré dans l'Histoire et restera l'un de ses directeurs les plus emblématiques. Grâce à son look atypique et à sa dévotion à l'excellence. Et à sa capacité à prendre des décisions de son propre chef. Même si beaucoup ne sont que le reflet des choix des parents d'élèves, car le directeur n'est rien de plus qu'un pantin, qui que soit l'être humain assis dans ce fauteuil en cuir.

Von Riedel s'est laissé marcher dessus par le conseil, mais je reste persuadé qu'un autre à sa place aurait été encore plus servile.

— Mais j'ai… j'ai senti.

— Senti ? demande Mme Barbosa.

— De la bergamote.

Je me fige. Le parfum du Mastermind. Pourquoi je n'arrive pas à me rappeler où j'ai senti cette maudite fragrance ?

— Mon défunt mari affectionnait beaucoup la bergamote, raconte l'infirmière. Pour lui, c'était aussi aphrodisiaque que le chocolat ou le gingembre.

Aphrodisiaque.

— Il réservait son eau de Cologne à la bergamote pour les occasions romantiques, dès qu'il m'invitait au restaurant, par exemple. Ah ! Le bon vieux temps. Nous adorions déguster un bon homard, tous les deux, dans la…

Je n'entends pas le reste de sa phrase. Car les mots « occasions romantiques » viennent de déverrouiller le souvenir que je n'arrivais pas à saisir. Il faut que je vérifie un truc. Ça paraît impossible et pourtant…

Je dois en avoir le cœur net.

Laissant Mme Barbosa et von Riedel dans ce bureau, je me précipite

jusqu'à ma chambre. Les couloirs déserts me donnent toujours froid dans le dos. Je suis terrifié à l'idée de ce qu'est en train de subir Églantine mais je n'ai aucun moyen plus rapide de la retrouver. Si mon intuition s'avère juste et que le Mastermind est la personne à laquelle je pense, alors j'ai peut-être un moyen de tout arrêter avant qu'il soit trop tard.

Lorsque j'entre dans la chambre, la cloche du château indiquant un rassemblement général dans le Grand Hall retentit. Je m'arrête net, perplexe. Est-ce une ruse du Mastermind pour attirer tout le monde au même endroit et s'en prendre à une proie isolée ?

Je suis une proie isolée. Mais je n'ai pas le temps de m'inquiéter pour moi : d'abord, je dois aller au bout de mon idée.

J'entre dans la salle d'eau puis m'approche du lavabo. Je m'accroupis pour ouvrir le deuxième tiroir. Un méli-mélo d'affaires s'y trouve. Il me faut fouiller jusqu'à mettre la main sur un flacon dont je n'avais jamais retenu le nom. En revanche, à l'arrière, l'étiquette indique clairement « note de tête : bergamote » et « note de cœur : noix de muscade ». J'ouvre le flacon pour le humer. C'est la même odeur que j'ai sentie avant de perdre connaissance.

Un frisson se déploie partout dans mon corps. Pétrifié, je n'ose plus bouger d'un millimètre. Ma main tremble sur la bouteille qui menace de glisser et se briser par terre.

Le Mastermind…

Le Mastermind est Callum.

Mon meilleur ami. Mon colocataire. Ce garçon si adorable qui aura été le seul à me faire baisser mes défenses pour accepter d'avoir un ami avant l'arrivée d'Églantine dans ma vie. Ce garçon un peu paumé sur son orientation sexuelle et ses préférences, qui a pourtant une habitude dont il ne se défait pas. Lors de ses rares dates, il aime avoir cette odeur qu'il appelle son « parfum fétiche » parce que son grand-père avait le même. Il a l'impression en le portant de canaliser le charisme de cet homme qu'il a toujours admiré.

Bergamote et noix de muscade.

Agressions.

Meurtres.

Mastermind.

Callum.

Depuis le début, c'est mon meilleur ami qui tue tout le monde dans

ce château. Il est entré dans ma tête et a distillé le doute concernant Églantine pour me déboussoler. Tout ça n'était qu'un écran de fumée qui lui a permis de mettre à exécution la phase finale de son plan tordu. Et moi, je n'y ai vu que du feu.

Je serre les poings. Mon sang est en ébullition.

Je sursaute quand la porte d'entrée de la chambre cogne contre le mur. Je quitte la salle d'eau et découvre Noah sur le seuil, les mains appuyées à l'embrasure. Son teint blafard, ses lèvres tremblantes et son regard effaré disent tout ce qu'il y a à savoir sur le sentiment qui le domine.

— Riven… tu dois venir… la cloche… le Grand Hall… tout le monde… et… c'est terrible…

Je franchis l'espace qui nous sépare pour attraper les épaules de Noah et plonger mes yeux dans les siens.

— Calme-toi ! ordonné-je d'une voix ferme. Respire ! Et dis-moi ce qui se passe !

— La… la cloche, elle a sonné. Alors on est tous descendus et… et… Oh ! Riven, c'est Églantine !

Il déglutit.

— Églantine quoi ?

— Elle va se pendre devant tout le monde.

missive anonyme

Tu m'inquiètes. Il n'y a plus de vie dans tes yeux, plus de bruit dans ton âme. Tu ne marches plus dans les couloirs : tu flottes. Tu lévites.
L'autre côté n'est pas la solution à tes problèmes, je t'assure. Prends-moi la main, reste ici…

47

Riven

Ce n'est pas Riven Broadley qui marche aux côtés de Noah. C'est un zombie, un automate. L'ombre de celui que j'ai toujours pensé être sans jamais l'être vraiment.

Mes certitudes ont volé en éclats après avoir retrouvé le parfum que Callum porte occasionnellement. Cette senteur si particulière qui a été notre seul véritable indice dans la course au Mastermind. Si seulement je m'en étais souvenu plus tôt, j'aurais pu arrêter mon meilleur ami avant qu'il tue tous ces gens.

Enfin « meilleur ami »… puis-je vraiment continuer de désigner ainsi un type que je ne connais pas aussi bien que je le croyais ? Le Callum qui vit dans ma mémoire n'est qu'un mirage façonné de ses mains expertes. En se faisant passer pour un gentil garçon incapable de faire du mal aux autres, il a forgé autour de lui un bouclier qui a repoussé tous les soupçons. Jamais je n'aurais songé une seule seconde qu'il puisse être le Mastermind. Même si j'avais dû envisager chaque élève de cette école, je l'aurais placé dans les derniers de la liste.

Ce qui explique pourquoi j'ai la tête qui tourne. La révélation m'a assommé avec davantage de force que l'aurait fait n'importe quel objet contondant. Je chancelle d'un pied sur l'autre pour tenter d'avancer, guidé par la voix de Noah, diffuse et lointaine. Je ne parviens même pas à déchiffrer un traître mot de ce qu'il dit. Seul un bruit indistinct résonne à distance, un bourdonnement provenant de ses cordes vocales que mes tympans n'arrivent plus à déchiffrer.

Ce n'est que lorsque je découvre la foule massée dans l'escalier principal du Grand Hall que je reviens à moi. Toutes les marches sont pleines à craquer à tel point que je ne peux même pas m'engager depuis le troisième étage.

— Poussez-vous ! vocifféré-je.

Je joue des coudes, n'hésitant pas à donner des coups d'épaule pour me frayer un passage. Chaque niveau franchi se fait à la sueur de mon front et lorsque je parviens au dernier palier qui sépare le rez-de-chaussée du premier étage où se situe l'Œil du château peint sur l'immense vitrail, je m'arrête net. Car je suis assez grand pour voir par-dessus toutes les têtes.

Églantine est debout sur une planche de fortune en bois installée à côté du balcon royal réservé au directeur. Malgré son poids plume, le contreplaqué tout fin forme un creux en son milieu, menaçant de céder à tout moment. Autour du cou d'Églantine, un fil barbelé a été passé pour servir de corde et ce dernier est relié au-dessous de la planche. Le mécanisme se prolonge jusqu'au balcon et disparaît derrière le rideau. Le Mastermind doit se cacher derrière et le tenir en main. D'une simple pression, il peut détruire le support qui maintient Églantine en hauteur et la pendre devant tout le monde.

C'est sûrement ce qui explique pourquoi personne ne lui vient en aide. Le moindre pas de travers pourrait lui coûter la vie. Alors je me déplace progressivement entre les gens pour descendre jusqu'en bas et me tenir face au balcon royal. Noah ne m'a pas quitté. Je place mes mains autour de ma bouche et tonne :

— Callum ! Montre-toi !

En dehors de la clameur de foule, le seul bruit qui me parvient est la voix étouffée d'Églantine dont la bouche a été muselée à l'aide de ruban adhésif noir. Ses yeux sont grands ouverts. Elle bouge la tête millimètre par millimètre, de peur qu'une trop grande pression fasse céder la planche.

— Elle essaie de dire quelque chose, murmure Noah.

— CALLUM ! hurlé-je. SORS DE TA CACHETTE !!

Le ruban adhésif se décolle partiellement du visage d'Églantine grâce à la pression continue de sa langue. Sa voix nous parvient enfin.

— Riven ! On s'est trompés… le Mastermind n'est pas un homme.

Mon sang se fige.

— Q… quoi ?

Le rideau rouge qui dissimule toute la partie antérieure au garde-fou du balcon royal s'efface sur le côté. Une silhouette se découpe dans l'obscurité. Et lorsqu'elle fait un pas dans la lumière, mon cœur s'arrête.

— Vous ? m'écrié-je.

Noah a la mâchoire décrochée. Je ne sens plus mes jambes. Le sourire que m'adresse le Mastermind m'empêche de le reconnaître. Où est passée la femme douce et soutenante qui contrastait avec l'attitude parfois tortionnaire des autres professeurs ?

Car le tueur en série qui ébranle les murs de Castelan depuis des mois n'est autre que…

… Saskia Verhoeven.

La professeure assistante.

— Saskia ! l'interpelle M. Viklund qui se détache de la foule, suivi par deux surveillants en blanc. Je vous en prie, revenez à la raison !

— Ce n'est pas nécessaire d'en arriver à de telles extrémités, renchérit Mme Ivanovitch avec une douceur que sa réputation ne lui prête pas.

L'enseignante du cursus littérature tend les mains pour appeler au calme et esquisse un pas en direction du Mastermind.

— Stop ! Que personne ne fasse le moindre geste brusque, déclare Saskia en recollant le ruban adhésif. Il me suffit d'une simple pression pour qu'Églantine soit pendue devant cette assemblée.

Son ton est tranchant comme du diamant, sa voix bien plus rêche que d'ordinaire. Même l'expression de son visage ne m'est pas familière. Je n'avais jamais vu cette femme aussi farouche et déterminée. Son buste est plus droit, ses épaules plus carrées, sa mâchoire plus saillante. Sortie de ce rôle d'assistante avenante et au-dessus de tout soupçon, elle est devenue une autre personne.

Ses collègues n'osent plus bouger au risque de signer l'arrêt de mort d'Églantine. Mon cœur se retourne.

Saskia fixe son regard sur moi.

— Tu as vraiment cru que Callum McGregor était derrière tout ça ?

Elle semble se retenir de rire. La peur me broie l'estomac.

— Ton colocataire. Ton meilleur ami, même, si j'en crois ce qui se dit quand tout le monde pense qu'aucune oreille indiscrète ne traîne dans les parages.

Maintenant qu'elle le dit, je me rends compte que la présence des professeurs a toujours annihilé les conversations en cours, mais à Saskia Verhoeven… personne ne prêtait attention. Elle était là sans être là. Trop gentille pour représenter un danger et pas assez sévère pour inspirer la crainte.

— Ça prouve encore une fois que la loyauté et l'amitié n'existent pas

à Castelan. Ce château est la preuve que l'humain est incapable de nouer de véritables liens. Tout ce qu'il touche, tout ce qu'il tisse n'est que superficialité. Vous êtes pourris jusqu'à la moelle !

L'envie de rire semble lui être passée puisque ses traits sont crispés par la colère. Églantine ne bouge toujours pas d'un millimètre sur la planche. La terreur se lit dans son regard déformé par l'absence de ses binocles.

— Pourquoi vous faites tout ça ? lancé-je.

— Il a raison, lance M. Viklund. Expliquez-vous, Saskia. À quoi rime toute cette mise en scène ?

— Taisez-vous ! crache la concernée à l'intention de son collègue. Le prochain membre du corps enseignant qui ouvre la bouche sera responsable de la mort d'Églantine. C'est clair ?

Mon sang se fige. La foule se tient tellement silencieuse que je pourrais l'oublier si je n'étais pas aussi certain qu'elle était rassemblée dans mon dos. Personne n'ose plus esquisser le moindre geste pouvant contrarier le Mastermind, de peur que la situation dégénère. Saskia prétend qu'il n'y a aucune loyauté ici mais Églantine n'est pas la plus populaire et pourtant, par un accord tacite, chacun y met du sien pour préserver sa vie.

— Je sais ce qui se passe dans ta tête, Riven, me répond Saskia. Tu te dis que je suis folle, que rien de ce que je pourrai dire ne justifiera mes actions. Que subitement, tous les élèves de Castelan font preuve d'un élan de solidarité qui invalide mes propos.

Un rictus lui déforme les lèvres.

— Si tu le crois sincèrement, tu n'es pas aussi intelligent que je le pensais. Quelle déception venant du joueur d'échecs le plus brillant de Castelan.

Je serre les poings.

— Tu penses vraiment qu'ils sont tous paralysés dans ce Grand Hall pour éviter que je tue Églantine ? Tu crois qu'il s'agit là d'altruisme ? Je vais te dire pourquoi ils ne bougent pas et à ça, il y a deux réponses. La première, c'est parce qu'ils ont peur d'être les suivants sur ma liste. Tout le monde a vu de quoi je suis capable. Je ne prétends pas juste avoir le désir de tuer. Je l'ai fait et ils l'ont vu. L'idée de mourir est alors tangible dans leur esprit.

Saskia relève le menton.

— La deuxième, c'est parce qu'ils sont égoïstes et ne pensent qu'à

eux.

— Vous vous contredisez ! rétorqué-je. S'ils ne pensaient qu'à eux, ils se ficheraient de se déplacer et de déclencher votre fureur, ainsi que le mécanisme qui exécuterait Églantine.

— Tu es encore jeune, Riven. Tu as les capacités pour comprendre mais tu n'as pas l'expérience. Je vais te dire en quoi ils sont égoïstes. S'ils ne bougent pas d'un centimètre, c'est parce qu'aucun d'eux n'a envie de porter le poids de la responsabilité de la mort d'une autre élève.

D'un geste du doigt, elle se met à désigner des étudiants dans la foule.

— Ignacio n'a pas envie de se coucher le soir en pensant que c'est sa faute si Églantine est morte. Agnetha n'a pas envie de se lever le matin en se disant qu'elle est une meurtrière par extension. Vladislava n'a pas envie que son estime d'elle-même qui frôle déjà le degré zéro soit plus basse que terre.

Après un court silence qui me glace le sang, Saskia reprend :

— Ce qui les paralyse, Riven, ce n'est ni la loyauté, ni la générosité, ni l'altruisme. C'est la peur. La peur de l'expérience émotionnelle qui les accompagnerait pour le restant de leur jour s'ils bougeaient. La peur… de la *culpabilité*.

Un frisson dévale mon épine dorsale. J'ai envie de rétorquer, et pourtant… force est de reconnaître que Saskia Verhoeven a raison. Personne n'a jamais été altruiste dans ce château. Nous sommes tous entraînés à devenir des machines individualistes dépourvues d'émotions, quel que soit notre cursus. Pour les échecs, afin d'être froid et impénétrable pour anéantir l'adversaire. En littérature, afin de canaliser au mieux les sentiments entre les lignes pour contrôler le lecteur. Au théâtre, afin de parodier chaque émotion humaine pour qu'elle percute les spectateurs sans jamais les laisser germer en soi.

Nous sommes tous des monstres d'égoïsme. Moi le premier.

— Cette culpabilité ne les ronge pourtant pas plus que de raison, poursuit Saskia. Vu le nombre d'étudiants qui subissent un harcèlement violent et caractérisé chaque jour dans les couloirs de ce château, c'est à se demander comment les bourreaux font pour dormir sur leurs deux oreilles. À défaut d'avoir trouvé la réponse, j'ai préféré leur offrir un sommeil éternel.

— Alors c'est bien pour lui que vous avez fait tout ça, déclaré-je.

Pour Elias. Parce qu'il a été harcelé…

J'œuvre pour prolonger la conversation comme je peux afin de gagner du temps. Il faut que je trouve une idée pour sortir Églantine de là, et vite…

— Elias n'a pas simplement été harcelé, rétorque sèchement le Mastermind. Il a été humilié, avili, dépossédé de lui-même… jusqu'à ne plus entrevoir aucune autre solution que d'ôter sa propre vie !

— Toutes vos victimes n'étaient pas coupables, nuancé-je. Vous vous en êtes prise à des innocents !

— Des innocents ?! crache Saskia. Tu parles de toi, peut-être ?

Je ne réponds rien. Que dire ? Je n'ai pas toujours été tout blanc…

— Ton silence est éloquent, Riven. Jamais je n'aurais tué quelqu'un qui n'a rien à se reprocher, même si, à Castelan, c'est facile : tout le monde a du sang sur les mains, d'une manière ou d'une autre. J'ai décidé de commencer par l'une des pires ordures qui arpentaient les couloirs de ce château : Dario Salvatori.

Une clameur se répand dans la foule. Personne d'autre que moi n'avait vu le cadavre, à l'exception d'Églantine. Celle-ci tressaille en entendant ce prénom.

L'assemblée découvre que Dario n'a jamais quitté le cursus… mais qu'il a été sauvagement assassiné.

— Miguel Torres était un spécialiste pour fermer les yeux sur les atrocités commises dans les couloirs de l'académie. Et ça n'a rien d'étonnant : Dario avait découvert son petit secret et s'en servait pour le faire chanter, ce qui explique pourquoi il n'a jamais été inquiété. Mais nous y reviendrons.

Saskia avance d'un pas sur le balcon.

— Combien d'entre vous ont été violés par Dario, garçons et filles ? Ce monstre ne faisait pas de différence, tant qu'il pouvait jouir du plaisir sadique de faire du mal.

Églantine blêmit à vue d'œil sur la planche. Elle ne doit se remémorer que trop bien ce qu'elle a ressenti le soir où Dario s'en est pris à elle, dans les jardins à la française. Si je n'étais pas intervenu…

— Combien d'entre vous a-t-il passé à tabac, juste pour s'amuser ? Vous ne serez pas surpris d'apprendre qu'il a été l'une des personnes qui a poussé Elias au suicide. Eh oui ! Elias McCormick n'a jamais quitté le château à cause de la pression : il s'est donné la mort. Un soir que ce dernier révisait à la bibliothèque, Dario lui est tombé dessus

avec plusieurs de ses amis. Ils lui ont ligoté le haut du corps avec du barbelé. Dario lui a ensuite arraché son pantalon, son boxer puis il lui a prodigué une fellation.

Un raz-de-marée acide me secoue l'estomac.

— Il lui a enfoncé des doigts dans l'anus. Un, puis deux, puis trois… puis le poing entier.

Un vertige me secoue. Je passe le bras en travers de mon abdomen pour garder contenance.

— Je revois encore le sang qu'il avait sur les jambes et sur ses vêtements quand il a débarqué à l'infirmerie. Il a raconté à Mme Barbosa qu'il avait voulu explorer son corps, qu'il s'était fait ça tout seul sans s'en rendre compte… elle y a cru, cette idiote. Mais j'étais là, ce soir-là. Prise d'une migraine et à court d'anti-inflammatoires, j'étais venue me servir. J'ai entendu son témoignage, j'ai compris qu'il mentait. Au fil du temps, j'ai réussi à gagner sa confiance et il m'a tout raconté.

Saskia ferme les yeux un instant. Du coin de l'œil, je perçois un mouvement au loin. Callum me fait signe. Il a contourné la foule sans que le Mastermind le remarque.

Quand Saskia rouvre les yeux, elle prend une grande inspiration.

— Il ne m'a pas fallu longtemps pour décider de faire de Dario Salvatori ma première victime. Il m'avait déjà fait des avances que j'avais repoussées tant bien que mal. Je lui ai dit que j'acceptais de boire un verre avec lui, discrètement pour que ma hiérarchie n'en sache rien. Il a accepté. Quel imbécile ! J'ai versé des somnifères dans son verre puis je l'ai ligoté nu contre le balustre en forme de fou, là-bas !

De la main, elle désigne l'endroit où nous avons trouvé le corps.

— Je l'ai observé mourir à petit feu tout en m'implorant du regard de lui laisser la vie sauve. Et pendant qu'il gémissait comme un gamin qui cherche sa maman, je lui ai placé une photo d'Elias sous les yeux. Yeux qu'il n'a pas pu fermer puisque je lui avais tiré les paupières en arrière à l'aide d'un cure-dents. Ainsi, la dernière image qu'il a vue avant de mourir a été celle du garçon innocent qu'il a tué par sa barbarie.

Si la main gauche de Saskia tient toujours le mécanisme, la droite est agrippée au garde-fou pour contenir les tremblements symptomatiques de sa fureur. Elle s'adresse à l'ensemble de la foule

quand elle déclare :

— Après qu'il a rendu son dernier souffle, j'ai parfait ma mise en scène en lui gravant le mot « SADIQUE » sur le front. Puis j'ai roulé la bâche et attendu patiemment qu'Églantine Laroche-Guyot trouve le corps. Je n'avais pas prévu que Riven Broadley serait en sa compagnie, étant donné qu'ils ne s'étaient jamais adressé la parole l'année précédente, à ma connaissance.

Son attention revient se fixer sur moi.

— Je vous ai observés, cachée dans la pénombre. Je n'ai pas pu retenir un sourire de satisfaction quand Églantine en a vidé ses tripes dehors, tant l'horreur l'a submergée. Elle a été le clou de mon spectacle. Avant de m'attaquer frontalement à elle, je voulais qu'elle ait peur. Que la paranoïa se distille progressivement jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus faire un pas sans regarder par-dessus son épaule, se coucher sans vérifier dix fois que la porte était fermée à double tour ou douter de ses « amis ».

Elle trace des guillemets imaginaires de sa main libre.

— Je me suis délectée de ce spectacle et je ne parle même pas du moment où vous êtes revenus avec Miguel Torres pour lui montrer le corps… qui avait disparu. J'avais bien préparé mon coup. J'avais avec moi tout ce qu'il fallait pour transporter le corps et nettoyer les traces afin qu'on n'y voie que du feu. Devant une figure d'autorité, bien que douteuse – j'en conviens –, vous avez perdu la face. Votre crédibilité s'est ébréchée et même vous… vous avez fini par vous demander si vous ne perdiez pas l'esprit. Aviez-vous vraiment vu le corps ? Était-ce le fruit de votre imagination tordue ?

Saskia éclate de rire. Il n'y a pourtant aucune joie qui émane d'elle, rien qu'une démence déroutante.

— C'était un jeu d'enfant de jouer avec vos nerfs et un vrai régal de vous voir sombrer jour après jour dans la terreur.

En dépit de toute l'énergie que je déploie pour trouver une solution et sauver Églantine, j'ai peur qu'il soit déjà trop tard. Callum n'arrivera pas à temps. Et à la moindre erreur de jugement de ma part, Saskia peut tuer Églantine. Même si la corde n'avait pas le temps de l'asphyxier, les barbelés perceraient tellement de trous dans sa peau qu'elle se viderait de son sang. L'une des piques est orientée vers sa carotide et si cette artère venait à être sectionnée, la mort par exsanguination pourrait survenir en à peine plus d'une minute.

J’ai beau me terrer dans le déni depuis le début de cette confrontation, la vérité ne saurait disparaître parce que je ferme les yeux. Je suis pieds et poings liés : Églantine est condamnée à mort…

… et il n’y a rien que je puisse faire pour l’empêcher d’embrasser son funeste destin.

48

Le Mastermind

— Santiago Ruiz n'a pas volé ce qu'il lui est arrivé non plus, lancé-je.

Une nouvelle clameur se propage dans l'assistance. Personne n'était au courant de ce meurtre, à part Torres, von Riedel, Églantine et Riven. Je savoure alors l'effet produit par mes révélations.

Flanqué de Riven, Noah Dubois est tendu comme un ressort. Sa carnation est livide, sa mâchoire frôle le sol. Dans ses yeux, je vois les pièces du puzzle s'assembler. Tous les doutes qu'il a nourris, les zones d'ombre qui l'empêchaient de trouver la paix. Tout a enfin un sens.

— Il n'est jamais parti…

Il a beau n'avoir que murmuré ces mots, le silence général projette le son jusqu'à moi. Puis il relève la tête et hurle :

— Pourquoi vous l'avez tué ?! Santiago n'avait rien à voir avec Dario.

Il serre les poings. Son corps se tend comme un arc. De justesse, Riven place un bras en travers de son torse pour l'empêcher de s'élancer vers moi. Il incline le visage vers son camarade, qui l'implore avec les yeux. Parce qu'il sait.

Si je me sens en danger à n'importe quel moment, j'actionnerai le mécanisme. Même si Noah n'a aucune chance de m'atteindre sur le balcon royal, Riven Broadley n'est pas du genre à prendre des risques inconsidérés. Il est trop réfléchi pour ça.

Églantine sanglote à mes côtés.

— Santiago était ami avec Elias au début de l'année dernière, relaté-je. Et du jour au lendemain, quand il a compris qu'il n'était pas populaire, il l'a laissé tomber. Il lui a tourné le dos pour ne pas se retrouver sur « le mur des boulets ». Le secret soi-disant si bien protégé de l'élite de ce château. Votre ego vous laisse croire que vos

agissements restent dans l'ombre mais tout finit par se savoir, à Castelan.

— C'est… c'est tout ? demande Noah dans un souffle.

C'est tout ?

Ces mots résonnent dans ma tête. Alors je poursuis mon explication à voix haute. J'exprime tout ce que je pense sans rien filtrer.

Tous les étudiants de ce château sont des monstres. Aucun d'eux n'a la moindre idée de ce à quoi ressemble la trahison d'un ami, quand on n'a que lui, ni même à quoi ressemble la vie, esseulé dans cet immense château où la popularité et la réputation règnent en maîtres. Santiago a tenu la main à Elias avant de fermer le poing pour le lui coller dans la figure et le mettre à terre.

Au sens figuré, soit. Mais les dégâts psychologiques ont fait des ravages. Pour son manque de loyauté et de sincérité, je lui ai gravé le mot « HYPOCRITE » sur le front après l'avoir tué.

Je revois ma main trembler sur le manche du couteau. J'étais presque hors de mon corps. Ai-je pris plaisir à tuer ? Pas une seule seconde. Est-ce que je me sens sale ? Probablement.

Mais si je veux aller au terme de mon dessein, je ne peux pas faiblir. Mon humanité pourrait sauver les derniers fragments intacts de ma raison. En ont-ils eu seulement, de l'humanité, tous ceux qui ont poussé Elias vers la mort ?

Non.

Je ne peux pas reculer. Je ne *dois* pas reculer. S'il me faut perdre l'esprit pour compléter ma vengeance, j'y consens.

Sans Elias, il ne me reste rien.

— Ils méritaient tous de mourir, craché-je d'une voix que j'aurais voulu plus assurée.

Je me demande s'ils perçoivent mes doutes. Et mes failles. Il y en a… oh, ça oui ! Mais rien ne me fera l'admettre à voix haute.

Si j'avais été la moitié du monstre qu'ont été chacune de mes victimes, mes crimes auraient été d'une simplicité enfantine. Or, ça n'a pas été le cas.

Chaque meurtre a ébréché un peu plus mon âme meurtrie.

Les larmes dévalent les joues de Noah qui ne trouve plus la force de s'exprimer. Les mises en scènes suivantes resteront à jamais gravées dans ma mémoire. Da Costa guillotinée. Freya et Torres empalés. Von Riedel que j'ai tenté d'empoisonner.

J'ai du mal à croire que c'est moi qui ai fait tout ça. Mon front me brûle.

Ai-je de la fièvre ?

Isabella Da Costa était ma collègue. Mais avant tout, elle était le bourreau suprême. Un membre de l'équipe pédagogique qui n'a jamais hésité à distiller sa cruauté sur les plus faibles pour se sentir plus puissante. Pour se sentir exister. Pour oublier la décrépitude de sa propre vie privée aussi remplie que le désert Subsaharien. Sans parler de l'échec monumental de sa carrière dans les compétitions d'échecs à l'échelle internationale. Son classement est le reflet d'une médiocrité qu'elle avait l'audace de reprocher aux autres, mais rien d'étonnant à cela, finalement.

Tout est dans le dicton.

« *Those who can't do, teach.* »

Le mot « BOURREAU » était tout désigné pour son front.

Miguel Torres méritait lui aussi son sort funeste et tout le monde sait pourquoi. Dario Salvatori avait découvert que le surveillant en chef, censé incarner la loi, l'irréprochabilité et la justice couchait régulièrement avec une élève : Freya Lindqvist. Cette garce manipulatrice a fait semblant de séduire Elias pour qu'il lui envoie des photos de lui dénudé. Photos qu'elle a ensuite partagées avec ses copines puis sur le groupe de l'élite du château. Après ça, Elias osait à peine sortir de sa chambre. Les moqueries se sont intensifiées, les brimades aussi.

Leurs magouilles étant liées, il me paraissait logique de les tuer ensemble alors j'ai décidé de les empaler avec un seul et même objet, pour symboliser les relations sexuelles interdites qui les unissaient.

Une pénétration pour une pénétration.

La nausée me remonte le long de l'œsophage. Si j'ai réussi à aller au terme de ma besogne, cette nuit-là, j'ai passé les heures suivantes à vomir mes tripes jusqu'à n'avoir plus que du sang à rendre par la bouche.

Est venu ensuite le grand Riven Broadley, trop au-dessus de la masse pour faire preuve d'un peu d'humanité. L'année dernière, Elias est allé le voir pour lui offrir son amitié et Riven l'a rejeté. J'étais là, quand il lui a parlé. C'était en plein cours de stratégie avancée aux échecs, enseignée par Lars Viklund qui m'observe depuis la foule comme s'il ne me reconnaissait pas.

Comme s'il ne me reconnaissait *plus*.

Je ne le condamne pas. Moi non plus, je ne me reconnais plus. De la douce Saskia que j'ai toujours été, il reste à peine un lointain souvenir. J'ai dû sacrifier tout ce que j'étais pour rétablir l'honneur de celui que j'ai aimé.

À la fin de l'heure de cours, Elias est venu témoigner son admiration à Riven et ce dernier s'est montré brutal et cassant. Je suis presque certaine qu'il ne s'en souvient même pas et ça en dit long sur son dédain mais je ne devrais pas être étonnée. Ce jour-là, il ne lui a pas adressé un regard en lui répondant.

Le fou de mon échiquier n'a peut-être pas été aussi cruel que les autres. Mais on ne peut pas dire qu'il soit la personne la plus chaleureuse du monde. Elias l'admirait plus que n'importe qui et ça n'a rien d'un hasard. Riven Broadley est le meilleur joueur d'échecs qu'on ait vu passer par Castelan depuis des décennies. Tout ce qu'Elias demandait, c'était un sourire ou un encouragement. Et lui, au lieu de ça, l'a coupé dans son élan et laissé se crasher en plein vol. Il a détruit le peu d'espoir et de confiance en lui qu'il lui restait.

Riven n'a peut-être pas pressé la détente mais il a chargé le pistolet. Et pour ça, il est aussi coupable que les autres.

Machinalement dans ce silence que j'impose, Riven se passe les doigts sur la plaie qui cicatrice en relief sur son front. Je sais ce qui se passe dans sa tête. Il cherche un moyen de sauver Églantine.

Mais il n'y en a pas. C'est terminé. Je n'étais pas sûre de réussir à aller aussi loin dans mon projet de vengeance. Je craignais d'être démasquée avant de décimer toutes les pièces de l'échiquier. C'est d'ailleurs pour ça que j'ai caché mon premier crime et que j'ai placé le second dans un endroit peu arpenté. Je savais que mes collègues étoufferaient l'affaire. Ils ne sont bons qu'à ça.

Et puis, j'ai failli flancher. Plus d'une fois. Mais personne ne doit le savoir.

J'ai pris mon temps et j'ai agi méticuleusement. Et après le fou, il ne me restait que le roi et la reine. J'ai déposé sur le bureau de von Riedel une bouteille d'un vin rouge du sud de la France qu'il affectionne particulièrement, en signant le mot au nom de Nakamura. Venant d'un collègue, il ne s'est pas méfié. J'avais bien sûr veillé à distiller du cyanure de potassium à l'intérieur. J'ai à nouveau été négligente puisque j'ai appris qu'il a survécu et qu'il est en ce moment

même à l'infirmerie. Le prénom de Riven a été murmuré. Je ne sais pas comment il s'y est pris mais, pour la seconde fois, il est la variable qui a invalidé mon équation…

Jamais deux sans trois.

Von Riedel. Le roi. La figure d'autorité qui prône l'excellence à tout prix mais n'est qu'une marionnette manipulée par le conseil des parents d'élèves. Tout le monde le sait, personne n'en parle. Il n'a jamais eu les tripes de défendre les intérêts des étudiants. Je ne compte plus le nombre de fois où je lui ai rapporté ce qui se passait dans les couloirs du château. J'ai fait valoir le cas d'Elias encore, encore et encore… Il m'a répondu que c'est comme ça qu'on s'endurcit. Que Castelan ne forme pas des faibles.

Puisqu'il aimait rabâcher qu'il n'y a de place dans cette académie que pour l'excellence et que la médiocrité est un « poison », j'ai trouvé de bon goût de lui faire remarquer sa propre incompétence en illustrant au sens littéral sa si jolie métaphore.

J'incline le visage vers la reine.

— Lourde est la tête qui porte la couronne, conclus-je.

Les crispations du visage d'Églantine en disent long sur la rancœur qu'elle nourrit à mon égard. Sa bouche gémit derrière son bâillon. Sa terreur me la rend pathétique.

— Madame Verhoeven, vous vous rendez bien compte qu'il n'y a plus d'issue, me supplie Riven. Vous êtes coincée ! N'est-il pas temps d'arrêter avant d'aller trop loin ?

Un éclat de rire m'échappe.

— Ça fait déjà bien longtemps que j'ai franchi la ligne. Il n'y a plus de retour en arrière pour moi.

Je balaie la foule du regard.

— Et maintenant, il est temps de jouer mon coup final, déclaré-je solennellement. Place au clou du spectacle. Même si le roi a une place de choix sur l'échiquier, il ne peut se mouvoir que d'une seule case par tour. Celle qui a toutes les libertés, tous les pouvoirs, c'est la reine. Églantine, forte de cette liberté et de ce pouvoir, a tué Elias.

La coupable secoue la tête par des gestes lents qui font trembler la planche sous ses pieds.

— Ne bouge pas ! l'implore Riven en tendant un bras impuissant vers elle.

Puis, à mon intention, il lance :

— Églantine n'aurait jamais tué quelqu'un. C'est ridicule !

— Oh que si ! On dit que de l'amour à la haine, il n'y a qu'un pas. Et c'est ce qui s'est passé. Elias était éperdument amoureux d'Églantine, même si je n'ai jamais compris pourquoi. C'est à peine si elle savait comment il s'appelait. Tout le monde la rejetait, elle aussi. On aurait pu croire que ça lui aurait permis d'être indulgente mais il n'en a rien été. Au contraire ! Elle a repoussé les avances d'Elias le jour où il lui a déclaré sa flamme.

Les yeux d'Églantine s'ouvrent grands. Elle ne se débat plus. La dernière reine de France a été guillotinée voilà plusieurs siècles. Mais n'est pas Marie-Antoinette qui veut et cette souveraine-ci est promise à un tout autre destin.

— Parce qu'Églantine Laroche-Guyot, sous ses airs de brebis égarée, est un loup au sein de la meute, tonné-je. Son rejet a été tellement violent qu'Elias s'est donné la mort immédiatement après. C'est moi qui l'ai retrouvé pendu dans sa chambre, avec du barbelé…

Mes joues sont mouillées.

— Un pendu pour un pendu, murmuré-je.

Je m'essuie le visage, renifle puis lève bien haut la main dans laquelle je tiens l'extrémité du mécanisme relié à la vie d'Églantine.

— Échec et Mat.

49

Églantine

— Attendez ! s'écrie Riven.

Mon pouls s'affole. Riven s'est avancé d'un pas en direction du balcon royal, une main tendue pour illustrer sa demande. Ses doigts tremblent sous l'effet de l'adrénaline. La ressent-il parce qu'il a peur pour moi ou parce que son corps est usé de n'avoir rien mangé depuis un moment ? Chaque fois que je le sens faiblir, je ne peux m'empêcher de me demander à quel point l'anorexie est en train de le tuer à petit feu.

Saskia s'est arrêtée en plein mouvement, attisée par la curiosité. Profitant de ce qu'elle n'en finit pas tout de suite avec moi, je presse ma langue de toutes mes forces pour repousser le ruban adhésif, sans grand succès. J'y suis pourtant parvenue tout à l'heure, je devrais bien y arriver une nouvelle fois.

— Vous venez de témoigner devant tout le monde mais vous en oubliez l'essentiel, déclare Riven. Pourquoi ? Pourquoi avez-vous fait tout ça ?

Saskia arque un sourcil. Il essaie de la faire atermoyer. Elle n'est pas sotte, elle doit s'en rendre compte. Pour autant, elle accepte de jouer le jeu. Parce qu'elle sait qu'elle a toutes les cartes en main et que personne ne peut rien contre elle. La mort marche à grands pas dans ma direction et il ne me reste pas d'autre option que de l'enlacer en silence.

— Pourquoi ? répète Saskia. N'est-ce pas évident ? Cette vengeance, elle est pour Elias, oui. Mais pas seulement. Elle est aussi pour tous les étudiants opprimés qui ont subi des violences dans l'ombre et qui n'ont jamais pu se défendre. C'est pour tous ceux qui ont été harcelés, brimés, humiliés. Pour toutes les victimes de la loi du silence qui règne à Castelan. Cette omerta a fait plus de dégâts que les bourreaux

responsables des crimes de manière directe. Tout le monde méritait de payer : les ordures qui agissent et les pourritures qui se taisent.

Saskia balaie la foule du regard. Je persiste à m'acharner sur le ruban adhésif.

— Regardez-vous ! Vous êtes tous coupables. Et puisque la direction de cette académie a été incapable d'appliquer la justice et de protéger ses élèves, il fallait bien que j'agisse. Que je donne une leçon inoubliable. Si la Géante aux Mains de Fer était encore là, elle aurait honte de voir ce qu'est devenue cette école.

La Géante aux Mains de Fer. Le surnom d'une des directrices les plus emblématiques de Castelan, qui a tenu les rênes pendant une cinquantaine d'années.

— La prédécesseuse de von Riedel n'aurait jamais laissé un tel chaos se propager dans ce château, poursuit Saskia. Cette course à l'excellence dans un monde d'opulence et d'argent vous a tous pourri la tête. Vous n'avez plus aucune idée de ce que sont la loyauté et l'amitié. Encore moins l'amour. Il suffit de voir la manière dont même la douce et innocente Églantine a brisé le cœur d'Elias. Les brebis galeuses qui s'entretuent… c'est un rêve qui devient réalité pour l'élite suprême.

Le Mastermind souffle par les narines.

— Enfin, peu importe. Il est temps de mettre un point final à cette histoire. Puissent les générations suivantes éviter les erreurs de celle-ci…

— L'amour ne se commande pas ! m'écrié-je à l'instant où le ruban adhésif s'écarte de ma peau.

Saskia se tourne vers moi, étonnée d'entendre le son de ma voix. Elle ne se penche même pas pour le recoller. À quoi bon ? Elle veut en finir.

— Je ne p… pouvais pas me forcer à aimer Elias, bredouillé-je. Les sentiments ne s… se contrôlent pas. Et puis… je n'avais pas compris qu'il m'aimait à ce point.

Je n'aurais rien pu faire de plus si je l'avais su, mais le besoin de clarifier ce point me hante. Celui de gagner du temps aussi. À ce stade et même si je n'entrevois pas la moindre solution pour me sortir d'ici, chaque seconde de plus s'apparente à une bénédiction.

— Les sentiments, on ne les contrôle pas, répété-je. On les subit. Je n'ai pas eu le choix d'aimer ou non Elias. C'est mon cœur qui a choisi

tout seul.

— Si on regarde dans le détail, ce n'est même pas le cœur qui choisit, renchérit Riven. C'est le cerveau. Ce n'est qu'une succession de réactions chimiques. Une affaire de neurotransmetteurs et d'hormones.

Saskia rit.

— Vous n'avez aucune idée de ce qu'est l'amour, le vrai. Vous n'êtes tous que des concurrents, des ennemis à abattre. C'est la loi du plus fort. Pour les vautours que vous êtes, la loyauté et l'entraide ne sont que des concepts abstraits. L'affection, un mythe. L'amour une vue de l'esprit.

Un silence implacable retombe dans le Grand Hall, tout le monde retient son souffle. L'assistance se tient plus silencieuse que moi lorsque j'étais bâillonnée. Riven n'a plus l'air de savoir quoi ajouter. Moi non plus.

Se produit alors un phénomène que personne n'avait anticipé. Riven dénoue sa cravate, la retire et la jette à ses pieds. Il saisit les pans inférieurs de son pull pour le faire glisser sur son abdomen, le passer par son cou et le jeter à son tour. Puis il s'attaque aux boutons de sa chemise.

Que fait-il ?!

Pour la toute première fois, je découvre le torse nu de Riven. Ce même torse qu'il a préféré me cacher lorsque nous avons fait l'amour car il craignait mon regard. Et si le mien lui évoque seulement la crainte alors que je lui ai offert une *safe place*, je ne parle même pas de celui du monde : il le terrifie.

Qu'est-ce qui lui prend ?

Vient ensuite le tour de son pantalon. Puis ses chaussettes. Enfin… il retire son boxer, dévoilant l'ensemble de son intimité aux yeux de tous.

— À quoi rime cette mascarade ? crache Saskia.

— Vous vous trompez ! tonne Riven.

Il tremble de tous ses membres. Ses bras pendent le long de son corps et je devine l'énergie qu'il déploie pour ne pas les utiliser afin de cacher un maximum de peau. La violence qu'il s'impose me déchirer le cœur.

— Vous dites que l'amour n'existe pas dans ce château mais vous avez tout faux, poursuit-il. Devant cette foule, j'ai décidé de me déshabiller et d'affronter ma plus grande peur…

Il déglutit, jette un coup d'œil par-dessus son épaule… et se tétanise. Les murmures se multiplient dans l'assistance tandis que les paupières de Riven se ferment. La lutte intérieure qu'il mène me donne envie de voler à son secours. De lui donner mes vêtements pour que cesse ce supplice. Je ne comprends pas pourquoi il fait ça…

— Si j'accepte de dévoiler ma vulnérabilité en dépit de mon anorexie et de ma dysmorphophobie, c'est parce que cette fille que vous menacez d'exécuter devant tout le monde m'insuffle son courage. C'est pour elle que je consens à cet ultime sacrifice. Parce que je l'aime et que son amour m'a fait sortir de ma carapace. Parce que la confiance qu'elle me témoigne répare tour à tour chacune de mes failles. Elles me suivront toute ma vie, mais l'apaisement qu'Églantine m'offre est tellement inattendu et inespéré qu'il a modifié toutes les couleurs de mon univers.

Ses mots me percutent l'âme.

— J'ai toujours cru que je serais invincible si je ne m'attachais jamais à qui que ce soit. On me prête une intelligence hors du commun et pourtant, j'ai mis un temps infini à comprendre ce qui relève de l'évidence même : l'amour ne fait pas apparaître de nouvelles faiblesses. Il met en relief celles qui existent déjà et nous oblige à les accepter pour que la vulnérabilité ne soit plus un talon d'Achille mais un moteur. Une force.

Mes yeux s'embuent de larmes. Les barbelés autour de mon cou se resserrent.

— Avoir laissé entrer cette fille dans ma vie ne m'a pas affaibli. Ça m'a rendu plus solide que jamais.

Je tourne la tête. La main de Saskia tremble sur l'extrémité du mécanisme. Hésite-t-elle à faire machine arrière ?

— Comme c'est touchant, commente-t-elle. Votre amour semble sincère et le nier serait faire preuve de mauvaise foi. Mais mon amour à moi est mort…

Les battements de mon cœur sont à l'arrêt. Le Mastermind relève le menton. Son regard est braqué sur Riven tel un canon prêt à faire feu.

— … et il en sera de même pour le vôtre.

Une pression sur la corde.

Le mécanisme s'actionne.

La planche cède.

…

Je suis pendue.

50

Riven

La chute d'Églantine se déroule au ralenti. C'est comme si elle lévitait sous mes yeux et que chaque seconde n'avait le pouvoir de la déplacer que d'un simple millimètre. La peur me bouffe les entrailles. Mon cœur se débat dans une cage trop exiguë pour lui. Parce que je m'apprête à tout perdre.

On m'a attribué la réputation du meilleur joueur d'échecs qui ait fréquenté Castelan depuis des décennies, mais je viens de perdre la partie la plus importante de ma vie. Le Mastermind n'a pas eu le roi mais, dans ce jeu biaisé, ce n'est pas lui qui compte vraiment. Il s'apprête à dérober la reine. *Ma* reine.

Et moi, je l'observe, impuissant.

Mes sentiments ont éclaté au grand jour. Je me suis mis à nu, au sens figuré comme au sens littéral. Je n'ai plus ni vêtement ni artifice pour me servir de bouclier. Ne reste qu'un garçon aux facultés intellectuelles exceptionnelles qui ne lui sont d'aucune utilité face à la cruauté d'une désaxée qui pense que la justice se résume à davantage de noirceur. Si mon corps n'était pas à ce point mon ennemi, si je n'étais pas aussi maigre et faible, peut-être que j'aurais pu courir et escalader le mur pour atteindre le balcon. Ça paraît impossible mais, pour un sportif aguerri dans cette discipline, ça ne doit pas l'être.

À nouveau, mon corps est mon plus grand frein. Ma bête noire. En le dévoilant, je pensais laisser assez de temps à Callum pour atteindre le Mastermind. J'ai bien vu le signe qu'il m'a adressé pendant que l'attention générale était mobilisée sur Saskia. Il n'était pas dans la foule avec les autres. Il était à l'orée du couloir de l'aile qui mène au balcon royal, progressant lentement et avec discrétion pour ne pas se faire repérer.

J'ai d'abord senti dans ma poitrine la chaleur d'une lueur d'espoir.

Mais elle s'est vite estompée. Parce que le Mastermind est trop brillant dans sa noirceur et qu'il ne commet que peu d'erreurs.

Mon cœur a choisi de croire en ce signe de mon complice. Mais ma tête, plus forte, a préféré s'en tenir aux faits : les probabilités qu'il parvienne à désamorcer la situation frôlaient le zéro absolu.

Alors le désespoir m'a enseveli les minutes suivantes. Jusqu'à ce que mon cœur se batte de toutes ses forces pour reprendre le dessus et me murmurer : « Tente le tout pour le tout. »

Je l'ai fait. Et j'ai échoué. Callum a échoué.

Peut-être que les portes menant au balcon royal ont été verrouillées. Peut-être que la tueuse en série qui vient de déclencher le mécanisme visant à pendre Églantine avait anticipé qu'on puisse l'atteindre et avait pris ses précautions.

Quoi qu'il en soit, il est trop tard. Car au terme de cette cascade de pensées, le temps reprend son cours.

Églantine chute dans le vide tandis que l'explosion de la planche de contreplaqué résonne dans mes tympans en même temps que ses cordes vocales se disloquent. Le barbelé s'enroule davantage autour d'elle, enfonçant ses piques dans la chair tendre de son cou. Le beige déteint au profit d'un rouge meurtrier. Du sang. Il y a du sang partout. Sur sa peau, sur son corps, sur son uniforme. Dans ma gorge. Je m'étrangle.

Elle va mourir.

Mais tandis que je m'apprête à fermer les yeux pour ne pas affronter cette réalité macabre en face, la corde suspendue au-dessus d'Églantine devient lâche et chute avec son corps. Au lieu d'être maintenue dans les airs et pendue, la reine de l'échiquier continue de tomber.

Mon complice a réussi. Callum a réussi. Il a coupé la corde. Sur le balcon royal, il se débat contre Saskia. Mais Églantine n'est pas sortie d'affaire : elle va se briser les os si elle s'écrase contre la pierre.

Je suis paralysé. Mes muscles refusent de m'obéir.

Mort.

Mort.

Mort.

Ce mot résonne en milliers d'échos dans ma tête comme le chant d'une sirène qui m'ensorcelle pour mieux m'entraver et me priver de mon libre arbitre.

L'impact est proche. L'horreur me tend les bras. Le désespoir me fauche.

…

…

C'est alors qu'un miracle se produit.

Dans cette école où ni loyauté ni entraide n'ont jamais existé, une lueur d'espoir perce à travers la tempête. Un groupe s'est détaché de la foule et se précipite à l'endroit où Églantine menace de s'écraser. De leurs bras, ils forment un filet de sécurité qui amortit l'impact et fait rebondir Églantine quelques mètres plus haut pour l'accueillir une nouvelle fois.

Les larmes aux yeux, je me précipite vers eux. Plusieurs se sont blessés à cause des barbelés et du sang a giclé alentour. Mais personne ne s'en plaint. Chacun aide à arracher le ruban adhésif et à retirer le lien qui ligote Églantine, même si cela signifie de s'écorcher dans la manœuvre. M. Viklund a retiré sa veste de costume pour la placer sur mon dos et faire rempart de ma nudité.

Églantine tente de se remettre debout mais elle vacille et je la rattrape. Un sourire étire ses lèvres. Sa pâleur m'ébranle. Elle est couverte d'hémoglobine. Ses blessures ont l'air superficielles, les piques ne se sont pas autant enfoncés dans sa chair que je l'ai cru. Callum a sectionné le lien juste à temps. Je peine à y croire.

En dépit de la gravité de la situation, elle trouve le moyen de sourire et de me dire :

— Il s'est trompé… le Mastermind.

Je fronce les sourcils, perplexe, tout en dégageant une mèche de cheveux de son visage.

— La… la solidarité existe encore.

J'opine du chef. Le monde autour n'existe plus. Je n'ai d'yeux que pour cette fille qui a tout bouleversé et qui ne m'a pas abandonné.

— Tu te rappelles ce que tu m'as dit à l'infirmerie quand j'ai failli mourir ? murmuré-je.

— Que… que je peux vivre sans toi mais…

Elle déglutit, affaiblie.

— … mais que je n'en ai pas envie.

— Ce n'est pas juste une envie pour moi, Églantine. Je ne peux plus vivre sans toi.

Avec toute la douceur dont je suis pourvu, je me penche pour frôler

ses lèvres. Les siennes se tendent.

Quand nous nous séparons, tout réapparaît. L'adrénaline. Le danger. La peur. Le soulagement. La foule. Et Callum qui arrive dans le Grand Hall en maintenant les bras de Saskia derrière son dos pour l'empêcher de s'en prendre à qui que ce soit d'autre. Plusieurs professeurs se détachent de la masse pour nous rejoindre. Sous le commandement de M. Viklund, certains s'assurent que la chaîne humaine n'est pas blessée, d'autres prennent en charge les spectateurs tandis qu'une poignée encore s'enquièrent de l'état d'Églantine.

Cette dernière observe Saskia. Le Mastermind et la reine de l'échiquier funeste, l'une face à l'autre. Après ce qui me paraît une éternité de silence, Églantine articule :

— Cette fois, c'est terminé.

Saskia lui sourit. Il n'y a ni colère, ni rancœur, ni amertume. Je lis une forme de perversité et de satisfaction qui me donne froid dans le dos.

— Si tu crois ça, répond-elle, tu devrais aller faire un tour dans ma chambre. Je t'y ai laissé un petit cadeau.

Comme si cette phrase était une formule magique, Églantine se redresse et s'écarte de moi. Un regain d'énergie lui permet de tenir debout seule et, sans prévenir, elle titube d'abord vers l'aile dédiée à l'administration avant de s'élancer en boitant.

— Attends ! m'écrié-je.

C'est peine perdue. Je lui emboîte alors le pas, nouant la veste de costume de M. Viklund autour de ma taille et courant jusqu'au couloir réservé au personnel de Castelan. Comment saurons-nous quelle est la chambre de Mme Verhoeven ?

Je n'ai pas le temps de me poser la question bien longtemps car une seule porte est grande ouverte dans le couloir. Églantine s'en approche, entre et s'arrête net sur le seuil. Je me place derrière elle afin d'observer par-dessus son épaule.

Mon estomac fait un saut périlleux.

Pendue à un lit à baldaquin avec du fil barbelé, Alma tournoie dans les airs. Enfin, son cadavre. Dans la chair de son front, un mot a été gravé.

51

Églantine

Mes semelles traînent sur la pierre. Mon corps pèse deux fois son poids, si ce n'est plus. Quelqu'un a coulé du ciment dans mes veines. Mes paupières sont si lourdes que garder les yeux ouverts est un combat de chaque instant. Ces deux derniers jours, j'ai essayé de prendre du repos ; de toute façon, il n'y a plus que ça à faire. Sauf que je n'y arrive pas. J'ai besoin de réponses. Et ça, une seule personne peut me les fournir.

Saskia Verhoeven.

Le Mastermind.

J'ai encore du mal à me dire que c'est elle qui se tenait de l'autre côté du plateau virtuel d'Échecs Aimantent. J'essaie de l'imaginer déplaçant ses pièces sur l'échiquier macabre pendant que je me creusais la tête à chercher son identité.

Mme Verhoeven a toujours été tellement adorable avec moi que ça a été un choc de découvrir que c'était elle qui assassinait tout le monde à Castelan. Pas une seule seconde je ne l'ai soupçonnée. Elle a beau avoir expliqué ses motivations, il reste encore plusieurs questions en suspens et j'ai le sentiment que le sommeil ne me reviendra pas si je ne mets pas de réponses sur chacune d'elles. Il en va de ma santé mentale. Je vais perdre l'esprit si je continue d'imaginer tout et n'importe quoi.

Pour la seconde fois depuis que je vis au château, je m'engage dans la partie la plus reculée de l'aile ouest. Je suis le même chemin que pour les TIG imposés par feu M. Torres, après la disparition du corps de Dario, tournant à deux reprises avant de descendre une volée de marches menant à deux portes en contrebas.

Celle de droite mène aux archives. Mais là, c'est celle de gauche qui m'intéresse. Elle conduit à la Tour des Ombres, le célèbre et effroyable

donjon de Castelan. La porte est verrouillée d'ordinaire, ne permettant l'accès à aucun étudiant. Mais pas aujourd'hui.

Cette tour est désaffectée depuis plusieurs siècles, aussi, personne ne s'y rend jamais. Mais il a été décidé par les professeurs qui se sont réunis pour prendre les décisions en attendant que von Riedel se remette de son empoisonnement que Saskia serait enchaînée au donjon le temps que cesse la tempête et que les autorités puissent être contactées.

À en juger par le ciel et le blizzard, que j'ai observés tout à l'heure à travers l'Œil du château, ce n'est pas pour tout de suite. Les intempéries menacent de se prolonger encore une dizaine de jours au moins…

Après avoir beaucoup argumenté, j'ai fini par obtenir l'autorisation d'être la personne chargée d'amener le repas du Mastermind, ce soir. J'ai du mal à croire que je suis en train de marcher de mon plein gré vers la Tour des Ombres. Celle-ci véhicule tant de mythes et de légendes cauchemardesques au sein du château que je m'en suis toujours tenue la plus éloignée possible. À la lumière des récents événements, elle ne me fait plus aussi peur. Maintenant que j'ai goûté au danger et frôlé la mort, il faut croire que le folklore n'est pas assez concret pour m'effrayer comme il le faisait par le passé.

Je gratifie d'un mince sourire la personne en faction devant la seule cellule occupée. Il s'agit d'un des surveillants en blanc d'une trentaine d'années dont on m'a confié le nom, mais je l'ai déjà oublié. Il y a trop d'informations qui polluent mon cerveau pour que ma mémoire à court terme fonctionne normalement.

L'homme déverrouille la porte pour me laisser entrer. Le Mastermind n'est plus que l'ombre de lui-même. Ses vêtements sont les mêmes que lorsqu'il m'a kidnappée pour me pendre dans le Grand Hall : un chemisier dont le motif fleuri évoque une douceur qui ne le représente plus du tout et un pantalon en velours côtelé marron.

— Si je m'attendais à te voir, me lance Saskia d'une voix affaiblie.

— J'ai beaucoup hésité avant de venir.

Je l'observe un moment, plateau en main, avant de m'avancer jusqu'à elle pour m'accroupir et mettre les deux bols à sa portée.

— Après ce que je t'ai fait, tu te pointes ici en m'amenant ma pitance ? Pardonne-moi si j'ai un peu de mal à y croire.

— Si ça peut vous rassurer, j'ai songé à cracher dans vos plats en

chemin.

Saskia sourit. Elle fixe la nourriture intensément sans toutefois la toucher. Je remarque alors qu'à côté d'elle se trouvent des assiettes pleines de victuailles. Elle n'a pas non plus entamé ses précédents repas.

— Vous vous laisser mourir de faim ? C'est lâche.

— J'ai bien essayé d'arrêter de respirer mais l'instinct de survie empêche l'être humain de se tuer de cette manière. Dès que j'approche l'asphyxie, mon corps me trahit et se gorge d'oxygène.

À bout de forces, je m'assois en tailleur face à elle. Saskia m'observe avec curiosité. Elle s'attendait à ce que je reste, et pour cause : inutile d'être un génie pour comprendre que, dans ma situation, personne ne se serait dévoué pour jouer la cantinière sans une idée derrière la tête.

— Vous l'aimiez ! lancé-je.

La phrase résonne encore dans ma mémoire : « *Mais mon amour à moi est mort.* »

— Enfin je veux dire… vous étiez amoureuse. N'est-ce pas ?

— Vu le sort que j'ai réservé à ta colocataire, je doute que tu parles d'elle. Alors je suppose que tu fais référence à Elias.

Riven a comblé quelques vides dans ma tête, après toutes ces péripéties. Ensemble, nous avons compris que l'amant secret d'Alma n'était autre que Saskia. À aucun moment je n'avais songé qu'il puisse s'agir d'une enseignante.

— Je l'aimais, confirme le Mastermind. Son sourire, sa douceur, son rire insouciant qui s'est estompé avec le temps. Sa passion idiote pour les coquelicots et le dessin au fusain. Et cette manie qu'il avait de s'asperger avec ce parfum à la bergamote que plus personne ne porte depuis quarante ans. Maudite odeur que j'ai tant détestée de son vivant et à laquelle je me suis tant raccrochée après sa mort… il ne me restait que ça pour avoir l'impression qu'il était encore un peu près de moi.

Saskia soupire tandis que je songe aux soupçons que Riven a pu avoir concernant Callum. Par un coup du sort, il a fallu que son meilleur ami et Elias affectionnent la même fragrance, l'induisant en erreur au pire moment.

— Oh oui, je l'aimais. Mais je l'aimais d'un amour interdit. Les relations entre professeurs et étudiants sont formellement proscrites à Castelan, bien qu'elles ne contreviennent à aucune loi. C'est plutôt une

question de bienséance et d'image publique. Je me suis éprise de lui à force de passer des heures à l'écouter parler. Je suis devenue sa confidente parce qu'il avait besoin d'une oreille. Elias n'avait aucun ami.

Son regard se perd dans le néant tandis qu'elle poursuit :

— Il m'a fallu du courage pour faire tout ce que j'ai fait. Et ce courage, je l'ai puisé dans les lettres qu'Elias et moi avons échangées. Je le revois m'offrir la première, un mardi matin pluvieux. Il m'a dit que c'était plus facile pour lui de communiquer par écrit. Dans un premier temps, il m'a confié traverser des choses difficiles, sans nommer ses bourreaux. Quand j'ai essayé de le pousser à en parler, il s'est renfermé sur lui-même. De peur de perdre notre seul lien et de ne jamais réussir à obtenir sa confiance, j'ai fait machine arrière. Nos échanges sont devenus plus informels, parfois poétiques, parfois touchants.

Elle se pince les lèvres, la douleur dans les yeux.

— Je ne pensais pas que ça me plairait autant. Et c'est un euphémisme, car ça ne m'a pas juste plu : ça a achevé de me séduire. Notre relation a développé une forme d'intimité que personne ne pourra jamais altérer. Elias ne partageait pas l'ardeur de mes sentiments mais j'ai su me contenter de ce qu'il voulait bien m'offrir. Ça me suffisait. Ça me comblait.

Son air se durcit.

— Jusqu'à ce qu'on me l'arrache. Sur la fin, il a fini par avoir assez confiance en moi pour me partager ses états d'âme, ses tourments, ses peurs profondes. Il est même allé jusqu'à évoquer son désir d'en finir mais je ne pensais pas qu'il passerait à l'acte. Sans moi, je crois qu'il en aurait fini bien plus tôt. Mais je ne me pardonnerai jamais de ne pas lui avoir suffi…

— Vous êtes coupable de bien des choses, mais pas de ça.

— Si. Il me considérait comme une amie, à sa manière. Je le sais. Moi, j'étais amoureuse et je savais que mes sentiments ne seraient jamais réciproques, parce qu'Elias n'avait d'yeux que pour toi. En classe, à la bibliothèque, dans les couloirs, aux abords du lac miroir… où que tu ailles, il t'observait. Dans son coin, évidemment. Il n'avait rien d'un tordu.

Ça reste à prouver. Toutefois, je n'en fais pas la remarque à voix haute par respect pour Elias. Je ne le connaissais pas mais il reste une

victime de Castelan et il n'a pas demandé qu'on le venge ainsi.

— L'amie qu'il voyait en moi n'était pas suffisante, conclut Saskia. Sinon, il ne se serait pas donné la mort en se pendant dans sa chambre.

L'image qui se grave dans mon esprit est celle de ma défunte coloc'. Mon estomac se dissout.

— Depuis le début, vous étiez la personne qu'Alma voyait en secret. Pourquoi l'avoir tuée ? Vous vous êtes servie d'elle sans le moindre scrupule ?

— J'ai eu des scrupules, nuance Saskia. Il m'arrive même d'avoir des remords.

Dans ses prunelles brille une lueur que je n'y ai plus vue depuis un moment. La douceur qui en émanait durant chaque cours où elle nous accompagnait n'a pas complètement disparu. La femme que j'ai connue n'était pas un mirage… elle a existé. Mais elle a égaré sa raison.

D'elle, il ne reste rien.

— Ça ne dure pas longtemps parce que je sais pourquoi j'ai fait tout ça. Alma Fischer n'était qu'une égotique impitoyable qui prenait plaisir à harceler l'ensemble des étudiants. Je ne me suis pas attachée à elle, même si j'ai dû jouer la comédie en faisant semblant de l'aimer pendant des mois. Heureusement, elle était d'accord pour garder cette relation secrète, ce qui m'a facilité la tâche.

— À quoi ça vous a servi ? demandé-je sans comprendre l'origine de cette histoire fallacieuse.

Saskia fixe le néant.

— Alma connaissait plus ou moins tout le monde, m'explique-t-elle. Et je voyais bien comment elle me regardait. Je savais qu'il me faudrait trois fois rien pour la séduire, puisqu'elle était déjà sous mon charme. C'est elle qui m'a parlé du mur des boulets où j'ai découvert le prénom d'Elias parmi tant d'autres. La rage que j'ai ressentie ce jour-là me brûle encore le ventre. Et les mots qu'elle a proférés à son encontre… et son rire mauvais. Parfois, quand je ferme les yeux, je l'entends encore. La seule chose qui me calme, c'est de savoir qu'elle a connu le même sort que ce garçon innocent qu'elle raillait tant.

Saskia hoche la tête en même temps qu'elle parle, comme si elle essayait de se conforter dans ses choix.

— C'est grâce à elle aussi que j'ai obtenu les extraits que j'ai

compilés pour créer la vidéo sur Isabella Da Costa. Alma était dans le groupe des populaires et ils s'échangeaient des tas de photos et vidéos humiliantes sur les étudiants de Castelan. Elle ne s'en est vantée que tardivement, quand je lui ai fait comprendre que j'étais de son côté et que je ne défendrais jamais l'attitude de mes collègues. Même si je ne l'ai pas placée sur mon échiquier, je savais qu'elle subirait le même sort que les autres. Justice a été faite.

L'amertume me brûle la langue. Alma n'était pas une bonne personne et il m'aura fallu un an et demi pour ouvrir les yeux sur son vrai visage. Mais elle ne méritait pas de mourir assassinée pour autant.

— Et ce mot que vous avez gravé sur son front… « tortionnaire ». Pourquoi ?

Saskia éclate d'un rire dément.

— De tous les habitants de ce château, tu es la dernière personne que je m'attendais à entendre poser cette question. Si Alma a torturé une personne plus que les autres à Castelan, c'est bien toi, Églantine.

J'ai envie de la contredire. Parce qu'elle est un monstre. Une criminelle sans scrupule qui a tué à plusieurs reprises de sang-froid. Elle a tout prémédité dans son coin sans jamais se dire, à un seul instant, qu'elle allait peut-être beaucoup trop loin. Qu'il était abject de commettre de telles atrocités.

Pourtant, elle dit vrai. Je n'aurais pas utilisé le mot « tortionnaire » au sujet de ma colocataire, sûrement parce que je suis devenue maître dans l'art d'invalider ma propre réalité. De minimiser les tourments qu'on m'inflige.

Et si j'arrêtais, pour une fois ?

Surtout qu'une question glauque me hante. Je ne devrais sûrement pas la poser, car elle se contentera d'alimenter une curiosité malsaine sans rien m'apporter de nécessaire pour ma paix d'esprit. Pourtant, je ne peux m'en empêcher…

— J'ai compris comment vous aviez pu orchestrer tous vos crimes… mais l'empalement de Freya et de M. Torres, j'ai beau me creuser l'esprit, je ne saisis pas comment vous vous y êtes prise.

Le Mastermind ne se fait pas prier, grisé de pouvoir étaler l'étendue de ce qu'il perçoit sûrement comme du génie.

— C'était de loin mon plan avec le plus de variables et pourtant, il a fonctionné comme sur des roulettes, preuve que le destin l'exigeait de moi. J'ai d'abord donné rendez-vous à Freya moi-même au réfectoire,

en pleine nuit. Je lui ai dit que j'avais appris pour sa relation avec le surveillant en chef et qu'avant de la dénoncer, je voulais lui laisser une chance de me donner sa version. Quand elle est entrée dans la pièce, il faisait noir. J'ai pris de l'élan et je lui ai foncé dessus avec la lance qui l'a traversée de part en part. Si je suis honnête, je ne m'attendais pas à ce que ça rentre aussi facilement… et je pensais qu'elle aurait crié plus fort.

La bile remonte le long de mon œsophage.

— Pour Torres, je ne pouvais plus utiliser le même stratagème puisque Freya alourdissait l'arme, alors j'ai fixé cette dernière au mur. Comme Freya n'est pas morte sur le coup, je lui ai scotché la bouche pour qu'elle ne donne pas l'alerte, puis j'ai fait venir le surveillant en chef en me faisant passer pour son amante qui voulait le dénoncer. Il a rappliqué en moins de cinq minutes, épouvanté à l'idée de tout perdre si sa relation interdite éclatait au grand jour. J'ai profité du noir, là aussi. Il est entré en plissant les yeux. Je me suis glissée derrière lui et je l'ai poussé pour qu'il s'empale à son tour. J'ai bien cru que je n'y arriverais pas, car il pèse un sacré poids et je ne suis pas la plus sportive… mais il faut croire que la rage a compensé la force dont je manquais.

Saskia prend une grande inspiration, l'air ailleurs. Elle semble se remémorer ses actes avec un mélange de satisfaction et de culpabilité dont j'ai du mal à établir les proportions.

— Après quoi, je l'ai bâillonné à son tour. Puis ils se sont regardés dans les yeux, l'un l'autre, pendant qu'ils se vidaient de leur sang. J'ai attendu qu'ils rendent leur dernier souffle. J'ai découpé les testicules et le pénis de Torres, ainsi que le clitoris de Freya. Puis je les ai fait pendre près de leur visage. Je trouvais ça de circonstance pour deux détraqués sexuels… dommage que je n'aie pas eu cette idée plus tôt pour Dario Salvatori. Enfin… il était la première pièce complexe de mon échiquier. Il faut croire que ma créativité s'est développée au fil de la partie.

La succession de coups joués s'enchaîne dans ma mémoire. Je revois ce que je faisais à chaque vibration de mon téléphone pour m'indiquer que le Mastermind avait joué son tour. Que j'ai pu être naïve de croire que je pouvais reprendre le contrôle de l'affrontement en jouant mieux que mon adversaire. Je ne faisais que de la figuration…

— Pourquoi moi ? interrogé-je. Pourquoi me proposer cette partie

factice dans laquelle je ne gérais rien ?

— Échecs Aimantent était ma manière de te plonger corps et âme dans mon jeu diabolique, admet Saskia. Tu étais l'élément central de mon plan. C'est à cause de toi qu'Elias s'est suicidé. Il me semblait logique que tu sois celle qui souffre le plus longtemps et qui meure la dernière. Pour ça, j'ai voulu t'immerger dans les affres de la terreur. Et à ce que j'ai pu observer au fil des mois, j'ai réussi. N'est-ce pas ?

Je refuse de lui donner la satisfaction de confirmer. Alors je la contre avec de nouvelles interrogations.

— Et les autres pièces ? Comment avez-vous déterminé qui était quoi ?

— Une fois qu'il a été évident pour moi que tu étais la reine et von Riedel le roi, j'ai attribué aléatoirement les autres pièces aux personnes que je voulais punir. Il n'y avait aucune réflexion derrière. Riven aurait aussi bien pu être un cavalier qu'une tour.

— Mais il a été un fou.

Saskia opine du chef.

— Exactement. Et Riven est mon plus grand regret. Ne pas avoir réussi à aller au bout en l'éliminant me hantera jusqu'à mon dernier souffle.

Je tressaille mais la curiosité est trop forte. J'ai besoin de savoir.

— Qu'est-ce qui s'est passé, ce jour-là ?

— Par un coup du sort, j'ai entendu des rires provenant de l'étage supérieur au moment où je ligotais Riven contre le balustre. Tous les élèves avaient été confinés par ordre de von Riedel mais des petits malins se sont crus plus intelligents que les autres en bravant l'interdit. De peur d'être démasquée, j'ai dû m'enfuir sans avoir le temps d'achever ma besogne. Je me suis d'abord cachée puis j'ai attendu. Comme le groupe qui gloussait n'est pas passé par l'escalier, j'étais sur le point de reprendre ma tâche, mais Callum et toi êtes arrivés. Ça a été mon premier échec…

Elle secoue la tête, comme pour s'auto-flageller.

— Frustrée, j'ai mis à bien mon plan B. Durant certains examens, le corps enseignant prélève vos téléphones portables. Et cette tâche revient toujours à celle qu'on ne soupçonnerait jamais : la charmante professeure assistante. J'ai profité de l'examen d'histoire des échecs de fin de premier semestre pour fouiller dans le téléphone de Riven. C'est là que j'ai découvert son petit secret, à travers toutes les photos de sa

galerie. Je les ai imprimées puis collées partout sur les murs dans plusieurs couloirs afin qu'il puisse en profiter au réveil. À défaut d'avoir pu l'éliminer, j'avais au moins l'assurance qu'il connaîtrait ce qu'Elias avait subi pendant un an. L'humiliation. L'opprobre.

La gorge serrée je déglutis.

— Ainsi le fou a quitté l'échiquier, conclut Saskia.

— Et les autres ? Les pions ?

— Il s'agissait de premières années. Certes ils n'étaient pas là l'an passé, quand Elias a morflé, mais à peine quelques jours après leur arrivée à l'académie, ils ont démontré le même vice que toutes les autres promotions. Ce château nécrose tous ceux qu'il abrite. Écrémer ses pensionnaires pour faire le ménage et restaurer un semblant de sécurité m'a paru juste. Je ne leur ai toutefois pas réservé le même sort. J'ai considéré l'idée de les tuer, eux aussi… je l'avoue. Mais justice se doit d'être équitable, alors je me suis contentée de les faire dégager d'ici. Certains par la menace, d'autres en intensifiant la pression de la réussite.

Si la situation globale n'était pas aussi macabre, j'aurais soupiré de soulagement de savoir l'hypothèse que j'avais échafaudée avec Riven fausse. Les élèves disparus n'ont pas été tués par le Mastermind : soit ils ont renoncé au cursus et quitté Castelan de leur plein gré, soit ils en ont été évincés

— Ce n'est pas juste cette école qui a perverti votre âme, conclut Saskia. Ni l'esprit de compétition, ni la chasse à l'excellence. Ce sont aussi les échecs. Ils vous ont détraqués et rendus impitoyables, chacun à votre manière. Elias n'a été qu'un pion pour vous. Il me semblait de rigueur de venger sa mort en faisant de vous ce que vous aviez fait de lui. C'est là qu'est née l'idée de l'échiquier grandeur nature. Le reste de l'histoire… tu le connais déjà.

À bout de nerfs, de patience et d'énergie, je me lève. J'observe la femme enchaînée un long moment en forçant mon esprit à l'associer avec le Mastermind que j'ai imaginé tous ces mois comme une ombre.

— Vous vous méprenez tellement, murmuré-je. Mais je reconnais qu'il y a bien une chose sur laquelle vous ne vous êtes pas trompée : Riven est le meilleur joueur d'échecs qu'on ait vu passer à Castelan. Et il vous a battue.

— Il n'a pas sauvé tout le monde, rétorque Saskia.

— C'est vrai, mais à l'impossible nul n'est tenu. Il a été le seul à

déjouer trois de vos attaques et il vous a mise en échec en vous empêchant de prendre le roi et la reine. De votre jeu tordu, Riven est sorti vainqueur. Même si, au fond, l'humanité a perdu.

Je tourne les talons afin de tapoter les barreaux métalliques de la geôle pour qu'on m'ouvre. Avant d'en franchir le seuil et de disparaître, je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule et lance :

— Je suis sincèrement désolée pour Elias. Je condamne fermement le harcèlement.

Je baisse les yeux et, dans un souffle presque inaudible, j'achève :

— J'aurais voulu faire mieux.

52

Riven

J'ai cru que ce jour n'arriverait jamais. La finale de la compétition d'échecs annuelle de Castelan.

Pour la première fois depuis près de dix ans, aucun élève de troisième année n'est parvenu à accéder à la finale. Et comme prévu, personne n'a réussi à se mettre en travers de ma route.

— Intéressant ! Je ne pensais pas que tu jouerais agressif avec tes cavaliers, me lance mon adversaire.

Je souris. Le visage qui me fait face est le reflet de tant de choses que je ne saurais même pas par où commencer pour le décrire. D'abord, il y a la douceur et la fragilité. La candeur, aussi. Et puis la force. La résilience. Le courage. Toutes ces nuances sont cachées derrière une autre strate qui dévoile des cartes bien différentes. L'espièglerie. L'enthousiasme. L'excentricité. À des taux plus bas que je les ai déjà connus compte tenu des événements qui se sont produits il y a quelques mois…

Mais j'y retrouve l'âme innocente que j'ai appris à déceler derrière les artifices. Derrière le chignon compliqué, les mille nuances de châtains et de blonds et les immenses binocles qui lui mangent le visage.

— Tu ne vas pas me répondre, hein ? Tu sais que j'adore parler quand je joue.

Églantine me fixe, les yeux plissés et une moue dubitative collée aux lèvres.

— Et toi tu ne parles jamais, enchaîne-t-elle en soupirant. Je le sais, en plus. J'avais juste envie d'espérer.

Mes doigts s'agitent sur mon fou qui traverse la diagonale pour détruire la tour d'Églantine. Celle-ci accuse le coup, persuadée que j'allais à nouveau jouer mon cavalier. Puis elle fronce les sourcils en

quête d'une nouvelle stratégie pour me contrer. Elle a observé l'ensemble de mes affrontements avec une assiduité qui force le respect, afin de décoder tous les secrets de ma réussite.

Mais on le sait tous les deux : son talent ne réside pas dans ses facultés d'analyse mais dans l'imprévisibilité de son style. C'est moi le pensif, le réfléchi et le calculateur. Elle est la libre, l'indomptable et la surprenante.

— Sapristi de tralala, grogne-t-elle tout bas.

Tous les regards sont braqués sur nous. Les gradins de la salle de compétition sont pleins à craquer. Tous les étudiants de Castelan, qu'ils suivent le cursus échecs, littérature ou théâtre, sont réunis pour ce moment de prestige. Un silence de plomb règne, nous obligeant à converser dans un souffle si nous ne voulons pas être entendus. Beaucoup de caméras nous filment : des professionnelles comme des amatrices, à travers des téléphones.

— Je ne te laisserai pas gagner aussi facilement, Riven.

Églantine se mordille la lèvre et plisse le nez en réfléchissant. Mon sourire ne bouge pas. Je porte les doigts à la cicatrice sur mon front. La plaie s'est bien refermée mais je sens encore en relief les lettres qu'a voulu tracer le Mastermind.

Inhumain.

Est-ce donc ce que certains perçoivent de moi ? C'est la question que je me pose dès que je me retrouve face à mon reflet. Et je suis fatigué. Dès que je le pourrai, j'irai en institut m'exposer au laser pour que disparaisse le souvenir macabre du meurtre auquel j'ai survécu.

J'attrape la bouteille d'eau posée à côté de l'échiquier pour boire plusieurs gorgées et faire taire les protestations de mon estomac. J'ai réussi à manger un peu ce matin. Parce qu'Églantine m'a encouragé. Et aussi parce qu'elle a passé une heure à faire des recherches pour savoir quel aliment me donnerait le plus de force sans être trop volumineux à consommer ni lourd à digérer.

Sa dévotion m'a arraché des frissons. Et dire que j'ai failli la perdre…

La tempête a continué trois semaines après l'arrestation du Mastermind. Le réseau a pu être rétabli, les autorités sont venues en hélicoptère au château pour transporter Saskia Verhoeven dans un établissement pénitentiaire de haute sécurité. Le déplacement a été aussi discret que possible, aucune info n'a fuité. J'imagine sans mal les

millions qui ont été dépensés dans toutes les devises par le conseil des parents d'élèves pour que toutes les bouches demeurent scellées.

Pour que les parents des étudiants victimes de cette boucherie soient réduits au silence. Pour que cette académie ne devienne jamais aux yeux du monde le théâtre des crimes glaçants qui s'y sont déroulés. Pour que tout retombe dans l'oubli et que les trois arts obscurs continuent d'être enseignés à Castelan sous le prisme de l'excellence.

Les cours ont continué, comme s'il ne s'était rien passé. Comme si personne n'était mort. Comme si l'une de nos enseignantes ne s'était pas improvisée tueuse en série pour décimer les rangs de Castelan.

Il y a eu des protestations, bien sûr. Von Riedel les a fait taire à coups de menace. Deux élèves du cursus littérature, plus engagés que les autres, ont refusé de reprendre les cours et ont quitté l'académie. Je crois qu'une poignée d'autres les ont suivis, mais c'est tout.

Il faut croire que nous avions trop à perdre en les imitant. Ou que nous sommes trop lâches.

Pourtant, quand j'observe Églantine, je me sens le courage de tout accomplir, même les actes les plus insensés. Je pourrais traverser un rideau de feu, pour elle. Me prendre une balle dans la tête ou un train lancé à pleine vitesse. La peur n'est pas un frein tant que sa main reste dans la mienne.

Sa tour prend ma tour. Mon cavalier prend un pion. Sa reine prend mon cavalier. J'accentue la pression sur les deux coups suivants afin de brouiller les pistes puis je dérobe sa reine à l'aide de mon fou.

Églantine grimace.

— Il y a une chose que je ne t'ai pas dite, Riven, murmure-t-elle.

Je fronce les sourcils, attentif, à ses mots, à ses gestes.

— J'ai beaucoup repensé à la déclaration d'Elias. Enfin… maintenant, j'ai compris que c'en était une. À ce moment-là, je n'avais pas saisi l'ampleur de ses sentiments. D'ailleurs, j'étais en de train de réviser en même temps.

Son regard se perd dans le néant, à ma gauche.

— Mais même si j'avais eu le pouvoir de revenir en arrière, je n'aurais jamais pu offrir une autre réponse à Elias quand il m'a avoué ses sentiments. Et tu sais pourquoi ?

Avec toute la lenteur du monde, elle réussit à plonger son regard dans le mien. Son corps fébrile dévoile une tension musculaire supérieure à la normale. La veine dans son cou pulse plus vite que de

raison et sa cage thoracique se soulève à un rythme anormalement élevé.

— Parce que j'en pinçais déjà pour toi.

Ma bouche s'entrouvre. Les mots m'échappent.

— Je sais. Tu avais à peine conscience de mon existence et on ne s'était jamais vraiment parlé. Et pourtant, il y avait déjà cette aura qui t'entourait. Je voyais bien que tu n'étais pas comme les autres, toi non plus. Je me suis reconnue en ça et j'ai eu besoin de savoir qui tu étais. Mais l'année dernière, j'étais juste… trop paralysée par la peur, je crois. Cette année, j'ai décidé de m'en affranchir.

Églantine me sourit puis reprend :

— Bon ! On la finit cette partie ? Tout le monde attend que tu me battes depuis plus de deux heures. Ils s'impatientent.

Je déplace mon fou en B5. Églantine fronce les sourcils.

— Pourquoi tu fais ça ? me demande-t-elle, perplexe. Est-ce que… c'est à cause de ce que je viens de dire ? T'as décidé d'être un peu plus tendre dans la manière dont tu vas me pulvériser parce que j'ai joué la carte de l'amoureuse transie ?

Je secoue la tête.

— Avant de commencer cette partie, je savais déjà quelle en serait l'issue, Églantine. Tout ce que tu pourrais dire ne changerait rien à mes plans.

— Mais Riven, chuchote-t-elle. Si tu me laisses une ouverture de ce côté du plateau, je pourrai me rapprocher de ton roi et… oh…

Une lueur brille dans son regard. Elle vient de comprendre.

— Tu ne peux pas me laisser gagner, articule-t-elle entre ses dents serrées.

— Tu le mérites.

— Mais c'est toi le meilleur joueur de nous deux. Tout le monde le sait, à commencer par moi. Ça n'a aucun sens. Je ne suis qu'un ridicule maillon dans l'échelle du talent, si on considère que tu es l'unité de mesure, Riven. Tu es au-dessus de tout le monde. Cette victoire te revient.

— Je n'ai pas besoin de remporter la compétition de Castelan. Je deviendrai champion du monde sans elle.

Églantine fronce les sourcils. Elle analyse les traits de mon visage pour savoir à quel point je suis sérieux. Elle devrait savoir que l'humour est son domaine là où les faits sont le mien.

— Bien sûr que tu deviendras champion du monde, quoi qu'il arrive, me répond-elle. Mais tout de même… je…

— Cette victoire te sera bien plus utile qu'à moi, assuré-je. Et je ne parle pas des portes que ça ouvrira pour ta carrière. Je parle de l'interview du gagnant.

Du pouce et de l'index, je saisis ma tour et la soulève. La foule retient son souffle.

— Tu as des choses à dire, Églantine. Et il est grand temps que le monde les entende.

Je pose ma tour deux cases plus loin sur la droite, en F6. Une clameur se répand dans l'assistance. Les gens parlent mais je les entends à peine. Dans ma tête, il n'y a de place que pour le sourire qui s'étire face à moi. Il irradie d'une lumière si chaude que même mon âme gelée nourrit l'espoir de guérir sous son faisceau.

— Si nous étions des mots, je serais « échec » et tu serais « hâte », chuchote Églantine.

Je fronce les sourcils, intrigué. Son fou piège mon roi. La partie est terminée. Mais ce qui se grave dans mon esprit, ce n'est ni le parfum de la défaite, ni la réaction de la foule. C'est le battement que mon cœur rate quand Églantine se penche sur la table et me glisse, dans un souffle qui me ramollit les jambes :

— Parce que échec aime hâte.

53

Églantine

— Insistez un peu sur le teint ! Elle ne va pas du tout prendre la lumière, sinon.

— C'est vrai qu'elle est pâle comme la mort.

— Marley ? C'est toi qui lui as foncé les yeux, comme ça ?

Enfoncée dans ma chaise, je demeure stoïque. Maquilleuses, coiffeuses et autres professionnelles dont la terminologie s'achève sûrement en -euses aussi, s'affairent autour de moi. Je commence à comprendre ce que ressentaient mes poupées quand je m'occupais d'elles, gamine. Il faut dire que je n'étais pas toujours la plus tendre. Combien de fois ai-je essayé de faire des permanentes à celles qui avaient les cheveux lisses ?

Évidemment, ça a été un échec monumental. À chaque reprise.

— Vous êtes sûres pour le chignon ?

— Qui a validé cette coiffure ?

— Elle a le visage trop carré pour avoir les cheveux attachés. Il faut me reprendre ça !

Celle qui a passé la dernière heure à rendre mon chignon plus compliqué qu'il ne l'est déjà quand je le fais d'habitude grimace, puis approche ses mains de mon crâne. Je m'écarte.

— Ça ira comme ça, lui dis-je d'une voix ferme.

Hésitante, elle jette un coup d'œil par-dessus son épaule pour demander l'aval de sa supérieure. Celle-ci m'observe comme un dragon particulièrement avide de déguster un barbecue. Je soutiens son regard du mieux que je peux. Sans mes lunettes, je ne distingue pas bien les traits de son visage mais il suffit de me référer à son ton pour savoir qu'elle n'est ni aimable ni affable.

Une arrivée solennelle dans la loge de fortune agite tout le monde. J'ai beau voir flou, je reconnaîtrais cette silhouette entre mille. Peut-

être un peu grâce au cercle de verre qui chatoie sur son visage.

— Vous avez mérité cette victoire, Églantine, me confie Albrecht von Riedel.

Il n'y a encore pas si longtemps, j'aurais rougi, gloussé et répondu que je n'en étais pas sûre. Que d'autres aussi auraient mérité cette victoire. Que j'ai peut-être eu de la chance et bénéficié des circonstances et du hasard. Que ma bonne étoile a été de mon côté.

Mais entre-temps, j'ai rencontré Riven Broadley. Alors je fais comme il m'a appris.

— Je sais.

Von Riedel incline la tête sur le côté, étonné par ma réponse.

— Je compte sur vous pour mettre en lumière l'Académie Castelan comme il se doit. Le discours post-compétition est le moment que toutes les télévisions du monde s'arrachent pour enfin entendre parler de nous. Vous le savez, nous tenons au secret et à la discrétion. Sauf à cet instant précis. Vous allez être diffusée en direct dans plus d'une quarantaine de pays. Ne me décevez pas !

— Ne vous en faites pas, monsieur le directeur. La déception est bien la dernière émotion que vous ressentirez après ma prise de parole.

Von Riedel me dévisage de son regard indéchiffrable, à demi-caché derrière son monocle. Il semble sur le point de dire quelque chose mais se ravise finalement, et se contente d'opiner du chef. De son pas martial, il quitte la loge.

Ne reste qu'une fille un peu bizarre, perdue au milieu d'inconnus aux mains chargées de la mettre en valeur et aux bouches occupées à la dévaloriser.

Quand vient mon heure, on me conduit à l'espace studio qui a été aménagé face à une caméra dont l'ampleur me déstabilise un instant. J'ai l'impression d'avoir été castée pour interpréter l'un des plus grands rôles du cinéma contemporain à Hollywood. Et je n'ai aucune préparation pour ça. Je n'ai pas étudié le théâtre, moi…

— Mettez-vous à l'aise ! me dit la personne derrière la caméra.

La lumière braquée sur moi lorsque je me laisse choir sur le fauteuil rouge est tellement intense que je ne vois pas qui me parle. Être sous le feu des projecteurs prend tout son sens.

— L'idée est d'avoir l'air professionnelle et en contrôle. Vous devez paraître assurée, décontractée, sûre de vous. Les épaules bien droites,

le visage pas trop crispé. Voilà ! Décalez-vous un peu à droite… encore un peu… un tout petit peu moins. Parfait !

C'est donc à ça que ressemble la vie de quelqu'un qui ne tire pas les ficelles de sa propre existence ? J'en viendrais presque à plaindre von Riedel. Pour rien au monde je n'échangerais sa place avec la mienne.

— On vous a briefée sur la durée du discours ?

— Oui.

— Les spots publicitaires qui précèdent et succèdent votre prise de parole ont été millimétrés par chaque pays. Veillez donc à ne pas excéder le temps imparti. Pour vous aider, le chronomètre se situe là ! Nous le déclencherons dès que vous serez en direct. Avez-vous des questions ?

Peut-on mourir de trac ?

Une proposition aussi appropriée qu'inappropriée. C'est fascinant le principe du paradoxe, parfois. Je me contente de secouer la tête et de déglutir. Même ma salive refuse de passer correctement dans ma gorge. Comment fait-on pour respirer, déjà ? Mes mains tremblent tellement que j'en viens à croiser les doigts afin de les stabiliser.

J'ai dû me perdre un moment dans les affres de mes angoisses, car la prochaine phrase que j'entends annonce le paroxysme de mon état d'alerte.

— Direct dans 5, 4, 3, 2…

Le 1 appartiendra pour toujours au silence car c'est un geste de la main qui l'illustre pour me dire que c'est à moi. Je dois parler. Devant plus de quarante pays en simultané.

L'heure est venue.

— B… bonjour à toutes et à tous.

Merde ! Je m'étais promis de ne pas bafouiller. J'ai tellement répété. Ce n'est pas le moment de me louper.

On se concentre.

— Je m'appelle Églantine Laroche-Guyot, je suis française et j'ai l'honneur d'être la nouvelle lauréate de la compétition annuelle d'échecs de l'Académie Castelan.

Du coin de l'œil, je découvre que von Riedel est là, dans un coin du studio aménagé. Les bras croisés sur la poitrine, il est appuyé contre un mur et me fixe tel un oiseau de proie. Enfin, j'imagine, car au demeurant, il n'est qu'une silhouette floue pour mes yeux sans lunettes

ni lentilles.

— Castelan a été pour moi une immense opportunité. Celle d'apprendre plus que n'importe où ailleurs. De parfaire mes compétences et d'acquérir le savoir-faire ancestral réservé à l'élite. Quand j'entendais ce mot, plus jeune, il me faisait rêver. « L'élite ». Pour moi, il symbolisait le meilleur de l'humanité. Les esprits les plus intelligents, les plus brillants, les plus créatifs. Ceux qui ont le plus de succès. Les plus célèbres.

Je redresse légèrement le menton pour bien fixer la caméra.

— Je n'avais pas compris à quel point j'avais raison. L'élite brasse véritablement les meilleurs. Mais pas seulement dans les domaines auxquels on pense. On y trouve aussi, et surtout, les plus vicieux, les plus sadiques, les plus dangereux. Ceux qui n'ont aucun scrupule et qui sont prêts à tout décimer sur leur passage pour avoir leur quart d'heure de gloire. L'élite a grandi dans l'argent, alors l'élite se moque des sentiments des autres. De leur santé mentale ou de leur intégrité physique. L'élite veut le pouvoir. La reconnaissance.

Von Riedel marche d'un pas déterminé vers le cameraman et lui fait signe d'arrêter. Ce dernier secoue la tête. Je me suis bien renseignée avant de me lancer : je savais que personne ne pourrait m'interrompre. Pas pendant une diffusion simultanée dans autant de pays. Pas alors que mes propos subversifs doivent faire exploser l'audimat.

— L'élite aime la loi. Enfin, seules deux d'entre elles : celle du plus fort et celle du silence. L'élite a banalisé la tromperie, le mensonge et le harcèlement. L'élite aime les malversations, les magouilles et le trafic d'influence. L'élite ressemble à un zoo dans lequel le fauve le plus féroce est le roi de la forêt. Mais l'élite n'est ni Tarzan ni le *Livre de la jungle*. L'élite est Pinocchio. Et pas seulement parce que son nez s'allonge quand la vérité s'éclipse, mais parce qu'un pantin tire les ficelles de son berceau. Un pantin tait les atrocités qui sont commises entre les quatre murs de ce château parce qu'il est réduit au silence à grand renfort de pots-de-vin, de faveurs et de promesses.

Je reprends ma respiration en une fraction de seconde puis enchaîne :

— L'élite, ce sont les bourreaux mais aussi les témoins silencieux. Se taire, c'est se rendre complice. L'élite, c'est vous, c'est eux, c'est moi. L'élite, c'est la haine des victimes. Elias. Kai. Milo. Rafaël. Yara. Lior.

Soren. Amaya. Eux et tous les autres qui se sont donné la mort, ou qui ont quitté ce château sans jamais reprendre le cours de leur vie. L'élite est une sorcière mais non moins une meurtrière. Dans son chaudron, elle a mélangé la pression et le harcèlement, en promettant à chacun que la mixture aurait goût d'excellence. Pour moi, elle n'a goût que d'amertume. Tout comme ma victoire à la compétition annuelle d'échecs. Car sur la route, l'Académie Castelan a laissé dans son sillage un tas de cadavres pour m'ériger au rang de star. Pour faire de moi une vache à lait qu'on traira jusqu'à plus soif et qu'on laissera dans le caniveau dès lors qu'une idole plus fraîche et plus jeune prendra le relais.

Von Riedel ne perd plus son temps à gesticuler, il m'observe, médusé. Je redresse le buste.

— J'annonce officiellement que l'ensemble de mes gains à chaque future compétition à laquelle je participerai pour le restant de mes jours sera reversé à l'association Elias McCormick que je viens de fonder pour la lutte contre le harcèlement. Je jure solennellement devant le monde entier que je consacrerai ma carrière et ma vie à l'éradication de ce fléau.

Puis, les cordes vocales voilées par la culpabilité, je conclus :

— Je m'appelle Églantine Laroche-Guyot. Je suis l'élite. Et j'aurais voulu faire mieux.

54

Riven

Mes yeux patinent sur la surface gelée du lac miroir. La couche de glace perd en épaisseur de jour en jour. Bientôt, l'étendue aqueuse se révélera de nouveau. J'ai déjà observé le phénomène l'an passé. Il est fascinant de se dire que tout ça n'est qu'un cycle. On part d'un point A pour revenir à un point B et, malgré toutes les prises de conscience, les efforts déployés et la volonté fournie, rien ne change.

— Je savais que je te trouverais là.

Je ne sursaute pas. Cette voix n'en a pas le pouvoir. Je lui ai plutôt découvert la faculté de m'apaiser, bien que le calme ne soit pas la caractéristique première de sa propriétaire.

Églantine s'assoit à côté de moi.

— Tu as pu regarder le direct ?

— Sur mon téléphone.

Je tourne la tête dans sa direction. Ses iris noisette me scrutent avec une attention décuplée, comme si j'avais un pouvoir de vie ou de mort sur elle. Comme si les prochains mots qui franchiraient le seuil de mes lèvres pouvaient détruire une civilisation ou bâtir un empire. Et au fond, c'est peut-être le cas. Le monde virevolte de cycle en cycle sans nous donner d'autre pouvoir que celui d'essayer de faire mieux. De combattre le feu par l'eau, la colère par le calme et la guerre par la paix.

Peut-être que je suis à la croisée des chemins et que ce que je vais décider de dire a le pouvoir de bouleverser le destin de la personne qui se tient près de moi. Il me suffirait d'un peu d'amertume et d'acidité pour détruire sa confiance en elle et m'assurer qu'elle n'entreprenne plus jamais rien de sa vie. Qu'elle ait foi en mes mots et décide de se coller l'étiquette « incapable » sur le front, puis qu'elle se cantonne jusqu'à son dernier souffle à ce rôle que je lui ai attribué et

que je l'ai convaincue d'endosser.

Ou alors je peux décider de la tirer vers le haut. De l'encourager. De lui dire ce que je ressens vraiment dans l'espoir que la force de mes émotions ne soit pas un frein pour elle, mais un moteur. Que l'impact de mes mots ne l'écrase pas au sol mais lui donne des ailes et un peu d'élan.

Pourquoi détruire quand on peut guérir ?

— Je suis fier de toi.

Les lèvres d'Églantine tremblent… puis un sourire fleurit en leur coin. Le froid a beau être omniprésent, il y a un rayon de soleil dans ma poitrine.

— Je peux te poser une question ?

— Je t'écoute, me dit-elle.

— Pourquoi tu as fait le choix de ne pas parler des meurtres du Mastermind ?

Églantine fourre les mains dans les poches de sa veste puis fixe à son tour la surface gelée du lac miroir.

— J'ai failli. Puis je me suis ravisée. Je n'ai pratiquement aucune preuve et le peu dont je dispose pourrait passer pour de la fabrication. Je n'oublie pas que les gens qui tiennent cette école en laisse sont partout : politique, royauté, système judiciaire. J'ai de l'argent, mais eux aussi. En citant plutôt des prénoms d'élèves et en restant générale — à l'exception du nom de l'association —, je m'attaque à la fois à tout le monde et à personne. Mon discours sera plus difficile à invalider. Et puis, le conseil des parents d'élèves pourra toujours nier le harcèlement ou se dédouaner de toute responsabilité. À l'inverse, si j'avais révélé qu'ils ont laissé une enseignante assassiner des élèves… ils auraient été directement en ligne de mire. Ils auraient tout étouffé. Contourner cela était le meilleur moyen de faire en sorte que mes mots ne tombent pas dans le silence.

Elle renifle.

— Parce qu'au fond, mon discours n'était rien de plus que quelques paroles. Je ne pourrai jamais ramener les morts à la vie ou effacer la peine des familles endeuillées. Même si j'étais diffusée en direct, ils auraient pu s'arranger pour qu'on ne parle pas de moi par la suite. Là, j'espère avoir insufflé de l'espoir à tous ceux qui souffrent de harcèlement dans le silence. De la force à tous ceux qui luttent contre le harcèlement dans l'ombre. Et de la perspective à tous ceux qui ont

fait du harcèlement leur arme privilégiée.

Églantine rehausse ses binocles sur l'arête de son nez.

— Tu crois que j'aurais dû essayer de parler du Mastermind et du jeu sordide qu'on a subi ?

— Tes arguments se tiennent. Il n'y avait pas de bonne ou de mauvaise chose à dire, Églantine. Tout ce qui importait vraiment, c'était d'être inspirante. Et tu l'as été.

Elle laisse sa joue reposer sur mon épaule.

— J'imagine que tu ne reviendras pas à Castelan pour ta troisième année, murmuré-je. Maintenant que tu as gagné la compétition, tu n'y es pas tenue et ça ne te servirait à rien. Et puis… je doute qu'on te laisse revenir.

— Au contraire !

Une bulle éclate dans mon ventre.

— J'ai bien l'intention de revenir, affirme Églantine. Pour changer les choses de l'intérieur pour les générations suivantes. Ne t'en fais pas pour moi, le conseil des parents d'élèves ne m'empêchera pas d'entrer au château. Il va plutôt se servir de mon retour à son avantage, en essayant d'invalider et de décrédibiliser mon discours. Genre « Elle crache dans la soupe mais elle revient quand même à Castelan, donc elle ne pensait pas vraiment ce qu'elle a dit. Elle a exagéré. »

— Et ça ne te dérange pas ?

— Bien sûr que si ! Je n'ai pas l'intention de les laisser faire. Je te le garantis, Riven : l'année prochaine, tout va changer à Castelan. Et puis… tu as sauvé la vie de von Riedel. Il te doit bien une faveur. Il n'a peut-être été qu'un pantin jusqu'ici, mais il est grand temps qu'il porte ses mandarines ratatinées.

Un gloussement m'échappe.

— Ses mandarines ratatinées ? répété-je, hilare.

— J'aurais pu dire ses mandarines bien juteuses mais déjà c'est dégueu… et en plus, il est plus tout jeune, ce bon vieux Albrecht.

— Toi alors ! Si tu n'existais pas, il faudrait t'inventer.

Nous rions tous les deux de bon cœur. Jusqu'à ce que le silence tisse sa toile nébuleuse entre nous. Au loin, un amoncellement de nuages se forme mais impossible de deviner leur couleur. Du gris pour obscurcir l'horizon ou du blanc pour adoucir la saison.

— Tout ça nous laisse une question en suspens, me glisse Églantine. Nous.

Elle déglutit.

— Est-ce que… tu viendras me voir en France, cet été ?

— Non.

Sa tête se décolle de mon épaule. Elle réajuste la branche de ses binocles.

— Oh… je suis un peu déçue. Mais je comprends. Tu préfères peut-être que… enfin que ce qu'il y a eu entre nous reste ici. Je n'aurais pas dû me projeter, je suis bête.

— Il n'existe aucun monde dans lequel tu es bête, Églantine. J'aurais adoré venir te voir en France pendant les vacances… mais je ne pourrai pas.

Je sors mon téléphone de ma poche pour lancer Internet puis je le lui confie. Églantine observe le site que j'ai ouvert.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un centre médical où je vais être hospitalisé pendant trois mois. Pour l'anorexie…

Sa bouche s'entrouvre. Les nuages ne sont plus dans le ciel, à présent. Ils sont dans ses prunelles.

— J'ai trop longtemps été dans le déni et je tenais à te remercier. Sans toi, je n'aurais jamais eu le courage de prendre le taureau par les cornes.

Elle me caresse la joue et y dépose un baiser.

— Je suis fière de toi, Riven.

— Un véhicule m'attend.

Je me lève, observe une ultime fois le lac miroir puis, après un dernier regard échangé avec Églantine, je reprends la direction du château. Pourtant, mes pieds s'arrêtent d'eux-mêmes au bout de dix pas. Parce que je n'ai pas tout dit. Alors je me retourne, hanté par le souvenir des mots qu'elle a prononcés pendant la finale de la compétition d'échecs.

— Au fait ! Moi aussi.

À son tour, Églantine pivote dans ma direction.

— Toi aussi ? m'interroge-t-elle, perplexe.

Je souris.

— Moi aussi, je t'aime.

Épilogue

Églantine

Quelques mois plus tard.

— Nous sommes arrivés, madame.

— Merci, Eddie.

À travers la vitre arrière du véhicule, je contemple le château qui abrite l'Académie Castelan. Il n'est pas différent du jour où je l'ai quitté et pourtant, tout va changer, cette année.

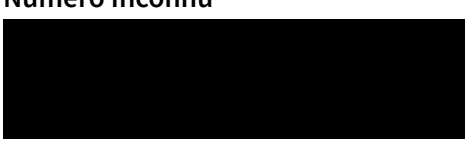
Le jour de la rentrée a toujours été anxiogène. Mais pas cette fois. Le feu de la détermination crépite dans mes veines et j'ai bien l'intention d'employer cette énergie à bon escient. De tenir l'ensemble de mes promesses pour créer une atmosphère meilleure où le harcèlement n'aura plus sa place.

Je ne serai pas seule pour mener ce combat. Riven sera à mes côtés. Il l'a été tout l'été. Je pensais que nous ne pourrions pas communiquer pendant son hospitalisation, mais si. Nous nous sommes parlé pratiquement tous les jours et la force de mes sentiments n'a pas faibli. Tout m'a manqué : sa façon de fourrer ses mains dans ses poches, sa confiance en lui, son regard omniscient qui crie « Vous ne pouvez rien me cacher ». Oh oui ! J'ai hâte. Hâte de sentir sa peau contre la mienne. Son odeur chatouiller mes narines.

Cette année, tout va changer.

Mais alors que je m'apprête à sortir de la voiture, une vibration dans mon sac attire mon attention. Je sors mon téléphone.

Numéro Inconnu



Mon cœur s’arrête.

Le sol se dérobe sous mes pieds.

Ma vision se trouble.

Les images de l’an passé défilent à vitesse grand V dans ma mémoire affolée.

Et aussi horrible soit la réalité, une conclusion s’impose.

Le cauchemar recommence…

FIN[2]

Je sursaute quand une main se pose sur mon épaule. Je fais volte-face, les jambes tremblantes d'adrénaline. Callum se tient face à moi, tout sourire. Il me désigne l'écran de son téléphone.

Le message vient de lui.

Ma poitrine s'affaisse, mon souffle se régularise. Callum m'observe une seconde, grimace, puis me dit :

— Trop tôt ?

— Ben oui, trop tôt. *Nounouille* !

Le dernier mot m'a échappé en français.

— *Nounouille* ? répète Callum.

Vu que son niveau dans la langue de Molière avoisine le degré zéro, j'ai plutôt entendu un son ressemblant à « nunuyeu ».

— Laisse tomber, reprends-je en anglais. Toi et tes blagues douteuses…

— Au temps pour moi. Je suis un génie incompris de l'humour. Dans quelques semaines, tu te rappelleras ce moment et tu t'en voudras de ne pas m'avoir encensé.

Je n'ai pas le temps de répliquer que Callum passe son bras autour de mon cou puis m'entraîne en direction du château.

— T'as prévu un truc, aujourd'hui ? me demande-t-il.

— Ben… c'est-à-dire que… j'aimerais bien passer du temps avec Riven. Rien que tous les deux, si tu vois ce que je veux dire.

— MERCI ! s'écrie-t-il en fixant le ciel. Ça fait trois mois que je me farcis les messages de Riven qui ne parle que de toi. Églantine ci, Églantine ça. J'ai failli te détester gratuitement… alors par pitié, passez toute cette journée ensemble et allez écœurer quelqu'un d'autre avec votre amour sain et dégoulinant de réciprocité.

Un éclat de rire me secoue. Sapristi de tralala ! C'est agréable d'avoir un ami avec qui plaisanter. Ma vie a drôlement changé ces derniers temps. Parfois pour le pire… mais je choisis de regarder le meilleur.

— Avec grand plaisir !

Tandis que Callum s'enfuit au pas de course, les miens me guident vers la porte principale du château. Celle-ci est ouverte, me laissant tout le loisir d'admirer l'escalier central du Grand Hall. Enfin, admirer l'escalier central du Grand Hall aurait été le réflexe naturel de n'importe qui, si seulement la vie n'avait pas décidé de placer sa dernière splendeur en date en travers de mon champ de vision.

Il est là. Vivant. Les mains dans les poches, comme je me l'imagine toujours. Ses cheveux blonds forment une joyeuse pagaille qui contraste toujours autant avec sa tenue impeccable. Sa chemise blanche ne présente pas le moindre faux pli, son pantalon de costume noir non plus.

Et pourtant, quelque chose a changé.

— Je rêve ou t'es en train de sourire ? lancé-je d'où je me tiens.

La distance entre nous est d'environ dix mètres mais elle m'en paraît trente. Ou deux. Je ne suis plus très sûre. Un vertige m'a saisie.

— Tu rêves.

— Je me disais aussi. Riven Broadley qui sourit… c'est forcément une hallucination.

Ses lèvres s'étirent un peu plus. Il n'a pas vraiment changé, mais quelque chose dans son visage affirme qu'il va mieux. Son teint est moins pâle et l'éclat dans ses prunelles scintille.

— En même temps, qui d'autre qu'Églantine Laroche-Guyot serait assez farfelue pour se précipiter dans les bras d'une hallucination et l'embrasser ?

— Je ne suis pas SI farfelue que ça, bougonné-je.

— Mais tu meurs d'envie de m'embrasser.

Je jure sur tout ce que j'ai de plus cher que j'aimerais lui répondre non et continuer à jouer. Mais du plus profond de mon âme émerge un accès de détresse qui balaie toute envie de plaisanter. Parce qu'à cet instant précis, rien ne me donne plus envie que d'embrasser l'incarnation charnelle d'Apollon.

Et ce garçon, c'est Riven. Face à moi. En bonne santé. Radieux. Ce n'est plus un prénom sur l'écran de mon téléphone. Ce n'est plus un patient d'une clinique spécialisée dans les troubles du comportement alimentaire. Ce n'est plus le type taciturne qui ne m'accordait pas un regard, un an en arrière.

C'est le garçon dont je suis amoureuse.

Alors je m'élance. Au ralenti, pour faire comme dans les films. De l'extérieur, je dois avoir l'air ridicule, mais dans ma tête, c'est super stylé. Mes muscles sont en mouvement, le vent ralentit ma course jusqu'à ce que j'entre dans le château. Riven m'ouvre les bras, je me projette contre lui. Il me fait tournoyer et plus rien n'existe autour. Il n'y a que nos deux regards, fondus l'un dans l'autre.

Lorsqu'il me pose par terre face à lui, je tente de rester sérieuse.

Mais c'est plus fort que moi, je n'y arrive pas.

— Dans les films, ils oublient de dire que ça donne le tournis, ce machin…

Je porte une main à mon front. Riven éclate d'un rire franc. Des plis se forment au coin de ses yeux. Mon cœur trébuche.

— Tu n'as pas changé, murmure-t-il.

— Tu aurais voulu ?

Du pouce et de l'index, il capture mon menton.

— Ne change jamais, s'il te plaît.

— Promis.

Mon souffle est court. Je ne sais plus comment on fait pour respirer. Quitte à mourir asphyxiée, il est peut-être temps de s'embrasser, non ?

Mes doigts se faufilent dans les boucles blondes de Riven, tandis que mes lèvres se posent sur les siennes.

Bon sang ! Ce que j'ai souffert de l'absence de leur douceur…

Sa peau s'éloigne de la mienne d'un simple millimètre.

— Si tu savais combien tu m'as manqué, Églantine.

Son murmure s'infiltre dans ma bouche. Je ferme les yeux et frissonne. Au fond de moi, une brume mystique se promène. Ce que je ressens pour Riven dépasse l'entendement, il y a tant de choses que j'aime chez lui.

Et pourtant, comme si ça avait toujours été une évidence au point de ne pas sortir du lot, je peine à me rappeler la première raison pour laquelle je suis tombée amoureuse de lui. Il doit bien y avoir un élément qui a précédé tous les autres ?

Mais lequel ?

— J'ai un cadeau pour toi.

Mes yeux s'arrondissent.

— Tu vas mieux ? lui demandé-je.

— Je vais mieux. Il y a des jours plus difficiles que d'autres… mais j'ai trouvé un équilibre.

— Tu ne pouvais pas m'offrir de plus beau cadeau.

S'il sourit de plus belle, sa réponse me prend au dépourvu.

— À ta place, je n'en serais pas si sûre.

De sa poche, il sort une photographie de Skënder Rexhepi, mon idole, et me la tend. Perplexe, je l'observe. C'est un cliché que j'ai déjà eu l'occasion de voir à plusieurs reprises sur Internet. Il a été pris durant le dernier championnat du monde, à Belgrade.

J’interroge alors Riven du regard.

— Retourne-la.

Je m’exécute. Au dos de la photo, il y a une signature. Et au-dessus de cette signature, il y a un mot.

Églantine,
Ce garçon m’affirme que tu prendras ma succession.
On s’affronte bientôt ?
Amitiés,
Skënder

Ma main tremble tellement que je laisse échapper la photo. Riven se penche pour la ramasser et me la redonne. Cette fois, je m’y agrippe comme à une bouée de sauvetage.

— A… alors… tu… tu m’as entendue, ce jour-là ? Et tu as retenu ?

Je n’ai dit qu’une seule fois à Riven que cet homme était mon idole. Lorsque je l’ai accompagné à Valgrive, en début d’année dernière. Il ne m’a pas regardée. Il ne m’a pas répondu. Nous nous connaissions à peine et son indifférence à mon égard était palpable.

— Je ne t’ai pas entendue, Églantine. Je t’ai écoutée. Je t’ai toujours écoutée.

Ma bouche s’entrouvre. La vérité me percute.

Parce qu’au-delà des mille et une raisons qui m’ont fait tomber amoureuse de ce garçon, la première vient de me revenir en pleine figure tel un boomerang et elle demeure la plus belle de toutes : il m’a donné ce que jamais personne avant lui ne m’avait donné.

De la considération.

---

2 Note de l’auteur : je plaisante, tournez la page.

remerciements

Après l'immense succès qu'a connu JAMAIS 203, j'ai compris ce que les plus grands avant moi entendaient par « la pression du roman suivant ».

J'ai eu peur. J'ai été terrifié même. La simple idée de vous décevoir, vous, les personnes qui me lisent et me font confiance m'était douloureuse.

C'est pourquoi je me suis raccroché à ce qui m'est le plus cher : ma fibre artistique. J'ai fait confiance à l'énergie singulière qui m'a toujours habité et j'ai écrit FOU DE LA REINE.

Un récit cher à mon cœur pour des tas de raisons mais j'aimerais en retenir deux : l'anorexie et le harcèlement. Deux fléaux qui ont allié leur force pour en finir avec moi. Mais je suis toujours debout, plus solide et lumineux que jamais, portant avec moi l'espoir de jours meilleurs pour tous ceux qui souffrent dans l'ombre.

Vous n'êtes pas seul.

J'aime à penser que chacun de mes romans est une expérience unique que vous n'avez pas encore vécue. Un voyage qui vous bouleversera d'une manière inattendue.

Avec moi, vous avez l'assurance de retrouver mon humour, ma vision du monde, ma tolérance, ma bienveillance et mon esprit sadique toujours prêt à vous concocter des rebondissements et un plot twist que vous n'avez pas vu venir.

Mais je suis un caméléon. Les cases et les étiquettes ne sont pas faites pour moi. Ma créativité n'a aucune limite. J'aspire à rester ce que j'ai toujours voulu être : un artiste.

Et si vous m'offrez cette liberté, alors je vous promets que chacun de mes nouveaux romans sera une safe place supplémentaire pour vous. Un espace mystérieux et imprévisible. Des thématiques surprenantes. Des personnages hauts en couleurs.

Mais surtout : des émotions intenses. Bouleversantes. Foudroyantes. Des émotions qui vous laissent des bleus au cœur et à l'âme. Des émotions qui restent à jamais gravées dans votre mémoire.

L'univers KENTIN JARNO n'est qu'un fragment de carte dont les contrées sont encore largement inexplorées. Si vous m'accordez votre confiance, donnez-moi la main et je vous y emmènerai.

Je sais qu'il est de coutume de remercier mille et un individus dont vous n'avez jamais entendu parler, mais aujourd'hui mes remerciements ne sont dédiés qu'à vous et à vous seuls.

Mes chers lecteurs et lectrices : merci du fond du cœur pour votre amour et votre loyauté.

Je vous aime.

Kentin

PS : On se retrouve très vite pour mon prochain roman. Peut-être même beaucoup *beaucoup* plus vite que ce que vous pensez.

Retrouvez toutes les nouveautés New Adult de NOX
sur le compte Instagram :

NOX
ALBIN MICHEL

Contenus exclusifs, interviews d'auteurs, concours pour gagner des livres et des goodies et bien d'autres surprises...

Abonnez-vous pour ne rien rater !

@NOX.ROMANS

@nox.romans

Table des matières

Trigger warnings
Playlist
Prologue

ACTE I - ÉCHECS AIMANTENT

1. Églantine
2. Églantine
3. Riven
4. Riven
5. Églantine
6. Riven
7. Riven
8. Églantine
9. Riven
10. Églantine
11. Riven
12. Églantine
13. Églantine
14. Riven
15. Riven
16. Riven
17. Églantine
18. Riven
19. Églantine
20. Églantine

ACTE II - ÉCHEC AIME HÂTE

21. Riven
22. Églantine
23. Riven
24. Églantine
25. Riven
26. Églantine
27. Riven
28. Églantine
29. Riven
30. Églantine
31. Riven
32. Églantine
33.Riven
34. Églantine
35. Riven
36. Églantine
37. Riven
38. Riven
39. Églantine

ACTE III - ÉCHEC ET MAT

40. Églantine
41. Riven
42. Riven
43. Riven
44. Églantine
45. Riven
46. Riven
47. Riven
48. Le Mastermind
49. Églantine

50. Riven
51. Églantine
52. Riven
53. Églantine
54. Riven
Épilogue. Églantine
Remerciements